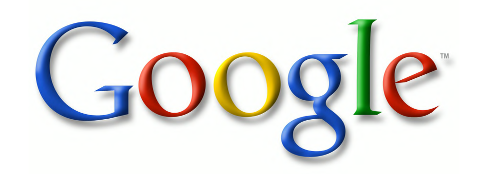





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

GAVARNI

L'HOMME ET L'ŒUVRE

PAR

EDMOND & JULES DE GONCOURT

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Nous avons aimé, admiré Gavarni.

Nous avons beaucoup vécu avec lui. Pendant de longues années, nous avons été presque la seule intimité du misanthrope. Il éprouvait pour le plus jeune de nous deux une sorte l'affe[illegible]on paternelle ; et la solitude du Point-du-Jo[illegible] avec cet aimable mot d[illegible] s'ouvrait à notre visite, vous êtes la joie de ma [illegible]ccueil : « Mes enfants, [illegible]aison. »

Ce [illegible] franch[illegible] dans leur vagabondage libre et leur [illegible]expansion, les causeries, les confidences de [illegible]tte intimité que nous donnons ici. Ce sont d[illegible] journées entières passées ensemble,

es où nous nous attardions,
re et de la dernière gondole
ce sont les lentes et successiv
un passé revenant à Gavarn
feu, ou au détour d'une all
une biographie, pour
où la parole du causeur, d
aconte, est notée avec la fid
aphe.

s de Gavarni, Pierre Gavarni
ions trop remercier, a com
ur la vie de son père par la
ntière de ses papiers. Il no
ments de mémoires, ses ca
ses récits de voyages, ses
atique au parchemin graiss
compulsation continue, et o
rite à rebours se mêle au
illes volantes qui livrent des
istence.

rni, en effet, fut toujours
ses impressions, de ses se
ntures psychologiques, et,
années de sa vieillesse, où l

ne formule plus sur ses journaux que des pensées, toute sa vie, il l'a écrite.

Nous trouvons, jeté sur un mauvais morceau de papier, avec le désordre d'une note :

« *Il me manque le premier volume de ma vie d'enfant..... J'ai presque tout le reste en portefeuille..... J'aimerais qu'on écrivît sans esprit. On ne s'écrit pas, on s'imprime.* »

Le soir où il écrivait cela, Gavarni avait près de lui une maîtresse d'ancienne date ; et, pour se tenir compagnie, il avait tiré d'un tiroir secret « *un petit livre rouge, à coins usés, usés, usés.* »

Le volume laissé sur la table de nuit, il se faisait par avance une joie, sa maîtresse couchée et endormie, de se plonger dans le petit livre rouge « *avec recueillement, solennité, religion.* »

Il y avait déjà quelque temps qu'il entendait, sans y prendre garde, crier du papier derrière lui, quand il se retourna.

Elle en avait fait des papillotes..... Et c'étaient deux années de la vie de Gavarni.

. . . .

PRÉFACE.

...des années dans la vie de Gavarni ...es ont fait des papillotes, il y a ...nées égarées et perdues; mais, ...tits malheurs, nul artiste jusqu'ici, n'a laissé sur lui-même autant ...nts, que Gavarni.

...l'inconnu et l'inédit (1) de ces docu... ...hentiques et sincères, nous essayons ...ui, dans ce livre, de faire connaître ...e son grand peintre de mœurs.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

..., janvier 1870.

...cette édition, tout cet inédit, pour mieux le faire ...précier par le lecteur, nous le donnons en ita-

GAVARNI

I

Guillaume-Sulpice *Chevallier* (*sic*), qui devait se faire connaître sous le nom populaire de Gavarni, est né le 21 nivôse an XII (13 janvier 1804), rue des Vieilles-Haudriettes, n° 5, dans la maison du chaudronnier, à l'enseigne de *Sainte Opportune*. Il naît ainsi dans une rue du vieux cœur de Paris.

Il est de sang bourguignon, d'une famille de tonneliers-vignerons, que les actes nous montrent établis dès 1727 au Mont-Saint-Sulpice, entre Auxerre et Joigny, dans le pays qui avait déjà donné au Paris du dix-huitième siècle le peintre de mœurs Rétif de la Bretonne.

Son père (1), Sulpice Chevallier, né en janvier 1745, veuf d'une première femme du nom de Nicole Aubry, avait près de soixante ans lorsque ce

(1) Fils de Louis Chevalier et d'Anne Titey.

ui avait été donné par Marie-Monique
plus jeune que lui de vingt-six ans. Son
eillard à tête énergique, ce vieillard a
iné de la petite lithographie du *Journ*
du *monde* sous laquelle on lit : *Quatre*
ens ; l'homme aux yeux roux d'un signal
asse-port (1818), se trouvait à Paris en 1
ns les papiers de famille, nous le voyo
octobre 1789, nommé par Bailly à l'
e compagnie non soldée de la garde
parisienne, la compagnie Chevigny.
le concours des choses et des catastr
itant du boulevard Saint-Martin
bre du comité révolutionnaire de la
ondy.
9 thermidor arrive ; il est compromis,
ement, est acquitté ; de nouveau arrê
aires de prairial, il envoie à la sect
une adresse où il demande si cette
mbre de l'ancien comité révolution
, a pas recherchée et dont il ne pou
sans courir le risque d'être inc
près des citoyens un titre de répro
r moi, ajoute-t-il, après avoir été
noré de votre confiance, puisque
n'ai cessé d'être employé dans vos
dé dans le bataillon, après n'avoir
u témoignage éclatant que vous ave

de mon patriotisme pur et de ma probité
d'être sorti victorieux du tribunal révolutio
au mois de fructidor pour l'affaire du 9 ther
dernier; après, dis-je, tant de marques réit
d'intérêt et d'estime, n'ai-je pas encore lieu
pérer que vous voudrez bien me comprendre
l'honorable exception que vous avez déjà fa
Sa demande est appuyée et suivie de certi
à décharge d'un banquier chez lequel il avai
les scellés, et de la veuve Custine, née Sa
dont il avait eu mission d'examiner les pa
par ordre du Comité de sûreté générale.

Sur sa réclamation et le vu de ces pièce
arrêté du comité civil de la section de Bond
gné Guyomard, Courtois, etc., décide qu'il
provisoirement mis en liberté sous sa surveill
mais que néanmoins « ledit Chevalier rester
sarmé jusqu'à ce qu'il en soit ordonné autreme

Enfin arrive un rapport de la commission
Neuf, fait à l'assemblée générale, le 10 mess
lequel déclare « qu'il appert, d'après la levé
pièces et les informations les plus amples
sur la conduite du citoyen Chevallier, l'un
membres de l'ex-comité révolutionnaire, qu'i
jamais cessé, même dans ses pénibles et désa
bles fonctions, d'être un homme probe, hum
ami de la Révolution et des honnêtes gen
qu'on n'a eu lieu à lui reprocher que d'être r

bre de ce comité, etc. » Ce certificat est signé par Giraud, secrétaire de l'assemblée générale, et l'un des membres de la commission des Neuf, qui ajoute que c'est grâce à lui qu'il n'a pas été victime de la férocité des ennemis de l'ordre social.

Cette vie de l'ancien révolutionnaire, sur laquelle nous n'avons que ces fragments de lumière et ces documents incomplets, s'éteignit avec l'apaisement des évènements et rentra peu à peu dans l'effacement bourgeois de tant d'autres acteurs oubliés de 93, vétérans de la liberté, qu'il semble voir tisonnant, aux longs soirs d'hiver, la mémoire de leur passé, parmi les cendres éteintes et encore chaudes de leur foyer.

Gavarni nous disait, de son père lui racontant la Révolution, qu'il restait froid, impartial, avec une pointe de républicanisme, fort dégrisé des hommes et pas tout à fait des choses.

Son prénom de Guillaume, l'enfant de Sulpice Chevalier et de Marie Thiémet le devait à son oncle, le frère de sa mère, le peintre et l'artiste dramatique Thiémet, l'imitateur, le farceur, le mystificateur, le grimacier populaire et fameux dans les chroniques de la fin du dix-huitième siècle, l'amuseur des « balladères » du Directoire qu'il égayait de sa *Chasse au moulin* et de son *Arracheur de dents*. En nous montrant sa comique série gravée des *Moines gourmands*, le grand

triomphe de son oncle, Gavarni nous le peignait tel que sa mémoire d'enfant le lui faisait revoir dans son petit appartement du quai de la Ferraille en ses vieux jours, tout vêtu de peau de daim, avec une veste à mille poches, et goutteux à ce point qu'il ne pouvait aller d'un bout de la pièce à l'autre qu'en s'aidant des mains et s'accrochant à tous les meubles.

Il nous racontait qu'à son baptême, qui ne se fit qu'à ses trois ans, son parrain ventriloque dérida jusqu'au curé de Saint-Nicolas, en imitant les vagissements d'un filleul de six semaines.

II

Lorsqu'il remontait sa vie avec nous, dans le plus lointain de ses souvenirs, Gavarni se revoyait tout petit, si petit qu'on lui mettait une chauffe-rette sous les pieds pour qu'il fût au niveau de la table de travail, chez un architecte de la rue des Fossés-du-Temple, derrière toutes les sorties d'artistes des théâtres du boulevard.

L'architecte était un vieillard du nom de Dutillard, encore poudré à blanc. L'enfant n'y travaillait que jusqu'à midi, et encore avait-il la distraction de faire pour madame Dutillard, grande

liseuse de romans, des courses pour lui chercher des livres, courses qu'il prolongeait en musant par tous les petits passages et les ruelles en escalier qui descendaient alors du boulevard à la rue des Fossés-du-Temple.

Le cabinet de lecture où il allait chercher le plus généralement des romans d'Anne Radcliffe était situé dans la maison d'où devait partir, à bien des années de là, la machine infernale de Fieschi; et la bossue qui le tenait avait pour commis un certain garçon que Gavarni retrouva plus tard « Amour » aux Funambules, puis plus tard encore libraire et éditeur de plusieurs séries de ses dessins.

Quand M. Dutillard sortait avant cette heure de midi, et que madame Dutillard ne l'envoyait pas en course, s'il avait devant lui à copier les ordres de Vignole ou l'ennuyeux plan d'un quatrième étage, le gamin ouvrait un compas, — puis, l'instrument ouvert, il le faisait tourner, se promettant à lui-même, si la pointe s'arrêtait du côté du boulevard, de se donner congé : il est vrai que, si elle ne s'arrêtait pas de ce côté, il recommençait.

C'était, dans sa mémoire, tout ce qui lui était resté de lui-même et de son temps de dix à onze ans, avec un détail sur la précocité d'une volonté déjà formée. L'envie lui avait pris d'avoir le *Dictionnaire des amusements mathématiques.*

Il se résolut à le copier : le dictionnaire avait huit cents pages. Il ne copia, il est vrai, que le premier mot : « Abeille » ; puis, changeant d'idées, il économisa pour l'acheter. — « Le beau, nous disait-il, — n'était pas de le copier... mais de l'entreprendre. »

III

Il dessinait déjà; mais, sur le commencement de ses enfantins débuts, le souvenir de Gavarni était assez vague. Il eut une petite joie, peu de mois avant sa mort, à retrouver par hasard dans un carton un de ses plus anciens croquis, et qui portait au bas la naïve première légende de l'artiste : « *Poure représenté une nymphe portant une corbeille de fleurs.* »

Nous pouvons heureusement suppléer à l'insuffisance de ses souvenirs avec une dizaine de lignes écrites sur une feuille volante retrouvée dans ses papiers :

Tout petit garçon, on me faisait charbonner des yeux de profil : cela m'a bien ennuyé; j'en ai fait quatre sans y rien comprendre, et puis ç'a été tout, et le maître est parti; j'ai fait trois cahiers de cavaliers, de brigands, de maisons avec de la fumée,

de chevaliers Bayard, de petits chiens et de petits garçons qui tirent des cerfs-volants; après, j'ai fait des Cosaques, quand j'en ai vu. Plus tard, c'était la grille de la pension Butet, avec ses deux boulets (des boulets ramassés à la bataille de la barrière de Clichy), *et le ballon de M. Magest, et si de tout cela je n'avais fait des pétards ou des capucins, j'en ferais faire un beau livre doré sur tranche* (1).

Mais s'il n'eut pas ce talent d'enfant prodige que les légendes des biographes prêtent toujours aux peintres célèbres, son œil eut, très-jeune, l'instinct de voir et de garder intérieurement fixé, arrêté et ligné, le croquis des choses. Son vif et coloré souvenir nous peignait un soir, comme s'il retrouvait ses yeux de onze ans, les boulevards près de la Galiote, Bobèche et Galimafré; Galimafré avec ses petites moustaches noires, son marteau de machiniste à la ceinture, et les parades que tous deux jouaient en sortant de petites loges de chaque côté des tréteaux.

Un autre soir, il nous faisait revoir le 20 mars, comme si l'image s'en était empreinte et gravée

(1) Nous trouvons sur un vieux calepin d'adresses un crayonnage donnant la valeur de ses dessins à l'âge de quinze ans : c'est un pauvre petit croquis d'une loge remplie de gens en habit noir, géométriquement dessinés; au-dessous est écrit : *Odéon, Dimanche gras*. 1819.

dans son regard d'enfant : « ...
un beau temps..... un beau jour
beaucoup de marchandes de bouqu
vendant leurs bouquets avec des
res.... Beaucoup de marchands d
foule... Mon père me tenait par la
ries, à côté d'un mameluk de la ga
nêtre ouverte du pavillon de Flore.
moments la tête d'un *homme* avec
une mèche en *accroche-cœur* sur
cette figure *grandissait et arrivai*
tre, une *frénésie de hourras.....*
nait un peu, *redescendait et dispa*
l'Empereur *qui se promenait* d'un
l'autre, *les mains derrière le dos..*

IV

De l'atelier Dutillard, nous ne
force majeure ou par quel goû
nouvelle le jeune homme de
ans passe à l'atelier d'instrum
de Jecker, où il fait œuvre de
mence peut-être à entrevoir la
m... tique, en se livrant au travai
de la science. Un jour, bien lo

un de ses plus anciens amis, M. Mo-
ırrêtait à la devanture d'un mar-
'er, et, y avisant un sextant, il le
urna dans tous les sens, disant :
t qu'un, je voudrais bien le re-

lecker, après avoir passé par la
la rue de Clichy, dont, avec son
ıs les vieux papiers, il avait con-
le calcul intégral portant la date
t, vers les seize ou dix-sept ans,
ervatoire, dans l'atelier de Le-
enait le dessin des machines (1)
e ce maître, le fondateur, comme
te science.

ps qu'il commença à chercher à
its dessins, l'argent de ses me-
des sépias qu'il s'en va vendre
rrousel à une demoiselle Nau-
hande de gravures. Elle parlait
Blaisot, faisait voir au doyen
l'art et des marchands de des-

ce temps que Gavarni dessina et grava
nes, dont quelques-uns font partie du
ragement.

ıdet parut, à la date de 1824, et portant
re planche publiée sous le titre de *Ma-*
om de baptême d'emprunt sous lequel
es lithographies.

sins, des croquis dans lesquels *Bla*
ne sais quelle veine *à la Callot*,
développer chez le débutant en l
Tentation de saint Antoine, et il lui
planches de diableries.

La mode était alors à ce qu'on
mot expressif : des *dépliants*, de l
de papier pliées dans un cartonnag
but lithographique de Gavarni fut
pliant, dont peut-être n'existe-t-il l
qu'il est, que l'exemplaire de dépô
Bibliothèque nationale. C'est un
format à peu près in-octavo, de cou
de ses plats porte, sous un dragon
un montreur de lanterne magique
pieds : *Chez Blaisot, Alphonse Giro*
l'autre plat, au milieu d'un cadre
blotins, de chevaux microscopique
cules en chapeaux à la Bolivar et en
la Cosaque, un Pierrot multicolore élè
titre sur lequel on lit : *Étrennes de 182*
diabolico-fantasmagoriques, par H. Che

Déplié, le petit album développe, da
enluminure verte, jaune, rouge, de p
tins à toutes figures et de toutes cou
mentant des pendus grotesques; des
font des farces à la Pigault-Lebrun,
qui pénètrent dans la chemise d'une

insectes, des diables papillons, des diab… des diables qui jouent *au diable* avec … poupée de femme minuscule, des diabl… et à seringues, des hommes comiques, … comiques, des Parisiennes à gigots don… relève la jupe, des charlatans, des dans… corde, des arlequins, des démons farceurs … le papier dont les blancs sont criblés e… d'un semis de bestioles, de moucher… milieu desquels rampent de petits serp… comme des vers coupés; et encore des … comme une tête qui passe au fond d… avec une pipe à la bouche. Une espèc… mar polisson, scatologique et enfantin, … ant au *fantastique bête* de la Restauration… but le moins prometteur d'un artiste a… vingt ans.

Pendant les diables *du jeune homme* … s'enlevaient. Mais ce petit succès … it pas à l'auteur un gagne-pain as… pendance déjà formée de son cara… nt pu se plier à la roideur et au rigo… fesseur Leblanc, il gagnait sa vie au… r, chez Adam le père, à graver des … u-forte. Il en était là, lorsque, dan… nt d'anxiété d'avenir et de besoin … ment fixe, il se décidait à accepter la… ion que lui faisait Adam, d'aller grav…

pont de Bordeaux ; et il partait, aux appoi
ments de douze cents francs par an, avec un
de l'atelier, du nom de Clément.

V

Les deux voyageurs *arrivaient* à Bordeaux d
les premiers jours d'*octobre* 1824, et descenda
dans une maison de la rue Courbin. Le 1er no
bre, ils commençaient leur travail, sous la d
tion de M. Deschamps. Désargentés à ce
que M. Deschamps était forcé de leur rembo
leur voyage, ils allaient de l'hôtel Marin à l
des Colonies, restaient un mois à l'hôtel Feu
faisant de leur misère bourse commune.
dans l'espoir de vivre plus économiqueme
sur la proposition d'une vieille femme qui
en journée à l'hôtel des Colonies, ils se déc
à prendre leur logement et leur nourritu
un appartement meublé par cette femme,
Minimettes.

Voici la description de cet intérieur d
lettre écrite par le jeune Chevallier à sa m
janvier 1825 : «... *J'occupe avec M. Clémen*
appartement garni, impasse des Minimettes,
Saint-André, quartier très-retiré de Bor

*...rès au Marais de Paris. Ce
...ué sur un jardin, est composé
chambre à coucher commune,
...e qui sert de salle à manger et
chambre... La personne chargée
... notre nourriture, est une femme
les mœurs avant tout), elle est
... nous... Nous avons loué ce petit
de deux cents francs par an, tu
...arché...»*

VI

... travail sec et ennuyeux de gra-
...il loin de Paris, de ses parents,
...le ses habitudes et de ses plaisirs,
...le jeune homme dans une *mélan-*
... dont le tirait la distraction d'un
...encontre de femme.

...1 juin, allant acheter des couleurs
...and, sur le cours de l'Intend*ance*;
...l'un briquet battu par une femme,
...s la boutique à côté, un *gracieux*
...mière allumée, il reconnut un sou-
...désir de son adolescence, de son
... M. Leblanc. C'était la jeune bru*ne*

au châle rouge qu'il avait suivie de
vards jusqu'au faubourg Saint-Hon
de la maison d'un potier d'étain,
lui parler; c'était cette même br
retrouvée un dimanche dans la sal
royale de France, causant et rian
très-tachée de rousseur, et qui ti
bonnière les quarante sous d'
quoique, sur cette impression, e
années, toutes sortes « de Rosali
Virginie, d'Eugénie, de Léonie
Nathalie, de Julie, de Thérèse
Célina, de Sophie, de Jenny, d
ride, de Manette, sans compter
le jeu de billard, la danse, le pu
— celle qu'il nommait du beau
était restée au fond du cœur.

Il entra dans la boutique, qui
de lecture, demanda un livre, et
lièrement à côté de la jeune pers
avec le peu qu'il savait d'elle
après, une correspondance s'e
couverture et la première page
bord, d'un volume des Puri
tous les soirs, chassé doucem
la boutique à l'heure de la ferr
l'amoureux une tentation de s
geait à faire de ce moment un e

lui disant adieu, lumineuse derrière
ir de la porte, avec sa robe blanche
neige », sa ceinture de couleur toute
gracieux, son petit pied dans un
café. Un tableau où sa jeune am-
de mêler le talent de Girodet à
randt ».

VII

Aux bonheur, les réalités et les né-
vie le traversaient cruellement. Avec
nomie, les deux amis avaient bien
oindre, selon l'expression vulgaire,
Et le jour où, pour la première
ux sortait avec sa belle, le couple
mi Clément, qui montait sa pre-
la porte de la Préfecture en capote

é la communauté, et, découragé
ie et des privations, il s'était fait
outes les dettes du ménage à la
compagnon. Ces dettes, retom-
reté de celui-ci, la changeaient
Il lui fallait vivre de ses effets
iété, et il y eut des jours où

l'amant manqua des rendez-vous pa
vait plus gardé, ainsi qu'il l'écrivait
nal, que le vêtement de l'artiste, *la*

C'était alors qu'une amitié vrai
tielle venait à son secours. Un M.
lard inoccupé, badaud, flâneur
espèce de contrôleur bénévole d
structions et de tous les travau
avait rencontré le jeune homme
raques des employés du pont, se
pour lui, et l'accueillait dans sa
condition qu'il donnerait des le

Une étrange maison, cette m
dont la description, longueme
de couleur et d'effet, semble
l'écrivain de vingt et un ans,
de vieille maison provinciale
pieuse page de Balzac, écrite
Elle est situé dans la Rousile
Bourgogne, la première rue à
étroite, étranglée, obscurée
halle; empuantie par les ode
tions mêlées de la morue, du
sons et du sucre; animée pa
commis, de négociants, de
de bœufs, de déballage de
barriques de cassonade ver
cintrées aux volets étroits.

avec une apparence d'ivresse... Tu
plus heureux des hommes... J'aurais
ton nom sur mon Journal *à la suite*
et je t'aurais quittée pour préparer
-igue.

: l'amoureux, à ce moment, est
Valmont. Tout l'homme, chez le
de vingt ans, et aussi bien le
l'amant, semble passer alors par
amertume méchante qu'ont souvent
grand avenir dans ces années où ils
oulés, méconnus, sans place dans la
as parmi le commun des êtres, avec
le tourment de leur génie inquiet et
lébrouillé. On dirait qu'ils éprouvent
venger sur le monde leurs souffrances,
nptes, les misères présentes de leur
rage dévorée de parvenir. Nous trou-
ieux document sur cet état d'âme de
cette triste année de 1825 : la copie
écrite en septembre à Édouard Loize-
ses camarades de Paris, lettre dans
i prêchant le travail et l'ambition, il
l'expérience, la vue supérieure et le
ue de la vie, avec la sagesse froide et
on d'un vieillard.

mme un corps de philosophie machia-
levant au-dessus des idées bourgeoises,

de la morale courante, des scrup
des religions vulgaires : c'est une
principes rigides par lesquels il c
correspondant la nécessité de
science, par l'acquit de chaque jou
tion sur les autres; de l'urgence
quérir certaines forces; du besoi
considération pour atteindre, de l
Il lui recommande encore de cac
et ses jugements au fond de son
guiser, sous la comédie d'une sou
complaisance ironiques, son déc
humaine, de ses erreurs et de
consacrées.

Voici cette lettre, datée de Bord
bre 1825 : « *Il faut être quelque
ciété, il faut y faire une figure;* —
*obligé, forcé de plier sous son jo
jouir des avantages qu'elle procu
rir la liberté de penser qu'elle e
l'enfance.... il faut enfin avoir qu
sidération; pour y parvenir, il n
à des riens.... Il faut y savoir tr
faut chaque jour savoir quelque
veille, il faut apprendre à mani
sont restés dans le limon de la s
tion apporte de l'or, on ne peut
de l'avare.* » Et il le pousse au

son Héloïse lui disant adieu, lumineuse derrière le battant noir de la porte, avec sa robe blanche « garnie à la neige », sa ceinture de couleur toute pleine de plis gracieux, son petit pied dans un soulier couleur café. Un tableau où sa jeune ambition rêvait « de mêler le talent de Girodet à celui de Rembrandt ».

VII

Mais, ce doux bonheur, les réalités et les nécessités de la vie le traversaient cruellement. Avec toute leur économie, les deux amis avaient bien de la peine à joindre, selon l'expression vulgaire, les deux bouts. Et le jour où, pour la première fois, l'amoureux sortait avec sa belle, le couple tombait sur l'ami Clément, qui montait sa première faction à la porte de la Préfecture en capote grise.

Il avait déserté la communauté, et, découragé de la bureaucratie et des privations, il s'était fait soldat, laissant toutes les dettes du ménage à la charge de son compagnon. Ces dettes, retombant sur la pauvreté de celui-ci, la changeaient en vraie misère. Il lui fallait vivre de ses effets mis au Mont-de-Piété, et il y eut des jours où

l'amant manqua des ren
vait plus gardé, ainsi qu
nal, que le vêtement de l

C'était alors qu'une an
tielle venait à son secours
lard inoccupé, badaud,
espèce de contrôleur béné
structions et de tous les t
avait rencontré le jeune ho
raques des employés du po
pour lui, et l'accueillait da
condition qu'il donnerait de

Une étrange maison, cett
dont la description, longue
de couleur et d'effet, semb
l'écrivain de vingt et un an
de vieille maison provincial
pieuse page de Balzac, écrit
Elle est situé dans la Rousile
Bourgogne, la première rue à
étroite, étranglée, obscurée l
halle; empuantie par les odeu
tions mêlées de la morue, du
sons et du sucre; animée par
commis, de négociants, de po
de bœufs, de déballage de ba
barriques de cassonade versées
cintrées aux volets étroits.

ant adieu, lumineuse derrière
la porte, avec sa robe blanche
», sa ceinture de couleur toute
ieux, son petit pied dans un
é. Un tableau où sa jeune am-
mêler le talent de Girodet à
t ».

VII

onheur, les réalités et les né-
e traversaient cruellement. Avec
nie, les deux amis avaient bien
lre, selon l'expression vulgaire,
t le jour où, pour la première
sortait avec sa belle, le couple
Clément, qui montait sa pre-
porte de la Préfecture en capote

la communauté, et, découragé
e et des privations, il s'était fait
outes les dettes du ménage à la
compagnon. Ces dettes, retom-
reté de celui-ci, la changeaient
Il lui fallait vivre de ses effets
piété, et il y eut des jours où


L'HO
nt manqua
plus gardé, a
que le vêtem
était alors qu
venait à son
inoccupé,
de contr
tions et de
rencontré l
es des empl
lui, et l'ac
dition qu'il d
étrange
descrip
leur et
in de vi
lle mais
page de
t situé d
gogne, la
roite, étrang
lle; empuan
ons mêlées d
ns et du su
mmis, de n
bœufs, de
rriques de
ntrées aux

Tu
is avec une apparence d'ivresse... J'aurais
plus heureux des hommes... J'aurais
t ton nom sur mon Journal *à la suite*
es et je t'aurais quittée pour préparer
trigue.

: l'amoureux, à ce moment, est
Valmont. Tout l'homme, chez le
e de vingt ans, et aussi bien le
l'amant, semble passer alors par
'amertume méchante qu'ont souvent
grand avenir dans ces années où ils
oulés, méconnus, sans place dans la
us parmi le commun des êtres, avec
le tourment de leur génie inquiet et
ébrouillé. On dirait qu'ils éprouvent
enger sur le monde leurs souffrances,
ptes, les misères présentes de leur
rage dévorée de parvenir. Nous trou-
eux document sur cet état d'âme de
ette triste année de 1825 : la copie
crite en septembre à Édouard Loize-
es camarades de Paris, lettre dans
prêchant le travail et l'ambition, il
expérience, la vue supérieure et le
de la vie, avec la sagesse froide et
d'un vieillard.

ie un corps de philosophie machia-
ant au-dessus des idées bourgeoises,

de la morale courante, des
des religions vulgaires : c'e
principes rigides par lesque
correspondant la nécessité
science, par l'acquit de chaq
tion sur les autres ; de l'urge
quérir certaines forces ; du
considération pour atteindre,
Il lui recommande encore d
et ses jugements au fond de
guiser, sous la comédie d'une
complaisance ironiques, son
humaine, de ses erreurs et
consacrées.

Voici cette lettre, datée de B
bre 1825 : « *Il faut être quel*
ciété, il faut y faire une figure,
obligé, forcé de plier sous son
jouir des avantages qu'elle pro
rir la liberté de penser qu'elle
l'enfance.... il faut enfin avoir
sidération ; pour y parvenir, il
à des riens.... Il faut y savoir t
faut chaque jour savoir quelqu
veille, il faut apprendre à mani
sont restés dans le limon de la s
tion apporte de l'or, on ne peut
de l'autre. » Et il le pousse au t

lui prêche de s'affranchir des préjugés, lui recommande l'hypocrisie indispensable pour vivre dans la société, avec un jugement et une raison saine.

« *Je vous dis d'avoir de l'hypocrisie, c'est indispensable.... les neuf dixièmes des membres d'une société sont imbus de préjugés sans lesquels la société n'existeroit pas; les autres, ce sont les philosophes....* » Il se classe dans les philosophes et dit : « *Cette contrainte d'ailleurs ne doit rien coûter à un philosophe. Il doit prêter complaisamment l'oreille aux caquets des hommes comme à ceux des petites filles, et comme son intérêt n'est pas de les faire fâcher, puisqu'il a besoin d'eux, il doit flatter leurs erreurs et avoir pour leurs hochets cette comique vénération qu'on a pour ceux d'un enfant. Le cas est le même....*

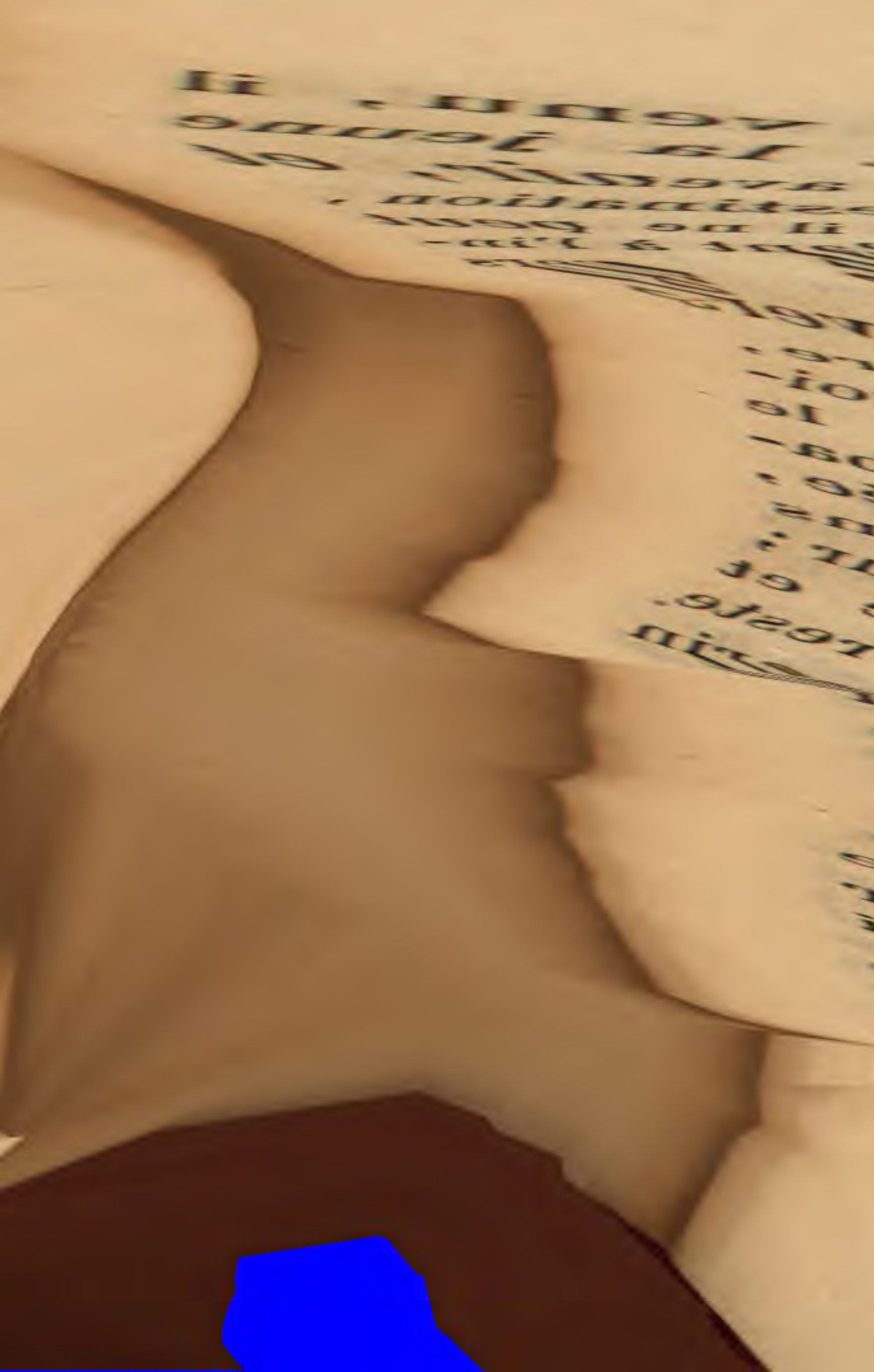
« *Ne vous faites donc remarquer parmi les hommes que par quelque grande connaissance et quelque grand talent, et les hommes vous rendront heureux.* »

Disons, pour l'excuse et l'explication de toutes ces amertumes, qui semblent, à ce moment, crever en lui et déborder de sa tête, de sa plume, de son Journal, de ses lettres, qu'il y avait là le fiel de toute une longue année d'ennuis, de tracasseries d'administration; d'un contact blessant avec un chef antipathique, un sot vaniteux, ignorant du cadastre, se piquant de versifier et de dessiner; et que la lettre à Loizelay était datée du lendemain du jour où il venait de se brouiller com-



derrière lui le *triste* Bordeaux, où il est venu, il y a un an de cela, avec l'espérance et la jeune confiance d'y trouver une carrière et un avenir, et dont il sort découragé, sans but, sans destination, « fuyant un sort obstiné contre lequel il ne peut plus lutter. » Il se lance à l'aventure, allant à l'inconnu devant lui, comme vaguement attiré vers ces grands paysages par une vocation de peintre, jusque-là pris et retenu dans des travaux avoisinant l'art, mais n'étant pas l'art même. Et le voilà, le 26 novembre 1825, sur le pont du bateau *l'Estafette*, en frac anglais, camisole rayée, guêtres de cuir et bonnet de poil d'ours. Dans une carnassière tient tout le bagage du voyageur; quelques dessins, un peu de linge, une pipe et des crayons; un costume où se mêle, à un reste de splendeur élégante, le débraillé d'un marin voyageant avec sa feuille de route. Il a pour arme un poignard « aiguisé sur les Pyramides », au dire du Gascon qui le lui a donné.

Débarqué à Langon, il se lance sur les routes, à la main un bâton coupé dans une quenouille de fileuse et devant lui son chien Trilby, son cher compagnon, courant et jouant. Il traverse ainsi la Réole, Marmande, Tonneins, Ayet, Nicole, Aiguillon, Pont-Sainte-Marie, Agen, Nérac, Lectoure, Fleurance, Montfort, Mauvezin; et, dans la matinée du 1er décembre, près d'Auch,



: un marchand de la place de la
equel il avait une lettre de re-
e marchand le menait dans une
assurait « qu'il serait très-bien,
serait que ce qu'il voudrait », le
appointé. Le réveil était mélan-
homme considérait les divers
costume épars sur des chaises :
ent plus de boutons, ses souliers
; de ses deux chemises, l'une
e de l'avant-veille ; enfin, fai-
e sa bourse, il se trouvait à
te fortune, de quarante-deux

re artiste se mettait à fumer
umée ayant toujours sur lui un
e », sonnait pour déjeuner, et
lement, se disant que « quand,
atre ses mains, il passerait sans
journée à se répéter qu'il était
embarrassé de Tarbes », cela
; il écrivait à sa mère, rédigeait
une lettre dans laquelle il cher-
à sa situation, puis, attendant

vec des notes au crayon, jetées un triste
s dessins de son album de Bordeaux, notes
introduites dans la rédaction définitive de

la nuit tombante, en répara
faiblesses de son ajustement
berge de son compagnon S
campé.

C'était un dimanche soir
de monde, l'hôte était bava
tiste, on le complimentait
l'ouvrier blessé, on lui faisa
et il avait à subir du maître
un terrible discours sur la b

Ainsi se passaient, sans s
nouvelles de Bordeaux, qu
desquels il était obligé de
M. Laussat, le marchand d
tette, qui, tout pauvre et to
payait sans grands discours
le jeune homme était logé,
autre moins cher, et prenait
sa pension, en sorte que la
l'artiste s'améliorait un peu.
M. Laborde, employé de
très-accueillant pour lui; n
mois de décembre s'écoulait
bien anxieusement, sans auc
voir sortir de cet état précai

Il écrivait un peu désesp
bum : — *Le 1er janvier 182*
quand, le 5, il allait faire u

ɜz un marchand de la place de la
lequel il avait une lettre de re-
Le marchand le menait dans une
l'assurait « qu'il serait très-bien ,
ɲnserait que ce qu'il voudrait » , le
lésappointé. Le réveil était mélan-
ɪne homme considérait les divers
son costume épars sur des chaises :
vaient plus de boutons , ses souliers
les ; de ses deux chemises , l'une
autre de l'avant-veille ; enfin , fai-
te de sa bourse , il se trouvait à
toute fortune, de quarante-deux

notre artiste se mettait à fumer
la fumée ayant toujours sur lui un
phique », sonnait pour déjeuner , et
ɪnquillement , se disant que « quand ,
yée entre ses mains , il passerait sans
te la journée à se répéter qu'il était
plus embarrassé de Tarbes » , *cela*
t à rien ; il écrivait à sa mère , rédigeait
rchand une lettre dans laquelle il *cher-*
téresser à sa situation, puis, attendant

; est fait avec des notes au crayon, jetées un triste
au milieu des dessins de son album de Bordeaux , notes
il n'a pas introduites dans la rédaction définitive de

la nuit tombante, en réparant
faiblesses de son ajustement »
berge de son compagnon Sc
campé.

C'était un dimanche soir ;
de monde, l'hôte était bavar
tiste, on le complimentait de
l'ouvrier blessé, on lui faisait
et il avait à subir du maître d
un terrible discours sur la bo

Ainsi se passaient, sans se
nouvelles de Bordeaux, que
desquels il était obligé de
M. Laussat, le marchand de
tette, qui, tout pauvre et tou
payait sans grands discours l
le jeune homme était logé,
autre moins cher, et prenait
sa pension, en sorte que la
l'artiste s'améliorait un peu. I
M. Laborde, employé de
très-accueillant pour lui ; m
mois de décembre s'écoulait
bien anxieusement, sans aucu
voir sortir de cet état précair
Il écrivait un peu désesp
bum : — *Le 1er janvier 1826*
quand, le 5, il allait faire un

… un marchand de la place de la
…quel il avait une lettre de re-
…marchand le menait dans une
…rait « qu'il serait très-bien,
…ait que ce qu'il voudrait », le
…ppointé. Le réveil était mélan-
…homme considérait les divers
…costume épars sur des chaises :
…plus de boutons, ses souliers
…de ses deux chemises, l'une
…de l'avant-veille ; enfin, fai-
…sa bourse, il se trouvait à
…fortune, de quarante-deux

…artiste se mettait à fumer
…mée ayant toujours sur lui un
…e », sonnait pour déjeuner, et
…lement, se disant que « quand,
…ntre ses mains, il passerait sans
…journée à se répéter qu'il était
…embarrassé de Tarbes », cela
…n ; il écrivait à sa mère, rédigeait
…l une lettre dans laquelle il cher-
…r à sa situation, puis, attendant

…avec des notes au crayon, jetées un triste
…des dessins de son album de Bordeaux, notes
…s introduites dans la rédaction définitive de

la nuit tombante, en réparant de son mieux faiblesses de son ajustement », il se rendait à berge de son compagnon Schmit, qui éta campé.

C'était un dimanche soir; il y avait bea de monde, l'hôte était bavard, on retenai tiste, on le complimentait de sa fraternité l'ouvrier blessé, on lui faisait une petite ov et il avait à subir du maître de danse de l'é un terrible discours sur la bonté du cœur.

Ainsi se passaient, sans secours de Paris nouvelles de Bordeaux, quelques jours a desquels il était obligé de confier sa m M. Laussat, le marchand de la place de la tette, qui, tout pauvre et tout Gascon qu'il payait sans grands discours l'hôtelier chez le jeune homme était logé, le conduisait c autre moins cher, et prenait un arrangemen sa pension, en sorte que la mauvaise fortu l'artiste s'améliorait un peu. Dans le même M. Laborde, employé de l'octroi, se m très-accueillant pour lui; mais, au fond, mois de décembre s'écoulait pour le jeune bien anxieusement, sans aucune prévision voir sortir de cet état précaire,

Il écrivait un peu désespérément sur bum : — *Le 1er janvier 1826, rien de nou* quand, le 5, il allait faire une visite à M.

u cadastre des Hautes-Pyrénées. es hasards et une de ces pro- contrent sur le chemin de la artiste trouvait, dans une ami- orte de salut matériel et moral. aconter, comme il la raconte à ne fortune tombée dans ses est assez curieuse par le cri jette le peintre, pour que dans sa longueur :

commodément chez l'inspecteur- cadastre des Hautes-Pyrénées; et les prévenances qu'il a pour e effacées que par celles d'une

ères qui déterminent les chan- ur moi sont si saillantes, m'ont Leleu dans un moment où, à te raissait difficile de lutter plus nfortune. A Bordeaux, un tra- n'avait pu me suffire. A Tarbes, is m'a attiré de la considération écieux, et m'a placé dans une si- nviée par tout autre que moi.

que depuis un an, ou presque sans la moindre distraction, ou par besoin à l'étude et au travail is d'une manière prodigieuse, sans



famille riche et héritier de bonne heure. ...é sa fortune à vingt-cinq ans, un pen... pour les beaux-arts et la nécessité l'ont ... Il a été lié avec tous les artistes de son ...été pauvre avec eux et philosophe avec ...isons, l'infortune, et son caractère na... fait, à présent qu'il est riche, un riche ... Il y a dix-huit ans qu'il est à Tarbes.

...hez lui au second étage un petit logement ...ux (1), des fenêtres duquel je jouis de la ...ue des montagnes. Je fais le long du jour ...e semble, c'est-à-dire que j'augmente mon ...magasinant des dessins, et je ne suis tenu ...ver chez lui aux heures de repas jusques ...e notre départ.

...s et les bals de la préfecture me pleuvent; ...les jours si je voulais. Je n'y vais que très... ...ncore est-ce malgré moi; je suis toujours ... Cela me fait penser que, malgré mes ...éitérées, vous ne m'avez pas encore envoyé

...avoyions bien des années après, chez Gavarni, au ..., un dessin de cette chambre treillagée de Tarbes, ...le lui, avec la canne à siége du peintre, accotée au ...es espadrilles sur le plancher, un feutre moucheté jeté ...ture, un carnier de chasseur accroché à la porte ou...nt sur un corridor aux jalousies fermées contre le soleil. ...ractéristique comme point de départ de ce talent, et ...res du parquet, les lames des persiennes, tout l'infini ...t quelque chose de la conscience patiente d'un dessin

XI

ı jeune homme auprès de M. Leleu
té une parfaite sinécure, coupée et
des inspections de cadastre, *en*
ə son directeur et ami; promenades
dans les beaux sites des Pyrénées et
ciétés les plus agréables et les plus
du pays. C'étaient de petits voyages
quatre jours où, chevauchant côte à
e, monté sur le fameux cheval gris
élèbre par une prétendue ascension sur
di, esthétisait à perte de vue avec son
; tous deux se lançant dans des disser-
le goût et finissant par proclamer que le
e suite de conséquences dans les formes,
ie dans le mouvement de leurs relations.
pérorant et en argumentant ainsi, il
', pendant les haltes et les conférences
ɘu avec ses géomètres, tout ce qui se
ous ses yeux.
ainsi que, dans un perpétuel change-
milieux, d'hôtes, de gîtes et d'horizons,
l'un dîner plantureux chez des apothi-
ne mauvaise auberge où il lisait, pour

s'endormir, des numéros du *J*
Dames, vivant sur les chemins des
lendemain ne ressemblait jamais
cueilli et fêtoyé partout, grâce à so
le dessinateur visitait, dans les m
mars, avril et juin 1826, Labart
Bagnères, Campan, Lourdes, le
Argelès et sa vallée délicieuse.
ces environs de Tarbes, Bagnères
qui l'attirait le plus et auquel il re
souvent.

Il y trouvait le charme d'un am
Jalon », comme il l'appelait, qui,
vue, dans le cadre d'une fenêtre d
Pyrénées, dont il était le conserva
apparu d'une façon si grotesque
pointue, sa figure en flûte couver
rouges, sa barbe hérissée d'épis. M
nage comique l'avait séduit en un
par son enthousiasme pour l'art, sa
et confuse devant les ruines du M
cours vagabonds d'inspiré. Il s'étai
suite comme chez lui, dans ce cabi
d'artiste et d'antiquaire, aux murs
configurations des vallées de la co
reaux et aux tables chargés de pro
logiques, d'oiseaux empaillés, de col
sectes, de livres, de médailles; cab

il allait bientôt être question d'un
ıste publication sur les Pyrénées,
'ait faire le texte et le jeune Che-
ns.

ıt avait aussi le charme du premier
'homme de vingt-deux ans, toujours
ouveauté dans l'amour. C'était là,
ı il montrait pour la première fois
alon, à sa femme, à sa fille Caro-
ɔrte s'était rouverte et qu'était ap-
ıtite femme, en manteau sombre
ne tête charmante, surmontée d'un
ı pays. Rejetant son manteau, elle
ir sa taille mince, s'était approchée
r l'invitation de son père, distraite,
core du bal dont elle sortait, et avait
sur l'album un : « Que c'est joli ! »
ré dans le cœur du peintre : il s'en
n de Fanny.

ain, il s'était demandé s'il était vrai-
ıux. De retour à Bagnères, essayant le
ı coquette jeune fille, et le manquant
p de son émotion, il recommençait
ı, à chaque voyage, à s'adresser à lui-
me question.

XII

Tout l'heureux et presque miracul
ment de sa vie, cette rencontre qui lu
du jour au lendemain, les débarras
soucis de l'existence, la sûreté du pa
jour, la liberté et le loisir de dessi
fort et la chaleur de l'amitié adoptive
ternelle de M. Leleu ; le hasard, qu
à ce cœur ayant toujours besoin d
la charmante occupation amoureus
enfin cette grande éclaircie de tous
son sort et de son avenir, où il eût
de cette malechance qui avait con
versé à Bordeaux tous ses efforts e
son *bonheur* nouveau ne lui apı
bonheur de tous les jours. Des le
voyait à Paris, s'échappaient, comı
je ne sais quel abîme qu'il aurai
amers aveux : *Malgré toutes mes*
suis toujours seul, ennuyé et fort
nuie à la mort tout en travaillant c
Et en cette année 1826, par
printemps de la fin de mars, où
ner, près d'Ayzac, les restes de

être question d'un
sur les Pyrénées,
e et le jeune Che-

charme du premier
t-deux ans, toujours
l'amour. C'était là,
our la première fois
me, à sa fille Caro-
verte et qu'était ap-
en manteau sombre
nte, surmontée d'un
nt son manteau, elle
nce, s'était approchée
e son père, distraite,
nt elle sortait, et avait
un : « Que c'est joli ! »
eur du peintre : il s'en

demandé s'il était vrai-
à Bagnères, essayant le
ne fille, et le manquant
notion, il recommençait
oyage, à s'adresser à lui-



Caro-
était ap-
sombre
d'un
elle
approchée
distraite,
avait

contrait pour
à sa femme, à sa
était rouverte et qu'était ap
Rejetant son
lle mince, c'était
ion de son père
l dont elle savait
un : « Que c'est
œur du peintre : il s'e

emandé s'il était vrai-
Bagnères, essayant le
lle, et le manquant
, il recommençait
à s'adresser à lui-

Martin; au soleil levant, en face de la vallée de Campan, au milieu de ce beau et poétique pays de bois et de prés, ayant à sa gauche le murmure de l'Adour roulant ses eaux vagabondes sur son lit de cailloux, son Trilby à côté de lui, il passa, couché au pied d'un arbre près des ruines, une demi-heure — une demi-heure, la plus désespérée peut-être de sa vie! *Sans sujet, sans savoir pourquoi,* — écrit-il dans son Journal intime, — *je suis tombé dans un tel accablement, que, si j'eusse eu une arme quelconque, j'aurais mis fin à ma vie.*

XIII

Étrange état d'âme que le sien à ce moment! Il est variable et changeant, plein de hauts et de bas, d'espérances folles et de découragements subits, de perplexités d'avenir où il se revoit, repassant là où il est, tantôt en habit de simple soldat, tantôt « dans le landau de la richesse », toujours extrême en tout, allant sans transition de l'extase à l'abattement. Il avait de ces jours où, comme il le dit, *on fait les choses facilement, où les forces sont quadruplées, où l'on est mieux que soi;* puis des jours aussi inactifs, engourdis, où il était pris, sans aucune souffrance physique, de ce mal moral

dont il parle comme d'un compos
d'ennui et d'indifférence, mélange s
souvent accompagné chez lui d'un
que total de mémoire.

Je ne sais plus, je ne peux plus
je puis arranger des mots pour faire
ne vis plus enfin que mécaniquement.
On le voit dans ces voyages errants
il semble qu'il veuille user sur les cl
tivité inquiète, ne savoir pas bien où
d'aller, hésitant au croisement de
comme devant deux routes différente
de sa vie. Il est tiraillé entre Paris,
de ses ambitions, et un modeste bonh
dans quelque coin obscur des Pyrén
nature sans assiette, sans règle, toute
tions, de contrastes, dans laquelle il
même le manque d'équilibre de de
deux hommes quand il s'appelle :
vingt-deux ans ouvert à des sentiments

A côté de ces heures qu'il dit « pa
aucune impression ni sentiment », i
sations soudainement éveillées p
d'une agitation devant ses beautés
met ni de parler ni presque de r
admiration qui le rend incapable
sant qu'il est *trop plein*. Le philo
à l'homme fort et au dédain de

pleure son chien mort « ainsi qu'une mère
ouveau-né, le pleure avec des larmes qui
ent pas coulé depuis son enfance ». Et il
son ami Plou, un *penseur*, ainsi qu'il l'ap-
pour se défendre là-dessus de sa faiblesse,
gue lettre de rhéteur sentimental. Il existe
i la même lutte dans les idées que dans les
nts ; à côté de pensées libres et débarras-
out préjugé, il a des pensées d'un com-
ageur du Voltaire-Touquet, des fureurs
es « stations des disciples de Loyola »,
es à la vue d'un séminaire en promenade,
re d'hypocrites, écoliers du mensonge, »
tent le plaisir d'une vallée où il passe. Et
nes de là, il parle de son indifférence po-
nplète, et fait des tirades contre le révo-
sme du peuple français, *qui ne veut*, dit-il
lettre, *que des tragédies ou des scènes de*
e!

XIV

galité d'humeurs, ces variations ma-
e mobilité des impressions et des dis-
orales, ces tiraillements en sens con-
imagination travaillante, ce spleen

enfin s'attaquant à sa jeuness
philosophie, a comme premier
un intérieur et secret sentime
face de la nature. L'aveu de
s'échappe de lui en cris de d
dans ses journaux de voyage
un si triste peintre devant
beautés qu'il a sous les yeux,
ple, au retour de la vallée
pays ne m'a causé autant d'eff
ble d'y travailler, je suis trop
torales m'ont enivré... La tête
vois que d'un œil désolé tout ce
le spleen. Et il disait vrai ; tout lu

L'artiste a été assez grand plus
dise toute la vérité sur ses début
Pyrénées sont de pauvres dessi
mettent rien : de misérables p
plomb d'un élève de Thiénon, des
sécheresse et d'une aridité désol
maisons au tire-ligne et des arbr
des petits 3; des bouts de pap
petits traits presque invisibles qu
des décalques topographiques sur du
Pour rendre ces pays heurtés, acc
choqués de coups d'ombre et de
montrer ces montagnes et leurs gave
mas et leurs cataclysmes, les grande

d'une pyramide, coupe le parallélisme de ces âpres
rochers où ruissellent, sans chute, les eaux superflues
d'un lac supérieur ou celles de quelques glaciers igno-
rés dans de hauts déserts, et de loin en loin un
voyageur. C'est l'Aragonais au teint gris, aux for-
mes osseuses, à la tête rasée, à la couronne de che-
veux roux, qui passe avec son cigarrito, sa peau de
bouc et ses mules; ou le Barégeois dans sa bonnette
pointue... C'est le capulet rouge de la jeune fille d
Luz allant au trot de son petit cheval qu'elle mon
en cavalier, et dont les flancs sont cachés sous
pans d'un tablier fendu. Et çà et là, sur les par
inclinées et chevelues des précipices, est dispersé
roupeau du chevrier qui, après un exil de six m
evient lentement d'Hiis avec sa cape brune et
ac garni de sonnettes.

XVI

Cette page, et bien d'autres que nous pour
iter dans ses itinéraires, révèlent chez le j
omme de vingt-deux ans la formation cu
et presque inexplicable d'un littérateur san
ture de collège, n'ayant fait à la pension
que des études mathématiques, sans fréq
tion d'intelligences élevées, avec le peu

tures qui ne dépassent pas le
petite bibliothèque (1) et des l
lecture. Cette formation, qui c
des résultantes ordinaires et
de l'éducation des lettrés, mais
devant le spectacle des Pyrén
tion et la fécondation de ce
tourmentée et belle d'abîmes
secousses, à des remuements d
coups, à des respirations larges
à des griseries de tête sur les h
vient rare, à cette atmosphère
tures, à ces enjeux de sa vie et
précipices, à ces frottements et
nages de hasard avec tout ce q
qui se rencontre, à des émoti
tives et changeantes, à des d
de lieu, de gîte, d'idées, à un
que continue de sensations e
vreuses ; cette formation, il la
promenades à travers le subl
ces rocailleux chemins où, d
de la marche et de la fatigue,

(1) Pauvre petite bibliothèque dont le m
quelques livres de Voyages aux Pyrénée
quelques livres d'art, la Théorie du p
Mémoires de la vie de Salvator Rosa ; un
toire de la législation des filles publiques,
de Paris à Jérusalem, par M. DE CHATEAU

tée finit, au bout de son long tête-à-
-même, par arriver à une espèce de
de la pensée.

XVII

x cahier de notes et de pensées, com-
mois de mars 1826 et allant jusqu'à
n séjour aux Pyrénées, est une véri-
tion sur le bouillonnement de ce cer-
ette tête et de cette imagination. Il
se lèvent et germent en lui toutes les
de ses travaux futurs. C'est dans ces
ne une naissance vague, mais déjà for-
tout ce que sera et de tout ce que fera
omme, l'artiste, le savant; on y trouve
le de vers, de rêvasseries sur les mo-
la nature, des indications de fantaisies
comme une *Lettre de Trilby, chien*
, *à son ami Zamore, chien montagnard;*
de conte philosophique intitulé *le*
nt, etc..... Viennent ensuite des pro-
blications de toutes sortes : *Souvenirs*
es, scènes, haltes de voyages, costumes
ocessions, défilés, marchés; — *Voyages*
s *dans les bazars et passages de Paris;*

— *Vues épisodiques de Par*
vues générales prises de M
martre, un grand ouvrage
de son histoire; la bataille
seignements par les témo
élèves de l'École polytechn
théâtre des Nouveautés; —
d'artistes modernes et d'au
race Vernet, etc., en pied;
première livraison d'esqui
d'après nature : les *Paris*
— un *Essai sur la lithog*
histoire, ses commenceme
mi-corps, à la manière de
paux acteurs de Paris, av
loriée dans un coin à la
nier; — les *Rives de la*
de fiacre, filous, marchan
rons, filles de joie, char
Sainte-Pélagie; — la *Ga*
race Vernet; — l'illustrat
ter Scott, de Gulliver, d
la *Pucelle* et des *Contes*
d'une « *Poseuse* »; — un
l'autre monde, — *dans*
de la Madeleine à la Bast
de la Fortune, de l'Hôpit
Annales des modes franç

le les plus remarquables en France, ècle ; — le *Carnaval de Venise;* — *grand Opéra;* — l'indication signi- *Bal masqué* comme sujet d'un ta- :.

rojets, ébauchés dans sa tête, dis- er de ce cahier, qui rappelle les ırnet du Vinci, à des inventions de le petites mécaniques mathémati- ıées : des fermetures de portes in- ne monture de thermomètre empê- e de la plaque qui le supporte, un té à la chaise du peintre, une ba- pour dessiner sur le terrain, un la préparation des teintes d'aqua- ument pour mesurer les hauteurs mouvement de tête, un instrument ıeval ou en voiture, un autre pour ntir des raccourcis. Puis encore es architectures de meubles rêvés ement : les dessins d'une bibliothè- recevoir une collection sur les Py- sins d'une pendule, d'un lit à la uteuils qu'il songe à recouvrir de selon l'habitude qu'il a, dans ses loir utiliser et appliquer à quelque les choses qu'il rencontre, notant, r la plage de Biarritz, des plantes

marines qui pourraient servir à
de livres. Il cherche en mêm
moyens de son art, les écriva
pour qu'ils lui soient un rappel
des dessins à la plume de différe
dessins au pinceau sec imitant le cr
la plume de roseau, appliquer les
relle indienne à la lithographie.

Il est, on le voit, déjà tout p
cettes et des secrets si bornés du
phique, ambitieux d'agrandir le
de lui donner la puissance et la
essais de l'estompe en liége mêl
crayon, à la plume, à l'aiguille, à

XVIII

Au milieu de ces voyages, il
tion de monter à ce mont de n
mont Perdu, « de visiter sa ma
gravir son hiver ». Il partait de B
1826 avec la jaquette bleue, c
franchir des rochers, peindre et
ment il s'élançait aux hasards du
Il traversait Campan, Baudéa
le village de Grip, ses maisons h

it aux cabanes neigeuses et miséra-
rsaïges, qui n'ont que du lait et du
ir aux voyageurs, faisait l'ascension
di et de sa pyramide gigantesque,
sur le Marboré, le mont Perdu, les
audites; — un peuple de monts
rs le ciel de l'Espagne, et séparés
épouvantables.
evant sur les pentes septentrionales
et, il avait à ses pieds la vallée de
torrent qui apporte le superflu du lac
estait perdu dans la contemplation,
auté de la nuit lumineuse sur les
es des crêtes, une nuit vivante et so-
nêlaient le bruit du torrent, les cris
les clochettes des vaches, les aboie-
iens. De Barèges, il allait à Luz, au
gave de Barèges et de celui de Ga-
ait Saint-Sauveur, le Pas de l'Échelle,
devient toute hérissée et sauvage, le
Six, Gèdre, et de Gèdre il atteignait
boulement colossal du granit pyré-
lans le gave par blocs de cent mille
et couronné de la brèche de Roland.
lui donnait, avec la beauté de son
spèce d'écrasement de son spectacle,
qu'il retrouva chaque fois qu'il re-

Sans être arrêté par la vue d
la tête d'un naturaliste, à de
un rocher, et qu'il pansait sur
effrayé par la peinture qu'un
de l'épouvante d'une ascensio
sans écouter les prédictions c
après un jour passé à Gavarni
giste à la fois maire, philosop
l'artiste, sans guide, remontan
arrivait à la cascade de douz
pieds d'élévation. Là, il se m
peu à l'aventure le Marboré
saillies avec les doigts, les deu
l'autre, le corps effacé contre
ment, ne pouvant avancer ni re
pied le vide grondant de l'abîm
le vrai chemin, arrivait au s
après un moment d'éblouis
l'émotion du danger qu'il ver
la vivacité de l'air, l'élévation
transi de froid, il se jetait à la
pierres d'une roche friable et
pas. Une griserie le prenait à
par la vitesse involontaire de
retenue par le bâton ferré su
presque vertical.

Bientôt, dans une sorte c
neux, il oubliait le mont Perd

eu d'aliments qui lui restaient, la durée
ı beau temps, « entraîné, écrit-il, vers
ire de l'aventure par une folle avi-
assant entre les blocs ébranlés et re-
marche, tout plein de ce qu'il appelle
norale », il s'élançait en bas des pen-
ınt avec son jeune chien, et allant à
à des plateaux de neige, à des ro-
laciers, à des hauteurs d'où les brebis
nt, en bas, sur les pâturages « des in-
ı tapis vert », sans pouvoir s'arracher
es régions. Dans une sorte d'exalta-
même traite d' « *aliénation* », il choi-
asile de la nuit qui montait du creux
une crevasse de rocher abritée du
rd, plantait devant son logement son
auquel il suspendait sa carnassière,
avec son portefeuille et ses crayons,
er quelque coin du grand spectacle
le magique soleil couchant, quand un
ne, résonnant dans la solitude, le rap-
à coup aux sentiments de la raison et
, au désir d'une chambre et d'un lit.
rs son bâton devant lui, et s'assurant,
l'oreille à la continuation du bruit de
qu'il n'avait pas un moment quitté le
issait glisser après lui, jusqu'au fond
par un chemin imparcouru et déclaré

impraticable, e
reçu par les acc
recherche, et q
pas l'avoir trouv

Une succession
ges dans les Py
Tarbes, remplit to
Impatient d'att
bis de froidure
sitant Barèges
par deux ou tro
avalanches. En c
contre parfois d
castel où il joua
filles d'un gentilh
eaux d'une inon
x d'une
nts, battaient
vaient les grain
tuelles promen
es sans fin de
où il semble aff
porter avant de
où il laisse M. Le

nouvelles. Tarbes enfin finit par ne plus posséder l'artiste que pendant le temps où il exécute, pressé par l'urgence du besoin d'un peu d'argent, ces *fournées diaboliques*, et qu'il se plonge une dizaine de jours dans ces maudits rubans et fontanges, dans tout le détail menu que lui demande la Mésangère pour ses costumes de modes.

Le 22 juillet, il annonce de Tarbes à sa mère la résolution définitive de son retour à Paris, ce retour qu'il promet chaque année à ses parents depuis 1825. Il lui dit que *jamais il n'a eu plus envie de les revoir, et que vingt fois il a été au moment de quitter ses projets et ses modèles pour revenir à l'improviste se jeter dans leurs bras.*

Le lendemain, il lui mande qu'il est vaincu, qu'il part pour la vallée d'Aure.

Et sans passeport, guidé par un contrebandier
un chasseur, à travers les chemins les plus dan-
eux, avec de grands aigles planant sur sa tête,
ivé au col de la Cavarrère, et par des rochers,
pins, des torrents, des gorges, des plateaux,
x où une pierre est la tombe d'un enterré
r, mort de froid (1), il descend à San-
uche une seconde fois à la terre espa-

in au costume d'un marchand de la vallée de Broto
té du 21 août 1826, nous révèle une première excursion
frontière d'Espagne, dans un petit voyage dont l'itiné-

gnole, et dans la nuit qu'il y pas
une aventure d'amour à l'aveugl
d'une bâtonniste en faction dev
maison sans lumière.

XX

Après ce voyage, il donne
nce à ses parents « du désir
revenir à Paris, fixant comm
is de janvier ». Et le 12 o
e de retourner à cette fr
pour lui, et toujours
de jolies femmes a
Changeait ses escar
souliers du voyageu
Pontacq, la ville
les pasteurs béa
Laruns, au milieu
écarlate, parmi se
ets noirs, à la jupe
tuyaux qui lui fon
s bagages et leu
me, ses villes, où
les détails des soleil
la campagne, au
igures sont brillantes ; ell

nontagnes, dans les rochers surtout où
it monotones. Là, elles ont tout l'effet
ontagnards de la vallée de Laruns, ces
ient si beaux à peindre ce soir, leurs
si heureux dans ces rochers grisâtres!...
ie charrette qui marchait lentement,
ıfants, le conducteur, des femmes des
des hommes chargés d'une partie de leurs
és sur l'épaule... et je m'attristais sur le
rces qu'offre la peinture. Pourquoi n'est-
npte comme la pensée? Il dessine sur la
on aubergiste le costume de la vallée
atours d'une richesse merveilleuse, le
blé de soie, le pectoral d'or et d'argent,
tes et les lacets, tout le pittoresque
Il est à Oloron, il est en pays basque.
nt-Jean de Luz, où il passe toute la
archer sur la plage, dans l'enivrement
C'était la première fois qu'il voyait la
soir, assis sur un rocher, il attend le
soleil, sa pourpre disparaissant lente-
les côtes d'Espagne; puis il jette à la
rs du temps, le *Jeune Diacre*, une Mes-
Casimir Delavigne.
es faisant partie de l'expédition du
ième peuplent les routes où l'artiste
nbe sur des haltes au matin, où le so-
les armes, où les soldats disséminés

ur la plage première fois qu'il voit
première fois qu'il attend le
sur un rocher, il attend le
pourpre disparaissant lente-
d'Espagne; puis il jette à la
s, le Jeune Diacre, une Mes-
Delavigne.
partie de l'expédition du
plent les routes où l'artiste
haltes au matin, où le so-
les soldats disséminés

le conducteur, les fumées de

chargés d'une partie de leurs

tout où
l'effet
ces
uns,
ir, leurs
âtres!...
tement.
nes des
de leurs
s sur le
C'est-
sur la
vallée
se, le
gent,
esque
que.
te la
ment

il descend à l'auberge de la *Femme*
cabaret en face d'un pont, d'où il
tacle changeant des quais bruyants et
la Nive. Le cabaret lui-même était la
hôtellerie de voyageurs de tout né-
tout commerce. Le cabaret était hanté
ifs, des changeurs, des marchands de
de chapelets, des Italiens charlata-
des débitants d'encre et d'eau de Co-
quelques belles errantes que l'amour
la suite du 55e de ligne. Sur tout ce
et baroque, une jeune fille de seize
stait étrangement. C'était la fille de
uil, l'aubergiste, une tête d'enfant au
faces noires et soldatesques, une voix
au milieu des gros rires et des flon-
in, un visage frais et brillant, prome-
inte heureuse de son petit mouchoir à
bonnets de laine, les chapeaux vernis
les habits rouges des Suisses : véri-
de pudeur et de candeur égarée là,
uche faisait innocentes les expressions
agie, et dont la simplicité, la naïveté,
et la virginité, pour ainsi dire, de ses
lui valaient de l'artiste le baptême de
la *Vierge du cabaret*.
de quelques jours, Jenny venait ca-
chien, sur le banc où s'asseyait tout seu

voyageur, rappelée à tout m
l'œil de la mère, la voix brusq
timbre d'une bouteille vide. E
rivé le 26 octobre, et qui ne co
quelques jours à Bayonne, s'y t
10 novembre. Le départ fut pou
arrachement. Jenny était venue le
chambre pour l'adieu. La main
la sienne, et les yeux humides, e
la promesse qu'elle penserait so
en se refusant au baiser du dépa
lui donner devant sa mère. Mai
parole à l'artiste amoureux, lais
la fraîche scène du lendemain.

.... *Ce matin j'étais prêt au jou
je n'étais pas parti; assis près d'
main, trois ou quatre enfants dans l
vais de chacun les lieux communs du
nait un petit soulier qu'elle avait
dame Preuil laissait brûler un p
Catherine avait frotté vingt fois
et j'embrassais toujours un enfan
d'aimable, mais en l'embrassant, .
autre dont la figure était bien ro
regardait pas; enfin je m'approcha
qui me tendit une joue séchée au
quelle je pris de bonne grâce une I
fille. — Ce baiser unique me re*

était électrique. — Les yeux de Jenny à travers les
tres du cabaret sont la dernière chose que j'aie vue à
ayonne.

Et le soir il écrivait sur son Journal : *Enfin, j'ai*
it le grand effort de quitter Bayonne!... Les jolies
les sont des pierres que le voyageur trouve pour se
sser le cou, mais ma Jenny n'était pas que jolie,
le n'est même pas jolie; c'est sa petite âme qui m'a
ourdi, c'est elle que j'ai vue dans ses yeux..... Où
ait le charme? Qu'est-ce que ça me fait? Il y en
ait un pour moi à la Femme sans tête, *et d'ailleurs,*
mon imagination m'a trompé, tant mieux — tant
s — tant mieux (1).

XXI

à-bas, le jeune homme avait conçu l'idée de
olutionner le travestissement, idée inspirée par
ractère, par l'originalité, par la beauté pitto-
ue des costumes espagnols et basques. Il son-
à faire sortir le costume des bals masqués de
ité banale et hiératique de ces trois types con-

e voyage se termine par une singulière aventure de bri-
Cette nuit, mort de faim, de froid et de lassitude, j'ai été
ar des brigands qui m'ont forcé à manger, à me chauffer et à
Je suis à une lieue de Tarbes.

sacrés : l'éternel Pierrot, l'éte
l'éternel Arlequin. Il voulait l'e
riété, la diversité des costumes
Ce rêve venait à l'artiste sans n
le vieux la Mésangère faisait pa
costumes normands, avec la pen
ries fournies par les provinces
La Mésangère avait vu chez Bla
diableries du jeune Chevalier, e
l'esprit et une certaine tourn
demandait à Blaisot si son jeun
travailler à la suite de ces costu
n'est plus ici, il est parti po
c'était sur une lettre qu'écrivai
nateur, qu'un traité était passé
sangère lui commandait cent d
trente-cinq francs pièce.

Une première dizaine était
les costumiers, les couturières,
de les graver ne trouvaient pa
Mésangère faisait adresser des
tiste par Blaisot, qui lui dema
plus finis, plus détaillés. Une s

(1) Nous trouvons dans une lettre du
la diligence six demoiselles à qui j'ai fa
presse de m'envoyer vite et à cheval du
dore aura la bonté de placer ces demoisell
Mésangère.

ivait, en tout semblable à la première, puis une
roisième, ne satifaisant pas plus la Mésangère,
ui se refusait à en accepter davantage, en sorte
ue la série des cent dessins s'arrêtait à trente.

Le procédé de ces dessins était un simple trait
la plume, avec les ombres lavées à l'encre de
Chine, et coloriées par là-dessus de teintes plates.
Vingt ont été gravés par Gatine, et publiés sous
e titre de *Travestissements*. A travers la gravure,
n peut juger que le jeune dessinateur de mo-
les n'a pas encore l'aisance ballonnante d'une
upe, le voluptueux contour d'un corsage, la vie
lottante des étoffes, mais déjà se remarque une
élicate habileté dans le *froufrou* d'une toilette.
y a une Béarnaise, une Basquaise, un costume
e la Navarre espagnole, qui sont des plus co-
uets; un ancien ajustement des montagnes du
éarn avec les rubans de soie verte entrelacés
ns les cheveux et répétés dans le soutachement
corsage, charme par le délicieux de l'effet. Un
re intérêt de cette série, ne se renfermant pas
s les costumes des Pyrénées, mais y faisant
er une Indienne, une bachelette, une Anda-
e, c'est l'imagination et la fantaisie que le
nateur apporte dans des costumes de pure
tion. A voir ce domino d'une grâce si bi-
, à voir cette magicienne qui annonce déjà
lleur de drames que Gavarni sera plus tard,

on le sent né pour être le costumi
le modiste idéal de la femme.
Gavarni était reconnaissant à
l'avait deviné sous la faiblesse de
aimait à parler de ce vieux la Mé
teur-artiste, le patriarche des ar
collectionneurs modernes. Ainsi
un grand vieillard poudré, habill
tête de bleu barbeau, cravaté de
tesse du siècle dernier en perso
guère de l'appartement qu'il occ
étage de la rue et du boulevard
passant sa vie dans un grand s
de vitrines en acajou, qui cont
sous ses yeux, la précieuse coll
de portraits et de miniatures
avait rassemblée.

XXII

Au milieu de ces courses, de
de ces marches continues, il es
voyageur nerveux, mobile, c
nation tourmentée de chimère
la tranquille jouissance du pr
du passé ou un appétit de l

avec la platitude et le non aventurenx du chemin, à des jours splénétiques, pendant lesquels les paysages et la route sont sans intérêt pour lui, où rien de ce qu'il voit ne lui parle. C'est par ces jours d'un effacement gris que, forçant son idée à se replier sur des souvenirs, se réfugiant contre le mauvais de l'heure actuelle dans l'aimable des choses passées, il échappait à sa tristesse par une vie factice que sa pensée croyait vivre.

Les yeux fixés sur les cailloux de la route, courbé sous le poids de mon bagage, accablé de chaleur et de lassitude, j'oublie tout ce qui m'entoure et je lis le bonheur dans un songe. C'est Paris que j'y voyais aujourd'hui, les salons de Mme D..., un tapis de jeu, le punch, des femmes aimables; — ou c'étaient Virginie et les charmants déjeuners du Luxembourg, — ou bien encore les bords heureux de la Garonne, au soleil couchant..., les roseaux de la Pouille... Je sentais le balancement d'un léger cacolet... je voyais deux enfants..., un marin, une robe blanche, un chapeau de paille..., mes lèvres frémissaient du souvenir d'un premier baiser...

Et ainsi il marchait dans son rêve, jusqu'à ce qu'un caillou contre lequel il buttait le rappelât à la réalité.

XXIII

Malgré ces ennuis et ces triste
envies et des visions de grand
malgré le souvenir qui lui reve
grand théâtre des talents et d
Paris inoublié, dont il voyait
un lit d'auberge à Biarritz, le
ais, au théâtre des Nouve
remettait encore son retour, i
les prières de ses parents, m
dresses de sa bien-aimée so
féré, et reculant toujours so
des prétextes. Un jour, *c'ét*
devait à une société dispersée
, comme dans un grand sa
aque vallée pour se retirer
événce. Une autre fois, il
deux semaines de répit à
particuliers et qui l'effra
l'appréhende un éclat qui
ait le feu à une mine secr
rible. On compte sur u
peut-être pas. Je pars dans
adieu la veille, peut-être po

turenx du che-
pendant lesquels
rêt pour lui,
t par ces
n idée
tre
es
ne
route,
de cha-
re et
n'y

témoin intéressé, très-intéres
lieux communs, froidement,
sent le besoin de dépenser
témoin vient d'entrer; je suspen

qui le retenait, c'était, avant
aîtresse qu'il avait là, dans l
ontagne. Il s'était passionné
pics, ces sommets, ces haut
bâillent l'inconnu et le bé
uits sans fond, où il descendai
attachée à un arbre posé en
stère où la pierre jetée sembl
ent, et qui donnaient à l'exp
conte fantastique qu'il oubliait
vieilles années, engourdi à so
parlait, en s'animant d'une
courses effrénées partout là
et sans guide, dans ces cha
ces pentes neigeuses, — pr
la queue frétillante, qui mo
mps le froid de la neige, —
lui jusqu'au bout des de
gousset, goûtant le bon goû
revenant, avant d'avoir l'
lles, avec des chaussures si
oser le pied, au retour sur le
petite ville, il était obligé

faire des semelles avec de viei
sées dans un poste de douane.

C'étaient là de telles jouissan
d'être à Paris, selon sa solennel
mois de janvier, il ne descendait
cour des diligences, peinte par l
par M. de Jouy, qu'au mois de
l'Ascension, qu'il avait choisi, pa
délicate, pour embrasser sa mère
de la fête de la vieille femme, et
d'une table, au *Café des Voyage*

Je viens de traverser une partie
d'hui, jour de l'Ascension (1828)
de souvenirs, j'ai retrouvés dans
succession des sensations que j'épr
chaque objet nouveau, chasser un so
sée trop pleine... Ils reviendront,
pas tous... Dans quelques heures
mère... Quelle agitation !.. je ne sa
je ne sais pas ce que je pense...

XXIV

De retour à Paris, il confie s
pressions, à un Journal intime
écrit : « Paris, 1828. DEUXIÈME

ne nouvelle vie ; un *Journal* au
épigraphe ces deux *vers de* Bé-

lus doux j'entends battre des ailes,
mours ne sont pas envolés.

débute par un long et grand mor-
que où le Parisien rapatrié, avec une
auteur d'idées, une facture et un ac-
res inattendus, attribue à l'influence
Scott le goût tout nouveau du siècle
pittoresque des *mœurs* ». Et de là il
ce qu'un œil observateur peut saisir
ue de Paris, par une route de France,
s, au cabaret du village, tout ce *qu'il y*
à peindre de mœurs et de caractères,
rêt qui peut jaillir de l'étude profonde,
sentie du moindre individu. C'est une
fession de foi où, dans le secret de ce
ntime, il prêche et se prêche à lui-même
observation, jugeant tout épuisé dans l'art
ssi bien que dans l'art peint, et finit en se
« *Il reste à être vrai.* »
ois auparavant, son crayon écrivait sur un
arnet d'adresses, ainsi qu'un engagement
i-même et un rappel de tous les jours : —
e au *Midi*. Scènes populaires, ivresse, etc.

C'est d'après nature qu'il…
tachygraphier. Le 30 septe…
Ces réflexions sur Wal…
ramené à sa préoccupation…
un dimanche soir de la fin…
trois semaines de solitude, s…
son expressive expression, s…
foule. Il les faisait au fond…
le parc Monceaux du côté…
demi plongé et flottant dans le…
rizons, cherchant la ligne dispa…
Françaises et la place perdue o…
baret de joie de sa jeunesse, r…
mémoire de dix ans à ce Montm…
… il l'avait quitté, et qu'un…
…ins et des ânes, qu'il av…
…ille. Et, tout en rêvassant…
… la charmille des guingu…
…isiens et les commis de t…
…e Saint-Denis attirés par…
…ntrigué par un couple d…
…l'air de mêler assez trist…
…, » arrêté devant une oi…
de paysans, et qu'il suivit…
…nt, en curieux qu'il était de l'i…
…ec cette résolution de tourne…
…ude, son talent, uniquement e…
…ctuel, le vivant, le contempora…

de vingt-quatre ans prenait
sion de ce vaste tableau huma
Paris, si multiple, si mouva
si varié, qui déjà l'enivrait, l
une sorte de fièvre et de curi
tant d'avance à l'orgueilleuse
jour de l'immense ville sa
sa popularité. Et ne sent-on p
future dans ces lignes insp
ent à la date du 20 novembre 18
faut être vide ou usé pour s'en
agglomération d'hommes! Toi, me
de ton grenier; vois-tu cette m
ces fumées qui s'en échappent!
passe la culotte, va glisser un demi-
d'intérêts qui font la boue des rue
gauche, va essuyer tes pieds au tap
rafraîchir à la buvette, te réchau
voir juger le voleur, fabriquer
l'or sur le pivot d'une roulette, ou ve
sous les piliers d'un marché, tu re
tableaux. . . . .

A chaque retour d'un voyage dans Paris, J
qu'il est encore à décrire, et tourmen
l'essayer. Chaque fois, à chaque pas, j'y t
de choses, et, pour compter les sentim
éprouve en un jour, il me faudrait une an

Sa vie, toute sa vie, apparti
Il la voue entièrement au servi
C'est en lui une activité à alle
de la rue au salon, de l'atelier
se mêler à tout et à tous, à fr
de plaisir et les endroits de labe
par tous les mondes, tous les
contrastes, qui devaient lui do
l'espèce d'originalité sans cesse
nouvelée de ses innombrable
d'alors, la voici dans cette jou
reille à tant d'autres, lancée
pieds inlassables, à travers la
tourbillon de toutes sortes d'im

Il s'est couché au sortir d'u
de grisettes du faubourg Saint
suit aux environs du Palais
martre entortillé autour d'un
dans l'atelier d'un peintre où
d'esthétique en fumant un ciga
lon ; tombe à l'exposition Ma
de Giroux, où les bijoux vois
joux, où les Bonington sont à
lin de papier ; donne un regar
riées entre lesquelles il se voi
passe chez un commissaire po
la pioche d'un maçon, son e
petite porte où ne frapperon

atre ans prenait comme un
ste tableau humain : Paris,
ultiple, si mouvant, si co
i déjà l'enivrait, le grisait,
de fièvre et de curiosité *ardente*
ce à l'orgueilleuse *ambition* de
l'immense ville sa proie, son
rité. Et ne sent-on pas jaillir sa
ans ces lignes inspirées qui lui
e du 20 novembre 1828 :

*vide ou usé pour s'ennuyer près
ion d'hommes ! Toi, mets le nez à la
renier ; vois-tu cette multitude de
ées qui s'en échappent ! Souffle ta
lotte, va glisser un demi-jour entre
s qui font la boue des rues, entre à
va essuyer tes pieds au tapis du sa-
à la buvette, te réchauffer à la
uger le voleur, fabriquer des lois,
pivot d'une roulette, ou vendre et
piliers d'un marché, tu reviendras
c.* . . . .
. . . .

*r d'un voyage dans Paris, je suis
t encore à décrire, et tourmenté du
Chaque fois, à chaque pas, j'y trouve
ses, et, pour compter les sentiments
en un jour, il me faudrait une année.*



enirs, tout doucement » ; de là, rend Philaminte qu'il ne trouve pas ; passe d'un marchand ; fait une station au ro-Dodat au luxe semi-chinois ; va our au chevalier Melliny, avec lequel lans la Bidassoa ; traverse le faubourg in, cause affaires une heure avec un un café de l'Odéon ; revient à la s-Martin, au Pont-aux-Choux. Il n'est cinq heures. Il entre au laboratoire icher, « où l'on fabrique un canal qui, e l'Océan, va conduire un regard sa- ne, et où, courbé sur son étau, un a glisse une lime entre les jambes d'un doit mesurer Sirius. » A cinq minutes dans un salon et caresse avec un mari s de sa femme » ; puis, de là, dans e l'amant, et de là encore dans une les engrenages d'un manège. Onze ouvent dans une mansarde au milieu de fumée, parmi de jeunes femmes, des chansons. Et, à minuit, il ter- boulevards sa tournée de Juif errant par moments, dans son récit, prend espèce d'hallucination.

XXV

Il y avait près de cinq mo
avec un très-modeste mobili
maison portant le numéro 2
Lazare, en face de l'emplacem
bâtie la cité d'Orléans.

Cette maison était le phalan
étrange, une ménagerie d'origi
sorte de refuge de fabuleux déc
réminiscence sur cette maison,
le portrait de quelques-uns de
habitants. D'abord, un jeune
puis sculpteur, élève de madem
vau, Quasimodo trapu, qui, ép
qu'elle se moquât de lui, avai
jalousie un garde du corps, qu'il
t sa vie à modeler de petites
r les pendules et à donner des
ns l'espèce de cave où il demeur
omme des îles Seychelles, venu
créole de l'île Maurice qu
lée, leur petite fortune mang
garni; celui-là vivait d'un tale
d'une spécialité de portraiti

lieux, dans une pleine candeur inconscien
lui faisait dire : « Savez-vous que Mme
Léon est une femme bien honorable ? » Ga
le revoyait perpétuellement juché sur un t
ret de peintre, une pomme cuite sur un œ
lade, raclant de la guitare et chantant
mance : « Que *j'aime ton œil noir !* » Et
haut, dans une mansarde, près des astr
geait un jeune homme qui parlait de la «
du sublime, des maîtres de l'art », et qui p
des tableaux à horloge. C'était lui qui avait
ce trait de génie d'en mettre une au fond
dans une copie de la *Mort de l'Empereur*,
Steuben.

Hippolyte Chevallier avait là, au cinquièm
de la maison, entre cour et jardin, un asse
ppartement.

L'attachement que le peintre semble av
toutes les époques de sa vie pour les
'il habitait, l'affection qui lui venait p
rs d'habitude et qui, à presque chaqu
ent de demeure, lui en faisait crayo
noire (1), nous a valu la vue de son

Ainsi ce crayonnage, ce coin de chambre où le d
e sur cette boîte à couleurs que Gavarni eut près de
rniers jours. Ainsi cet autre croquis de regret, dat
19, au bas du désordre d'un déménagement, sous leq
e a écrit : « *On ne devrait aimer rien, ne s'attacher*
tard *il faut tout quitter.* »



Seine illuminée de chandelles
t penser, en pleine foule, « au
de la vallée d'Aure et aux flots
este ». Il est vaguement amou-
e idéale, qu'il ne trouve pas sur
is, après de banales expériences,
ût dans des phrases cyniques, ou

rme comme les autres, et celle que je
ble à personne. »

asse à l'écart, se nourrissant de
solitude où il se réfugie, et y sa-
ses expressions, « *ces moments*
extrême délicatesse, délicieux et
ent doucement l'âme entre le plaisir
rue détruisent un bruit, un mot, un
rême ».

XXVII

ambition et des hautes visées de
son retour à Paris l'artiste n'a
is que des travaux de commerce et
etites choses : des vignettes pour
travestissements, des grotesques
grandes lithographies à la plume,

lourdes et bêtes fantaisies, dont
une bergère des Pyrénées avec
des moustaches : des pages de cr
une série de *pisseuses*, suite m
vable ; enfin un recueil lithograp
lui-même d'après ses croquis
dans lequel on retrouvait les c
lités où ses excursions l'avaient
d'Ossun, — *Paysan de Laruns*,
Luz, — *Contrebandier aragonai*
bords de la rivière de Broto, — G
Barégeoise, — *Pâtre de Gavar*
dessins et maladroites lithog
guère pour eux qu'une certaine
N'oublions pas encore, éditée
l'éditeur ordinaire du débutant
planches en travers intitulée *l*
portant la rare signature de *Ch*

XXVIII

Le miniaturiste des îles S
pour Susse. Il proposa au dé

(1) Remarquez que l'artiste orthograp
ne le porte inscrit son acte de naissance

port avec le marchand à la mode. A quel-
jours de là, le jeune artiste apportait deux
« Mais pour la vente, il faut une signa-
lui dit Susse. Guillaume-Sulpice Chevallier
encore plein de l'amour de ses chères Pyré-
sa mémoire et son cœur y retournaient sans
c'était peut-être quelques jours auparavant
avait écrit sur son Journal : « *Madame la du-*
de Berry a couché dans un lit où j'ai soupiré
Elle l'a trouvé trop tendre et elle l'a refait
Puis elle a demandé des cartes; notre hôte
trouvé qu'au poste de la douane... Des cartes à
...! »
dans la boutique, sur le comptoir, pris
boit *revenez-y* à sa bien-aimée vallée, et
est-il se rebaptisait au souvenir et à l'eau de
mode, il signait — la signature de la popula-
rre de son talent : — GAVARNI.

XXIX

...osité est bien naturelle de vouloir con-
...moment juste où le nom de Gavarni ap-
...e substitue au nom de Chevalier dans

son œuvre. C'est bien décidém
à quelle époque de l'année? I
mière planche qu'il a signée de
Personne ne le sait positiv
M. Mahérault a découvert qu
ches, intitulées *les Blanchisse*
de lunettes, dont nous trouv
mento de Gavarni, l'indicatio
faits d'après nature au moi
qui avaient d'abord paru so
valier, portent à un second ti
le premier, au bout de quelq
Gavarni à la place de celui
probable que ce sont les de
de son œuvre portant la vra
tiste.

XXX

Au mois de juillet 1829,
donné son atelier de la rue
venu s'établir à Montmart
aimait d'un ancien goût de
bien souvent le ramenait l
crayon. Il s'installait, avec
tout en haut de la butte,

e d'un pavillon entre cour et
a belvédère, dont il avait la
ait la vue de ce Paris qu'il
ssion de peindre.

ientôt l'année 1830, la grande
près nature de Gavarni, pen-
sins qu'il signe à cette date
viative des deux lettres M. M.,
d'une infinie variété.

ns ce vieux carton vert. Ce
l'études : des paysages, des
des êtres à côté de lui et à
on. Croquis pittoresques du
sauvage d'alors; de ses bâ-
ses masures écroulées, des
e ses carrières béantes; des
rains vagues qui feront plus
lithographies; de ces coins
nces, de pierrailles et d'orties
son Œuvre future, les pieds
bohêmes de banlieue. Pêle-
es détails d'intérieur, des na-
n violon saisi et retourné dans
ous les raccourcis de l'instru-
de son chien, de son Trilby,
a solitude, l'ami consolateur
sa jeunesse; des portraits de
père, de sa mère, qu'il répète

vingt fois (1), de tout le
dans lequel il vit : parents,
de ci, de là ; car dans toute
ou connut, il y eut presqu
pour l'artiste.

Études de la vie vivante,
culier qu'elles la surprennen
papier, dans son mouvement
dans le vif du vrai, telle qu
n'est pas gênée, contrariée, r
la pose, de la spontanéité et
grâce ; des études qui sembl
l'insu des personnes, en plei
vail, d'une occupation, d'une
ation ou d'un sommeil ; des
ns s'aperçoivent qu'il les
a déjà arrêté leur physi

quoy nous racontait qu'alor
famille en réquisition pour P
de petites figures qu'il publia,
t sa mère, qui posait une s
os qui ouvre un parapluie ; e
était fournie par la *grande M*
escendant de Montmartre le
quand il travaillait au dehors.
Que l'artiste, à défaut de *poseur*
modèle ; il y a nombre d'études
ches de chemise, tantôt en blouse
bellâtre, aux cheveux frisés. L'u
que l'on connaisse de Gavarni, a

ıtanéité d'une chambre noire
moment il ne saisissait la
a de ces riens d'un moment,
d'une partie du corps qui char-
l'œil d'un artiste, un morceau
de femme nu et sortant volup-
paulette d'un corset, le croise-
ds, dont un talon pose sur un
u'on dirait se caresser au bas
; des pages entières de mains,
avarni fut toujours amoureux de
l'avait été avant lui le dessin de
mains d'homme, des mains de
urs expressions, leur nervosité,
mobilité, leurs signes de race,
es du monde aussi bien que les
peuple, celles qu'il noue autour
rûle-gueule; celles dont il cherche
les de papier tous les jeux d'élé-
uetterie à se ganter d'un chevreau
le boutonner sur le poignet ren-

encore là que la moitié de son
son étude. En même temps qu'il
vie dans la vie de la ligne humaine,
avec la même patience, la même
endu animé du vêtement, de ce qui
ıbille, étoffe le corps moderne. Re-

marquons-le ; dans cette année
cès de dessinateur de modes,
modiste préoccupé uniquement
l'agencement, de l'ajustement
graphique d'un patron; il a un
haute, et nombre de croquis : des
lons dans les plis desquels on s
des pinçures d'habits, des redi
dans le pli d'une taille, des profi
sont presque le signalement de l'
a aux pieds, des inclinaisons, des
des crâneries de chapeau qui fo
dessous la tête de l'homme restée
d'autres images rapides et parla
qu'il cherchait, au-delà du contou
, à mettre dans un vêtement
celui qui le porte, quelque ch
lité et de son individualité.
ure dans son animation,
maître; il ne travaille que
de l'*empoigner*, de la ren
dans sa réalité exacte, à
uloir entêté; études serrées
Mais fidèles et d'une certai
à la Holbein, roide, naïve
encore le débat, la lutte
les premières habitudes,
, les leçons de son enfa

liquées au dessin de précision, d'a
et de machines. Mais peu à peu,
de cette sécheresse linéaire de la fig
ivant au large et à l'expression du c
in, il trouve enfin, dans son perpét
avec le vrai, sa ligne à lui, cette lig
nence à porter sa signature, cette lig
et libre, ce trait courant et spirituel,
ièrement dégagé de l'imitation des min
, et qui paraît se tourner, dans sa fo
vers le style de Decamps; il trouve
de lumière qu'il éclaire maintenant par u
e toute nouvelle de l'effet, et où, dans
; sement plein de son crayon, avec un r
mpage au pouce de sa mine de plomb
ourner moelleusement une taille dans
ture de robe, donne la valeur d'un chign
sur la douceur d'une nuque.

Partir de cette année 1830, répétons
rni est Gavarni, le Gavarni des dessins sig
i talent et de sa marque, sans qu'il ait be
ettre son nom au bas.

te année est encore à un autre point de
grande date dans son histoire; elle est
dire l'année de ses provisions d'études
œuvre future. Toute sa vie, elle resta
e espèce de caisse d'épargne où il puisa
nouvela. Et cette année fut enfin celle

développa cette étonnante
dessinateur qui lui permet
de ne plus travailler d'après
souvenir, où il fouillait co
feuille, le croquis du bonb
besoin.

XXXI

Pendant que Gavarni se livrait
sa retraite de Montmartre, à cet a
d'après nature, Émile de Girardin,
onder la *Mode*, le choisissait pour
e son journal. Nous avons sous les
ns originaux (1), ces lavis de ju
ges, à l'encre de Chine ou à la s
ec le fini de la draperie d'Alb
uvre; ces études de robes où
tron ne s'adoucit que sous l'artis
s études qui apportent pour la p
ndu d'un détail de costume

(1) Ces dessins, qui ont été donnés par
rincesse Mathilde, il les esquissait d'
âtre huilé, qui précéda l'invention
es étaient crayonnées, et le contour
que toujours, sous la robe, l'académie

XXXII

la *Mode*, en dehors de la publi-
urait à son talent, avait encore
re grand résultat : elle le sortait
troit, de ce monde de camarades
amis un peu ouvriers qui avait été
cle de ses relations. Elle le mettait
ec les gens connus, les notoriétés,
les remueurs d'idées, les faiseurs de
alistes, romanciers, écrivains. Elle lui
nnaissance de ce grand et intelligent
faires du jour, à moitié littéraire et
ustriel, l'Émile de Girardin de 1830.
les bureaux de la *Mode* qu'il nouait
avec MM. Lautour-Mézeray, Eugène
chel, de Mortemart, et que commen-
on avec Balzac, qui, l'année suivante,
une lecture de sa *Physiologie du ma-*
le chargeait de l'illustration de sa *Peau*

nnaissances, à ce moment, se mettaient
mme il arrive, à s'étendre et à rayonner;
le marquis d'Abrantès, Devéria, Ber-
Léon Pillet, Peytel, Cavaignac, Alphonse

Karr, son voisin, qui avait loué u
vage de l'ancien Tivoli, dans l
parfois, sous des arbres, terminer
graphique.

XXXIII

Dans les jours qui suivaient l
Juillet, Gavarni s'essayait pour la
la caricature politique. Il lançait e
la monarchie et le roi tombé, la
Charles X, en marchand revende
bouche grande ouverte, le cri de
titre de la planche : *Vieux habit*.
se sauvait coiffé de travers d'un
cier, dans un costume où la rol
tre se mêlait à l'uniforme étincela
a un rabat au cou, le grand cor
poitrine; un de ses bras est char
chapelets, de reliques, avec l'ann
de la censure passé au poignet;
dans un pan de manteau de voya
ser un bout de sabre; tandis
maigres du vieux monarque joue
noir trop large de ses bottes à l
varni publiait encore le *Ballon*

un aérostat se montrent blottis, cra
traverses de bois, le duc d'Angoulêm
les X, dont les grandes bottes éperonné
dehors, et auquel un bout de cor
ue de diable; une ridicule duches
est juchée à califourchon sur le d
vieux monarque qu'elle étrangle, ag
de là, son diadème de plumes et so
aigre. Et les trois personnages son
avec le drapeau blanc aux fleurs de li
déjà disparu dans le ciel.

catures lui échappaient comme s'il étai
ans l'entraînement qui poussait, au len
s journées de Juillet, tant de crayons
et faisait de Decamps un caricaturiste
ion. Il n'y avait chez l'artiste ni pas-
nimosité. L'ennemi des prêtres était
l'avons dit, indifférent à la Restaura-
ant tout le temps qu'elle avait duré,
si peu de politique qu'il raconte, dans
urnaux des Pyrénées, « se trouver dans
té d'en causer avec ceux qui lui en par-
use de l'ignorance absolue où il vivait
nal ».

révolution de 1830 éclate, il ne s'y
il reste du public qui la regarde.
sine, mais avec la curiosité sceptique
fait des croquis de *tués* sur les barri-

entremêlés de promenades n
tales à travers les trêves de la
compagnie de mesdames Maison
nie.

Au fond, Gavarni est toujours rest
que hostile à tout ce qui est révol
sion, bouleversement social. Révolut
le pur domaine des idées et des chos
et plus hautes pour lui que tous
ments ; il a été de tout temps, d'u
téressée, par tempérament et pa
haine native du populaire, conserv
de pouvoir.

Ce furent, du reste, les deux se
politiques de l'artiste. Il n'aimait
en rappelât le souvenir; il se les
que. Et un soir, il nous fit le cu
lisant tout haut, plus tard, dans l
puscule, les vers suivants :

> Pas d'outrage au vieillard qui s'exile
> C'est une piété d'épargner les ruines.
> Je n'enfoncerai pas la couronne d'épi
> Que la main du malheur met sur ses

la voix lui manqua, le remords l
comme *souffleté*, pensa à son v
pour toujours l'horreur de l
tique.

XXXIV

Théophile Gautier a écrit quelque part, en par-
t de Gavarni, qu'il connut vers ce temps :
l'était un très-beau jeune homme, orné d'une
ndante chevelure blonde, aux boucles *frisées*
touffues, très–soigné de sa personne, très-
onable dans sa mise, avec *quelque chose*
glais pour la rigueur du détail en fait de
te, et possédant au plus haut *degré le sen-*
t des élégances modernes. » Un jeune
e svelte, découplé, à la *taille pincée*, por-
es chaussures qui semblaient des bottines
me, tant il les voulait *fines*; *mis avec une*
he un peu prétentieuse, et ayant laissé
mémoire des vertueuses bourgeoises qui
nnu un souvenir comme placé dans une
art. Elles racontent qu'il y avait chez
un charme singulier de la physionomie,
 était animée par de l'amour ou du plai-
sur ses traits peu réguliers et exprimant
le froideur hautaine, se répandaient les
ines d'une douceur tendre, inexpri-
rs sa figure prenait tout à coup une
e frappante avec le portrait idéalisé

qu'il s'est fait plus tard dans l'*Hom*
rette : alors il se montrait beau d'une
pourrait appeler la *beauté de l'artiste*,
expression fière et caressante de l'œi
bres voltigeantes sur le front, de cet
naturelle des cheveux, des moust
barbe, se détachant, en un coque
blanc d'un foulard de l'Inde, du n
de velours. Ainsi fait, ainsi tourné
très-séduisant; il avait le charme
l'*homme à femmes*; il plaisait aux
minait, les asservissait, aussi bie
ries que par la roideur de sa physi
nature. Il était très-aimé; les maît
tait ne pouvaient se détacher
Monnier disait de son ami, ave
d'envie : « Ce Gavarni, je ne sais
fait avec ses maîtresses, il est
roide, d'un roide! Eh bien, mal
rent; oui, elles l'adorent! »

XXXV

En l'année 1831, — sur un
...ez-vous avec l'une, avec
Adèle, une Nathalie, une Co

lées et épl ... mères qui se brouil-
, se confond ... dent souvent dans la
arni et que ... note à peine un mot
, — se détach ... e et surnage un pe-
a un peu pl ... s détaillé. L'héroïne
le Louisa, qui ... avait rencontrée à
la rue, un jou ... d'avril, et recon-
sin avec une d ... ces causeries de
un Parisien et ... e grisette. De là,
au cimetière ... Montmartre, au
es, des déjeun ... ers à la barrière
Cinq-Moulins ... au *Cheval-Blanc*,
nconi, des brouilles, des rac-
et enfin cette journée au bois de
ancolique finale d'un amour dans
t las ; un récit que nous donnons
s analyses les mieux senties et les
amères que Gavarni ait faites de

partis à sept heures du matin ; un
rendus aux Champs-Élysées, chez
y avons déjeuné sous le petit abri
z, comme avec Louise, en riant

u au milieu de paperasses, a été écrit à part,
titre : « *Mémoires d'un étudiant. Fragment,*
r. — *Le bois de Boulogne.* — Pages de la
C'est le développement de cette sèche note
t 1831) : *Avec Louisa, déjeuner chez Beaulieu,*
de Boulogne.

... sotte, ...
... Louise ...
... uelque. ...
... l.... Co...
... chênes, ...
... embarra...
... nous ne p...
... ur mes gen...
... demi-heure.
... nutes.
... de la bière, ...
... spose autour ...
... ussade, qui n...
... nsait beaucoup ...
... ayante au son d'u...
... s les pots : c'est d...
... ui nous séparait d...
... valcades matinales,
... core du plaisir. J'é-
... s à tout autre chose
... et me disait : — Qu'a-

noisette pour moi, elle n'osa pas
Il était midi. Nous étions assis à
l'un de l'autre, jouant à la balle a
vertes; elle en manqua une, qui lui to
sur le front et lui fit mal; elle y porta
d'un œil et pleurant presque de l'autre
butor que j'étais, moi qui ne savais pas
baiser! Je courus à elle, je l'embrassai
« ma bonne Louisa ».... Nous dînâmes
De Boulogne à Longchamps il y a un joli
le parcourûmes lentement en parlant
bout du chemin, nous nous assîmes, pour
maire et de la manière d'attraper les ta
souvenirs d'enfance à Longchamps; — L
belle, superbe; — je n'avais pas revu Lonc
si longtemps; quel bonheur j'aurais eu à r
de ce vieux moulin avec une autre femme,
de plaisir et d'amour, et de lui dire : «
amie, voici où « était la vieille abbaye; j
« petit garçon, et j'y ai bien joué avec R
« aurais dit ce que c'était que Rose. Voi
« porte où, le soir, nous restions bien tard
« rond avec les enfants du jardinier Math
« vant le pavé; la rivière est là-bas, nous
« cher des petits poissons dans des tasses
« grands jardins qui étaient entourés des
« de l'abbaye, on les a démolis pour bâtir c
« blanche qui n'est pas finie. » Je lui aura

noisette pour moi, elle n'osa pa
Il était midi. Nous étions assis
l'un de l'autre, jouant à la balle
vertes; elle en manqua une, qui lui
sur le front et lui fit mal; elle y por
d'un œil et pleurant presque de l'aut
butor que j'étais, moi qui ne savais p
baiser! Je courus à elle, je l'embrasse
« ma bonne Louisa ».... Nous dînâme
De Boulogne à Longchamps il y a un j
le parcourûmes lentement en parlant
bout du chemin, nous nous assîmes, pour
maire et de la manière d'attraper les t
souvenirs d'enfance à Longchamps; —
belle, superbe; — je n'avais pas revu Lon
si longtemps; quel bonheur j'aurais eu à r
de ce vieux moulin avec une autre femme,
de plaisir et d'amour, et de lui dire : «
amie, voici où « était la vieille abbaye; j
« petit garçon, et j'y ai bien joué avec Ro
« aurais dit ce que c'était que Rose. Voil
« porte où, le soir, nous restions bien tard à
« rond avec les enfants du jardinier Mathie
« vant le pavé; la rivière est là-bas, nous al
« cher des petits poissons dans des tasses.
« grands jardins qui étaient entourés des ha
« de l'abbaye, on les a démolis pour bâtir cett
« blanche qui n'est pas finie. » Je lui aurais

Azor qui s'est noyé dans un puits, » des
es de bouillon-blanc que je vois encore,
que nous attrapions dans la vigne...
Louisa : J'ai demeuré dans cette maison.
dit en bâillant :
avez demeuré là...
isément ce que je lui avais répondu le
Penser ; elle me rendait à Longchamps la
Auteuil. C'était justice. . . . . . .

. . . .

nme nous étions, de nous être ainsi roulés
Je ne voulais arriver à la porte Maillot que
ous traversâmes lentement presque tout le

urnée vous a paru longue, lui dis-je.
Pas du tout, je me suis amusée. Mais vous?
ucoup.
rentîmes, il ne restait entre nous que le mé-
point nous l'être dit. — Nous ne nous en
pas : c'était tout (1). »

trouvons dans un *Mémento* de Gavarni, de 1832, au
Louisa part pour Varsovie. Soirée en tête-à-tête, mi-sépia

XXXVI

1832, Gavarni est un tale
un talent que les éditeu
e *Musée des familles* occupe
availler, et dont l'*Artiste* don
ois une planche. Mais, en ce
i commence à faire son nom
ndre au-delà des abonnés de la
dre à la foule, ce sont deux
vestissements pour 1832, et les *F*
opulation de Paris; deux séri
à la fois ce double talent du
taisiste du costume et du dél
la femme, en même temps q
plus exact peintre des caractèr
grande ville, plus fidèle chaq
mme qu'il s'était tracé à Mo
rs travailler d'après nature
il dessine, il ne les fait pas
es confesse, leur fait débit
es, sait leurs habitudes et
il le raconte dans un mor
abit des dimanches, où il
ir eu l'idée de présenter l

n. Il en reste à un fragment
nt la description du *Peintre-*
fession de foi : « *C'est dans la*
ules, dans les rues, que j'ai
ableaux que j'aie vus. Je reviens
re de Ruysdaël au moulin de
portrait de Van Dyck à la face
es saugrenues peut-être, mais je

occupaient la presse. Henry
crait un long article, notait
naient en même temps à Pa-
patronnait avec un mot spi-
Girardin, ébruitait l'envie que
de transporter à la scène les
lisant une ambition que je lis
des plus vieux journaux du
peuple a reçu du théâtre le goût
le jour, peut-être, le théâtre le

ils avaient une plus haute for-
'un long et sympathique article
dans un journal du temps :
es expressions que le spirituel
nées aux six nouveaux travestisse-
ux amateurs de bals costumés;
difficile à décrire, c'est assuré-
s vêtements, la magie des cou-

;s réflexions graves; la plupart
des chapitres d'un nouveau *Ta-*
écrit par un Mercier qui a plus
)n prédécesseur. Gavarni fait un
il vole les écrivains du jour.
e comporte le numéro deux !....
une femme vêtue d'une robe de
ı des gants de Suède, a son mou-
porte des souliers de peau bron-
nes bien attachés; son chapeau
du matin, il n'est ni frais ni passé.
ent dix heures et demie.
› Gavarni, c'est la nature prise sur
ı vérité. — L'artiste élit domicile
and de vin, mange du fromage et
à seize; entend les :
oi. — Oui. — Ahô! — Ah! je te
ı. — Si. — Pas vrai.....
ces idiomes inconnus qui, dans le
t entre le bas-breton et le samoyède;
es onomatopées des porteurs d'eau,
les gamins, il admire les charretiers,
ans le vrai.
r de papier est un petit chef-d'œuvre;
ces colleurs de papier sont les per-
plus admirablement comiques que
r le peuple de Paris. Ils sont siffleurs,
chantent, lèvent la hanche, parlent,

marchent, causent, comme vous
entendu personne siffler, goguenar
ni vu lever la hanche et marcher! Vo
jamais ni d'où ils viennent, ni ce q
ni ce qu'ils seront! Ils sont Parisie
le dernier anneau de la chaîne à un
quelle est Schnetz, et à l'autre le vi
lant. »

XXXVII

Le volume publié par M. Yriarte n
qu'une bien faible partie de tout ce q
a écrit pendant ces années; nous avon
son fils, dans des chemises bleues sur
est écrit : *Ébauches*, des tas de paq
curieux mêli-mêlo littéraire et poétiqu
des esquisses d'articles; — des quantité
pénibles et troubadouresques, avec
recommencements; — des brouillons de
surchargées de rajoutes; — des ébau
brochures qui portent ce titre : « La I
fragment intitulé : *Histoire générale des*
humaines, qui *paraîtra en 1832. Imprim*
tionale de Bagnolet; — des projets de
qu'il appelle la *Mansarde*, journal d'un

cation hebdomadaire; — des pensées, un pointues, sur la politique, sur les religions, les vérités absolues, sur le christianisme; — embryons de philosophie; — des axiomes ɔspérés, ainsi formulés : Vérité absolue, zéro : té hypothétique, deux et deux font quatre; des remarques sur la nature, l'essence, le npérament, la coquetterie de la femme, au lieu desquelles nous trouvons (1) : *Cours com- et du Bonhomme à l'usage des femmes*, croquis la plume spirituels et légers, avec des anatomies e la femme civilisée. Il y a encore des paradoxes ɔizarres, des avocasseries à propos de puérilités, les envolements qui perdent terre sur l'infini, des fantaisies sur les mathématiques, des plans de pièces, le plan d'une *carnavalerie* appelée l'île de la Chiali, où les tristes et les mélancoliques de- vaient être bernés par Déjazet et Alcide Tousez; des idées de séries parisiennes, à mesure qu'elles naissaient dans son imagination, et beaucoup de choses rêvées et fantastiques : en somme, une paperasserie énorme qui montre l'occupation con-

(I) Nous avons trouvé une liste, dressée par Gavarni, nous ne savons à quelle époque, pour un volume à publier, et contenant trente morceaux, vers ou prose, tirés de ses brouillons, qu'il eut sans doute un moment le projet de reprendre. Parmi les titres, nous remarquons un certain nombre de fragments biographiques, comme *La Saint-Pierre*, — *Une partie de plaisir*, — *En passant l'eau*, — *Prisonnier chez des enfants*, etc.

tinue d'une pensée toujours acti
pée et toujours travaillante.

XXXVIII

En ces années, il y a chez G
une ambition, une volonté; à so
il rêve d'ajouter le talent de
poète. Il cède à l'influence du
et de journalistes qui est plus
celui des artistes; il veut être
comme ses amis. *Écrire*, d'ail
une habitude de longue date,
des journaux, des mémentos,
couche chaque soir, depuis sa
la mémoire de ses journées, gl
pie secrète et intime à la c
s'adressant au public. Alors
plume de la prose, des vers,
nouvelles qui endorment l'am
ment le salon d'Abrantès.

C'est en 1831, 1832, 1833,
démangeaisons d'auteur, ainsi
dates suivantes; qu'il a pris so
vrier 1831, *L'homme seul*.
écrit *les Jarretières*. — 22 ju

— 11 septembre, terminé *Madame Acker*.
décembre, *une Préface*. — 21 février 1833,
Gourmande et Curieuse », qu'il quitte, re-
et termine le 22 mars.
a dans ces petites nouvelles un tour déli-
une forme distinguée, une élégance litté-
Dans des *Dragées pour un manteau*, il
joliment, d'une façon légère et personnelle,
iens attendris de sa vie. Quelle fraîche ana-
ce léger roman à la fenêtre, ébauché dans
foule de fête publique et qui s'appelle *l'Amour*
ris! Et que de pages charmantes, colorées,
es, qui retournent aux Pyrénées et font
nir, par tout le volume, les souvenirs et les
zons de la jeunesse du voyageur à pied!
i pour les *Jarretières de la mariée*; ainsi
r *Madame Acker*, dont le drame, cruellement
rre, se passe à Nougaroulet, d'où il emporte
conte noir qui découpe, sur le ciel heureux
bleu du Midi, la silhouette à faire peur du
ne choumaque germanique à lunettes, et le
rie à cette vive et verdissante Marianous,
ussée par lui du brodequin de supplice qui la
dra folle.

Dans ce dernier récit, il y a chez le conteur
e curieuse veine hoffmanesque; on sent l'atti-
ment et la séduction qu'a eus pour lui pendant
usieurs années le fantastique, devenu l'inspira-

teur de sa plume aussi bien que de
Et il faut le reconnaître, dans ce gen
morceau de l'*Homme seul* est un vrai c
Un estaminet parisien par un di
où il pleut ; à une table, un homm
les *Petites-Affiches* l'annonce d'u
demandant à se placer chez un hom
dessus, les rêves du liseur à demi
brouhaha des joueurs de billard, et l
les voix, et les bruits de la réalité
tombant et entrant dans ses songes
après l'Anglaise ; à la fin, le nez
chutant dans son verre (1). Ce n'es
ce rien est un ravissant petit rêve f
une espèce d'amoureux cauchema
ne sais quelle impression délicieuse

Un moment, vers 1853, pressé
s'était laissé aller à réunir ces feuil
éparses. Il nous avait même chargé
ce volume au public, et nous avi
préface peut-être un peu enthousias
fut composé : Gavarni le corrigea,
nier moment, désintéressant l'édit
les épreuves dans un carton.

C'est le recueil qui a paru en 18

(1) Gavarni a fait une lithographie très-coloré
qui a paru dans le *Figaro* de 1839, dans une
Rêves.

nières de voir et façons de penser » (1), pré-
ne très-intéressante notice de M. Yriarte.
retrouvons tout ce qui nous avait plu
s; mais, pourquoi ne l'avouerions-nons
nous semble aujourd'hui que Gavarni a
n contre nous, et que nos regrets d'alors
pas voir paraître le volume annoncé
it pas justes. A le juger, à l'estimer à sa
valeur, c'est de la petite littérature poin-
récieuse, un peu mondaine, et ne donnant
e la précision concise et de la formule con-
de son grand style. Encore une fois, ce
st intéressant pour ses amis, les fidèles de
moire, pour les curieux qui aiment à suivre
un pareil homme les diverses et succes-
manifestations de son intelligence, mais
un volume qui le rapetisse auprès de ceux
e connaîtront de lui que cela, et qui ne
ront le juger qu'avec cela seul. Répétons-le
: Gavarni n'est pas à proprement parler un
ateur; il est un écrivain de légendes et de
ées. Là, il est un maître et peut lutter avec
plus forts condensateurs de l'observation ou
l'esprit français. Dans la prose française,
lle prose plus spirituelle que celle qu'il jette
lessous de ses lithographies! Quelle prose plus

Publié chez Dentu, 1869.

… plaça les deux figures
« rafistoler » … mise par un procureu[r]
[a]ccusation et … dessous :
…i et par un prêtre, et mit dessous :

[M]ademoiselle Monarchie (Félicité Désirée).

[L]e soir où Gavarni nous parlait de « ce côté d[…]
[u]n talent auquel il avait renoncé », il nous faisai[t]
[la] confession que « ça avait été chez lui une e[…]
[…]r de croire réussir en ce genre ». Il ajouta
[q]ue la vérité apprise par lui avec tant de soin[s,]
[ac]quise par tant d'efforts, et qui l'avait amené [à]
[un] si réel, le rendait incapable de ce fanta[…]
[…]e ; car, — dit-il en finissant, — c'est mon d[…]
il y a, dans tout ce que je fais, *un plomb d[…]*
[…]é qui me tient dans les choses de la vie. »

[Qu]elquefois, pourtant, il lui arriva d'échappe[r]
[au pl]omb de cette réalité par des allégories po[…]
[…]s, euvolées dans le rêve et presque shake[spear]iennes.

[L']artiste a donné à l'*Illustration* une *Nuit d[e la]*
Saint-Sylvestre [dans] ce genre d'ingénieuse fantaisie qui est une vraie merveill[e.]
[…]adiations en tous sens, cerclée par un zodia[que]
[…] de ténèbres, aux signes comiques, imagin[…]
[…]emme rayonnante et féerique, avec une to[…]
[to]ute frisée courante autour d'elle, un pi[…]
[…]faux du Temps et la boule du monde, coiff[ée]
[du m]asque de Carnaval posé sur sa tête. Elle […]

pou
Alm
rele
surp
lichi

Nous
là *Mada*
C'est son
menceme
femme un
cœur tout
tiste deven
de madam
l'âme d'Éli
sailly. Il as
peu près tou
çaises d'alor
un genou en
duchesse, —
madame Re

(1) Gavarni fi
d'Abrantès, l'un
morte.

... par le portrait de Gérard ; ...se de Bréan, — la fameuse ...sse se une désillusion pour lui, —

... d'avril de cette même année, ... avec M. Feydeau, et tout ...ions charme de la maison, l'ac... r le ... la mère aimable et élégante, la ... la ... allant entre ses genoux, par ...ts avait d'attirant pour un artiste ... où il était apprécié, gâté, ...eur avec préférence, le jeune ... reçu solitaire et n'ayant pas encore ...eu ... relations le charme d'une telle ... ses ... chères habitudes, devenait ...ait là de ... sépia de madame Feydeau, faisait ... en Espagnole pour l'*Artiste*, faisait ... mari, faisait des études crayonnées ... La maison Feydeau devient bientôt ... prédilection. Il y déjeune, il y *dîne*, ... pas un jour sans y venir. Dans *le* ... ormé en atelier, il dessine jusqu'à ... matin. Il est de tous les plaisirs des ... maison, associé au mouvement de ...eurs distractions ; leur compagnon au ...cle, aux promenades.

Un ca

de tous

les occu

pense én

née 1833

(1) Nous do

un mois de so

1 Terminé le p

graphies

2 Courses pour

soir, classe

3 Continué la g

Thénot; B

au bal des

lier, Tronq

4 Continué la g

chez madar

d'Abrantès.

5 Continué l'aqua

ments.

6 Terminé les des

vement à mo

à Montmartr

le soir.

7 Rien fait. Le so

la même. Ch

Chez Alloz et

8 Le matin, prom

est de remontées à Montmartre.
ées de courses et de visites à Pa-
ner avec son père, et le soir se re-
de Paris.

Peytel, Delton; *dîné chez Feydeau, au Vau-*
, Faublas et les Chemins de fer; *brouille.*
, première des feuilles; *représentation de Duches-*
nçais: Phèdre *dans la loge de madame Verdo-*
Berthoud, chez Douix.
ne assise en peignoir. *Le soir, dîné chez moi,*
ame F... *Toujours brouille.*
seconde pierre, Femme seule. *Le soir, chez ma-*
ntès, madame Aubert, madame Junot.
à Montmartre le soir. *Au bal costumé de mademoi*
e, avec Feydeau *et sa femme, mademoiselle Mer-*
le Tarbes, Thénot. *Ennui.*
ez madame d'Abrantès, *commencé un croquis d'elle*
ubert; une rencontre *au pont Royal, rendez-vou*

croquis dans la journée; *le soir, retrouvé ma connais*
menade; rendez-vous *pour le 16. La nuit vient, our*
pêche de dormir.
, Rittner; courses pour *affaires le matin; Jalon,*
el et B. Chevalier à *Montmartre; le soir, chez Fey*

retrouvé ma connaissance; *nous allons à la Gaîté voi*
de chagrin; Berthoud *vient nous retrouver un mo-*
soir, flâné seul dans *le passage des Panoramas.*
in; dans le jour, *chez madame d'Abrantès; causerie,*
mademoiselle et *madame Mercœur, puis revenu dîner*
-Royal, puis chez *Feydeau; nous allons avec Ber-*
... danser chez *Duchesnois, nous y soupons. Laurent*
erdoven, M. Cirey, *une madame Lefranc.*
gras) avec Berthoud *chez madame de Villiers, puis*
glemont; dîné au *Palais-Royal ensemble; un instan*
rme Feydeau, puis *chez madame d'Abrantès, madame*
ve; causerie *dans la bibliothèque.*
Le matin avec *Berthoud en cabriolet chez David le*

t
hor

c
d
di
je
heu
nou
fiac
20 *Levé à*
chez
21 *Écrit, f*
curieu
22 *Vendredi,*
diné
23 *Un dessin*
brantès
Marie, ru
un fiacre
heureux.
Dubois, so
moi à minu
les deux d'
chez Véfour
Arsène, l'A
matinée ens
on l'a vue c
vient, de la
et me deman
on est toujo
née ; on se cr
24 *Commencé, à M*
soir, brûlé de
Continué. Le soi
96 *Continué. Théo*
27 *soir,* id.
28 *Terminé la pierr*

qu'il note sur son Journal, comm
traordinaire : « Je couche chez moi.
s, quand il touche au pavé de Paris
courses en cabriolet, chez les éd
Gihaut, chez Ricourt, chez les us
Berthet et les autres, pour des effe
mains des huissiers, pour des appe
conseil de discipline de la garde nati

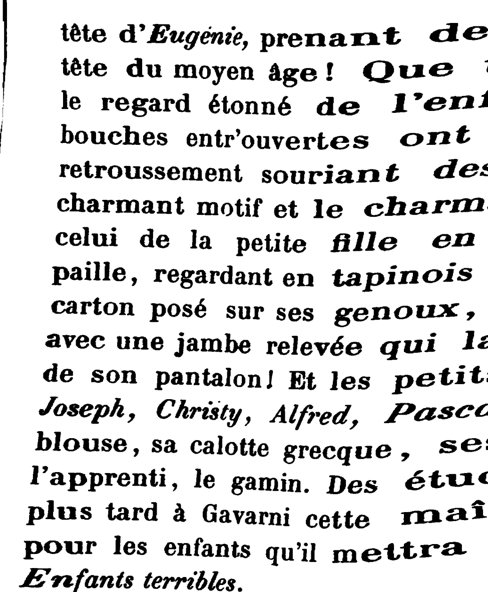
nt des visites à du monde de toute sort
rtistes, au sculpteur David d'Angers,
-*bleus*, à une madame de Saint-Marc, do
e les articles au *Journal des Jeunes P*
ce sont des déjeuners, des dîners,
avec l'inséparable Berthoud, qu'il
guère, et pour lequel il dessine l'affiche
eveu du Diable, et encore des soup
s deux d'Abrantès, Tronquoy, Aube
tigny, le cartomancien Capo de Feuilli
hez Halevent, au Palais-Royal, tantôt c
à côté des Variétés, le rendez-vous
péra, où l'artiste trouvera le sujet de
raphie : *Un cabinet chez Pétron*. Ce s
s au tir de Tivoli, des soirées aux
des sauteries chez mademoiselle
es bals chez l'ami Peytel, des par
es, à Romainville, à l'*Ile de Calypso*,
ries de groseilles, en plein air,

ombrelle d'une actrice ; d
Fleurs, des rendez-vous
Lachaise, des promenades
mes de l'écheveau croisé e
gues; des emménagements
porte à porte avec des femm
de *leur* mari dans un feu d
lations portées à des amis e
gie, à Léon d'Abrantès, qu'il
il envoyait *le* lendemain d
car il commettait cette anné
de *vers*; toute cette vie de
ques heures de retour à Mo
au *jour*; alors il faisait des ét
parfois le soir, alors il travai
de nature au petit café de M
hasard, il restait la nuit sur la
mençait à minuit sa pierre: *le*
Les dimanches, il dessinai
femmes que l'ami Thénot lui am

(1) C'est le roman à la fenêtre qu'il a ar
nouvelle dans le volume : *Manières de vo*
l'Amour à Paris.

XLII

milieu de cette vie si occupée de p
ur, d'affaires, Gavarni enlève des de
quarelles, des lithographies, remarq
ne grâce ingénue, un joli dessin re
ntour alerte courant avec des pleins
autour d'un *dedans* encore un peu
ssins plaisants par un choix de f
sujets, tels que *le Petit Interprète*, c
i, sur les genoux de sa bonne, lui
de son amoureux. Il commence a
rs 1833 ses *Études d'enfants*, qu
ous, les dessins qui ont le plus s
tudié l'enfance parisienne. Quel int
dans l'œil cerné de cette *Thérèse*
nent coiffée du madras du peu
dans *Claudine*, la fillette qui ti
e pot à tisane en terre brune, il
e porteuse physionomie de la p
souffreteuse comme, sous le châle noué
et comme tablier lâche, la jupe tra
e grand louceusement flotter, dans des
lou pour lui, la maigreur de l
ges original encapuchonnage, au
L'o



tête d'*Eugénie*, prenant de
tête du moyen âge! Que
le regard étonné de l'enf
bouches entr'ouvertes ont
retroussement souriant des
charmant motif et le charm
celui de la petite fille en
paille, regardant en tapinois
carton posé sur ses genoux,
avec une jambe relevée qui la
de son pantalon! Et les petit
Joseph, *Christy*, *Alfred*, *Pasca*
blouse, sa calotte grecque, se
l'apprenti, le gamin. Des étu
plus tard à Gavarni cette maî
pour les enfants qu'il mettra
Enfants terribles.

Le travail de ces *Études d'e*
menu, serré, appliqué, soign
détail, et gardant, dans le
progressant de l'artiste, la rigi
nages de Montmartre. De pr
que ces lithographies, aux *gri*
noirs un peu mats, mais exé
avec des hachures, avec un
rayures pour les demi-teintes
ments carrés pour les ombres
cédés et les seules ressources

ie, et qui charment cependant par
ne naïveté d'exécution, une accusation
ent aiguë de la nature, un rien du réal
s tout vieux maîtres.

XLIII

s la fin de 1833, lassé de mettre ses de
les journaux des autres, encouragé
nple tentant de Girardin et de la fortu
de, se sentant derrière lui une clientèl
c du monde élégant, Gavarni se risqu
er le projet, qu'il caressait depuis
s, de mettre, pour ainsi dire, ses *lith*
et sa copie dans leurs meubles. D
iers jours d'octobre, il s'élance à une g
uite d'argent : il est en course ch
s d'affaires, les escompteurs, et, malg
, les journées de vaine attente, les
, le 15, il arrête le bureau d'un jo
rédaction, ni caisse, dans le plus beau
le Paris, au numéro 5 de la rue de
e. Aussitôt, il se met en quête de
et de collaborateurs, hommes de le
es : Devéria, Charlet, Johannot, Al
, Dumas, etc. Il choisit pour l'homm

faires de son journal cet honnête homme
rère, commençant là, avec lui, sa longue
Il prend Aubert pour gérant, donne la par
modes à sa femme, fille de madame d'Ab
L'annonce du journal est lancée dans le j
légitimiste *la Quotidienne*; et le mois suiva
novembre, tout en continuant à courir ap
argent promis et insaisissable, tout en pré
des planches, au milieu des tracas et des
parlers d'un journal qui se fonde, il lanc
spectus, écrit la préface, marchande
journal du nom de *Bagatelle*, pour lequel
fait une série de dessins dans le courant
née, est au moment de l'acheter, ne l'achète
et finit par faire paraître, « sans le sou », s
son mot, le premier numéro de son *Journal*
Gens du monde, à la date du 6 décembre 1833

(1) A la sagesse, à la raison de l'ami Forgues, qui voulait l
pêcher de s'embarquer dans l'affaire, et qui lui prêchait de
retirer quand il vit les malheureux débuts du journal, Gavarni
pondait avec de l'esprit:

Il n'y a qu'un : Prends garde, dans toute votre tartine, qui va
qu'on y songe. C'est le Prends garde d'être compromis dans un tr
tage. J'y songerai. Mais tout le reste....

Un jour, dans nos Pyrénées, j'étais à cheval avec un Anglais. N
avions un guide. J'allais devant. Devant moi se trouve un pont
planches, sur un terrain que nous côtoyions, le pont de Gavarnie,
pont enfin; tout bonnement je passe dessus. J'étais au beau milieu s
prendre garde à ce que je faisais. Le guide qui faisait passer l'autr
gué, effrayé de me voir sur ce pont avec mon cheval, me crie : « Pren
garde! » — En prenant garde, j'ai failli tomber dans l'eau.

n bout de papier, nous retrouvons, j
de la plume par le malheureux direc
te-six infortunes de la publication des
numéros : une pierre brisée, une cru
e qui prive l'imprimeur de papier,
s en couche chez le brocheur, et les
u désert du célèbre Fouinet, égarés
use. Le journal est si mal monté que
plaire qui est là devant nous, à l'adr
marquise de Rougé, la suscription es
re de Gavarni : il a dû faire la bande !
rni, nous venons de le dire, avait prés
veau venu aux abonnés sous le titre
pillon noir, sorte de préface fantastique
de sa plume tirait de son encrier
e métamorphosée en une petite bo
, noire comme de l'encre, battant ses ju
sant sa cornette, une madame Javotte q
coup, se mettait à glapir d'une façon ai
rdissante :
yez, messieurs; voyez, mesdames ! Vo
la capitale ! Paris, la belle ! Paris, la v
ns d'esprit ! Paris, la ville aux bonnes m
Paris, la ville où l'on sait marcher, où l
uer, où l'on sait sourire, où l'on sait fai
sait tout faire comme il faut ! Voici Pa
voyez gens de la province ; voyez, g
-mer ; voyez, Allemands ; voyez, Russie

voyez gens de tous lieux, gens qui voul
dre à vous coiffer, à vous parfumer, à
senter; gens qui voulez bien dire, qui v
rire, qui voulez bien voir, qui voulez b
voici Paris !

« Les voix de Paris !
« Les yeux de Paris !
« Les mots de Paris !
« Les airs de Paris !
« Les bals de Paris !
« Les chapeaux de Paris !
« Les rubans de Paris !
« Les odeurs de Paris !
« Les moqueries de Paris !
« Tous les riens de Paris ! Paris, Pa
aris (1). »

Petite revue à la mode du temps, jus
vise « artiste-fashionable », élégante
ire, parsemée de vers et de prose ron
nant à la fois du keepsake et du gu
bonnes faiseuses, s'adressant, comm
es feuilles d'alors, à l'abonnement des
des femmes du noble faubourg. On y
mbre de vers de bas-bleus, dans le

Extrait des *Manières de voir et façons de pens*
« *Une préface* », a été publié dans toute so
entier de Gavarni. Il y tient dix pages, et nous
ur.

le milieu desquels le Gavarni d'alors vivait beaucoup, des vers signés Desbordes-Walmore, Hermance Sandrin, Adèle Janvier; des vers de l'auteur de *Trialph,* qui a aussi signé des « Prolégomènes de critique » de la plus haute esthétique; des vers de Brizeux, d'Alfred de Vigny, de Roger de Beauvoir; de Sainte-Beuve, qui y commit une pièce de vers : *Pour un Ami, pour Arthur;* des vers de Théophile Gautier, qui donna au journal sa jolie nouvelle d'*Omphale;* puis défile un méli-mélo d'articles contrastant entre eux : des extraits philosophiques de Ballanche; l'oraison funèbre du cuisinier Viard, le chef de lord Egerton; des pots-pourris d'axiomes, « Babel de la sagesse humaine », où une pensée de madame Planaud voisine avec une pensée du poète persan Saadi; des fantaisies sur le cœur de la femme par madame Constance Aubert; un carnaval sur la Néva, par le prince Élim Mestcherki; les mœurs du Chinchilla (traduits de l'anglais), à côté du « Sentiment sur le sentiment du beau au dix-neuvième siècle », par Gustave Drouineau; enfin une romance, « *la Jeune Fille d'Otaïti* », paroles de Victor Hugo, musique de la duchesse d'Abrantès.

Gavarni se multipliait dans le journal. A côté d'articles pseudonymes, il y publiait *Madame Acker* et les *Jarretières de la mariée.* A l'exception de quelques lithographies de Turpin de

issé, et des meubles de la salle à manger
arquis de Custine, lithographié par son
elton, Gavarni faisait presque toutes les p
hes des livraisons, planches de costumes
ravestissements pour les bals de 1834, aux
il mêlait parfois de petits sujets de lithogra
comme le *Marchand*, la *Causerie*, où le ca
est un portrait du peintre à cette date, et e
portrait de son père sur la terrasse de son
à *Montmartre*, ayant derrière lui l'immen
orama brouillé de Paris.

Mais, malgré tous les efforts désespé
irecteur, donnant si vaillamment de sa pe
algré cette réunion autour de Gavarni
noms un peu marquants ou célèbre
ération, par cette fatalité qui s'attac
toujours à une publication faite pa
, le journal s'arrêtait au mois de juil
on dix-neuvième numéro; et les
ingt-quatre mille francs qu'il avait e
erdus, engloutis dans l'entreprise,
, avec les renouvellements et les
ts infinis d'une dette qu'on arrose,
ène, la misère du restant de sa vie.

XLIV

Cette année 1834, où meurt son *Jour-*
Gens du monde, est pour Gavarni une an
complications, d'embarras, de tracas, de
e préoccupations. Toute sa tête est à la re
e l'argent, et il lui reste si peu de temps
e loisir et si peu de tranquillité, que c'est
nnée de son existence qui n'ait pas de
où l'on ne trouve pas, sur un de ces
'il fabrique au besoin avec quelques feu
pier, un morceau de sa vie (1).

Pendant qu'il est sur sa chaise, aqua
ographiant, Félix, son fidèle domesti
s; il presse, chez Dutacq ou chez
e, le payement d'un compte qui de
doit être réglé tous les surlendemain
a pensée du dessinateur, « embêté s

(1) On ne trouve pas pour cette année de *Journal*
… un tout petit album intéressant par les apti
de paysagiste qui se déclarent tout à coup ch
… fuir quelques jours son domicile ; ce sont de
… des champs de la banlieue, d'un *faire* te
… et de Decamps, avec des arbres d'un déchiq
… et des lointains fuyants, fuyants. Il y a ent
… maison à Saint-Maur (30 avril 1834), fait
… plomb, estompé au pouce, qui est charmant.

s », suit son domestique, qui revient
rd et les mains vides. Mais, le plus
faut qu'il s'arrache à son chevalet,
lui-même, qu'il perde ses journées à
s étages, à faire antichambre dans
M. Loyal, dans le cabinet d'affaires de
. On sent les ennuis de Gavarni, cette
dans la vive et spirituelle vengeance
rd son crayon tirera des huissiers et
s (1). On le voit, pour un effet en
dans ces noires études où de vieux
voûtés sur du papier timbré. On le
ces bourgeois intérieurs des sinistres
d'argent, à ces petits bureaux d'hon-
sur lesquels se rédigent l'endossement
tion d'une lettre de change, dans ce
ires confusément encombrés de cha
ites, dignes de figurer dans le bord
omédie de Molière, et qui remplace

passant dans ce monde de l'égo
e du haut et du bas de l'échelle
indre à coups de crayon : car, au
ait toute cette année 1834, il la
sède de façon à pouvoir esquiss
l des prêteurs petits et gran

s de M. *Loyal et de l'Argent.*

reste dans une lettre à un ami be
la science consommée de l'empr
voie chez L..., le successeur de V
comme un loup-cervier à visage
banquier loyal au demeurant,
écus, et qui craint l'eau froide comm
é ; à défaut de celui-ci, il lui pro
mander à un certain Pl..., un usure
our 100, mais un brave homme a
Il lui indique encore, sur le boule
Sp..., le banquier de la librairie
du Louvre, dont il lui donne le si

courses, ces démarches, ces p
de travail qui n'aboutissaient à rie
t l'idée d'en sortir tout d'un coup
r un contrat singulier, une vente
ndant quinze mois :

petites affaires, je songe à en traiter u
mettre à l'aise et ne plus me noyer ain
es d'eau.
onsidéré, je veux emprunter cinq ou si
plus ou moins ; une somme pour un ou
Une idée que j'ai, attachée à des idées de
x qui me sortiraient d'affaire en peu de
t un grand remède à mes grands maux.
le niaiser ainsi... Pour l'emprunt, voici
mpte le garantir... Je m'engagerais à

déposer, par mois, chez un éditeur
teur, une quantité convenue de dess
formeraient les livraisons d'un ouvr
porains, portraits en pied). C'est u
suite de lithographies vendables, por
mes, rapportant cent ou deux cents fran
(à ce prix, les éditeurs n'en voudraient
moi, éditeur (pour le compte de mon
supposant le bénéfice net de chaque p
francs seulement, j'en produirais, je su
par mois, — quatre cents francs. En qu
créance de six mille francs serait étein
lettres de change, six ou neuf mois après
rendues.

Le créancier pourrait courir deux m
ces :

Que je ne travaille pas;

Que je meure. — Enfoncé!

1° Quatre dessins ne sont rien par
nombre que j'en fais, et je serais trop
libérer de cette façon plutôt que de n
ber une créance de six mille francs
bloc;

2° La compagnie d'assurances est là,
frais.

Je ne sais si je suis fou, mais cela m
nier positif. (Lettre à Émile Forgues.

l fait du reste dans une lettre à un ami
ux, avec la science consommée de l'em
. Il l'envoie chez L..., le successeur de
peint comme un loup-cervier à visa
ton, un banquier loyal au demeurant,
ent sans écus, et qui craint l'eau froide c
échaudé; à défaut de celui-ci, il lui p
recommander à un certain Pl..., un u
25 pour 100, mais un brave homme
mpte. Il lui indique encore, sur le bou
nartre, Sp..., le banquier de la librai
place du Louvre, dont il lui donne le
t.

tes ces courses, ces démarches, ces
nps et de travail qui n'aboutissaient
nnaient l'idée d'en sortir tout d'un c
fait par un contrat singulier, une ve
ent pendant quinze mois :

rt ces petites affaires, je songe à en tro
our me mettre à l'aise et ne plus me no
s verres d'eau.
bien considéré, je veux emprunter ci
ancs plus ou moins; une somme po
s. — Une idée que j'ai, attachée à de
rave... ux qui me sortiraient d'affaire
l faut un grand remède à mes gra
s la[illegible]s de niaiser ainsi... Pour l'emp
je compte le garantir... Je m'en

déposer, par mois, chez un éd
teur, une quantité convenue de
formeraient les livraisons d'un
porains, portraits en pied). C
suite de lithographies vendables,
mes, rapportant cent ou deux cent
(à ce prix, les éditeurs n'en voudr
moi, éditeur (pour le compte de
supposant le bénéfice net de chaq
francs seulement, j'en produirais, J
par mois, — quatre cents francs. E
créance de six mille francs serait
lettres de change, six ou neuf mois
rendues.

Le créancier pourrait courir deu
ces :

Que je ne travaille pas ;

Que je meure. — Enfoncé !

1° Quatre dessins ne sont rien
nombre que j'en fais, et je serais tr
libérer de cette façon plutôt que
ber une créance de six mille fr
bloc ;

2° La compagnie d'assurances est
frais.

Je ne sais si je suis fou, mais cel
nier positif. (Lettre à Émile Forg

XLV

fin de mars 1835, l'artiste est mis à Cl
s pou... vons l'y suivre en feuilletant la
de pl... anches rieuses et de planches g
era à ... quelques années de là sur la p
dettes. La série s'ouvre par ce jeune ho
par le recors, échoué sur une chais
au à la renverse, les mains enfoncées
ches vides, devant une petite table e
nus de la cellule où se lit l'inscription :
ments à mon successeur, avec au fond
ait aux matelas bouleversés, à la pai
blancs jetés dessus, et sous la lithogra
l mot :

Enfoncé!!!

...eme homme qui dira, huit jours ap
t le m... demandant :
mi lui comment as-tu pu te laisser pre
ais c... Demande aux canards sauv
e ça? ... laissent prendre!... Il a tiré sur
e ils s... on m'a ramassé le 5 avril....
mars ... fait. »
e ça s... n'était pas pour Gavarni la dette
dette ...

blante, discréditante et sombre du com
elle n'était pour ainsi dire qu'une dette
confiant dans l'argent à venir, confiant
que valait déjà son nom mis au bas d'u
D'ailleurs, les ennuis d'argent ne furen
pour lui un supplice moral. Son passif bie
ment établi, ses créanciers couchés dans
chemises de papier et rangés par ordre
tique dans un grand casier d'acajou, — ca
homme n'eut plus d'ordre que lui dans
dre, — il dormait tranquillement sur les
ions *et le* papier timbré. Un jour que
emandions s'il avait beaucoup souffer
acas : — « Non, non, fit-il. Tenez
mme un fardeau sur le dos qu'il m'au
nter au quatrième étage..... C'était t
ne. » Aussi était-il très-philosophe su
on, et vivait-il dans les meilleurs ter
gendarmes *du* remboursement, lorsq
nt le surprendre au lever du jour e
lit. Sur *ceux* par les mains desquel
é, et qui l'avaient fait monter dans
de la lettre de change, il avait d'a
dotes. Il nous parlait d'Alcibiade I
e du commerce qui avait de si bo
es pour vous mettre la main dessus,
ntait le *trait* d'un certain Jules Per
lui demanda, dans le fiacre, de fai

u fond, on ne rit jamais bien franchem
on. Et quoique Gavarni nous ait dit q
resté, par agrément, huit jours en s
temps, le rire de cette série, comme cel
onnages qu'elle peint, est un rire du bo
s, et la tristesse y perce sous l'ironie
raînement factice et fouetté. Il y a, par
ns, bien des envolées de désirs qui
fenêtres grillées, où pointe la baïonn
nnaire, des heures longues où les ex
parcourent ses rues de la pensée et du
grand plan du corridor; il y a des m
fidèle *Nini*, qui est là, donne envie d
autre femme au dehors. E
rès une musique de Tivoli, la tenta
oirs, la appelle « à faire la cha
dans l'air tristes cavaliers seuls rêvant
» les chaises au mur. Gavarni lui
leurs son moral, eut, dans les jours
tout soirées mélancoliques, où rev
des ses plaisirs libres et de ses
re des un de ces soirs qu'écrivant à
était vaudeville, dont il était un peu
u Var la pureté du roman, il
re par *la voir, il lui faudrait une bo*
pour du chemin de ronde, une lime
uror les barreaux de sa fenêtre, et
er l longue. »
men

XLVI

Pendant toute une année, l'an
ble qu'il n'y ait que la femme, da
nées, les pensées de Gavarni. Seu
cupe, l'intéresse, l'attire et le r
selon son expression, « sa grande
désir irrité, et comme endiablé, m
de la femme cette espèce d'âpre pl
qu'il comparait plus tard, avec des
à la passion de la chasse (1).

Une année où les intrigues se
croisent, s'enchevêtrent, où renai
nouvelles amours, les amourettes
les fantaisies de la veille, où les
pressent l'un contre l'autre, où ch
une pluie de lettres qui sentent
aimées d'hier ou des oubliées d

(1) La chasse à la femme, à l'inconnu, d
grand charme l'aléatoire qui fait le filou, le
joueur. Et c'était pour lui une véritable jouiss
que l'essai d'un pouvoir qu'il aimait à tenter,
et de faire sienne, la première venue rencon
ce propos, il racontait ce mot caractéristiq
force d'œillades, dans une fête de Saint-Clou
quitter le bras d'un homme, et qui, passant
de pain d'épices, lui avait jeté dans l'oreille :

qu'il réunit « sous la même enveloppe comme des morts amis dans le même cercueil ». Et comme il bat le pavé de Paris, ce pavé des hasards d'amour; et le suiveur acharné qu'il est de celle-ci pour sa jambe, de celle-là pour son chapeau, de l'une pour une couleur, de l'autre pour une robe dégrafée et un bout de jupon blanc, de l'autre encore pour l'homme qu'elle a au bras, et d'une dernière, pour rien; toujours, à mesure qu'il va derrière les talons d'une aventure, plus emporté, plus entraîné par la sollicitation de l'*inconnu féminin!*

Amours d'observateur, de lettré, de curieux de la femme et de toutes ses espèces, qui amenaient à Gavarni la rencontre d'êtres bizarres, de créatures étranges et de maîtresses originales de nature particulière, — des *trouvailles,* comme il les appelait; — d'où se détachaient cette année les trois figures de femmes dont le mystère parlait plus au philosophe qu'à l'amant, des femmes qui étaient pour lui comme des sujets d'analyse, de méditation, de dissection; des études vivantes que le chercheur de l'humanité de Paris faisait poser devant lui.

La première était une femme jeune, jolie, trouvée dans le passage de l'Opéra, devant des fleurs, regardant les gens avec un air singulier et en même temps une candeur provinciale. Il lui of-

frait du café : d'abord un air indigné, puis une envie de rire, et après, sans rire ni colère : « Je veux bien. » Il lui prend le bras. On entre dans un café borgne de la rue Sainte-Anne, la femme donne au garçon un morceau de pain qu'elle cachait sous son manteau, renverse son café, son eau-de-vie, chante, parle : — une fille, une folle. *Le langage de cette pauvre femme était un mélange de silences obstinés et de petites choses vagues et douces comme un cri d'oiseau, son air une confusion de rires et de timidité excessive, qui se perdait parfois dans un regard long et glacial ou infiniment triste. Elle était jolie, très-jolie même, ses mains surtout étaient admirables. Avec cela, elle était grosse. Elle venait des Vosges et n'était que depuis peu à Paris, disait-elle. Je lui ai demandé : « Vous avez souffert? » Elle a répondu : « Oh! oui. » Enfin elle m'a dit tout bas : « Allons au spectacle. »*

La seconde, une inconnue qu'il avait rencontrée boitant, la nuit, une Amanda de seize ans, sage et coquette, fleur chaste du Quartier latin, faisant tourner la tête à tous les étudiants. Avec celle-ci, il passe toutes ses soirées du dimanche, la boutique fermée, les parents sortis, un petit frère lisant *Marino Faliero* à la lueur d'une chandelle sur le comptoir, tandis qu'au-dessus de leurs devis d'amour se balançaient, rappelant le conte de la *Culotière* de Sterne, les culottes pendues et

séchantes, degraissées par le père de la jeune fille.

Pour la troisième, elle resta un mystère de femme. Intrigué, Gavarni jette sur son Journal, à la date du 22 septembre, qu'elle était une créature *qui en avait vu du long et du large des choses de la vie;* il ajoute, et nous laissons la parole au fin et charmant analyste en déroute :

Est-ce une grande dame? est-ce une grisette?... Rien n'est facile comme de deviner les gens au langage, pour qui a su écouter à droite et à gauche, à tous les étages de la société! Que la femme du monde descende chez le portier, que la fillette monte au salon, on pourra parfois les prendre l'une pour l'autre; mais qu'elles parlent, à la troisième phrase on les reconnaîtra, tant en français les locutions sont distinctes.

Mais que savoir au langage d'une étrangère? et surtout d'une femme qui paraît avoir été jetée, d'aventure en aventure, dans tous les coins du monde, et qui peut avoir appris le français aussi bien à Moscou ou à Constantinople qu'à Paris! Cette femme parle russe, italien, espagnol, allemand, anglais, français, et je ne sais quoi encore, turc et sauvage, peut-être, car elle doit avoir été prisonnière en Turquie et venir d'Amérique à l'heure qu'il est. Mais où une femme qui se dit d'un rang élevé peut-elle avoir appris à dire : Dieu de Dieu! *ou bien : J'ai eu de* drôles *de malheurs? Elle dit :* Monsieur a mal dormi, Monsieur ne mange pas.

Ceci est un italianisme ou une locution d'antichambre. Elle dit encore : V'où donc qu'il est? *Ceci est du patois de campagne.*

Comment savoir si elle n'est pas la femme de chambre de la femme qu'elle dit être?

Elle appelle un garçon de restaurateur mon garçon *et Chateaubriand un artiste : arrangez tout cela.*

Elle a au front la cicatrice d'un coup de poignard, reçu, dit-elle, à la révolution de Juillet, avec un coup de feu qui lui a cassé le bras. Elle était en Vendée avec la duchesse de Berry, et à Paris, avec elle encore, le jour de l'enterrement du général Lamarque, sur le boulevard, en blouse toutes deux et en queue poudrée! *Cette femme est-elle folle? Il n'y a qu'une seule chose vraiment distinguée en elle, c'est la façon dont elle vous donne le bras.*

Des études, encore une fois, des collections de documents, c'est là ce qu'il cherche avant tout dans ces liaisons qui ressemblent à de la science qu'il amasse sur la femme, et qui donnent tant de profondeur morale à l'esprit de ses légendes.

Connaître des femmes, il appelait cela « classer des papillons ».

pensait plus guère, et vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, qu'il n'y pensait plus du tout, quand, à l'heure de minuit de ce 1er janvier 1836, il jetait sur son Journal : *Misère, il n'est plus question de vous, mais d'un nouvel amour.*

XLVIII

Au milieu de cette vie amoureuse, revenait la dette et réapparaissait M. Loyal par ce billet brusque :

30 mars (1836).

J. H. LOYAL,

huissier,

Place de la bourse.

Monsieur,

Soyez prêt. On va chez vous.

J. H. LOYAL.

Deux jours auparavant, un petit afficheur « tout replet, tout doucereux, tout couvert de colle », était venu offrir poliment à l'artiste un carré de papier jaune sorti d'une poche qu'il avait sur le ventre. Ledit papier contenait ceci : « *Vente par autorité de justice*, sur la place du ci-devant Châtelet

de Paris, le mercredi 30 mars 1836, heure de midi, consistant en bureaux, tables, tableaux, gravures, etc., etc. »

Il y avait sans doute un sursis, pendant lequel il semble que des yeux de femme faisaient oublier à Gavarni M. Loyal et l'occupaient de l'ébauche d'une aventure. Mais, au 10 mai, il avait plu chez lui un tas de papiers timbrés de par le Roi, protêt, assignation, signification du jugement par défaut, commandement, assignation en débouté d'opposition, jugement définitif, signification de contrainte, saisie, signification de vente, procès-verbal, enfin *tous les sacrements.*

Une seconde fois, voyant Clichy se dessiner à l'horizon, l'artiste se réfugiait « à la campagne », c'est-à-dire au cinquième, dans la chambre des enfants Feydeau. Là, il vivait caché au milieu de leurs joujoux, des baguettes de coudrier qui servaient aux jeux du bâton (1), des minéraux et des

(1) Gavarni se fit un long temps le maître de gymnastique des frères Feydeau, s'amusant lui-même des violents exercices auxquels il soumettait ses jeunes amis. Ernest Feydeau nous racontait qu'un jour, après les jeux du bâton, le bâton à deux bouts, il leur dit : « Ah çà, mes enfants, vous n'êtes pas assez découplés, assez lestes ; à présent il faut sauter » ; et l'on commença à sauter par-dessus des ficelles. Le cours de gymnastique avait lieu rue Blanche, dans un terrain dépendant de l'ancien Tivoli, où se trouvait par hasard, ce jour-là, le lit de sangle d'une portière morte la veille. Gavarni avise le lit, et le fait sauter en large aux gamins, puis il leur crie : « Maintenant, vous allez le sauter dans sa longueur. » Les petits s'y refusent,

coquillages avec lesquels les petits étaient en train d'ériger sur un secrétaire, un monument en l'honneur de *M. Cuvier, célèbre naturaliste.* Un rosier au tuteur déraciné tremblait dans la gouttière, à la brise du printemps, et, devant le prisonnier, l'air et l'espace libres s'étendaient jusqu'aux prés Saint-Gervais.

Gavarni se consolait par le travail, en pensant que le temps qu'il passait en prison chez ses hôtes, ce temps-là, ses tout jeunes amis le passaient au collège, et qu'ils étaient libres à la même heure tous les trois.

Mais au bout de quelque temps la retraite ne lui semble plus assez sûre. Il part, croyant plus prudent de mettre un bras de rivière entre lui et M. Loyal, et un matin, très-matin, il se réfugie à Saint-Ouen. En traversant la Seine vaporeuse, l'oreille de l'écrivain de légendes et le futur créateur de *Vireloque* entendait sortir cette cruauté de la bouche d'un gamin noyant un chat et auquel il avait demandé : « Enfant, pourquoi tuer ce chat ? — Ah ! c'est un chat de chez nous... Et elle était gourmande, cette charogne-là ! Oh ! tiens, il enfle... et comme il mousse !... Y remue encore... Mais voilà, quand leur tête pend dans

Gavarni veut le franchir, s'accroche le pied et tombe entièrement recouvert par le lit, avec le visage tout ensanglanté. Cela interrompit les exercices.

l'eau, c'est qu'ils crèvent... Eh ben, c'est bon... »

Gavarni s'installa à Saint-Ouen dans une auberge, et, avec son rebondissement de nature contre les ennuis et les malheurs de la vie, il se mit à dessiner et à travailler, distrait de son exil par des visites d'amis qu'il invite par des lettres d'un tour si vif :

« *Oui, nous déjeunerons demain ensemble et dînerons aussi, je l'espère. — Vous n'avez que faire de votre dimanche. — Donc, le rendez-vous à Saint-Denis, sur la grève, en face de l'île, n'est-ce pas? — Vous serez gentil comme tout.*

Nous travaillerons le matin. — Nous deviserons jusqu'au dîner. — Après, nous irons courir le long de l'eau. — On dit que le dimanche est une curiosité ici, et que la femme donne, comme les autres jours, le barbillon. — Faites-vous beau.

Oh! ne manquez pas! — Quand j'attends, j'attends comme une bête.

Adieu, petit cher, à demain (1). »

(1) A M. Émile Forgues.

XLIX

. . . .

. . . . . « *Voici des points pour mes I de tout cet hiver. Vous m'en redemanderez au printemps.*

Je vous attends ce soir, mercredi 30 *novembre dix-huit cent trente-six, en mon domicile, rue Blanche, n° 43, à Paris (France), département de la Seine, au fond de la cour, le perron à gauche, au deuxième étage, la porte au fond; frappez un peu fort.*

Veuillez agréer l'assurance des sentiments distingués de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

GAVARNI,

« *Membre de l'Institut historique, brigadier de garde à cheval* (2e *escadron,* 13e *légion*), *ex-directeur du* Journal des Gens du monde, *artiste peintre, lithographe, amoureux, rêvasseur, en état de faillite ouverte* (*Il a reçu une médaille à l'Exposition du Louvre*).

« *A Monsieur, Monsieur Émile Forgues, avocat à Paris.* »

Telle était l'invitation par laquelle Gavarni conviait son habituel camarade de plaisir à venir passer une soirée à quatre, une soirée où le maître du logis, sur le divan du fond, parlait

amour avec une nonchalante créature allongée à côté de lui dans une robe de chambre sang de bœuf, la jambe pendante dans un bas de soie, tandis qu'une gracieuse amie servait le thé. On causait, on faisait mille folies, on riait de la jeune gravité de l'avocat, échappé du Palais et du monde. « Cet avocat me fera mourir! » disait une des deux femmes en se tordant; et encore des gaietés, des plaisanteries, de la jeune et amoureuse joie, qui tenaient éveillé, bien avant dans la nuit, le logis de la rue Blanche. Là s'improvisaient ces soupers avec du champagne, un pâté de chez Félix, une fourchette pour quatre et des poignards pour couteaux; des soupers qui semaient par l'atelier les livres, les cartons, les paperasses, les pinceaux, les journaux; qui mettaient sur les tables, au hasard, les verres et les bouteilles; qui donnaient le matin à l'atelier du travail l'aspect d'un cabaret.

L

C'était dans ce logis que, les jours de bal masqué, de bal travesti, les amis qui n'avaient pas de costume venaient choisir, parmi la collection, quelque défroque espagnole ou pyrénéenne; et

on partait de là, après un verre de vin chaud, soit pour le *rigaudon* chez Deffieux, soit chez Berthelemot, le confiseur qui donnait par souscription, au Palais-Royal, des bals fort courus alors (1).

C'était encore de ce logis qu'arrivaient, à l'adresse de l'ami Forgues et de l'ami Tronquoy, l'ordre et la marche des plaisirs nocturnes, les invitations, les convocations dans des billets drôlatiques comme celui-ci :

« *J'ai écrit, et l'on m'a envoyé cinquante-huit mille sept cent vingt-trois billets roses et onze cent quarante-deux petites cartes pour les bals et soirées du lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, pour moi et l'autre* cavalier, *chacune avec quatorze cavaliers, des pralines à discrétion et cinq fourgons de remerciements. Je vous enverrai ces jours-ci une épreuve du* patron de bateau; *faites-vous équiper pour que l'escadron soit bientôt au complet.* »

Et cet autre :

Il est question de par le monde de dix-huit patrons de bateau qui se trouvaient au bal de Berthelemot. Soyons au moins quatre samedi, c'est assez qu'il y en ait huit de malades.

(1) Il y avait chez Gavarni un côté danseur; il avait appris à danser sérieusement chez un maître de danse qui habitait la cour des Coches, et tout jeune, était, le dimanche, un habitué du bal Dourlans, où il avait commencé ses études sur les grisettes.

Et puis, mon amante se fait pour ce jour-là un étourdissant petit costume, et je serais horriblement contrarié qu'elle ne fût pas dignement accompagnée, et que vous surtout, le plus soigné de nos patrons *de bateau, vous nous manquassiez. Allons, prenez de ce plaisir pour me rendre service :*

Vous et M. Petit Colin	2
Moi et madame moi.	2
Bouchardy.	1
Émile	1
6 *danseurs*	
dont 1 *danseuse.*	
Le Pierrot à poulaines	1
Les deux femmes de la collection.	»

Ce sont, à tout moment, prenant leur vol du quartier général de la rue Blanche, des correspondances à propos de bas rouges, de boucles d'espadrilles, que Gavarni est parvenu à découvrir, de toutes sortes d'affiquets pour faire, avec sa bande, une fière entrée dans le bal.

Un logis enfin qui était vraiment comme l'atelier, le magasin, la buvette et l'antichambre du carnaval.

Ce costume de *patron de bateau*, dessiné pour Tronquoy, et qui eut dans ce temps un si grand succès, — nous l'avons vu longtemps dans la chambre de Gavarni. Il l'avait ainsi composé :

LI

Dans les rencontres, les aventures, les bonnes fortunes de sa vie, Gavarni souffrait de n'avoir que la froide curiosité de l'amour, de n'y trouver ni le bonheur ni le plaisir, et de n'y rien assouvir de plus que de simples fantaisies. Cependant il cédait toujours, ne sachant pas après à quoi, avec le peu d'un désir nonchalant, il avait cédé; et ne trouvant en lui, et au plus mauvais recoin, — il l'avoue, — qu'une vanité qui ricane, une sorte de bête avide et sans appétit!

Un jour vint pourtant à la fin, où le refrain de *Bonsoir Arsène, adieu Charlotte!... Tra la la... J'ai des amourettes et point d'amours,* — qu'il avait chanté à toutes ses maîtresses, lui fut cruel et douloureux à dire. Arsène était une grande fille aux dents blanches, au rire humide, au sein fier, aux cheveux d'Espagnole, faisant de belles lignes sur un divan, toujours drapée dans du rouge; elle avait cela, et encore et surtout le je ne sais quoi d'une courtisane pour être aimée. Et elle le fut par Gavarni plus que toute autre femme (1).

(1) Quoiqu'il eût connu, dès le premier jour, de quelle espèce était cette femme, et qu'il eût essayé de se mettre en garde contre

… mois, il avait perdu son habi-
… décision, sa facilité à rompre,
… re les regrets, cette sécheresse
… naisait se plaire à la tristesse d'une
… ne pouvait se plaire à se dire : « C'est
… re une volupté plus ce mot mélanco-
… . Et lorsque, de cette créature, il
… n bas amant, sur encore qu'il n'en
… secrets si abjects, plus n'ose même
… lier à son journal, il s'ouvre d'un coup
… tion de cet amour qu'il ignorait, et an-
… tait cru jusqu'alors supérieur. Son cœur
… se déchire dans ce cri : « J'ai compris en

… rcellement. Il écrivait en effet sur elle, à son confident et
… ues, cette lettre où il essayait de combattre son illusion :
… été amoureux, presque pour de vrai, ce soir, ma parole d'hon-
… plus sacrée ! — Imaginez-vous que je me tortille pour vous
… es quatre lignes, tant j'ai peur de faire une phrase.
… s la crainte de vous parler de mon — ange — et de dire à propos
… qui m'en plaît des choses que je serais dans trois jours tout
… e d'avoir dites, il faut que je dise ce qui m'en déplaît, histoire de
… retourner.

1° Cet — ange — est une fille entretenue ;
2° Avec cela elle a un amant ;
3° Cet amant est le frère de Juliette. Je vous demande un peu si c'est propre à penser ;
4° Elle est sotte et fait des cuirs comme on n'en fait pas ;
5° Elle a une laide jambe ;
6° Elle n'est pas belle ;
7° Elle danse, chez Musard, le carnaval.

Allez !

Je me roue, je me roue ! Mais je ne crois pas un mot de ce que je me dis. »

ce moment ce qu'on appelle l'amour! Je l'ai con
avec toutes ses abnégations, tout son dévouemen
— Je pensais à la mener aux Porcherons, à trin
avec elle avec du vin à quatre sous, — à être
elle le goujat qu'elle voudrait! »

A un dernier rendez-vous, lui prenant sou
le bras, il l'emmenait à l'île Saint-Ouen, à
tel du *Mouton-Blanc*, où il était appelé « M
sieur Gabriel », et où la domestique du cab
l'accueillait comme une vieille connaissance. É
tez ce joli récit humain et cette description d
fin d'amour dans une campagne qu'on dirait é
rée d'un soleil qui essuie des larmes : « A
me dit avec cet air hautain qu'ont parfois les fem
de mauvaise compagnie : Que cette fille est l
C'est avec une sorte de volupté que j'ai tourn
clef de notre chambre; ce n'était plus ma maîtr
mais enfin, cette nuit-là, la courtisane était à
Je l'ai délacée à genoux.....

Puis je lui ai dit, en apportant le plateau de
cuits et de bordeaux sur la table de nuit : Tiens,
yeux, nous allons nous griser. — Je veux tout ce
u voudras! Mais elle avait tant pleuré qu'elle
as su boire... Elle n'a pleuré que le premier jou
'ai voulu que les deux autres fussent tout r
our elle. Nous les avons passées comme on fait
mpagne, en tête-à-tête, ces heures mêlées de n
es et de baisers : se coucher de bonne heure .

le bal sera joyeux sans vous, parce qu'il le s
sans elle, qui aime tant le bal! Où est-elle?
dormie dans le coin d'une voiture qui vous
porte bien loin, et qui ne vous la ramènera ja
peut-être. - - - vous voudriez qu'elle fût morte au
Oh! que — pour la pleurer à votre aise, — l'
d'être partie, craindre qu'un autre vous la trouve
perdue sans mais les femmes absentes, les fem
Mais les absents, qui vous emportent l'âme par mon
qui voyagent, pleurent d'un œil et rient de l'a
par vaux, vous de vous!... »
d'être libres demain recommence le tourment de
Et le lendemain recommence le tourment de
même mémoire: triste..... quand on ne retrouve plu
« Le réveil est vivante de cette compagne, l'odeur
matin la pensée moiteur de sa peau, le bégayement
ses cheveux, la mots, son regard ébahi qui tombait da
ses premiers toutes ces choses qui vous étaient si p
le vôtre, — aviez, qui vous sont tant maintena
quand vous les regrettez! »
que vous les bien plus tard, à l'heure des so
Et plus tard, des fantômes de ses amours q
venirs fanés et son œuvre, à l'heure de la sér
repassent dans Lorettes vieillies, c'est Arsène q
sombre de ses c'est elle qu'il reverra accroupie a
lui reviendra; triste bouge, c'est à Arsèn
coin de quelque écrivant la légende sinistre : « Le
qu'il pensera en

tes de mon temps m'ont couron
e matin, je n'ai pas eu ma go
ac pour mon pauvre nez ! »

LII

En ce temps, Gavarni vit beauc
es acteurs, dans les coulisses, mê
ens et aux comédiennes, en fam
onde vers lequel son crayon s'éta
s débuts. Il fait son « Musée de
tte série de deux cents petites pl
éâtre contemporain. Il est bénévol
nateur en titre du théâtre du Palai
a pas un travesti dont l'acteur et
sollicitent auprès de l'artiste un co
ge, une de ces croquades que pers
mmencées et qui disent tout au cou
s portraits en pied à la tête très-
Arnal, l'autre de Levassor, souven
ait encadrés dans sa petite salle à m
euil. Il est en rapports d'amitié et
Déjazet. C'est lui qui, entre autres
dessine le svelte et frétillant débard
où, en marge du bristol, il a jeté
indication : « Des petits boutons à la

de la débardeuse *jusqu'à l'honneur* » ; aqua
qui se trouve côte à côte dans le même ca
avec des travestissements bouffes, des charla
extravagants et des débitants ébouriffés d'eau
veilleuse : des dessins d'opéra-comique qui ress
blent à des créations d'Hoffmann coloriées
Bonington. Il est aussi le dessinateur du boule
du Crime et de la Porte Saint-Martin. C'est
qui a l'honneur d'habiller mademoiselle Geo
elle-même dans la *Tour de Nesle*; lui encore
fait pour le théâtre d'Harel, lors de la *Gu*
des servantes, toute une série d'aquarelles, c
tumes, accessoires, détails cherchés dans un
chaïsme fantaisiste, et dont la dernière page,
je vois encore, était comme la page finale d
album japonais, avec l'essuiement de tous les t
employés par l'aquarelliste : sa palette. Un albu
pour lequel il eut un moment l'idée d'écrire
texte.

Cette vie, cependant, n'était pas toute cons
crée à des portraits, à des costumes. Elle intr
duisait son observation dans l'intime et le secr
de ce milieu pittoresque, bizarre, illusoire, da
ce monde aux repas de carton. Elle inspirait
l'artiste ses *Coulisses*, sa jolie suite des *Actrice*
et tant d'autres qui viendront plus tard, où
mettra en un relief spirituel, l'antithèse et le con
traste de la grosse réalité ave la fiction, les tr

lités matérielles, tombant dan
istences factices : le théâtre com
entre ses portants : les Reines d
nant Titine dans la loge de leur
tion du grotesque avec le sublime
le clinquant, de la vérité ca
nsonge de la tirade. Il écrira enf
comédie de la Comédie.

Le théâtre lui inspirera aussi cet
hef-d'œuvre, publié par les *Artis*
uns, cette planche de pénombr
ù, derrière un portant de coulis
ccrochée d'une main, une danseus
t toute ombreuse dans sa robe d
'amour avec un joli homme, crân
evant elle, le petit chapeau sur l'or
us le bras, et dont la main, enfo
che d'un habit de chasse, semble
garette : l'homme, dans une inte
ui fait contraste avec la demi-teinte
t le flamboiement de la salle illum
houette ridicule d'un ténor.

De cette fréquentation et de cet
vec les gens de théâtre, il arriva enc
facile à prévoir. Gavarni devint douc
reux d'une actrice, une des plus gra
dramatiques de ce temps-ci, qu'il a
oubliait l'autre, tâchait tout à coup

extraordinaire, des machines à
oyages de deux cents lieues, des
te la France, au bout desquels,
utes au théâtre, — le temps de
yeux étonnés, — il allait se pro-
d de la mer, sans chercher à lui
— laissant à la femme l'idée avec
ir vu.

LIII

ovembre 1837, Gavarni s'établis-
e Saint-Georges, au numéro 1, dans
tement, au premier, faisant l'angle
sur lesquelles il prenait le jour par
L'ingéniosité inventive du locataire
ement déployée, et avait donné à
uelque chose de la maison arrangée
d'Assas, par le physicien, membre
oucault, la maison que les amis du
ient *une maison de précision*. C'était
artement, machiné comme un théâ-
tes rentrantes, une combinaison de
ir refuser l'importun, recevoir un in-
aîtresse du moment, un tas de petites
pour ouvrir la porte de sa chambre

fond de son lit et fermer ses p
rir sa fenêtre. Nous nous rappe
ez son ami Tronquoy, dessinée pa
irable épure, le modèle de ce méc
au moyen d'un système de poulies
lies doubles. Enfin, le mécanicie
hi, toujours un peu attiré par le
és de la magie blanche et la méca
motage, avait imaginé pour son lo
rie de *trucs* qui en faisaient un
bert Houdin.

LIV

L'année où Gavarni entrait dans
nt de la rue Saint-Georges, il co
urberies de femmes en matière de
aient pour lui l'occasion de révél
a profonde étude que l'amoureux o
a femme avait faite de ses petits m
es hypocrisies, de ses ruses, de ses
oute la jolie duplicité dont s'arme
contre son seigneur et maître. Ga
là le spectacle de ces fausses explica
faux serments, de ces fausses indig
nêteté, de ces fausses larmes, de c

e toutes les grandes et petites ma-
avéliques avec lesquelles la femme
sie, repousse un soupçon, ou le
cène d'attendrissement : une spi-
tous les pièges qu'elle tend à la
ensibilité, à l'affection d'un hon-
mari, qu'on voit, avec la *bêtise*
marelle, devenir dans l'*imbroglio*
ommissionnaire aveugle de l'adul-
r de l'amant, l'indicateur des ren-
e parapluie que l'épouse lui fera
leuve ou non. Sa légende se met-
angue des sentiments de la femme,
se montrera plus tard si parfaite-
maître. Il y avait des phrases qui
un aveu du diabolique de l'âme de
ertaines heures, des mots comme
e situation équivoque, et quelque-
nique jaillissant du drame.

Fourberies de femmes est curieuse.
du *Charivari*, après le succès de
e, était venu trouver Gavarni, tout
e qu'il apportait au talent de l'ar-
emandait une madame Robert Ma-
avarni lui répondait « que Robert
it pas de sexe, et que madame Ro-
serait la même chose que Robert Ma-
etant l'idée de la proposition, il faisait,

pour le *Charivari*, au lieu
caire, les *Fourberies de femm*
Les *Fourberies de femme*
érie ingénieuse, *la Boîte*
dans laquelle Gavarni avai
té épistolaire, à l'aide d
s disait avoir achetées a
rs, et où il faisait venir le
cteur, avec la naïveté, l'iro
raphe que colportent tout
eurs de la petite poste, et sur
des sentiments à la bonne fra
serie de l'amour sans orthogra

Ces deux séries sont vérita
départ de Gavarni, du Gavar
du dessin, en même temps qu
grand public du journal qu
ie, qui suit de près les de
ande à y être rattachée, la séri
pour titre : *Leçons et conseils.* (
il bégaye, dans ses légendes
ceptique qui parlera plus tard si
son Œuvre, mais qui est encore
matrice serrée de sa langue concis
ressant de le voir, pour les idées q
quête d'une formule frappée qu'il n
C'est ainsi que la légende de cette se
bien montrer des images à l'homm

embête », semblable à un métal dépouillé de
scories et de ses bavochures, deviendra plus t
dans la bouche d'un escamotenr, le lacon
axiome : — Faut que la vérité embête crânem
l'homme.

LV

Avec les *Fourberies de femmes*, on peut d
que Gavarni commence un genre nouveau,
dessin qui satirise, à la manière vive et spiritue
du théâtre, les vices, les défauts, les travers
la société de son époque, un genre qu'on pourr
appeler la *Comédie de mœurs au crayon*. Ces pla
chés sont une suite de petites scènes où le dial
gue mordant ou senti de la légende détache
mot final d'une situation tirée de l'étude de la
contemporaine, sans que jamais se mêle, à s
délicat comique, de l'exagération ou de la charg
Quant aux acteurs de sa comédie, aux perso
nages que son Œuvre vous montre comme da
une interminable optique, ces personnages ne so
licitent votre sourire, votre attention, votre a
miration, que par la fidèle et rigoureuse imitatio
de la nature et le rendu de son originalité tou
seule, sans aucune déformation, sans aucun gro
sissement caricatural.

Dans la création de
femmes, le crayon de Ga
que la plume de Balzac,
manité emmagasinés dans
à des amas de clichés supe
struit un Matifat, un
her : un type qui port
ns son dessin, toute un
que qui vaut celle du rom
ortraitiste de types... On
mot caricature n'a rien à fa
phies, et qu'il trouvait mêm
lui donnât le titre de caric
ture — que je ne méprise p
est pour moi le dessin naïf
de l'enfant. Eh bien, je suis
s études, á faire un bonho
enfant de dix ans, mais
'un comme cela. »

LVI

Établi dans son appartement
taine Saint-Georges, Gavarni recev
ou six amis dont la causerie le rep
de la journée. Ces petites soiré

Balzac venait lire ses épreuves, ne se tenai
pas dans son atelier. L'amateur de petit coi
de petites pièces, le frileux que fut toujours
varni, lui faisait réunir et agglomérer son mor
non dans son atelier, mais dans son petit sa

Deux années se passaient ainsi, au bout
quelles, le nombre de ces venants du soir gros
sant, il prenait le parti de choisir la soirée
samedi pour ses réceptions, « histoire de fu
et de prendre les genoux des femmes » (1).
familiers, les habitués de ces samedis, éta
Balzac, Henri Monnier, Émile Forgues (Old Ni
Louis Leroy, alors aquafortiste ; Ourliac, le c
tien futur; Aussandon, le médecin amer, pres
diabolique, suicidé depuis; Chandellier, le bou
mélancolique : un comte Valentini, italian
bellâtre et aquarelliste, voisin de l'atelier de
varni, et que Gavarni devait retrouver plus ta
Londres; Tronquoy, l'ancien camarade de

(1) « Ces nuits, disait Gavarni en les dépeignant de sa plu
us vive, ces nuits résument la journée, la journée elle-même
nse à sa pensée, on rêve au rêve ; on se moque de tout, de la
l'art, de l'amour des femmes qui sont là et qui se moquent
oquerie ! Philosophie, musique, roman, comédie, peinture
cine, amours, luxe et misère, tout cela vit ensemble, rit ense
and ces intelligences barbues et ces plâtres vivants habil
in sont partis, il reste ici pendant deux jours une odeur de p
cigare, de patchouli et de paradoxe, à asphyxier les bour
ouvre les fenêtres, et tout est dit. » (Passage cité par S
ive, dans son *Étude sur Gavarni*.)

M. Leblanc, le *fidus Achates* au
rque; Laurent-Jan, aux mo
rni; Lassailly; le marquis d
Il passait encore à ces s
connus, des musiciens célèb
nt Gavarni, — le moins mél
« ne connaissant, disait-il, ri
musiciens », — comparait
ne promenade au bord de la m
ui s'envolaient d'un piano;
omme ce grand Godefroy C
hautaine roideur s'humanisait
bonne enfance et de franc plaisir
milieu du salon, le *pont d'amour*.
Il y a eu bien des légendes
qu'on a peintes « échevelées »,
pauvres petites soirées à grogs po
nent, et dont le plus ordinai
composait de jeux innocents
lzac, avec sa grosse naïveté fin
homme de génie, disait : « Mai
ouait plus? si on s'amusait? » U
une mode et une grande récréat
ser des charades, des proverbes
médies, dans lesquelles Henry Mo
cellent comédien de société qu'il
étincelait d'esprit à côté du duc d'
avec un vrai talent d'acteur mo

tués gardent encore la mémoire de deux scèn
la première : un juif qui avait acheté un diama
faux ; et une autre : un bourgeois venant fa
faire son portrait chez un peintre romantiq
séance qui se terminait par une ahurissante a
cution du maire de Strasbourg.

Du plaisir d'esprit, c'était surtout le plaisir
ce salon et du maître de la maison, qui, dev
les prises d'esprit de Balzac et de Laurent-Ja
les duels de leurs paroles, y assistait comme
témoin réservé, et un public qui s'amusait du t
vail des autres. A la fin, par leur bruit, par
veil de la curiosité, par les récits fabuleux,
soirées amenaient à Gavarni tant de demandes
toutes sortes de gens, de banquiers même et
ots du monde de l'argent, que, pour ne bles
ersonne, il se décida à les abandonner et à
ner son salon.

Un moment, ces soirées du samedi, vives
bres, avaient alterné, dans la semaine de
rni, avec des soirées du mercredi, soirées t
nnêtes, dont il laissait faire les honneurs à
ère, et où venaient les femmes de ses amis
elques bas-bleus qu'on recevait alors dans
illeur monde. Ces soirées, qui durèrent p
transformèrent, par un contraste bizarre,
ties de garçons, chacun avec sa chacune,
s'embarquait à quatre heures pour quel

banlieue. On dînait à Saint-Clou
au Petit Pêcheur, — ou bien à A
Laroche, les gargotiers tragiq
ténébreuse au bord de la rivière
étaient le fond des intimes du sa
aient joints quelques amis nou
ll, un éditeur de musique nom
éventailliste Duvelleroy, s'étaien
une *Société philharmonique*, non q
e musique, mais pour rappeler la
ie qui devait régner parmi les soci
e belles après-dînées, que de gai
rni, avec sa petite, « la brune Ad
mme des parties de campagne, d
ortrait dans *Une Faction* hors tou
vec la Mocassine, sa grosse rouge
sse; madame Hercule, le modèle
aux amours burlesques, au bras du
u dernier venu, et en tête l'ivresse far
nprovisant, toujours sur un air d'
lain-chant, des chansons sans queue
riant au sommeil des villages par où

Le père de la demoiselle,
Un monsieur fort bien
En culotte de peau,
Qui voulait tout savoir (1)!

(1) Nous avons trouvé dans les papiers de Gavar
llets d'Ourliac, d'un tour assez drôlatique. Dans

LVII

ne parenthèse. Rien de meilleur
laisir, chez ces hommes de la gé-
30; que leurs amusements *faits*
que rien et pareils à des jeux de
Parfois une friture, arrosée du
qui déteint en bleu sur la nappe,
t toute la dépense, toute la maigre
ient des joies faciles et ne coûtant
t presque innocentes, des joies
n'avaient pas besoin de l'orgie. Et
ulement avec les « gourgandines ».
parlait de l'attrait qu'avaient pour
ces nuits blanches passées avec une
s et honnêtes femmes au faubourg
bois de Boulogne, dans la banlieue,
ies, à *bêtifier*, à rire des cocasseries
, à rire du rire fou de cette made-
ée, qu'on appelait la Grande, et qui
s tard pour Gavarni une si dévouée
.

ne soirée de bourgeois au quatrième et lui promet
urgeois et leur encadrement pour les regarder en
n autre, daté de 1840, il lui écrit : « Vous devriez
ne créature à l'usage des commençants.

Il nous parlait, comme d'un
les jolis de sa vie, d'une journ
chez madame Mélanie Waldor,
mademoiselle Aimée et de Ch
campagne de madame Waldor é
deux chambres louées chez un
pour toute perspective n'avaien
cour et le linge qui y séchait.
y trouvait entre soi si bien, qu'ap
eûné, y avoir dîné, on ne pouvait
n demeurait la nuit à causer, les
ssis sur deux chaises, les femmes s
les s'étaient fait un divan, autou
l'on allongea avec de l'eau que C
ler puiser à la Seine, en usant des
es gamineries et des singeries hab
Armant paillasse roux.

LVIII

En ces années de travail, de co
invention de sujets, de dessins,
nies; en ces années de dettes, de cou
ent, de visites chez les usuriers; en
amours, d'amourettes, de rendez-
orrespondances galantes; vivant à la f

trois existences, le Gavarni des bals et des spectacles trouvait encore du temps au commencement de sa journée ou au milieu de sa nuit, des heures solitaires où il jetait, dans un bout de lettre à un ami, ce qui lui passait par la tête, les pensées originales, singulières, tortillées, biscornues même qui lui affluaient au cerveau, et dont il semble qu'il avait besoin de se vider par l'écriture et l'envoi à la poste, « histoire de philosopher et d'en dire deux ». C'est ainsi qu'il appelle cela quelque part. Ébauches de paradoxes, esquisses d'esthétique, brouillons d'aperçus, élucubrations du penseur qui tourne au rhéteur, bouffonneries sérieuses et graves, style en pantoufles, langue en négligé, jeux d'une imagination à la fois mathématique et fantastique, raisonnements envolés, formules pareilles, pour ainsi dire, à des bulles d'idées, il y a là comme un côté inconnu de l'artiste-écrivain. Voici un de ces curieux documents :

Mon ami,

« *Dans les peintures et dans les livres, l'humanité se voit toujours trop en perspective, comme les maisonnettes dans les paysages. On parle, il est vrai, quelquefois, de l'âme et du cœur, mais d'une façon vague ou obscure. — Ou bien on fait de ces objets*

trop spéciale. — Rien n'est moins sa
égard que les livres de chirurgie
— que comprend-on à ce qu'on appel
main — dans ces représentations
bres, de nerfs, des images cousues
Rien. Si peu de chose, qu'on y
cœur d'un homme du cœur d'
ne à propos des maisons si mal
perturbable dessin géométral
plan, en élévation, en coupe
actement qu'on n'y voit rien.
drait pour ces maisons, co
de l'homme et de son cœ
es deux façons d'expliquer
et le savoir, le perspecti

drais voir le valet, la se
plat de macaroni de la cu
à la salle à manger K, la
e les pots de madame dan
ez les caleçons dans les c
cheminée et le chat sur la
er l'ami à la porte de la
ra.
insi pour autre chose. —
ferait on ne peut pas mie
scènes familières ou aut
solument pittoresques.

ois existences, le Gavarni des bals et co
eles trouvait encore du temps au co
ent de sa journée ou au milieu de sa
ures solitaires où il jetait, dans un
re à un ami, ce qui lui passait par la
sées originales, singulières, tortillées,
s même qui lui affluaient au cerveau,
emble qu'il avait besoin de se vider par
et l'envoi à la poste, « histoire de
r et d'en dire deux ». C'est ainsi qu'il
quelque part. Ébauches de paradoxe
ses d'esthétique, brouillons d'aperçus,
ons du penseur qui tourne au rhéteur,
eries sérieuses et graves, style en panto
ue en négligé, jeux d'une imaginatio
mathématique et fantastique, raisonne
és, formules pareilles, pour ainsi dire,
d'idées, il y a là comme un côté inc
rtiste-écrivain. Voici un de ces curieux
:

MON AMI,

ns les peintures et dans les livres, l'hume
toujours trop en perspective, comme les n
s dans les paysages. On parle, il est v
rois, de l'âme et du cœur, mais d'une fa
obscure. — Ou bien on fait de ces ob

p spéciale. — Rien n'est moins satis…
gard que les livres de chirurgie…
que comprend-on à ce qu'on appelle…
ain — dans ces représentations de…
es, de nerfs, des images cousues…
Rien. Si peu de chose, qu'on y dis…
cœur d'un homme du cœur d'un exp…
à propos des maisons si mal qui…
erturbable dessin géométral verti…
lan, en élévation, en coupe…
tement qu'on n'y voit rien. Il…
rait pour ces maisons, comme…
de l'homme et de son cœur, les,…
s deux façons d'expliquer les…
et le savoir, le perspectif et c…

drais voir le valet, la servante…
plat de macaroni de la cuisinière…
à la salle à manger K, la…
e les pots de madame dans…
z les caleçons dans les ca…
cheminée et le chat sur la g…
per l'ami à la porte de la…
era.
insi pour autre chose. — Un…
e ferait on ne peut pas mieux…
scènes familières ou autres…
bsolument pittoresques.

...ombien il serait amusant et instructif de ...
image bien faite, par exemple, la coupe...
d'une femme prude offensée d'un mot leste...
Mercredi soir.

...e plus souvent, c'était, comme Gavarni...
...isait, au saut du lit que s'envolaient ce...
...ons, pour ainsi dire, des songes de ses...
...apparait à une pensée toute fraîche év...
...inale et reposée, comme les choses ap...
.

...ais laissons la parole à Gavarni lui-m...
cette lettre qu'il adresse au confident...
...e des rêvasseries intimes de son lever...
...e ami : *Petit, petit*, ainsi qu'il appelle...
...ment l'enfant qu'il a vu à Tarbes bien...
...es auparavant, étendu sur un tapis, au...
...horizon des Pyrénées, lisant dans un livre...
...d que lui :

Tu devrais bien faire un article sur tous ces...
...es à jamais inédits que nous composons le...
...en nous rôtissant les jambes devant notre...
feu, bien seuls, bien fermés à toutes les...
...uses préoccupations de chaque jour, — a...
notre porte soit ouverte à la vie réelle. Som...
ingénieux ! Sommes-nous gaillards, tendres,...
forts, faibles, tout ! excepté bêtes, — co...
le redevenons le reste du jour. . . . .

. . . .
. . . .

… que l'on appelle les laveurs de
… les gens dont l'industrie est de la…
…ennent des forges d'orfèvre, pour
— Fais-moi un conte fantastique ;
…dres, — un artisan littéraire qui
…e quelque poète. comme cela,
tout à l'heure, — un superbe
… du monde, — je te le deman…
…nsé et écrit,

La Presse,
Lettre à Old Nick (1),

…épigraphe de l'abbé Galiani,
…e contribue à abâtardir le g…
…ne la liberté de la presse é…
…us ma définition du sublime
tout dire sans être mis à la…
…où il est défendu de rien dire.
…prouvais — mais incontestable…
…nte ans tout le monde était…
et toi.... »

…Émile Forgues. La lettre a été impri…

LIX

En 1839, Gavarni lance cette série dont le succès était tel, qu'on se disputait le *Charivari* aux tables des cafés, qu'il y avait rassemblement à l'étalage de Martinet, et que ce dessinateur, qui sera le Valentin de l'*Illustration*, se levait le matin pour être à la première heure de l'exposition, et pour voir, ainsi qu'il nous le racontait, la nouvelle imagination, le nouveau dessin de celui qu'il regardait comme son maître.

C'est la série, en soixante lithographies, des *Étudiants*, la rieuse et charmante monographie d'un monde disparu, d'un Quartier latin qui n'est plus, tenant et condensant, dans ses légendes et ses images, toute la gaieté, l'indépendance, la libre insouciance de la jeune jeunesse d'alors. Nous y trouvons l'étudiant dans son débraillé pittoresque, l'étudiant à la petite casquette, aux grands cheveux longs, la pipe de terre d'un sou à la bouche, la redingote boutonnée par le bouton d'en haut pour cacher l'absence de gilet, la chemise bouffant et retombant sur le large pantalon à la cosaque où s'enfoncent ses mains; l'étudiant du temps, un État dans l'État, l'avenir en

l'opinion publique du parterre
rdre d'enfants terribles qui avait
livre d'or, ses cafés, ses hôtels
religion révélée par Béranger ;
aro, romantique, et de tous les
ent vingt ans, présent à
émeutes ; l'étudiant qui inven
« girafe en calèche » ; l'étudiant
mi personnel des sergents de
ui vendait son cor de chasse pour
Opéra.

t et la grisette, cette autre
e la race parisienne, la fem
, qui aimait pour un tart
s, un peu d'amour qu'on lui
du dimanche. Car ils ne
l'autre : c'étaient deux exist
as dessous dans ce *trivia*
les sept arts libéraux, dans les
paradis de la Misère et
ce !

entrons avec Gavarni dans cette
ces ménages, dans ces
sur une ficelle, une écon
tte chambre qui a au m
une tête de mort, un Code
tes pour marques, des pist
c, des pipes, et, dans un

poêle qui n'est guère chauffé l'hiver que par lettres de l'ancienne, brûlées par la nouvelle m tresse : pauvre et joyeux logis, d'où tombent dessus la gouttière, quand se rencontrent le dez-vous de la maîtresse et l'envoi de la pens ces hâtives et plantureuses commandes :

— M'ame Perpignan!... M'ame Perpignan Deux douzaines, une bouteille, deux pains, un champignons, une pomme sautée et deux ci res... des quatre sous! Rondement!...

Logis où la grisette, presque toujours em nagée, installée dans la tenue de son chez e en bonnet, en tablier, empêche, avec ses gai de pinson, le travail de l'étudiant enchanté flâner, et partage, dix mois de l'année, avec « seigneur », une heureuse paresse et la triste des jours sans le sou, quand c'est bal le soir Prado ou à la Grande Chaumière. Bonne, na et crédule créature, que l'étudiant, sans pitié d ses gaietés, s'amuse à effrayer avec le squele accroché à son mur.

— Tu ne la connais pas?... Eugénie? l'ancien à Badinguet (1)?... Une belle blonde qui aim tant les meringues et qui faisait tant sa tête.....

(1) Cette légende a son intérêt pour les chercheurs de l'ori des mots. Elle donne l'acte de naissance de ce nom de Bading qui depuis eut une si grande fortune politique. Gavarni l'avait briqué avec le nom de Badingo, un ami qu'il avait dans les Lan

...dinguet l'a fait monter pour trente...

...'est vrai!
...n, va! c'est un tambour de la garde...
... bête! tu ne vois donc pas que c'es...

...? ni vous déroule tous les tableaux...
...és, tous les aspects, toutes les scèn...
...istences. Il vous en donne le décor...
...il fait passer sous vos yeux ces tr...
...t les monts-de-piété où s'échangent l...
...s de la déception; ces portes d'amphi...
...e pas desquelles les maîtresses font des...
...rs amants en tabliers d'internes, pou...
...été un cadavre au lieu du mantelet a...
... fonds de rues lointaines où deux le...
...tant le pavé, philosophent sur...
...nirs;

— Eh! mon cher, ne te plains pas! tu s...
...cin, je serai procureur du Roi; quand...
...rcé d'avoir du talent, je serai forcé d...
...œurs, c'est ça qui sera dur!

Enfin Gavarni nous promène par ces...
...qui sont, dans son Œuvre, la coupe rév...
...la confession des secrets d'une maison, ...
...dors d'hôtels garnis où les paires d...
...voisinent avec les paires de bottes, o...
...porte entre-baillée, une tête d'homme...

poêle qui n'est guère chauffé l'hiver que par les lettres de l'*ancienne*, brûlées par la nouvelle maîtresse : pauvre et joyeux logis, d'où tombent pardessus la gouttière, quand se rencontrent le rendez-vous de la maitresse et l'envoi de la pension, ces hâtives et plantureuses commandes :

— M'ame Perpignan!... M'ame Perpignan!... Deux douzaines, une bouteille, deux pains, un filet champignons, une pomme sautée et deux cigares... des quatre sous! Rondement!...

Logis où la grisette, presque toujours emménagée, installée dans la tenue de son chez elle, en bonnet, en tablier, empêche, avec ses gaietés de pinson, le travail de l'étudiant enchanté de flâner, et partage, dix mois de l'année, avec son « seigneur », une heureuse paresse et la tristesse des jours sans le sou, quand c'est bal le soir au Prado ou à la Grande Chaumière. Bonne, naïve et crédule créature, que l'étudiant, sans pitié dans ses gaietés, s'amuse à effrayer avec le squelette accroché à son mur.

— Tu ne la connais pas?... Eugénie? l'ancienne à Badinguet (1)?... Une belle blonde qui aimait tant les meringues et qui faisait tant sa tête.....

(1) Cette légende a son intérêt pour les chercheurs de l'origine des mots. Elle donne l'acte de naissance de ce nom de Badinguet, qui depuis eut une si grande fortune politique. Gavarni l'avait fabriqué avec le nom de Badingo, un ami qu'il avait dans les Landes.

Oui, Badinguet l'a fait monter pour trente-six francs.

— Si c'est vrai!

— Non, va! c'est un tambour de la garde nationale... bête! tu ne vois donc pas que c'est un homme?

Gavarni vous déroule tous les tableaux, tous les côtés, tous les aspects, toutes les scènes de ces existences. Il vous en donne le décor, la localité; il fait passer sous vos yeux ces trottoirs devant les monts-de-piété où s'échangent les dialogues de la déception; ces portes d'amphithéâtre sur le pas desquelles les maîtresses font des scènes à leurs amants en tabliers d'internes, pour avoir acheté un cadavre au lieu du mantelet promis; ces fonds de rues lointaines où deux amis, en battant le pavé, philosophent sur leurs deux avenirs :

— Eh! mon cher, ne te plains pas! tu seras médecin, je serai procureur du Roi; quand tu seras forcé d'avoir du talent, je serai forcé d'avoir des mœurs, c'est ça qui sera dur!

Enfin Gavarni nous promène par ces corridors qui sont, dans son Œuvre, la coupe révélatrice et la confession des secrets d'une maison, ces corridors d'hôtels garnis où les paires de bottines voisinent avec les paires de bottes, où, par une porte entre-bâillée, une tête d'homme jette à un

camarade qui frappe : — *Non bis in idem!* où les trous de serrure permettent de voir, le lendemain d'un mariage, la mariée, près de son époux qui dort, fumant un bout de cigare. Vie de débine et de bonne humeur, d'ivresses à bon marché, d'amours légères, de liaisons passagères, que termine si bien cette légende d'un étudiant, le pied sur la malle qu'il boucle pour le départ des vacances :

— Adieu, mon bonhomme! je te laisse ma pipe et ma femme..... t'auras bien soin de ma pipe!

LX

Bien inférieure à cette série des *Étudiants,* était la série que Gavarni avait consacrée l'année précédente aux *Artistes,* et où il n'avait guère apporté que l'esprit courant du rapin et le comique déjà connu de la vie de l'atelier. Cette suite est cependant intéressante au point de vue des sentiments de l'homme, en ce qu'il met dans la bouche des *Chevelus* et des *Chapeaux pointus* un peu du mépris qui perce dans vingt endroits de ses journaux et de ses ébauches littéraires, de ce mépris qui lui inspirera plus tard la formidable légende :

— Les bourgeois... un vénérable troupeau de muffes!

Gavarni n'a pas connu la bourgeoisie saine et pure; les hasards de sa vie l'ont mis en rapport avec l'autre : la petite bourgeoisie corrompue; et il avait gardé de celle-ci des souvenirs qui se répandaient souvent au dehors de lui, avec de l'indignation encore chaude et un esprit de parti englobant toute la caste. Il nous racontait toutes les vilenies, les compromis honteux dont il avait été le témoin, les infamies qu'il avait traversées, et dont certaines de ses lithographies étaient des fragments d'histoire; il nous parlait d'un mari fermant les yeux sur sa liaison avec sa femme, et se payant grassement de sa complaisance en se faisant son homme d'affaires, un homme d'affaires auprès duquel les intendants du dix-huitième siècle étaient des naïfs. Et combien d'autres récits de ce genre! Un jour il nous peignait, à la Balzac, une maison bourgeoise qu'il avait étudiée pendant sa retraite à Saint-Ouen. Le mari était un usurier, le plus redoutable fripon sous des apparences bonasses, — « une tête de lapin où il y avait du serpent ». — La propriété d'un journal qu'il avait étranglé était tombée entre ses mains; il lui fallait un rédacteur en chef qu'il ne payât pas; il avait fait lier une intrigue épistolaire par sa femme avec un ami de Gavarni, et tous trois vivaient en-

semble, en pleine banlieue, l'ami de Gavarni dans une vieille robe de chambre du maître du logis. Une maison de campagne, qui semblait toute pleine de l'innocence des petites fêtes hourgeoises et des joies honnêtes d'honorables commerçants en villégiature, mais où la fille de la maison, qui avait seize ans et qui en paraissait douze, tant elle était petite, était condamnée, par la jalousie de sa mère, à porter des pantalons d'enfant, à sauter à la corde et à être fouettée le soir quand elle avait parlé, dans la journée, à l'ami de Gavarni.

LXI

En cette année 1839, Gavarni était douloureusement touché par le dénoûment d'un grand drame judiciaire dans lequel l'accusé se trouvait être un écrivain et un journaliste qui avait été de ses amis, Peytel, condamné à la peine de mort par la cour d'assises de l'Ain, dans l'audience du 30 août. Gavarni, après un premier voyage à Bourg (1), y retournait une seconde fois et rece-

(1) A ce premier voyage à Bourg se rapporte une curieuse lettre sur le midi de la France, adressée à M. Tronquoy, et que nous donnons ici :

vait du condamné, le bras noué autour de son cou, et la bouche collée à son oreille, une confession

« 27 *août à bord de* l'Aigle, *sur le Rhône.*

« Je voulais vous écrire de Marseille, mon bon ami, mais j'y suis resté très-peu d'heures, et je n'ai pas eu seulement le temps d'y dormir. — Je devais me rembarquer à deux heures du matin...

Ma malle était au chemin de fer de Nîmes, et j'ai perdu deux jours à courir après mes chemises; — sans Monsieur mon nom, gravé sur la plaque, je n'aurais peut-être jamais retrouvé mon bagage, mais le Charivari *a des abonnés à Beaucaire.*

Les eaux du Rhône que nous remontons sont très-basses, et nous sommes engravés à chaque instant. — On parle de trois ou quatre jours pour arriver à Lyon (et nous étions venus de Lyon à Beaucaire en un jour!). Mon retour à Paris sera donc retardé de tous ces retards; — prévenez-en ma mère, à qui j'ai écrit de Marseille que je retournerais de suite — pour qu'elle ne soit pas inquiète. Allez lui demander quelquefois à dîner avec votre femme.

Je ne connaissais pas cette partie du midi de la France. — J'avais vu l'autre. on m'avait fort vanté celle-ci; — mais on vante tant de choses! Ce voyage sur le Rhône est le plus beau qui se puisse faire, Marseille est éblouissante. Je ne saurais vous donner une idée du caractère de cette ville, de ses maisons, de ses rues, de sa population surtout. On parle de Marseille comme d'une belle grande ville, riche, peuplée, bien alignée, bien Paris; *sous ce rapport, les grandes villes sont assez insignifiantes pour nous, et Marseille comme les autres, pour un Parisien. — Il y a donc trois ou quatre places, trois ou quatre quais, trois ou quatre rues, trois ou quatre boutiques qui font l'ébahissement des provinciaux provençaux. — Ce qui est admirable à Marseille, c'est ce dont on ne parle pas. — La première chose que je fais en arrivant dans une ville, c'est de ne pas regarder ce qu'on m'a dit d'y voir: de laisser de côté la grande rue, la grande place, — et de courir dans les faubourgs, dans les petits quartiers. — Toutes les villes tendent à se ressembler, et c'est par les* grandes rues *qu'elles commencent. Donc ce qu'il y a de laid à Marseille est admirable. — C'est beau comme l'Orient de Decamps.*

Et Arles! la ville des belles femmes, — elles sont belles et jolies que c'est une bénédiction! — et coquettes! J'étais à Arles dimanche, j'ai vu ces chères amours en grande tenue. Je les ai vues, dimanche

qui changeait absolument la nature du crime (1).

Le pourvoi en cassation était rejeté le 10 octobre. Quelques jours après, M. Teste, alors ministre de la justice, remettait au Roi un mémoire de Gavarni contenant l'historique de l'homme, des particularités de sa vie et de l'affaire, racontant enfin la confession à lui faite par le condamné dans la prison de Bourg.

aussi, à Tarascon et à Beaucaire, où j'ai passé une grande partie de la journée. — Toutes ces jolies femmes étaient dans les rues par ribambelles, à l'ombre sous de larges toiles tendues d'une maison à l'autre. — Je les ai vues à l'église ou assises et causant entre elles sur les marches des logis, derrière de grands rideaux. (Par ici toutes les portes ont des portières en toile à ramages ou à carreaux, ce qui donne aux intérieurs un air étrange et mystérieux.) — Quant aux hommes, ils sont d'un autre côté, passant leur dimanche à jouer sur une fournaise avec des boules de fer et à crier comme des paons. — Je ne m'expliquais pas comment cette foule d'imbéciles pouvait se résigner à jouer ainsi aux boules dans la poussière au lieu d'aller baiser les genoux de ces adorables femmes. — Quand on voit les femmes d'Arles, on ne comprend pas comment il peut y avoir en même temps des cartes, des billards et des boules à Arles, — autre chose que de l'amour, le dimanche surtout, puisqu'on a toute la journée.

Je ne sais trop si vous pourrez lire ce griffonnage tremblé, que je vois tout trouble (nous avons une machine qui broute *fort). — Adieu : à Paris, je vous parlerai de Marseille et du Rhône, — je vous dirai de tout cela de si belles choses que vous irez les voir l'an prochain.* »

G.

« *L'affaire de mon pauvre ami Peytel, pour laquelle je vais à Bourg de ce pas, — a commencé hier : — je suis fort inquiet — et j'arriverai trop tard.*

Dans une autre lettre écrite de Marseille, à Forgues, Gavarni dit : « *Il y pue, on y crie de la plus bruyante façon, on y mange des tripes à l'oignon ; mais que c'est beau !* »

(1) *Une voiture de masques ;* Dentu, 1856.

Au mémoire était jointe une lettre arrivée d'une manière assez singulière à Gavarni, et dans laquelle Peytel, parlant de lui à la troisième personne, faisait ainsi la demande d'un poison.

« Il le prie de lui faire parvenir de l'opium en quantité suffisante pour produire un *effet complet dans une heure et demie au plus;* il n'en fera usage que lorsque *tout espoir sera perdu*, lorsqu'on viendra lui mettre la camisole, ce qui aura lieu seulement *deux heures avant,* attendu qu'il ne *sera prévenu que deux heures avant.* — Pour lui faire tenir cet opium, ou *toute autre matière produisant le même effet,* il faut lui envoyer de suite *une Bible* (*il n'en a pas*); cette Bible sera reliée à la Bradel; le carton de la couverture sera entaillé dans divers endroits, recouvert d'un carton mince pour empêcher de sentir les cavités, et ces cavités seront remplies de la matière, qui devra être solide et non liquide comme on le voit. Ceci est pressé, car il a encore la possibilité de recevoir quelque chose comme une Bible, mais rien autre, et il peut arriver qu'on lui retire cette possibilité. — Pour ne compromettre personne, il laissera un écrit portant ces mots : « Étant à la prison de Bel..., je me suis fait apporter une boîte de pharmacie, j'ai pris dedans ce qui m'a servi et je l'ai toujours porté sur moi; cela était de la baudruche qui semblait retenir un taffetas

sur des cors que j'ai aux pieds, et, par ce moyen, on ne l'a pas vu. » — Et, en effet, le malheureux a aux pieds du taffetas retenu par la baudruche. — La couverture et le livre même seront brûlés, attendu qu'on lui fait du feu *une fois* par jour pendant deux heures. — *Il promet de n'en faire usage qu'au dernier moment. Ce sera un vrai service à lui rendre, car il ne servira pas de spectacle à tout un pays, et quel spectacle!...*

Cette lettre cachetée était remise avec cette suscription, de la main de Gavarni : *Dernier billet du pauvre condamné, pour le Roi, le Roi seul.*

Il n'y eut pas décision au conseil des ministres sur le recours en grâce. Le soir, Gavarni reçut des mains de M. Teste la lettre de Peytel, recachetée du cachet du Roi, avec ces mots que nous avons lus sur l'enveloppe : *Fidèlement recacheté, L. P.* « Le Roi, — écrivait madame d'Abrantès, avait été préoccupé pendant quarante-huit heures au point de n'en plus manger ni dormir. Enfin, il avait fini par demeurer persuadé que Peytel avait tué sa femme « avec préméditation ». Et chaque jour, Gavarni ouvrait le journal avec de la terreur et une anxieuse curiosité. Il n'y trouvait pas la nouvelle de l'exécution. Sept jours, — sept mortels jours, — s'écoulaient ainsi. Enfin, le 30 octobre, Gavarni éprouvait un profond désespoir, comprenant seulement que, par ce long retard,

Louis-Philippe avait voulu, en sa miséricorde, laisser au condamné, à l'auteur de la *Physiologie de la Poire*, le temps de mourir, à l'ami, le temps de l'y aider.

LXII

Dans la biographie de Gavarni, cette triste affaire a un autre intérêt que celui qui se rattache à Peytel. Le dessinateur jusque-là n'avait fait qu'entrevoir Balzac. Ce procès les met en rapport et en connaissance intime, et nous vaut un curieux et bizarre portrait du grand romancier moderne.

Au moment du procès, Gavarni était en froid avec Balzac. Curmer venait trouver Gavarni et lui disait que Balzac avait la tête pleine de choses pour la défense de l'accusé ; bref, les réconciliait. Et voilà les deux grands peintres de Paris partis en chaise de poste pour Bourg.

Au premier relais, Balzac, avec sa vanité enfantine, commençait à dire au postillon : « Menez-nous vite; monsieur qui est là gagne cinquante francs par jour et moi cent... Vous comprenez ce que chaque heure de retard nous fait perdre. » Et à chaque relais il augmentait le chiffre de ce qu'ils gagnaient tous les deux.

« Balzac est tout là », disait Gavarni, qui nous

racontait ainsi l'impression qu'il avait éprouvée la première fois qu'il l'avait vu. C'était à la *Mode :* il vit un petit homme gros, avec de très-jolis yeux noirs, un nez retroussé et un petit peu cassé, parlant beaucoup et très-fort. Il le prit pour un commis en librairie : c'était Balzac. Et là-dessus : « Tenez, pour le peindre, l'homme c'était ça ! » — Et se mettant à couper dans une carte un corps qui, par derrière, n'était qu'une ligne droite avec un ressaut aux mollets, et, devant, faisant la moitié d'un as de pique : « Le voilà ! » Il ajouta : « Balzac ! indécrottable ! ouvrant de grands yeux à tout ce qu'on lui disait, en même temps naïf et étonneur des gens par des connaissances qu'il n'avait pas; voyant un tas de bois dans la rue, vous disant : Il y a cinq minutes qu'il y une contravention de tant, et ce n'était pas vrai ! Sale, malpropre, portant des gilets blancs ridicules, achetant, quai Lepelletier, dans des allées, des chapeaux de maçon avec un fond de lustrine bleue. Je lui dis un jour : — Ah çà, Balzac, pourquoi n'avez-vous pas un ami? — Un ami? — Oui, un de ces bourgeois bêtes et affectueux, comme on en trouve, qui vous laverait les mains, qui vous mettrait votre cravate, enfin qui prendrait de vous le soin que vous n'avez pas le temps...? — Ah ! s'écria Balzac, un ami comme cela, je le ferais passer à la postérité !... Mangeant d'une façon

terrible, comme un porc. Indigestionné, le ventre ballonné de boustifaille et quasi fou, il se couchait. A minuit, il se faisait réveiller par son domestique, prenait du café, et couvrait matériellement du papier pendant deux heures. Alors, alors seulement commençait le vrai travail... Car, je vous le répète, dans la vie privée, il était bête et ignare. Il semblait qu'il se fît en lui un phénomène singulier lorsqu'il travaillait, et que, concentré sur un point, par intuition, il se rappelât toutes choses, même les plus ignorées... — Du somnambulisme de génie, » reprit l'un de nous.

L'appréciation de l'homme, de l'individu, du particulier, est-elle absolument juste? Les admirateurs de l'immortel romancier de mœurs auront bien de la peine à l'admettre, et cependant Gavarni était sincère, sans amertume, sans jalousie contre Balzac, au talent duquel une page d'un de ses journaux rend ce large hommage :

Balzac a fait de belles choses, on ne pourra guère pousser plus loin la vigueur de l'analyse. Son œuvre, composé d'imagination et d'intuition, est une grande œuvre.

Entre Balzac et Gavarni, la dernière entrevue devait être, dans la gare de Versailles, un triste échange de mots, par-dessus la barrière séparant les premières des troisièmes : « Eh bien, nous voilà tous les deux, — lui dit Balzac, — vous,

vous êtes criblé de dettes! moi, je suis obligé de prendre les troisièmes!... J'en parlais ce matin au ministre... »

LXIII

Dans une série intitulée *l'Éloquence de la chair,* on rencontre des planches représentant des leçons de bâton et de savate. Scènes intéressantes, qui sont la révélation d'un des goûts de cette génération de 1830, où les hommes de lettres et les artistes, épris de la force physique, amoureux des aventures brutales, étaient gagnés, à l'imitation de lord Seymour, au plaisir de *se cogner* avec le populaire. Rappelons-nous-le : ce fut sous le règne de Louis-Philippe que la leçon de *l'Adresse française,* c'est-à-dire « de la savate », entra pour la première fois dans l'éducation des princes du sang. Singulières années, où se mêlaient à des tendances élégiaques dans les esprits et les talents romantiques, des appétits d'athlétisme; où l'on voyait des poètes recommencer les pugilats dans la rue de Géricault.

Un jour, l'auteur d'*Albertus* nous faisait un spirituel récit de la culture et du développement général du muscle en ces années. Pour lui, une

grande leçon avait été de voir, à Montfaucon, des chiens nourris de soupe, — avachis, sans aboi et sans crocs; et, à côté de ceux-ci, d'autres chiens nourris de viande, — des dévorants, des furieux, des lions ceux-là! Le poète s'était mis au régime des derniers, et il était deveuu fort à casser les dynamomètres des Champs-Élysées ainsi que les messieurs en blouse qui ne lui laissaient pas tout le trottoir.

Ce goût du déploiement de la force, des exercices violents et colères du corps, Gavarni, svelte, élancé, nerveux, l'eut comme les autres. Il fut, en descendant de Montmartre, pour les chercheurs de querelles, un redoutable adversaire, et Feydeau nous racontait qu'un jour, dans la rue des Martyrs, occupé à lire un journal et brutalement heurté par un ouvrier, il l'avait envoyé rouler dans le ruisseau; des camarades sortant d'une allée et ayant voulu manger du bourgeois, il avait luxé les deux poignets du premier qui s'était avancé pour le boxer. D'ailleurs il avait derrière lui de sérieuses études de boxe, de canne et de bâton. Après avoir fréquenté, en 1829 et en 1830, la salle d'un nommé Gobine, il est, de 1839 à 1843, un élève assidu du fameux *Michel Pisseux*, auquel il a assuré une sorte d'immortalité par cette terrible réclame sur un mur de fond d'une de ses lithographies : « *Rue Buffaut*, 10, *Michel*

(*dit Pisseux*), maître de danse, entrepreneur *de tournées, roulées, suées, brûlées, trempées, tripotées, trépignées*, tient magasin de gifles, calottes, gnions, torgnioles et poche-œil (bon teint), tient tour de reins, coups de trique et coups de pied n'importe où, et renfoncements soignés. »

D'autres lithographies de l'élève montrent le maître, le petit homme trapu à la mouche noire, donnant la leçon dans sa salle, avec cette parole colorée, revivante au bas de la pierre, dans cette légende :

— Asseyons-nous commodément, et attention! N'oublions pas que la canne doit vous couvrir son homme de la tête aux pieds, habit, veste et culotte. Il pleut des coups? Bon! Le pareur est un môsieu habillé de bois...

Un détail curieux sur ces leçons. L'esprit théorique de Gavarni jeta à cette époque, en tête d'un cahier de mathématiques, une espèce de traité raisonné, et illustré de petites académies à la plume, dessinant dans des lignes de points le mouvement des bras, la marche des jambes, le pivotement sur les pieds, tout le jeu du corps développé par le chausson et par le bâton.

En marge de deux de ces figurines lançant un coup de poing, nous lisons : *Principes des mouvements de l'homme relatifs à la peinture ; ceci serait un ouvrage neuf.*

LXIV

Et toujours de l'amour, de l'amour se mêlant et s'entre-croisant avec d'autres amours! Des premiers baisers courant sur une créature nue jusqu'aux hanches dans une tunique de mousseline, et dont les seins roses flottaient sous des plis transparents : une reine de théâtre; — du parfait sentiment avec une pauvre fille : une grisette; et, par-ci par-là, sous les lèvres de l'amoureux, — *des joues de jeunes filles qu'il dit sentir encore la bouillie et déjà la fleur d'oranger.* Enfin une aventure, une aventure avec une femme du grand monde, rencontrée un jour de pluie dans un omnibus, — oui, dans un omnibus; — une charmante voisine d'un moment, gantée comme un ange, avec un cou long, que le souffle de Gavarni caressait, en faisant envoler les cheveux follets de sa nuque. Elle descendait. Il la suivait, et il l'attaquait dans les rues du faubourg Saint-Germain avec une de ces causeries rieuses, spirituelles, poliment audacieuses, respectueusement enthousiastes, dont les hommes à femmes ont le secret à Paris. Il la quittait fort intrigué et ne sachant rien de la femme ni des dispositions de

son cœur. Et il jetait sur son journal en rentrant : — « Écrira-t-elle? »

La dame tardait à écrire. De la conversation, Gavarni avait retenu que le mari, en parfait légitimiste du temps, était abonné au *Charivari*. Pour se rappeler à elle, il eut la jolie fantaisie de faire insérer dans le journal cet article :

OMNIBUS.

« Un de ces soirs, le diable, après avoir corrigé dans quelque imprimerie la trente-septième édition de ses Mémoires par M. Frédéric Soulié, grimpa, pour se distraire, sur le marchepied d'un omnibus. Un aigre coup sonna, et l'aiguille de fer dut marquer sur le cadran un voyageur nouveau : c'était le conducteur stupéfait. Lui-même, il venait de donner six sous au diable, et se laissait conduire.

« La casquette sur le coin de l'œil, Satan regarda donc les piétons d'une manière attentive. Il avisa bientôt dans la foule un homme à gants frais. C'était Michel, une manière de poète. Celui-ci mordait nonchalamment la pomme de sa canne en comptant les pavés du trottoir au bout de ses bottes vernies. Satan fit un signe, et Michel monta. Le diable avait une idée.

« A quatre pas de là, il aperçut une belle dame

et fit un autre signe. La belle dame monta. Il pleuvait.

« Ceci fait, Satan prit lestement, à droite, à gauche, ce qu'il put trouver en voyageurs de plus épais, de plus mal plaisants. Après avoir entassé bourgeois sur bourgeois dans son coche et crié : « Complet! » il tira, sous les jambes d'un électeur éligible, le petit tabouret pour s'asseoir. Ici l'ange déchu se prit à sourire, tout en faisant avec son ongle un trou dans un parchemin. Les yeux rouges de l'omnibus flamboyèrent alors, et les chevaux hennirent.

« A l'autre bout de Paris, la voiture s'arrêta ; la belle dame descendit d'abord, Michel ensuite, et tous deux se perdirent dans l'ombre d'une rue déserte. La voiture repartit... vers la barrière d'Enfer, sans doute.

« Nos voyageurs causèrent... »

Dans le récit du *Charivari*, il y avait un rendez-vous donné par la belle dame à Michel. Mais, au jour de ce rendez-vous, Michel ne trouvait qu'un petit garçon assez malpropre qui lui remettait un billet armorié ainsi conçu :

« Un des plus doux plaisirs d'une femme est de faire un regret. »

Et le rédacteur Michel Gavarni ajoutait : « Michel ne saura peut-être jamais que cette petite écriture, si « comme il faut », était celle de la

duchesse de Marqueray, une des plus spirituelles et des plus élégantes femmes de Paris. Elle aurait été la plus jolie du monde... si elle n'avait eu le malheur de perdre un œil étant tout enfant. La duchesse est borgne du côté droit; mais elle a le profil délicieux. Or, Michel était placé à gauche dans la voiture. »

LXV

La dame du faubourg Saint-Germain voulut-elle prouver à l'auteur qu'elle avait un œil droit tout pareil à son œil gauche? Nous ne savons. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'article du *Charivari* la décida à écrire à Gavarni, ou plutôt au poète Michel.

Alors commença ce roman d'amour et de métaphysique sentimentale, si bien analysé, si finement raconté par M. Sainte-Beuve dans la sympathique étude consacrée par lui au dessinateur, et où il donne de longs extraits de la correspondance (1).

(1) GAVARNI, *Nouveaux lundis*, vol. VI. Nous extrayons de cette correspondance quelques passages qui pourront en donner une idée au lecteur :

« *Soyez confiante. Je suis de si bonne foi! ce que je veux de vous c'est vous-même. Que me fait le reste? Il y a dans vos lettres un ton*

C'est donc un roman épistolaire, où l'amour de l'écrivain avait affaire à une femme lymphatique, triste de l'ennui d'une grande existence vide, dé-

de hauteur dont je ne songe pas à être blessé, car il est adorable, — Ce que je penserai de vous ? — Je ne sais. — Vous le verrez, dites-vous. — Eh bien, vous le verrez. — Ce que vous êtes ? — La femme ravissante que j'ai vue! n'est-ce pas ? que j'ai mal vue! que j'ai devinée!...

Vous avez été au quai d'Orsay lundi! Moi, j'ai recherché tout seul les rues que nous avions parcourues ensemble; j'ai étudié ce cher quartier; j'ai cherché, cherché, trouvé presque. Tout cela est oublié aujourd'hui. Je n'ai questionné personne, ne craignez rien! Avez-vous lu Voltaire? Je m'inspirais de l'intelligence de Zadig, qui, pour trouver la trace de je ne sais plus quel prince ou quelle princesse, — à cheval, je crois, ne demandait rien aux gens et cherchait dans les choses.

Votre instinct, c'est le meilleur de vous. La pensée d'une jolie femme n'a jamais rien de mieux à faire que de s'humilier devant son instinct.

Vous ne pouvez pas m'aimer encore, parce que vous êtes une femme, et que les femmes n'aiment pas ainsi pour un oui. pour un non. Il faut à leur tendresse une garantie, une consécration, Il leur faut le temps. Elles n'aiment pas tout de suite; elles aiment plus tard, — beaucoup trop peut-être. Vous ne m'aimez pas. Il n'y aura pas de bonheur pour vous dans ce petit voyage que nous pouvons faire ensemble; mais il y aura, j'en suis certain, du plaisir. Le plaisir de me savoir heureux.

Je voudrais faire de l'amour un autre monde où rien ne fût de celui-ci. J'ai des horreurs profondes pour les formes, pour les considérations de tous les jours. A force de remuer les choses, dans la pensée, elles changent de valeur, et on éprouve cette lassitude de l'intelligence qui ne la fait se reposer que dans le paradoxe; et il arrive que parfois le distingué *vous devient si commun, l'esprit vous paraît si bête, et qu'enfin tout ce qu'on préconise vous est si peu, qu'on irait volontiers boire au cabaret avec des charbonniers pour trouver quelque distinction.*

Marie, je n'ai pas tout vu, quoique je sois fort curieux; je n'ai pas tout analysé, je n'ai pas tout nié, Dieu merci! Vous dites que je sais

vote à la façon d'une paroissienne de Saint-Thomas d'Aquin, assidue au sermon du prédicateur en vogue et liseuse du roman du jour, quintessenciée, précieuse, se servant de grands mots empruntés à des livres sérieux, préoccupée avant tout d'un certain idéal de la distinction, offensée du désir d'un homme comme d'une inconvenance, faisant intervenir à tout moment un grand diable d'ange gardien que Gavarni aurait voulu *plumer tout vif;* au fond tourmentée par une curiosité intermittente, par l'appétit de l'inconnu, du défendu; une femme de son temps et de son faubourg, de laquelle M. Sainte-Beuve a dit très-justement qu'elle avait, avec des restes d'Elvire, des commencements de Lélia.

Avec une telle femme, le métier n'était pas facile. Il fallait chaque jour l'arracher à ses hésitations, à ses incertitudes, à ses scrupules, couper ses interminables raisonnements par des para-

plus que vous. Je suis pourtant fort ignorant, mais voici ce que je sais et comment je sais. J'ai pour raison une sorte d'oiseau qui peut voler haut et voir de loin. Quands les religions et les intérêts de ce monde si nombreux, si divers, criaient autour de moi à me rendre sourd, dans ces rues tortueuses de cette vie de nos jours, dans les corridors de cette Babel où nous sommes, j'envoyais l'oiseau dans quelque point de l'espace, d'où il pût voir tout ce qui se fait, tout ce qui s'est fait, dit, édifié, détruit, refait, redit depuis qu'on agit et qu'on parle en ce monde, et l'oiseau revenait me dire : « Les sociétés sont folles, partout Dieu n'est et n'a été que l'enseigne d'une boutique, la morale n'est qu'un comptoir; le bien et le mal sont des faits : le devoir est une mesure. »

doxes amusants, arrêter, enrayer son perpétuel épilogage sur les manières d'aimer. Il fallait joliment plaisanter la hauteur de ton que la dame prenait parfois avec l'amant roturier. Il fallait l'enlever à ses préjugés, la guérir du *faux distingué* de son monde, apprivoiser ses effarouchements et ses peurs d'un manque de respect. Il fallait à tout moment la rassurer sur la moindre faveur accordée, et faire taire ses légers mais loquaces remords: traiter et amollir la résistance de sa vertu par toutes les adresses de la pensée et de la phrase. Il fallait surtout la relever de sa tristesse, de la mélancolie prise dans un mauvais roman. Il fallait distraire, impressionner cette âme seule et ennuyée, renouer chaque semaine le fil cassé de la relation, et d'une aimable querelle faire sortir un raccommodement; la dominer par de l'imprévu, par l'originalité d'une cour qui, à propos d'amour, mettait aux pieds de cette femme les conceptions, les improvisations, les rêves, les hautes fantaisies de la philosophie de Michel. Délicatesse, tendresse, poésie, bel esprit, raillerie, badinage, des phrases sachant le chemin de la vanité féminine, des images chatouillantes, l'éloquence, l'émotion même, tout ce qu'a souligné et fait ressortir notre ami, dans cette correspondance, nous montrent dans Gavarni un charmant écrivain d'amour. Et nous voulons ici,

pour notre part, donner la dernière lettre et le dernier mot du roman :

« *Je viens de relire, une à une, ces quelques lettres si pleines de je ne sais quel esprit faux et railleur, — ces billets doux si méchants, mais quelquefois si tendres.*

Puis de doux regrets me sont venus.

Puis il m'est venu une idée souriante et vague, — un désir de malade, — un besoin indiscret peut-être, mais si impérieux que j'y cède, une envie d'ajouter, après deux ans, un mot de souvenir, — un reproche tout bas, — une phrase de plus à ce mystérieux entretien, un post-scriptum *à ces billets perdus ou brûlés, — oubliés sans doute.*

Moi qui n'ai rien brûlé, rien oublié.

Tenez, voici une nouvelle page pour ce gentil roman par la poste que nous faisons tous deux et que vous avez fermé, — qui sait pourquoi? Voici qu'il se rouvrira, — si vous voulez.

Si vous voulez croire à tout ce que j'éprouverais de plaisir aujourd'hui à apprendre de vous que vous n'êtes point morte — et que vous vous souvenez de moi. »

LXVI

L'écrivain d'amour, affirmons-le, est encore plus *lui* dans d'autres lettres d'amour. Dans cette correspondance avec cette femme du faubourg Saint-Germain, le style naturel de Gavarni est quelquefois gêné par la dame : il devient guindé, il cherche une espèce d'ennoblissement dans un mauvais romantisme à la castillane, dans une phraséologie de cape et d'épée. Qu'elles sont autres, les lettres qu'il n'adresse pas à des grandes dames! Comme dans ces libres épîtres il se joue! Comme il écrit à l'aise! Comme il est sûr de lui-même! Quelle phrase coulante! Quels détours enlaçants! Comme il sait les mots qui s'emparent de la femme, comme il sait bien la caresser à la place même où elle aime à l'être, comme il se fait humblement esclave, comme il paraît adorer dans ses liaisons les plus éphémères, comme il l'étourdit et comme il la trouble, comme il la rend incertaine et hésitante sous l'alambiquage voulu et travaillé de sa prose, et comme des paradoxes font bien disparaître de la faute charmante l'idée d'une faute! Comme son désir se fait petit, puis grandit, grandit, grandit, grandit toujours!

En même temps, il n'a pas de hâte et ne brusque rien. On dirait que ses correspondances amoureuses ont la séduction doucement et perfidement enveloppante de ces promenades d'amoureux qu'on voit, bras dessus bras dessous, et où la femme va où veut l'homme, désarmée, entraînée, vaincue malgré elle, par un bruit murmurant de paroles et la musique d'une voix basse qui lui effleure l'oreille.

C'est un art, chez ce « chasseur de femmes », que cette partie de son métier; la partie de la lettre d'amour où il met vraiment sa vanité, une ambition de se contenter lui-même, et où il paraît souvent travailler bien plus pour la satisfaction de son esprit et de son observation que pour celle de son cœur. Ses lettres au ton victorieux, écrites dans une forme légère, enlevée, dans la langue d'amour d'un lettré, resteront un monument de rouerie littéraire.

Et encore quel talent dans la compromission d'une femme, et quel savant entortillage pour l'entraîner et la décider à un rendez-vous, à une lettre, à un signe, à ce rien qui, dans l'amour, est le commencement de quelque chose! Et quel désordre dans ce qu'il écrit, dans ce qui semble y trembler de l'émotion d'une déclaration parlée; et la lettre qui ne finit jamais et qui recommence toujours, rabâche et rabâche encore toute l'élo-

quence de l'amour, ces trois mots : « Je vous aime! »

Qu'on en juge par ces deux lettres et ce billet :

« Samedi soir.

« *Je m'étais imposé une loi que je vais enfreindre, Madame, je m'étais promis de ne jamais vous parler.*

C'est la première fois que votre regard est tombé dans le mien (il y à deux ans de cela, vous ne vous en souvenez pas), le cœur m'a battu si fort que j'ai dû penser à ce que vous auriez de dangereux si vous étiez coquette, et, je l'avoue, je craignais que vous ne le fussiez. Et voyez pourtant, j'avais si bien compris ce qu'il y a de distinction dans toute votre personne, que, ce matin, j'ai été surpris, fâché presque, de vous trouver plus jolie que je ne pensais, tant il m'importait peu que vous fussiez jolie.

Voyez-vous, je ne connais qu'un vrai regard au monde, c'est le vôtre. Je vous écrirais quatre pages à propos de vos yeux, Madame, sinon pour vous apprendre comment ils sont, au moins pour vous conter tout ce qu'ils m'ont dit de vous, malgré vous peut-être. Avez-vous quelquefois souhaité d'être comprise?

Oui, je voulais me défendre de vous, je voulais garder mon illusion, si pour moi vous en étiez une.

Ce que je redoutais m'eût désenchanté d'abord, puis ce que j'éprouvais ne se prodigue point à des railleries. Un doute avait suffi pour me retenir. Maintenant une certitude m'éloignerait plus encore et en me laissant moins de regrets. Ce que je pourrais vous donner d'affection ne s'offre pas deux fois à qui le refuse.

Aujourd'hui, cependant, j'allais vous parler, — vous l'avez cru, — moi aussi, — cela était tout simple, n'est-ce pas? pourtant une pensée m'a arrêté tout à coup.

Où nous étions, que pouvais-je vous dire? Quelques lieux communs. Allais-je venir à vous avec un compliment banal, avec des tendresses de premier venu? Je m'étais arrangé d'être mal reçu, mais point d'être mal écouté. C'était folie de penser à vous dire, là, un mot qui eût le sens commun.

Au moins, quand vous lirez cette lettre (si vous la lisez, si je ne la brûle pas), au moins il n'y aura pas de cet ennuyeux public entre nous. Oh! vous saviez combien je le donnais au diable, je l'ai vu à votre imperceptible sourire. Mais vous n'avez pas deviné tout ce qu'il y avait aussi de bonheur pour moi à être une fois près de vous, si près. Non, vous ne l'avez pas deviné, car je vous aurais vue rougir. Eh bien! il me faut savoir si cela vous déplaisait; — vous, il faut me le dire, il faut me répondre.

Écoutez, — ceci est sérieux et vaut, je vous l'assure, la peine que vous y songiez un instant. — Sans doute vous n'allez pas vous croire obligée de prendre un air offensé. Et si vous pensez qu'il y a peut-être quelque convenance à me répondre, vous ne me ferez pas l'injure de craindre pour un mot, que d'ailleurs vous pouvez faire aussi vague et insignifiant que vous le voudrez pour tout autre que celui qui l'attendra.

Non, il me semble qu'il peut y avoir maintenant entre nous quelque chose d'assez élevé pour être inaccessible à des préjugés vulgaires, — il me semble que nous nous entendrons, quoi qu'il arrive; et que votre réponse, dût-elle m'être défavorable, peut encore nous laisser une estime l'un de l'autre. Parlez et soyez vraie. Si je me suis abusé, vous n'aurez pas de moi une prière de plus : je vous le jure.

Et ne croyez pas que je vous demande un refus pour m'autoriser de votre silence. Non. — Ce silence me blesserait trop pour que j'insistasse davantage. Pour que ce billet soit le dernier, il vous suffira à vous, Madame, de le vouloir même sans le dire. Seulement, pour moi, vous voir ne pas répondre serait pis qu'un chagrin, ce serait une déception.

Est-ce que vous voudrez me réveiller d'un beau rêve?

« Minuit.

... Ne jouons pas au sentiment ensemble. — Bon Dieu! j'ai toujours eu le malheur de gagner à ce misérable jeu, dont toute la finesse consiste à n'avoir point de cœur, parce que personne n'en a moins que moi, quand je n'en ai pas.

« Samedi.

Voyez! J'avais écrit cela. On s'abuse parfois dans ce monde.

Pourtant je vous aurais bien aimée. Si vous saviez ce que je vous sacrifiais! Votre amour-propre au moins en eût été flatté.

Ceci est donc un adieu. Déjà!

Écoutez-moi bien : — Je ne crois pas à la vertu des femmes, des femmes d'une certaine supériorité d'esprit surtout; et je l'estimerais moins encore que je n'y crois. Quelque chose me paraît bien autrement sérieux, bien autrement respectable : c'est leur indifférence.

Entre la niaiserie et la fatuité il y a la place pour un caractère d'homme, et je l'ai choisie. Si ce que je vous apportais de désirs vous avait plu, je l'aurais trouvé tout simple; malheureusement, il était tout simple que le contraire arrivât, et j'aurais assez de bon sens, à défaut de fierté, pour ne point chercher à m'abuser encore.

Ce serait être coquette, m'avez-vous dit, que de vous laisser une espérance; en disant cela, vous étiez vraie, si vraie que vous ne pensiez pas même à me cacher le secret plaisir que vous éprouviez à l'être, préoccupée peut-être d'un autre plaisir de femme, — celui de me laisser un doute. Je n'en avais plus. Oh! dans ce moment, je vous haïssais bien cordialement, un moment seulement, le temps de souffrir. Rien ne fait mal comme un bonheur rentré.

Pardon de vous avoir parlé autant de moi, — c'est que, moi, c'était vous; maintenant ce n'est plus que moi, et je serai bref.

Après le ridicule de ces lettres, il ne me reste plus, Madame, qu'à m'en accuser auprès de vous, — et c'est pour le faire que je vous ai priée de vouloir bien lire celle-ci encore.

Maintenant que rien ne m'autorise plus à être importun, je vous prie de croire à tous mes regrets de l'avoir été.

Croyez aussi, Madame, que vous serez toujours un bien gracieux souvenir pour moi, une de mes plus douces pensées. »

Pour donner ici au public l'écrivain d'amour au complet, nous publions une autre lettre écrite dans un genre différent, une lettre poliment impertinente, au ton dégagé et fringant, et telle qu'un seigneur eût pu l'écrire à Margot, sur une pirouette de son talon rouge; ou, mieux encore,

une lettre cavalière qui semble écrite sur le pommeau de sa selle par le garde national à cheval qu'un moment fut Gavarni :

Vraiment, comme je vous l'ai dit, il faudrait que je vous fasse signifier *mes lettres.*

Comment! ma longue lettre? *Vous n'y répondez pas!*

Voilà la seconde, vous devez bien penser que ma vanité d'homme *se refuse à une troisième, et vraiment ce sera avec beaucoup,* beaucoup *de regrets.*

Moi aussi, j'avais une bonhomie : c'était de croire que, malgré la forme un peu vagabonde parfois de nos rapports, il y avait dans tout ceci quelque chose de vraiment affectueux, et je me gardais bien, moi, de prendre vos atrocités *à la lettre.*

Folie, — c'était vraiment maussade et froid, — réellement dédaigneux, — vous boudiez pour de vrai! *— horreur!!!*

Je vous haïrai, — au moins.

Non. — Mais convenez que c'est un étrange roman. Ne s'être point vus, — savoir à peine si l'on est brun ou blond, — ne pas s'être touché du bout des doigts, — ni jamais s'être passé un bras autour du cou pour se dire : Mon ange, ou Mon amour, en se regardant dans le blanc des yeux, se quitter sans s'être pincé, ni égratigné, ni mordu seulement une pauvre petite fois, — c'est absurde.

Ainsi soit-il.

Voici mon dernier billet. — Adieu, mon inconnue, c'est un adieu fait comme un bonjour. A d'autres de se tourner le dos tout bonnement; à nous, gens sans familiarité, une révérence est de rigueur. Quelque jour peut-être nous nous trouverons face à face au boulevard turc ou ailleurs, et, s'il arrive que nous nous reconnaissions, nous qui nous sommes dit des tendresses par la poste, ce sera pour penser : J'ai vu cette figure quelque part, — et puis ce sera tout.

Adieu donc, je penserai souvent à vous. Ce sera toujours avec plaisir et regret toujours.

Et vous, quand vous entendrez dans la rue le galop de la cavalerie nationale (que le diable l'emporte!), quand vous verrez briller au soleil les casques emplumés et les lames de sabre, vous vous direz, n'est-ce pas : « J'avais un amoureux dans ce régiment-là. » Et vous donnerez un souvenir à la boutique du pâtissier, — à l'homme aux moustaches, aux petits billets griffonnés les soirs.

J'ai besoin de vous dire encore adieu. — Adieu, ma Jenny, — car, quoi que vous fassiez, — vous êtes ma Jenny et vous la serez longtemps encore.

En terminant, n'oublions pas de signaler de curieuses lettres de Gavarni publiées dans un recueil intitulé *les Nuits de bals masqués,* sous le titre de : « Lettres de Latour », et qui sont les lettres de l'artiste adressées à la femme auteur, à la comtesse Dash.

Un moment, Gavarni eut l'idée de faire un compte rendu du livre, proclamant l'authenticité des « Lettres de Latour », mais annonçant qu'à la suite de soupçons qui lui étaient venus sur la véracité des réponses de la femme, il avait eu le bonheur de découvrir les vraies lettres de l'amante de Latour (les lettres de madame Dash), qu'il offrait au public.

LXVII

En 1841, Gavarni dessinait la série des *Lorettes*, avec un tel succès que le *Charivari* lui demandait des suites en 1842, en 1843. Et, près de dix ans plus tard, l'artiste déjà vieux revenait à ce sujet de jeunesse, qui avait fait une partie de sa réputation et de sa popularité, et le complétait par la série des *Partageuses :* une œuvre où le dessinateur et l'écrivain des légendes luttèrent entre eux de finesse, de délicatesse, de profondeur d'observation, une œuvre en cent vingt planches, dont le double talent de l'artiste fit la monographie la plus complète et la plus réussie de la lorette.

Vous la voyez à sa toilette, dans les conversations qui se tiennent entre les bonnes cyniques et leurs maîtresses.

Vous la voyez accroupie à terre, dans le débraillé de sa robe de chambre, se tirant la bonne aventure sur une peau de lion.

Vous la voyez dans son chez elle, dînant l'assiette au genou.

Vous la voyez jouant une partie de cartes avec son amant de cœur, couché à plat ventre sur le tapis.

Vous la voyez avec ces appuiements de main caressants et coquins sur les gilets des entreteneurs râblés à cravates écrouelleuses.

Et quelle connaissance de ces milieux d'amour, avec ces improvisations de mobiliers autour du meuble de fondation : le divan; ces deux ou trois tableaux fournis par le tapissier, que la belle se dépêche d'accrocher au mur en se frappant sur les doigts; ces intérieurs désordonnés aux tables chargées de choses hétéroclites, de bouteilles de champagne, d'encriers, de livres de cabinet de lecture, d'un corset; ces éternelles oppositions de luxe et de misère où, par la porte entre-bâillée d'un opulent salon, l'on aperçoit la maîtresse du salon en jupon court, faisant la lessive de ses bas sur un carton à chapeau !

Toutes les aventures, tous les épisodes, toutes les péripéties de la vie de la lorette, vous en avez là le tableau et l'histoire secrète. Vous assistez au désespoir comique d'un abandon, au ferraillement de la parole et de l'injure entre

amies, à la querelle terrible que deux rivales se font à propos d'un amant volé, à cette tentative de rébellion d'une femme en chemise s'armant d'une pelle contre les recors qui saisissent ses meubles. La lorette, l'artiste vous la fait revoir, dans les campagnes, marchant à petits pas aux côtés d'un monsieur qui porte son chapeau au bout de sa canne; ou bien sous la tonnelle d'une guinguette, faisant ses confidences à une camarade; ou bien encore en un coin de rivière, barbotant dans l'eau courante, sous une perche coiffée d'un verre près d'une bouteille nouée à la perche par une ficelle.

Les rapports de la lorette avec sa famille, qui les a exprimés d'une manière à la fois plus vraie, plus saisissante et plus satirique que Gavarni, lorsqu'il montre le père buvant un *canon* en compagnie des domestiques de madame, lorsqu'il fait envoyer la mère aux provisions par sa fille avec ce mot :

— Allons ! va au marché, m'man,... et n'me carotte pas !

Et dans cette parenté anormale et bizarre, quel joli cours d'éducation d'après nature l'artiste nous donne, dans cette planche où il met en scène la mère d'une lorette, et sa fille qui tient en gigottant entre ses bras la petite-fille de la vieille :

— T'as bien tort... va, ma fille, de laisser ta petite te parler comme ça !

— Dis : Grand'mère, tu nous embêtes !

Disons-le ici, dans cette peinture sociale il y a quelque chose de plus qu'une représentation des faits et gestes de l'espèce, de plus qu'une représentation pittoresque et sensuelle de la femme dans toutes les séductions du négligé, du diabolique de sa chair et de sa demi-nudité provocante : ainsi que celle-ci qui, les pieds en l'air, posés sur le tournant du canapé la tête en bas, dans un raccourci de volupté, livre et abandonne à la pleine lumière son front et l'orbe naissant de ses seins, pendant que sa main joue, au-dessus de sa tête, avec la cordelière de la robe de chambre sur laquelle elle est couchée : — l'artiste s'élève à une représentation morale et, pour ainsi dire, psychologique. Avec Gavarni, on touche à la scélératesse de ces petits conciliabules de femmes à l'encontre de l'Argent, de l'homme qui paye. Le faiseur de légendes vous mène au fin fond de ces natures capricieuses et troubles, dans cette lithographie où une femme dans un bain, dont le regard noir passe au travers d'un verre de champagne en s'abaissant sur l'eau, dit à une amie assise sur le rebord de la baignoire :

— Ce que c'est pourtant que nos sentiments!... Sais-tu que faut convenir que c'est bien farce, Minette, quand on examine ça !

— Une forêt de Bondy, quoi !

Dans la planche : — On fait des contes à l'actionnaire, le dessinateur vous fait surprendre le mensonge sous l'air de parfaite innocence de cette toute jeune lorette.

Personne pour rendre comme Gavarni le souci et le vide de cette vie de la lorette, dans ces vautrements au milieu de fonds sombres, dans ces aplatissements sur les pages grasses d'un roman, dans ces poses d'ennui et de ne savoir quoi faire les jours où il n'y a pas d'opéra, dans ces avachissements inertes, dans ces méditations profondes, concentrées, absorbantes : le laborieux enfantement de la *carotte*. Personne qui ait su mieux que lui peindre, au repos, la torpeur de ces créatures, pareille à la torpeur des assassins, des voleurs, des conspirateurs, des joueurs, de toutes les existences attendant tout de l'aléatoire du Hasard et de la Veine.

LXVIII

Cette habituelle figuration du plaisir, de l'amour, de la vie de Paris, cette peinture des mœurs prise dans leur vérité naïve ou cynique, cette exposition mordante du vice parisien, valaient à Gavarni les attaques que l'hypocrisie con-

temporaine dirigeait en même temps contre l'auteur de la *Comédie humaine*. La *Presse* lançait à l'adresse du dessinateur le gros mot d'immoralité (1). On faisait le procès à la nature de son talent, il était signalé aux bourgeois comme un homme qui ne dessinait, *infandum!* que des femmes malhonnêtes. Bref, son œuvre était présenté ainsi qu'un recueil d'obscénités. Aux moralistes du journalisme se joignaient les républicains, les *purs* de la politique, qui, ne pardonnant pas à l'artiste ses opinions conservatrices et aristocratiques, accusaient ses lithographies d'exercer une action, mauvaise, pernicieuse, délétère sur les masses, et traitaient sérieusement le lithographe de corrupteur du peuple. Ne riez pas, — quelque temps avant la révolution de 1848, un ami de Gavarni, un républicain, s'épanchant avec lui, lui racontait que les hommes du parti avancé étaient décidés, s'ils arrivaient au pouvoir, à le « faire guillotiner ». Ça leur coûtait, parce qu'ils le regardaient au fond comme un bon garçon, mais c'était un *corrupteur du peuple*.

(1) M. Yriarte donne dans : « *Manières de voir et façons de penser* », la réponse de Gavarni à l'article de la *Presse*, réponse que Gavarni eut le bon esprit de ne pas envoyer après l'avoir écrite.

LXIX

Qu'eût dit le rédacteur de la *Presse,* dont la pudibonderie s'indignait si fort de ces innocentes images de la vie privée des lorettes, s'il avait connu, s'il avait pu signaler à ses lecteurs les *Scènes de la vie intime,* ces douze lithographies peu chastes (1), ce petit coin d'œuvre libre dans l'immense Œuvre du maître ? Oui, Gavarni, ainsi qu'un grand nombre d'artistes, a eu une heure d'imagination libertine, de pensée polissonne, d'humeur gaudriolante, tombée sur quelques feuilles de papier. C'est une suite d'amoureux baisers, accompagnés de pantomimes exaltées, et de mains qui fourragent les plis des robes; mais cependant, dans ces jolies impuretés, il faut vraiment le reconnaître, il y a bien plus de passion, d'ardeur sensuelle, de volupté libidineuse, que d'obscénité pure. Le nu caractéristique de ces sortes d'estampes ne s'y montre que fort rarement; puis ces planches gardent toujours, en leurs libertés, l'esprit habituel du dessinateur, qui les sauve du dégoût.

(1) Ces lithographies ont été publiées en 1837.

Ainsi, à voir cette bonne, aux mains si occupées à tenir un bol plein de lait, sans en renverser, et qu'attouche vivement, dans un escalier, un garçon épicier, on est bien plus amusé par l'embarras comique de la femme que par l'indécence de la chose. Une de ces compositions, disposée et arrangée comme un tableau de grâce, peut se décrire : Un jeune homme est à sa table de travail, au milieu de ses livres; une femme rattache sa jarretière, le pied posé sur la chaise où est assis son amant, qui, se retournant et se baissant, comme adieu, met à sa maîtresse un baiser sur la peau, un pouce plus haut que sa jarretière. Dans un ordre différent d'idées, un autre sujet semble le comique d'une chanson de Béranger, mis en dessin. Nus comme des locataires du Paradis, un Adam, qui a un chapeau sur la tête, un livre sous le bras, et une Eve grassouillette qui tricote une chaussette, s'éloignent du céleste séjour à la porte de guinguette portant : *Au Pommier sans pareil*, — et devant laquelle se tient une espèce d'ange exterminateur grotesque, un balai à la main, qu'il brandit avec le geste menaçant d'un portier.

LXX

Les années s'écoulent, et c'est toujours, chez Gavarni, le même travail journalier et continu, qui a pour unique distraction l'amour. Mais il ne faut pas que l'amour vienne à l'heure du travail, que la femme aimée frappe chez lui de midi à cinq heures. Elle trouve la porte impitoyablement fermée : l'artiste n'appartient à la femme, à l'amour, que le soir. Le travail et l'amour continuent donc à être les deux seules affaires qu'il juge dignes de mériter son temps et sa pensée, et il se demande quelque part si, « après le travail, qui est une volupté, et l'amour, quand c'en est une », la vie vaut la peine qu'on la vive. Chez cet homme, qui n'est pas sensuel, répétons-le, qui n'est pas même tendre, qui semble avoir toujours gardé dans la passion le don de la froide observation et de l'analyse, c'est une contradiction curieuse que la persistante jeunesse des impressions amoureuses, les bonheurs fous, les faciles pertes de raison, les transports que lui donnent les bagatelles de la sentimentalité : la félicité qu'il a de sentir contre sa botte l'appuiement d'une bottine qui aime et qui le dit; le bien-

être exalté qu'il éprouve dans le délicieux émoi où l'on se trouve « quand on est amoureux comme des fous sans parler d'amour, qu'on s'abandonne ensemble à toutes les coquineries du désir, tandis qu'on joue à quelque niaiserie, qu'on se parle de la pluie et du beau temps d'une voix si troublée qu'on s'entend à peine ». Il y avait pour Gavarni dans ces jeux, ces escarmouches, cette lutte galante, « *une fleur d'émotion* » qu'il déclarait ne savoir trouver nulle autre part. Aussi, cette fleur d'émotion, il la cherchait tous les jours dans le neuf d'émotions nouvelles, dans les doux riens d'une amourette qui commence, dans les successives petites victoires d'une cour faite à une femme qui se la laisse faire, dans l'occupation mi-platonique, mi-concupiscente d'un être adoré, — qui était pour lui ce qu'il aimait le mieux de l'amour, — et dont il avait fait le verbe *gingine*r, aimer avec la tête, avec l'imagination.

Toutefois, il ne pouvait pas se tenir toujours à ces jolis préludes, on le forçait souvent à aller plus loin, et il lui arrivait de faire la remarque que les affections sont parfois gênantes. Mais il avait tellement l'habitude d'en être enveloppé, de vivre dans leur caresse et leur aimable agitation, elles étaient devenues si nécessaires au sentiment de sa vie, qu'il lui semblait, quand l'une venait à lui manquer, *que quelque chose se mourait*

en lui. Vite, il se dépêchait de la remplacer. Et c'étaient tous ces ans, tous ces mois, presque toutes ces semaines, de nouvelles émotions, de nouvelles femmes, depuis les plus quintessenciées jusqu'aux gourgandines.

Ces jours de renouveau dans l'amour, ces jours heureux et affolés, étaient mélangés, ainsi que dans tout le reste de sa vie, « *de jours aux rudes soucis, comme les artistes en connaissent seulement, de ces jours auxquels les autres ne sauraient croire, tant les heures en sont laides, sombres, pleines de misère; des jours cependant que faisait oublier et chassait comme s'ils n'avaient jamais été, l'amour, toujours l'amour.* »

Une fois, l'escalade d'un mur et l'aventure d'un peloton de laine jeté à une jeune fille.

Une autre fois, cette retrouvaille et ce dialogue : « *Ah! qu'on est heureux de retrouver un moment son cœur d'enfant, de retrouver femme la jeune fille qui vous aimait si bien, et de s'entendre dire : Je t'ai bien aimé, et toi? — Moi aussi! et je t'aime encore! — Moi aussi!* »

Une autre fois encore, des lèvres s'entr'ouvrant dans un baiser avec des mots charmants murmurés dans un petit *charabia* qui tenait de l'allemand et du français.

LXXI

C'est alors (1) qu'il découvrait une veine comique jusqu'alors inexplorée par la littérature et la peinture, une veine nouvelle à laquelle nul avant lui n'avait touché. C'est la série amusante et inattendue qui se dégage des demandes, des interrogations, des remarques, des indiscrétions, des naïvetés de l'enfance; de ce qui sort de risible ou de féroce de la bouche rose de ces angéliques bourreaux qu'il appelle les *Enfants terribles*.

Comme il sait et possède bien cette petite humanité! Comme il la fait parler avec son tutoiement familier, les élisions et les mangements de mots, les répétitions, les interversions d'idées dans le récit, tous les détours et tous les crochets de la pensée et de la toute jeune parole, avant d'arriver à la vérité cruelle, au mot final qui tue l'illusion, l'espérance, la tranquillité, la confiance! Qu'il détache nettement, sur le fond des conventions et des mensonges de la société, la brutale franchise et la dure impolitesse de leur égoïsme, dans cette phrase où un enfant dit à un vieux qui lui a promis du bonbon en s'en allant :

(1) Les *Enfants terribles* paraissaient en 1842.

— Eh bien, Mosieu, donne-le-moi tout de suite, et puis va-t-en.

Qu'il nous les fait joliment voir ces jolis crapauds, dans les habitudes remuantes ou paresseuses de leur petit corps, juchés debout sur les barreaux de la chaise où ils sont assis; à moitié perdus au fond d'un immense fauteuil, et disparaissant jusqu'aux oreilles sous le chapeau de l'amant; cavalcadant sur les genoux des visiteurs; grimpant derrière le fauteuil en maroquin de leur père, penché sur des papiers d'affaire, et à l'oreille duquel ils glissent :

— Un petit de la pension qui disait que t'étais renégat... j'y ai fichu des gifles... N'est-ce pas, père, que t'es catholique?

Et comme ces charmants petits monstres sont aplatis dans ces poses souples, disloquées, tortillées, vraies poses de serpents que prennent ces petits êtres, dans le distillement de la méchanceté!

Elles sont là, dans les cinquante images, toutes les traîtrises commises par ces révélateurs du caché et du mystère du foyer, ces divulgateurs bavards des secrets de la toilette de la maman, des secrets de la cuisine et du garde-manger, des secrets des tendresses de l'alcôve, des secrets entre la bonne et le papa, de tout ce qu'ont entendu ces terribles petites oreilles sur le compte des amis, des connaissances, des dîneurs, de tous les

secrets enfin : celui-ci même trahi d'une si innocente façon, dans un jardin public, par une petite fille près d'un monsieur qui lui demande :

— Petit amour, comment s'appelle madame votre maman?

— Maman n'est pas une dame, Monsieur, c'est une demoiselle.

Et cette planche, si drôlement tragique, où un gamin inconscient devient l'assassin du bonheur conjugal de son père :

— Ils t'ont dit de jouer tant que tu voudras dans la salle à manger? et ta mère!... t'a donné!... quatre sous! — Malheureux!

Innocents petits êtres, avec lesquels Gavarni introduit et amène dans les ménages des coups de théâtre de cinquième acte : un ressort et un moyen tout neuf dans l'intrigue et le dénoûment de la Comédie humaine. Balzac en comprendra l'importance, se souviendra des *Enfants terribles*, et les emploiera après Gavarni, dans la *Marâtre*.

LXXII

Gavarni n'a pas la soif de l'argent, l'ambition de la fortune; il ne souffre pas trop de la complication de ses affaires, il n'a pas l'inquiétude du

lendemain ; il possède une philosophie qui résiste, par l'ironie, aux accidents et au mauvais imprévu de l'existence. Son travail, qu'il aime et qu'il respecte, suffit à ses goûts, aux bienfaisants et amoureux penchants de sa nature ; il est content de son lot ici-bas, et donne, en quelques lignes, l'original programme d'un bonheur qu'il a réalisé :

« *C'est assez pour vivre comme je vis, au jour le jour, payer, sans me presser trop, de vieilles dettes, avoir une espèce de maison, faire l'amour par-ci par-là, — par-ci par-là faire la charité à de pauvres gens, porter des gants jaunes et me moquer du reste ; — avec cela, il ne m'est pas encore venu la moindre ambition, le moindre désir de me faire plus carrément ce qu'on appelle une fortune, — ou, si ce désir m'est venu, le courage de faire pour cela un peu plus vite m'a manqué.* »

LXXIII

On le voit, dans les lignes qui précèdent, il n'est pas trop dur à Gavarni de tirer le diable par la queue, mais cette queue, il veut la tenir avec des gants jaunes. Les gants jaunes, la misère en gants jaunes, cela revient souvent sous sa plume ; car il accepte la misère, mais une misère dont les

privations ne touchent jamais à son élégance, au dandysme de sa personne. Il veut, avant tout, avoir toujours l'enveloppe et la tenue recherchée de l'homme du monde, de l'homme qu'il dessine d'après lui-même dans le *Voyageur* de 1846, le le type du fashionable qu'il a inventé, avec l'habit boutonné en haut sur la cravate blanche par un seul bouton et fuyant des deux côtés de la taille sur le velours noir d'un long gilet, avec le pantalon collant, le chapeau cambré, la botte carrée, la badine sous le bras, les moustaches en croc, ce costume d'exquise distinction, à la tournure dégagée, à l'aspect vainqueur.

Gavarni avait plaisir à parler de ces modes (1), à la fois créées et portées par lui. Il nous détail-

(1) Gavarni était un causeur fin, distingué, ingénieux, et même raisonnable, des choses de la mode et du costume, qu'il traitait sérieusement. Un jour, à Londres, chez Ward, dans la salle à manger, — devenant le dimanche une *parlotte*, où s'agitaient, entre artistes et littérateurs anglais, toutes les questions imaginables, — ces messieurs, au moment de l'Exposition universelle, voulurent essayer une révolution dans le costume, trouvant que l'occasion se présentait de débarrasser à tout jamais l'Europe moderne de son vilain habillement. L'un apportait un chapeau qu'il avait inventé, et dont il défendait le mérite et l'élégance, l'autre un vêtement dont il préconisait la beauté et la commodité. Gavarni, au beau milieu de l'enthousiasme révolutionnaire, prit la parole, et dit que, dans une société égalisée, il fallait que la distinction du costume ne fût pas dans le costume, mais dans la manière de le porter, ne fût pas dans la richesse de l'étoffe, mais dans le goût de l'*habillé*, dans ce je ne sais quoi qui fait que, dans un monde de redingotes, l'homme distingué est discerné. Et, sur le *speech* de Gavarni, l'Europe continua à porter l'habit noir et le chapeau en tuyau de poêle.

lait, avec une certaine gloriole d'inventeur, ces toilettes plaquantes aux formes; il se montrait à nous dans la grosse cravate noire, dans la redingote au collet engoncé, la redingote étroite, boutonnée jusqu'en bas, serrée au poignet, et laissant passer un petit bout de jabot au haut de la poitrine, dans un pantalon si juste que, pour attacher les sous-pieds, il était obligé de monter sur une chaise. Il nous entretenait longuement de Humann, du grand Humann (1), pour lequel son crayon imagina tant de coquets modèles, et nous racontait comment le célèbre tailleur faisait un pantalon : l'artiste ne venait pas chez vous, on allait chez lui, sur un rendez-vous qu'il vous donnait. Un garçon vous apportait votre pantalon entièrement fait, qu'il vous passait; puis Humann, s'agenouillant, tournait autour de vos jambes, qu'il sabrait à grands coups de craie indiquant des pinces, des *suçons,* et le pantalon, renvoyé à un autre atelier, vous revenait comme une gaîne, mais tout en morceaux recousus. Ce n'est pas Humann qui coupait les redingotes de Gavarni; il avait pris un tailleur de régiment, spécial pour faire coller les redingotes. Et toujours, au bout de ses récits, l'homme grave qu'était

(1) Humann a toujours raconté qu'il n'y avait qu'un seul homme pour faire un habit noir, et que cet homme était Gavarni.

alors Gavarni, se mettait à se moquer de l'autre homme qu'il avait été, confessait, en riant, qu'il avait eu un moment l'amour du raffiné, du prétentieux, du *voyant*, et que ses contemporains l'avaient justement traité de *puant*. Venait-on à se récrier, il vous disait : « Ah! vous ne m'avez pas connu, du temps où je portais des bagues sur mes gants. »

LXXIV

En 1843, paraissent les *Musiciens comiques ou pittoresques, Physionomies des chanteurs,* publiés dans « la Revue et la Gazette musicale », une série où Gavarni dépense la plus ingénieuse imagination, fait passer devant les yeux tous ces types si variés, si divertissants, si drôles, des faiseurs de bruit de Paris, et où il trouve des idées d'une si fine bouffonnerie, comme le concert donné par un enfant de trois mois. Cette série, avec les autres séries de la même année, montre enfin et bien décidément chez Gavarni un dessin tout personnel. Car, c'est une chose à noter, ce dessinateur, le plus original des dessinateurs à l'époque de sa formation complète, est, pendant le long temps de ses commencements, porté à

l'imitation de ceux qui l'entourent. C'est d'abord, à son tout premier début, Grenier qu'il cherche, puis Victor Adam. Plus tard, et même après cette acquisition qu'il fait à Montmartre d'un premier caractère et d'un commencement de signature de son talent, encore vacillant, incertain, tiraillé et comme inquiet, — certains jours, il s'essaye à s'assimiler, à fusionner, avec la manière qu'il possède, la manière d'un autre, d'un émule, d'un rival, tantôt de Decamps, et tantôt de Daumier, dont l'influence sur lui est très-visible pendant les années 1838 et 1839, particulièrement dans la série des « Muses », et dans nombre d'aquarelles dont nous n'indiquerons que deux, possédées par M. E. Forgues, « une cantatrice, avant et après qu'elle a chanté ».

A l'heure où nous sommes de sa vie, son talent n'est plus tourné vers le talent de personne. Il n'a plus de réminiscence. Il s'est aussi corrigé d'une certaine tendance au grossissement de la tête et d'un comique hydrocéphalique qu'à la longue lui avaient donné, au temps de sa passion pour le fantastique, ses nombreuses études de grotesques, et qu'il cherchait, — ainsi qu'il nous le disait, — dans la déformation monstrueuse ou l'allongement d'une figure étudiée dans un verre concave ou convexe. Il a maintenant complètement rompu avec le précieux, le fini et le microscopique de

cette petite facture dont nous ne citerons que cet exemple : *Un Bal de la Chaussée-d'Antin*, publié en 1837, qui ressemblait, dans sa minceur d'aspect et la minusculité de ses personnages, à un bal d'insectes. En le revoyant avec nous, il ne put s'empêcher de rire, tout en témoignant pourtant un certain étonnement de l'effort, de l'acquis dépensé en pure perte. Il est sorti de la multiplicité du détail pour arriver à la simplicité caractéristique. Enfin, dans les séries qu'il dessine maintenant, il ne cherche plus le joli et le spirituel du dessin, mais sa grandeur, sa largeur et sa force.

Ah! c'est un grand et vif regret pour tous les admirateurs de Gavarni, que ses séries les plus vives, les plus riantes, les plus gaiement étourdies, comme les *Étudiants*, et tant d'autres de sa première verve, n'aient pas eu la fortune de réunir, à la jeunesse de sa légende et de ses scènes, toute la maîtrise du dessinateur et du lithographe. Dans ce métier lithographique, qu'il a choisi pour la vulgarisation de ses imaginations, il faut bien reconnaître que ce n'est qu'à partir de ces années 1843 et 1844 qu'il commence à fixer sur la surface jusqu'alors si rebelle de la pierre, le foncé des ombres, la douceur des demi-teintes, à y mettre pour la première fois le ton de la mine de plomb, le charme gras d'un dessin sur du papier,

à faire sortir de la rêche et sèche manière de ses devanciers un art tout nouveau et tout illuminé.

LXXV

Toutes ces années-là, Gavarni a comme la fièvre du carnaval. Il est de tous les bals, dans tous les endroits où l'on danse, dans tous les endroits où l'on intrigue : ici sous le costume qu'il a inventé, là dans l'habit noir qu'Humann lui a fait sur son dessin. Ce sont six semaines qui sont sa saison de folie, où il n'est plus maître de lui-même ni de sa volonté, mais comme emporté par un de ces vents étourdissants du Plaisir antique, le vent de la Bacchanale qui passe. Il parle quelque part, à cette époque, de démangeaisons dans les jambes et d'insomnies nerveuses toutes particulières (1). Le carnaval, dit-il quelque part, « m'émeut d'une façon étrange ». D'ailleurs, l'air du temps y était pour quelque chose. Ce sont les années des bals

(1) Lettre à Forgues : « *Je t'ai écrit que j'avais été pris une seconde fois par ce mal singulier que j'avais eu déjà, — des insomnies atroces, jointes à des démangeaisons de danser, une maladie de carnaval enfin, venue trop tôt. — J'en ai été quitte ces jours-ci pour la peur des sangsues. — J'ai l'horreur des sangsues. — On dirait qu'on attente à votre pudeur avec un paquet de cure-dents.* »

des Variétés et du règne de lord Seymour, les années où le carnaval fut une sorte de gymnastique enragée, de démence amoureuse, de délire furieux, ressuscitant les Saturnales à Paris.

Donc, à l'ouverture du carnaval, fermeture des salons de la rue Saint-Georges et envoi aux amis de la lettre lithographiée suivante :

« Gavarni n'attendra ses amis ni demain, ni les samedis qui suivront jusqu'à la fin des bals de l'Opéra et du carnaval. »

Et tous les samedis, Gavarni est au bal, les sentiments et l'imagination exaltés, dans un état d'excitation de tête, cherchant dans la foule et la cohue quelque aventure secrète et tendre, ou simplement des *sensations*, grisé par tout ce mystère masqué de la femme qui tourne et flotte autour de lui, par la soie d'un domino que ses genoux froissent et étreignent, par des regards qui se rencontrent avec les siens dans la glace d'une colonnette, par le bruit, la musique, la lumière, la chaude odeur de l'atmosphère et de la danse. Au retour, sur son journal, d'une main à peine dégantée de son gant de bal, il écrit là-dessus des pages bizarres, d'une fantaisie un peu visionnaire.

LXXVI

De cette fascination singulière, de cette vision enthousiaste, de la saisie de ce kaléidoscope éblouissant, avec des yeux qui semblaient, dans leur fièvre, plus lucides, pour ainsi dire, plus *voyants*, — sort le Carnaval de son Œuvre, la représentation, en mille images qui ont le diable au corps, de cette vie nocturne, — et qui ont la parole; en sorte que la Po[illegible] n'aura, quand elle voudra connaître le Ca[illegible] du dix-neuvième siècle, qu'à ouvrir et f[illegible] le Carnaval de Gavarni (1), qu'à y regar[illegible] y écouter.

Voilà le cancan, les Flambards, les L[illegible] les Anatole, les hommes en femmes, les [illegible] en hommes, les maris en bonne fortune, [illegible] sionomies ahuries des intrigués, les dos [illegible] et les tricornes moraux des sergents de [illegible] fracas des danses, et jusqu'aux « choue[illegible] monies » qui semblent bruire dans ces e[illegible] Voilà ces grands tremblements de plan[illegible] bals de la Renaissance, les bals de l'Opé[illegible]

(1) Voir le *Carnaval*, les *Débardeurs*, la *Foire aux Am*[illegible]

cette mer moutonnante de bonnets de Pierrots qui brisent l'un contre l'autre, sous le bâton de Dufrêne, et jettent, comme une écume, leur mèche au ciel! Voilà le grouillement, la furie, le roulis et le vertige de ces fonds sur lesquels s'agitent des bras et des manches blanches, et cette gaieté courante, ardente, mettant le feu aux regards, aux gestes, aux mots et aux jambes.

Voilà les déhanchements, les effets de cuisses sous les pantalons de velours noir, les jolies retraites de corps mignons et leur défense qui se tord sous l'audace de l'attouchement, les chemises glissant d'un sein nu, les épaules sortant des fanfreluches du tulle, le velours et la soie des dominos, les extravagances des nez postiches, les grotesques, les messieurs *très-bien* en batterie de cuisine, les haillonneux pittoresques, les plumets en plumeau, les présentations d'une demoiselle à califourchon sur le cou d'un homme; voilà ces petites femmes, résolûment campées, ironiquement cambrées, — des figurines de l'engueulement! — les mains aux poches, le regard casseur, jetant à un déguisé en « un qui s'embête à mort » les *confetti* de l'endroit; voilà les chapeaux enrubannés des forts de la halle jetés sur de mutines figures aux anglaises blondes, et les Pierrettes ballantes dans leur sac, et les hussardes avec la petite veste soutachée de grelots : — le voluptueux de la

femme et de ses formes serrées dans le collant d'un vêtement de l'homme. . . . .
. . . . On voit, dans les coins, des ours qui ôtent leur tête et remettent leurs lunettes; et là, s'avance un Polichinelle énorme, entripaillé comme un majordome de mardi gras, frappant de sa haute canne le parquet encore tremblant et vibrant des quadrilles, suivi d'un Pierrot tendant une assiette aux bonnes âmes :

— Pour boire à la santé des malheureux qui meurent de soif!

Et les apostrophes et les ripostes, l'entre-croisement des dialogues, les empoignages, les huées, la parole mordante, la stridente ironie de la blague. Toutes les voix du bal revivent dans les légendes de Gavarni.

. . . .

Un corridor :

— Croyez vraiment, mademoiselle, à toute la sincérité de mes sentiments...

— Et c'est là tout ce que tu payes?

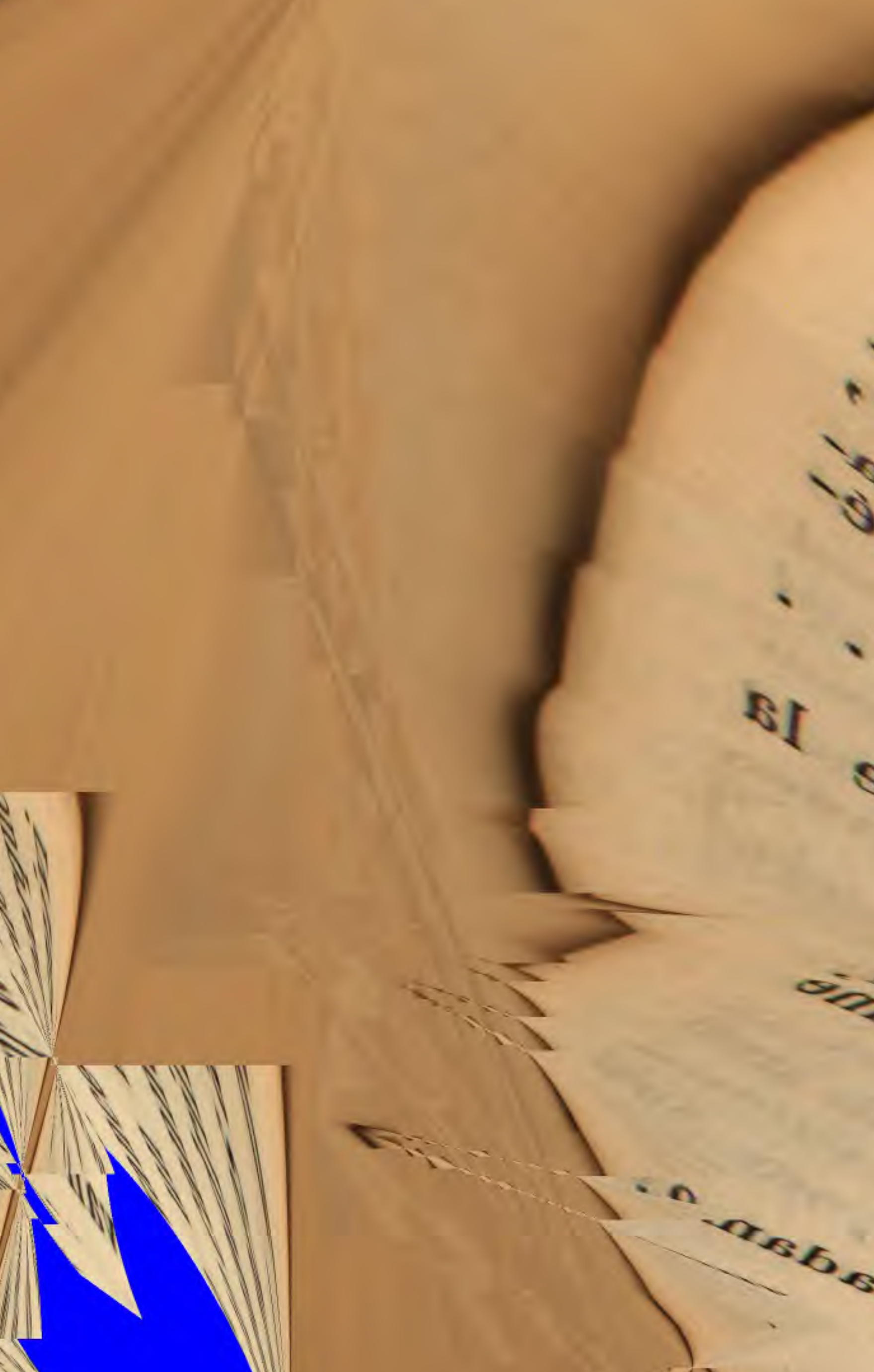
Sur l'escalier qui descend au bal, une petite, démasquée, les poings sur les hanches, à une amie retardataire, finissant de se ganter :

— Comme tu viens tard!

— Et les affaires?

Un Otaïtien tatoué, à un domino :

— J'suis pas mal sauvage, et vous, madame?



des dorures, des rubans, des

ment feux du gaz et la poussière lumi

les danses enragées, et les postu

cont la fantaisie dans l'épine dors

par le grand écart des reines de la

wn, eux, et le galop final, le galop d

vant-dtout, semant dans l'air les chap

asant qui volent!... une trombe!

kins, jour pâle du matin fait blafardes

Puis la bacchanale, — et l'on enten

s loges qui jettent du haut du paradis l

asques, v'là le jour, ohé! bonsoir, la fo

épart :

— Oh

mours !

Alors vient la sortie de l'Opéra, les escal

es masques, sur les tapis, s'entretiennent, c

des philosophes accoudés sur le triclinium

rôle des huîtres de Marennes dans les tourb

de Descartes, — les femmes en manteau,

question de cabinet du souper, — les tombe

masques la chute des illusions, — les V

dont on casse le pied, — les culottes de peau

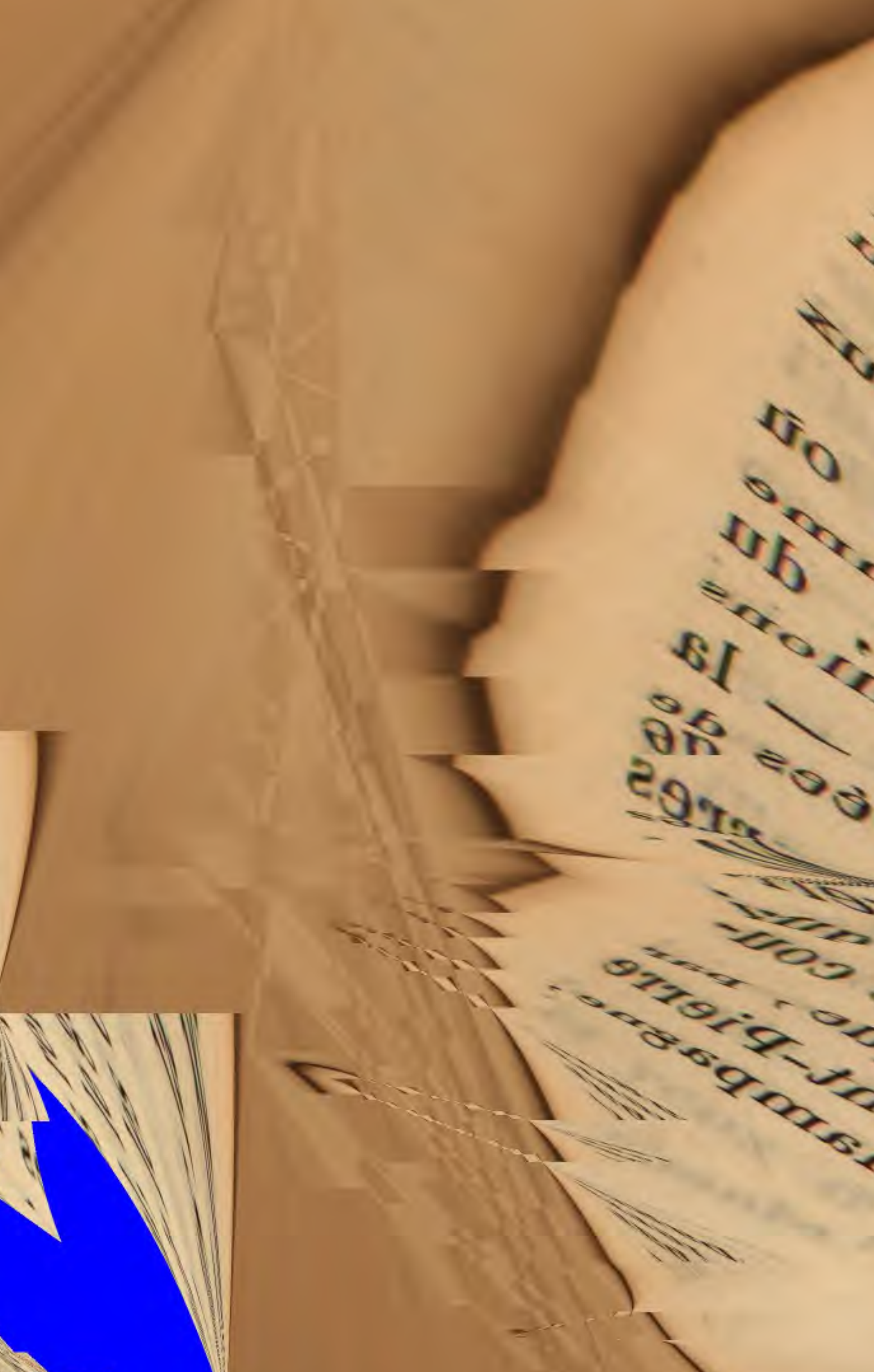
sombrement sous la table, — des femmes qui se

chent dans le drap de la nappe, tandis que

les corridors du restaurant, le vieux Saint-P

de la cave, le sommelier, débouche le champa

coiffé d'un bonnet de Pierrot.



sivisme féroce pour les admissions. Gavarn
moment où allait paraître dans les *Franç*
par *eux-mêmes* l'article de Taxile Delord
Chicard, avait toutes les peines du mon
admettre l'éditeur Curmer. Une autre fo
amenait Balzac, qui, monté sur une b
sous sa robe blanche de moine, regard
face rabelaisienne, ses petits yeux
la chahut épiléptique. Après Chic
les drôlatiques de l'endroit, qui ava
d'exciter un rire fou, c'était Brunsv
dansait pas, mais marchait avec
ments comiques de joueur d'orgue,
du Palais-Royal chantant des rom
illes et s'accompagnant de la guitare
avait lieu dans la grande salle de
pendant qu'on mettait le couvert, ho
mmes descendaient dans les cabine
buvait du champagne. Le souper, qu
avec le bal quinze francs, n'eut jama
traordinaire, sauf une seule fois, où
tesque pâté, une femme sauta nue
et se mit à danser.

icard, l'organisateur de ces bals, l
poissard de Musard, de Valentino
issance, le chorégraphe révolutionna
de son vrai nom Alexandre Lévêq
son état banquier pour le commerce



clusivisme féroce pour les admissions. moment où allait paraître dans les ts *par eux-mêmes* l'article de Taxile D bal Chicard, avait toutes les peines d faire admettre l'éditeur Curmer. Une a Gavarni amenait Balzac, qui, monté sur quette, sous sa robe blanche de moine, avec sa face rabelaisienne, ses petits tillants, la chahut épiléptique. Après parmi les drôlatiques de l'endroit, qu le talent d'exciter un rire fou, c'était B qui ne dansait pas, mais marchait mouvements comiques de joueur d'org joaillier du Palais-Royal chantant des *arsouilles* et s'accompagnant de la gu souper avait lieu dans la grande salle et, pendant qu'on mettait le couvert et femmes descendaient dans les ca l'on buvait du champagne. Le souper, tait avec le bal quinze francs, n'eut ja d'extraordinaire, sauf une seule fois, gigantesque pâté, une femme sauta table et se mit à danser.

Chicard, l'organisateur de ces bals, deur poissard de Musard, de Valenti Renaissance, le chorégraphe révolutionn pelait de son vrai nom Alexandre Lévê de son état banquier pour le commerce

Ce grand homme, cette célébrité, qui a doté la langue française des mots *chicarder*, *chicander*, *chicandard*, empruntés à sa danse, à son vocabulaire, à sa personnalité, — semblable à M. de Chateaubriand cachant à ses maîtresses le bruit de son nom et de sa renommée, — était aimé par une petite grisette honnête, à laquelle il laissait ignorer son illustration européenne.

LXXVIII

Un travail sur Gavarni ne serait pas complet si l'on n'y parlait pas de l'illustrateur (1), du dessinateur qui, dans le format de la vignette, a jeté au milieu du texte moderne, tant et de si vives et si coquettes images, qui a fait apparaître, à côté de la chose écrite, la chose peinte, qui vous donne la vision exacte et fidèle du bonhomme ou de la petite femme que le récit met en scène.

Personne n'a eu, comme Gavarni, l'art et l'à-propos de semer dans l'imprimé ces bouts de dessin qui font corps d'une manière si étroite avec lui, de jeter dans un coin de page ces têtes, ces

(1) Citons entre autres livres illustrés et les plus remplis d'images de Gavarni : *le Diable à Paris*, publié par Hetzel en 1845.

hauts de corps, ces gentils morceaux de jolies créatures, ces dessins qui ne sont que le baiser d'une bouche sur une main. Et l'ingéniosité et l'agencement des attributs ornementant les grandes lettres, et ces culs-de-lampe tout nouveaux, — le cul-de-lampe moderne, pris dans le pittoresque des objets familiers, des objets de la garde-robe, du ménage, et dont il fait des têtes de lettres si trouvées, une fois avec un miroir, des rasoirs, une savonnette dans un verre; une autre fois avec un chapeau coiffant une bouteille posée sur un pantalon.

C'est dans les nombreuses physiologies illustrées par lui qu'il faut aller chercher l'invention, l'esprit, l'enlevé de son illustration, qui ressemblent à des croquetons galopant à travers tout le livre. Et le charme de sa façon d'illustrer, comparable à l'attrait d'une page d'album avec son désordre, avec son caprice, avec le *jeté* d'une croquade toute vive d'après nature; nous n'en connaissons pas un plus délicieux exemple que les quatre pages publiées par l'*Illustration* sous le titre de *Un mobilier de police correctionnelle*. Là, Gavarni déroule devant nous, dans un *faire* expressif et cursif, l'accusé, le président, les juges, l'huissier-audiencier, le témoin principal, le témoin qui n'a rien vu, etc., une multitude de physionomies, de silhouettes, de profils d'avocats

et de public, de têtes dont quelques-unes, qui ne sont qu'un trait, contrastent avec le fini de certaines autres et donnent à l'ensemble de ces bois le caractère d'une grande esquisse crayonnée avec les parties que le crayon s'est amusé à finir et les parties qu'il n'a fait qu'indiquer.

Mais la grande qualité de Gavarni comme illustrateur, répétons-le, est la faculté de réaliser le type que l'écrivain a composé, d'arrêter et de fixer dans une forme plastique, la flottante vision que fait naître dans le cerveau du lecteur la lecture des imaginations d'un romancier. Nous ne citerons, parmi tant d'ouvrages illustrés par Gavarni, que le *Juif errant* d'Eugène Süe. N'a-t-il pas donné la physionomie et le corps à tous les personnages de cette épopée moderne, les grandissant par le style qu'il leur prête? Qui ne s'est arrêté à voir et à reconnaître dans leur vivante représentation, et Moroch, et Dagobert, et Goliath, et la Thomas, et Nini-Moulin, et la Mayeux, et Rodin, et Ciboule, la virago, élancée en avant, le haillon fouetté et flottant autour d'elle, une main armée d'un gourdin, l'autre couronnant sa tête d'un geste formidable, qui prolonge au loin la gueulée de sa bouche, — la personnification effrayante de la *Clameur* de l'émeute.

LXXIX

Émile Forgues, le vieil ami et le camarade de Gavarni, se mariait. A la lettre de faire part, Gavarni répondit :

« *Mon ami, tu me serres le cœur!*

C'est en riant que tu dis cet adieu à la jeunesse.

— Ingrat!

Pauvre vieux Nick!

Oui! je serai là jeudi, bien sérieux, va! — trop sérieux, selon toi, n'est-ce pas? Ingrat! Vous étiez donc bien las de porter cette perruque blonde!

Pauvre vieille jeunesse! Laisse-les faire. — Je connais un môssieu qui aura joliment larmoyé derrière ton corbillard!

Enfin! — A jeudi. »

GAVARNI.

11 mars 44.

Cette lettre semblait la lettre d'un célibataire endurci et bien décidé à rester garçon. Et cependant, dans cette même année, quelques mois après, Gavarni se laissait aller à suivre l'exemple de son ami; et l'on pouvait lire sur le tableau de sa mairie la publication de mariage entre :

M. Sulpice-Guillaume Chevallier, fils majeur de feu M. Sulpice Chevallier et de madame Marie-Monique Thiémet, veuve Chevallier, demeurant avec sa mère, à Paris, rue Fontaine-Saint-Georges, n° 1, d'une part;

Et mademoiselle Jeanne-Léonie Martin de Bonabry, fille majeure de M. Pierre-Martin de Bonabry, conseiller honoraire à la cour royale de Limoges, demeurant à Limoges, et de madame Lasnier-Desbarres, son épouse, demeurant à Trachaussade, commune de Périlhac, ladite demeurant aussi à Trachaussade, et, pour le moment, dans la maison d'éducation de madame Panetier, rue de Clichy, n° 41, à Paris.

Le mariage se célébrait dans le Limousin, et le soir de sa célébration, Gavarni écrivait à sa mère ce billet ému :

« *La mère, nous sommes mariés, et notre première pensée est pour toi.*

Le soir, 27 décembre 44, huit heures et demie. »

GAVARNI.

Trachaussade.

« Ma bonne mère, je veux vous faire l'honneur de ma première signature de femme mariée, et je vous embrasse de toute mon âme.

« Jeanne GAVARNI. »

LXXX

Quelque temps après le mariage de Gavarni, sa mère tombait malade à Auteuil (1). Peu

(1) C'est de là que partaient ces invitations aimablement originales au ménage Leroy :

« *Mes petits enfants, vous venez mercredi, — bon! mais faut coucher, — ce sera plus farce, – hein?*

Nous disions par ici qu'il était bien ridicule à vous autres de venir, comme vous l'avez fait, dîner au coup de six heures. — Pourquoi ne viendriez-vous pas après, — avant déjeuner même? — Je vous demande un peu pourquoi j'ai acheté un jardin! Une supposition que vous fassiez la partie d'aller dîner au pré Saint-Gervais : est-ce que vous iriez à six heures?

Vienne le printemps, jeudi par exemple, on vous verra sans doute. — Venez donc vous promener sous les marronniers. — Eh bien, si la pluie vous prend, vous profiterez de cela pour entrer faire visite en passant par hasard, et l'on vous gardera à dîner. »

JARDIN DU POINT-DU-JOUR

BILLET D'ENTRÉE

Valable le jeudi

POUR DEUX PERSONNES

M. LEROY

Le secrétaire des commandements de Gavarni,

GAVARNI. »

Une autre invitation s'exprime ainsi :

« *Fichtre, n'allez pas manquer de venir jeudi, fichtre! Que le temps n'y fasse rien. — Jeudi 14, — c'est la fête de la mère, fichtre!* »

d'hommes ont éprouvé une affection filiale semblable à celle que Gavarni avait pour son père et sa mère. Nous nous rappelons qu'un jour où nous lui demándions s'il avait vraiment aimé dans sa vie, il nous dit, d'un ton singulièrement dédaigneux pour l'amour : « Moi, j'ai aimé mon père, ma mère, mes enfants. » Cette affection avait le caractère d'un culte qui payait ses parents de l'adoration qu'ils ressentaient pour l'enfant inespéré de leurs vieilles années.

Son père, le révolutionnaire de 93, l'avait élevé avec la plus extrême douceur, et Gavarni nous racontait que dans sa jeunesse, comme il fréquentait un mauvais café du boulevard, pour l'empêcher d'y retourner, son père se contenta de s'y rendre un soir, de s'asseoir à une table et de le regarder comme un étranger, avec un regard qu'il ne lui connaissait pas. Ce système d'éducation, s'adressant au cœur de son enfant, avait donné au père une grande autorité sur son fils, sur la conduite de sa vie, et les volontés et les désirs paternels pesaient en secret sur les actes du jeune homme.

Nous trouvons, à la date du 29 septembre 1835, alors que Gavarni a trente et un ans, cette curieuse note sur son journal :

« *Je suis un homme déshonoré à mes yeux.* — *J'avais promis à mon père de ne pas fumer jusqu'au* 12 *oc-*

tobre, et je viens de fumer un cigare, un de plus que ce qui était convenu. Il faut que j'écrive cela ici. »

Voici une autre note, jetée sur un livre de mathématiques : « *Cette volupté si pure, si indicible, qu'on peut éprouver, enfant, à passer les doigts dans des cheveux blancs, cette attendrissante mélancolie, avec laquelle on compte les plis qui s'amoncellent sur une main osseuse.* » Cette note n'indique-t-elle pas la pieuse et chère contemplation avec laquelle l'artiste considérait ces vieux traits paternels, si amoureusement et si fréquemment reproduits par lui?

Pour sa mère, sa tendresse, s'il est possible, était encore plus grande, et quand la pauvre femme fut attaquée d'une maladie de poitrine, obscure et mystérieuse, pareille à celle qui tua Gavarni, on ne peut dire les soins dont son fils l'entoura, les aimantes caresses sous lesquelles il essaya d'adoucir la souffrance, le désespoir qui s'empara de lui, à voir tous les jours la malade plus faible, plus languissante, plus rapprochée de sa fin. Sa mère morte, Gavarni resta quelque temps enfermé, ne voulant voir personne; enfin il se décidait à rentrer dans la vie, et à recevoir ses amis intimes, invitant au *Point-du-Jour* l'ami Forgues, dans cette lettre où perce l'accent d'une grande douleur :

« *J'ai reçu ta bonne lettre, qui m'a fait du bien...*

Je suis bien triste. — Pauvre ami! Un jour, bien éloigné encore sans doute, tu sauras ce que c'est!

Nos amis viennent samedi. Viens, venez tous deux. Ta femme aura ici ma belle-mère, madame de Bonabry, madame Leroy et la femme de mon camarade Tronquoy, — un vrai ange de bonté.

Si rien n'empêchait ta mère de se joindre à vous, nous serions bien heureux de la recevoir aussi. — Remercie bien ta mère de ce qu'elle a bien voulu me faire dire.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est que d'être un père, mais l'imagination ne saurait deviner ce qu'on éprouve à n'être plus un fils, vois-tu. Rien ne signifie plus rien. Que de choses à te dire là-dessus! que de conseils j'ai à te donner!

Ne craignez pas d'être attristés samedi. Mon deuil est tout en moi. Et je ne crains pas un peu de joie, au contraire. Dis-moi si vous viendrez. Vous trouverez, en hommes, M. Leleu, le président Talabot, H. Monnier, Tronquoy, qui habite la maison, et peut-être Chandellier, le dernier des célibataires. »

G.

Jeudi.

LXXXI

En 1846 et 1847, années où Gavarni publie continue les séries des *Impressions de ménage*, *Carnaval*, des *Affiches illustrées*, des *Gentilshomm* *bourgeois*, des *Mères de famille*, des *Balivernes* *parisiennes*, des *Faits et Gestes des propriétair* des *Patrons* (1), etc., il les baptise d'*Œuv* *nouvelles*, avec la conscience d'un talent qui sent dans toute sa force et dans toute sa plé tude. Par ce coup d'œil qui s'empare à tout m ment de la nature, la case, la range et la dans sa mémoire; par les études du nu qu'il chez lui comme en une académie secrète; ces fragments de membres, ces jambes, ces m ceaux de torse, tantôt largement frottés, ta poussés au plus extrême rendu, sous les pe tailles croisées et les hachures menues, dan mélange de sanguine et crayon noir qu'ai Watteau, et avec lequel Gavarni donne la v

(1) Notre travail, avons-nous besoin de le dire? n'est f sur l'ensemble de l'œuvre de Gavarni ; nous renvoyons pou tail au *Catalogue raisonné* (*Lithographies originales et essai* *forte et de procédés nouveaux*), publié par MM. J. Armelhault rault) et E. Bocher. Librairie des bibliophiles, 1873.

presque la chaleur de la chair; par ces dessins patients et serrés, aussi bien que par ces croquetons qui volent en trois coups, un mouvement, un aspect; enfin, par cet agrandissement, pour ainsi dire d'optique, auquel s'élève avec les années tout dessinateur doué; Gavarni est arrivé au large dessin enveloppé, au gras modelé, aux contours ressentis et noyés, à la ligne puissante, en même temps que sa constante préoccupation de la couleur avait fait de lui, à la longue, un coloriste uniquement avec le blanc et le noir de l'image.

Avec les recherches, avec les découvertes des procédés employés par lui depuis quelque temps, à partir notamment de 1843, avec le bouchon de liége, qui fait, sous ses habiles doigts, les demi-teintes de la gravure du keepseake anglais; le lavis d'encre, qui rend les noirs intenses de la soie et du velours; avec une plume qui s'écrase, au milieu du travail libre et fouetté du crayon, dans une tache brillante ou la cernée d'un pli; avec le grattoir jetant des réveillons dans l'ombre; Gavarni a conquis ce qu'il ambitionnait, ce qu'il appelait si ardemment, sur un de ses carnets de Bordeaux : le *gris* et le *velouté du noir*.

Il est maître maintenant de ses procédés. Il les mélange, il les associe, il les équilibre dans une parfaite mesure, ne donnant à chacun que la part

qu'il doit avoir dans l'effet général, ne se laissant plus aller à la pente, si naturelle d'ailleurs, qu'il avait à abuser, dans les années précédentes, de l'invention toute fraîche, du moyen tout neuf. C'est le temps, dans ses planches, d'un magique clair-obscur, de ces oppositions de nuit et de lumière, de ces ombres et de ces demi-jours rembranesques avec lesquels il fait le mystère de cette scène :

— Madame à son piano, Môsieu à sa cuisine.

Parfois il a de ces bonheurs, de ces réussites d'un noir d'une certaine valeur, qu'il nous disait n'avoir jamais pu retrouver, et dans son œuvre apparaissent pour la première fois ces fonds aux obscurités remuantes des cirques de Goya; apparaît cette blanche clarté dans laquelle rayonnent des femmes au chignon noir, à la nuque lumineuse, aux grandes anglaises dépeignées, à la taille molle, aux bras nus, les mains dans de petits tabliers : de blanches femmes ballonnantes dans le linon.

C'est encore l'époque où commencent à se montrer, dans son œuvre, ces tête-à-tête de deux personnages à mi-corps, ces scènes à l'énergique facture, ces croquis grandioses et violents qui sont comme les dessins des Passions humaines.

LXXXII

Dans ces séries que nous annoncions tout à l'heure : *Carnaval, Impressions de ménage,* les *Mères de famille,* etc., au milieu de ces œuvres spirituelles, de ces suites égayées et légères, de ces croquis de psychologie féminine, des mille planches moqueuses et railleuses de sa Comédie humaine, se détache, datée des mêmes années, une série qui a passé inaperçue, et à laquelle on n'a pas accordé jusqu'ici l'attention qu'elle mérite, une série révélant chez l'artiste un talent inattendu, une force dans le sinistre, une *maestria* dans l'horreur, une science de la silhouette du chenapan, du coquin, de l'assassin, — dix planches, — où il a déroulé comme la route scélérate du Vol et du Crime, et qu'il a appelée le *Chemin de Toulon.* Cela ouvre par une première planche. Au pied d'un mur, dans des arbres ; deux blouses et ce dialogue :

— Comment ! y avait gras, et rien qu'un mur de rien, et deux méchantes pesées à faire... faignant !

— J'avais pas d'outils.

Une autre montre le dos d'un homme qui fait le guet au bout d'un bois. Son camarade empoi-

gne d'une main violente le milieu de la jupe d'une femme éperdue d'épouvante et qu'il tire à lui, levant son autre main sur elle dans un raccourci homicide avec ces mots :

— Gueule pas!... j'cogne!

Plus saisissante, et d'un effroi de dessin plus admirable encore, est la planche qui porte en bas : — Entre onze heures et minuit. Une femme en chemise, presque nue, levée sur le bord de son lit dans un sursaut de terreur, un coude encore à l'oreiller, échevelée, fuyante, reculante et enroulée sur elle-même, semblant, de ses bras croisés sous ses seins, serrer sa vie contre elle; et sur elle la brute du meurtre en bourgeron, au front mangé par les cheveux, à l'œil allumé, avançant et approchant une main armée d'un tire-point... Vrai chef-d'œuvre que cette planche de cauchemar nocturne, avec l'opposition de son noir et de son blanc!

Tout aussitôt, dans la planche qui suit, une rentrée de l'esprit, et la jolie réflexion philosophique qu'un escaladeur, à cheval sur le chaperon d'un mur, communique à un compagnon dont on ne voit plus que les mains et le front :

— Comment qu'un jury saurait le mal qu'on a dans nos états?

D'où vient celui-là, avec un bâton et une sacoche à ses pieds, la pose lasse, assis de travers sur

une chaise, accoudé à la table où est un litre, la tête renversée sur la paume de sa main, et qui, à la demande de l'aubergiste : — Qu'est-ce que vous prendriez bien avec ça? lui répond : — Qu'est-ce que vous avez?

Et, pour achever l'œuvre, quel finale, dans ce paysage de carrières, que cette académie d'assassiné, cet aplatissement d'un corps assommé, répandu, étalé, les quatre membres épars sur le sol pierreux!

LXXXIII

Le rêve du jeune homme de vingt-quatre ans, le rêve qu'il caressait les yeux ouverts, sur la terrasse de Montmartre, devant l'immense cité étalée devant lui, s'était réalisé.

De Paris, Gavarni avait fait sa proie et sa conquête, et Paris était à lui. Paris! — un monde, et tous les mondes! Paris, — des hommes, des femmes, et du peuple à poignée; — des marchands d'habits chargés de pantalons, de fleurets et de guitares; — des crieurs de canards; — des commissionnaires portant des bouquets et de l'amour; — le saltimbanque en habit de ville, une souquenille de paillasse sous une redingote d'oc-

casion; — des croquemorts qui devisent; — des blouses, des bourgerons, des brûle-gueule, — et des bourgeois! — Le sergent de ville élancé en avant, traînant un délinquant avec la furie de l'ange vengeur de Prudhon qui amène le Crime à la Justice; — des têtes de propriétaires sculptées dans un marron d'Inde; — de vieux jockeys diplomatiques fourbus; — des gamins gouailleurs; — les chanteuses poitrinaires qui, dans la rue, poussent des notes de cigale, le dos au mur, pour que la bise ne les balaye pas; — le bouquiniste en plein vent, au teint d'un brugnon de vigne; — les petites qui musent par les rues et badaudent, une mèche de cheveux dans l'œil, un reste de châle au dos et la jupe au talon; — les jolis enfants des riches, maîtres d'un canapé, blottis dans les coussins en compagnie d'un Polichinelle tombé à la renverse, les bras, les jambes en l'air; — l'actionnaire *en faction devant un dividende;* — les balayeurs et les balayeuses, au petit jour qui blanchit derrière les maisons grises; — au bras des mères grimaçantes, regardant de côté avec un sourire d'enseigne et un œil d'usurier, les jeunes personnes, coiffées à la chinoise, avec un regard en dessous, un nez effronté et une bouche au coin de laquelle se cache la queue de lézard que voyait Henri Heine au coin de certaines bouches; — des binettes qui n'appartien-

nent qu'à l'institution de la garde nationale ; — de gras cuisiniers, des gibelottiers grandioses drapés dans leur majesté d'éligibles ; — de triomphants rentiers, épanouis dans la Terre promise par Sieyès au Tiers-État ; — les joueurs allongés sur le billard, en équilibre sur la pointe de la botte gauche et que l'œil enfile par la semelle de la botte droite ; — le tailleur accroupi sur son établi sous le jour froid de la fenêtre ; — l'homme d'affaires au nez de proie, à la bouche mince, pareille à une raie au-dessous d'une addition ; — des jeunesses éblouissantes ; — des ménages vieillots, ratatinés, fluxionnés, qui semblent, dans la rue, le vieil air de *Monsieur et Madame Denis* sur un orgue édenté ; — les artistes chevelus et barbachus, en carmagnole de flanelle, déjeunant au pouce sur le poêle avec le modèle rhabillé à mi-corps ; — les hommes noirs du protêt, de la signification, du commandement, de l'opposition, du jugement, de la contrainte, les figures plates et effacées des recors qui brossent leurs chapeaux en sonnant : la Saisie en personne naturelle ; — le monde du monde, les habits noirs et les cravates blanches de la diplomatie en visite dans les coulisses de l'Opéra ; — les fashionables dans le buisson ardent de leurs favoris en côtelettes, un suprême de sourire aux lèvres ; — de jeunes blondins, couchés sur un divan, le

regard en coulisse, tout pleins de grâces
et rayonnants de lumière fauve ; —
oreille, la face porcine et allumée, jaill
son faux col comme un bouquet de son c
papier, la prestance énorme du Million
qui mêle sur sa face batracienne le
Mayeux et le type de Camusot. — .... Pa
barbes convaincues où tient une doctrine
pétrins phthisiques respirant la nuit sur
des portes ; — des bourgeois gentilshom
des gentilshommes bourgeois ; — des en
chés qui portent, en se dandinant, un brin
de la banlieue sur une épaule ; — des vieill
frant leurs tartans avec des mains parchemi
osseuses, semblables à des serres ; — les
bonds, penchés avec des poses d'orateur
banc de la police correctionnelle ; — des
se chuchotant à l'oreille, en riant du regard
cause d'adultère, au-dessous des coupables ;
fille de la Halle, un verre de vin à la main
fée du mouchoir d'où jaillit un flot de che
noire, le sourcil fort, l'œil chaud et cern
bouche à mordre et l'air d'une chanson à
— les vieilles commères de la regratterie
marchandes des quatre saisons, le madras s
yeux, les pieds en truelle de maçon, l'évent
le ventre dont le tablier tombe comme
bosse. — Populace et bohême ! — les vieux

jets, arc-boutés des deux mains
, inassouvis et crispés, dont la fac
haillon de Tibère au café Turc; —
t les Bertrand sans linge, bouto
sules de bouton; — les races d'ho
glabre, avec une mèche grasse
ortille contre la joue pour un
— les chiffonniers barbotant dans
la plèbe faubourienne, avec les
és, son petit œil en vrille, les nez
d'un coup de poing, et deux pinceau
e aux lèvres; — ces lignes de visage
lent de la ligne faciale de Cramer,
à la brute, ces cerveaux obtus,
ces crânes plats coiffés et calottés d'
cheveux laineux... — Paris! la misère
ui creusent les épaules, les pauvresse
et les mains dans le giron : le haillo
Paris! les quinquets et la rampe, e
des fées taillées dans le manche
ier, la comédie à l'envers, l'alcôv
les hommes vineux et graisseu
contre-marque, la cuisine du fard
es faux mollets, les actrices jetan
le trou de la toile, les pompiers
e les Buridan, les danseuses à la
r les moustaches des moucheurs
et les reines de théâtre, dans

lit, le matin, le lendemain d'une *pre*
épaule sortant de la chemise, une co
euilletons versés sur les draps de ba
s! l'amour tout fait, la Céramique de B
s! la femme! Paris! la Parisienne! le
nd article Paris de Paris! la Parisienne d
u matin, et de la nuit; la Parisienne qui
a Parisienne qui rentre; la Parisienne en
es et en camisole; la Parisienne qui va a
dort, qui rêve, qui bâille, qui ment; la
nne qui passe, lutinée par le vent, le v
é de son petit visage clodionesque, l
uffante, le pied preste, spirituel, volant
vé qu'il rase; la Parisienne sur le trottoir
risienne au logis qui, pendant un sermon
l, bat du bout de sa bottine une mesure
ente et regarde distraitement l'amande r
es ongles; la Parisienne qui sait tout de
ance, et sourire, et bouder, et embrasser l
e Coquardeau quand il se le gratte... Pari
es Paris!

Tout ce peuple, tout ce monde de Gav
vivant, parlant. Ces têtes écoutent, répo
méditent. Elles ont des perplexités, de
péfactions, des épanouissements venant
parole à l'oreille, des éclairs, des silenc
éveil et un *guet* de l'œil qui sont la nature

s sont rév[illegible] des
l'âme de l'in[illegible]s-
regard d'homme qu[illegible] de
une femme, le sous-enten[illegible] de
ation d'un bout de nez, le [illegible] sous-
e sourire, vous le lirez à première
la légende de Gavarni ait besoin de
. Chacun de ses personnages affiche
sage son caractère, ses instincts, son
ent, presque son état (1), et révèle à
eur le diagnostic de ses passions et de
udes morales. La vieillesse, par exemple,
nais, dans son œuvre, l'éternelle et banale
xpression du vieillard et comme un mas-
ut fait qui va à tous. Elle a ses nuances, ses
res de ruine et ses degrés de mort. Elle ne
e sculpter plus profondément les traits de
ci, elle abâtardit les traits de ceux-là. Il y a
isages qu'elle a émerillonnés, et où les restes
la sensualité sont une goguenardise. Tantôt
est la belle vieillesse dont l'âme semble respi-
dans un sourire de grand-père ; tantôt la vieil-

(1) Gavarni était un profond connaisseur des individus, à pre-
mière vue. Morère nous racontait que, dans les cafés où Gavarni
allait avec lui, il avait un sens divinatoire pour dire, sans se
tromper, l'état, la profession des gens qui étaient là. Il arriva sou-
vent à Morère de rencontrer, quelques jours après, dans la rue, ces
mêmes gens avec les instruments de la profession que Gavarni leur
avait attribuée.

sse chauve de l'argent et sa figure fermée à ntôt encore la vieillesse de l'expérience, où la vie ont dégrossi dans les chairs le fin l'ironie.

Aussi nettement qu'il a exprimé les variét vieillesse de l'homme, Gavarni exprime ersités des décadences de la femme. Il re différences d'un passé de débauche ave passé de misère, et empêche toujours de le fondre. Les dégénérescences des individu des caractères spéciaux et désignatifs. Il y a la tourmente de cette face, dans l'écroule de ces traits, ou de la souffrance, ou du cha ou de l'hébétement alcoolique. Partout on trouve chez lui cette particularité des expres propres à chacun, et cette dissemblance, ad blement saisie, des manifestations d'un m mouvement chez deux natures différentes. M en présence deux colères de peuple? Il opp à la force brute qui rugit, en grinçant des dans un mufle de Goliath, la rage blanche rant les lèvres du petit savatier qui médite r-*ramassement de jambe*. Et il différenciera bien les têtes et les physionomies les têtes et les physionomies mondaines du populaire élégant sera « le beau », cet autre « le bellât C'est par là que le dessinateur donnera à Œuvre, par une observation merveilleuse, par

gnomonie pratique digne de Gall et
, la variété continue et intarissable de

ste aide encore à cette vie de la physi-
Le corps a ses mœurs que font et défo-
ations. Ce que sont devenues aujourd'hui
s extérieures, — grandies et roidies en
l'existence en plein air et à la dure, en
ïques et à grands plis ; ces lignes ondu-
tillées, gracieusées sous le crayon des
s du dix-huitième siècle, — son œuvre
mage d'après nature. Le crayon de Ga-
au vol les allures du corps moderne
ncolie, la fatigue, l'étrangeté, le sans
nchaloir et le débraillement de son
on mouvement. Voilà nos bras, nos
ses, nos renversements, nos hori-
ccoudements, notre marche et
es postures lâches où nous nous
que dans des pantoufles faites ;
l pour lequel le dix-neuvième
e il était dans la rue, dans
endre une pose.
s sur les poêles de fonte en-
ex interrogeant l'argent de la
mentons qui jouent avec le
ne, les doigts distraits qui

t le bois de la table d'un cabaret, le salu
t de l'huissier, la façon sinueuse et cont
t la jeunesse dorée attache le bouton
t, le geste poissant et attoucheur de la ca
e la femme, il sait par cœur les ondul
souple manège de la taille, la chatterie
esses, et les remuements diaboliques
esses Comme elle est là, dans toutes les a
se - i développent les voluptés de son corps
, avec les coquetteries du sommeil sur l
'il creuse; ou bien, éveillée et les yeux
faisant une couronne de ses deux bras
r sa tête; ou bien encore les deux geno
oulevant le drap, devenu le pupitre de
espondance amoureuse! Et comme Ga
es présente bien chez elle, dans ses pares
geuses, dans les rêveries de coin de c
dans la mimique intime de sa grâce mode

Le costume ajoute sa physionomie à l
nomie du visage, du geste, de l'attitu
tement dit l'histoire, le passé, le car
situation sociale de l'individu qui le
plis parlent, sa coupe raconte, ses trou
Ce que l'homme communique de lui-m
ce qui l'habille, Gavarni l'exprime. Il a
révèle une existence dans un habit,
gote, une blouse. Entre ce paletot et c

n monde, un quartier, trois étages. [illegible] a re-
e de l'ouvrier, courte aux manches [illegible] t ro-
par derrière, contraste avec la redin[illegible] te où
eux propriétaires se pelotonnent [illegible] mme
une guérite. Il y a des mises douteus[illegible] par le
sais quoi des mises douteuses. Un [illegible] talon
de chez le grand tailleur, un aut[illegible] est le
lon coupé par un portier. Le fich[illegible] nnête
fichu déshonnête ne se confondent ja[illegible]mais,
lus que la robe décolletée de la femme comme
t, avec la robe décolletée de la femme comme
faut. Vous avez toute la gamme des gilets, du gilet
us au gilet à petit collet droit du fau-
ronnant toutes les cravates, de la cravate en
ien, la cravate en rabat où pose une épingle
le à diamant. Des gants, les uns sont le moule de
hain, les autres figurent un crustacé à cinq
es. Les chapeaux ont tous les âges, tous les
es, tous les aspects, tous les gondolements et
tes les déformations; ils vont du chapeau de
e garni de cuir blanc au feutre cabossé que la
rchande de vieux habits promène sur sa tête.
t puis mille autres chapitres : le chapitre intime
des pantalons à pied et des robes de chambre pa-
triarcales, bonasses, sabreuses, que sais-je? la robe
de chambre du colonel de hussards aussi bien que
la robe de chambre du petit rentier du Marais.

…ls sent le bois de la table d'un cabaret, le sal…
…r ceux de l'huissier, la façon sinueuse et cont…
…dont la jeunesse dorée attache le bouton …
…sant, le geste poissant et attoucheur de la ca…
De la femme, il sait par cœur les ondul…
souple manège de la taille, la chatterie…
le caresses, et les remuements diaboliques…
…jupe. Comme elle est là, dans toutes les a…
qui développent les voluptés de son corps!…
…lit; il avec les coquetteries du sommeil sur l'…
qu creuse; ou bien, éveillée et les yeux …
…se faisant une couronne de ses deux bras…
sur sa tête; ou bien encore les deux genou…
soulevant le drap, devenu le pupitre de…
respondance amoureuse! Et comme Ga…
reprësente bien chez elle, dans ses pares…
geuses, dans les rêveries de coin de ch…
dans la mimique intime de sa grâce mode…

Le costume ajoute sa physionomie à la…
nomie du visage, du geste, de l'attitude…
tement dit l'histoire, le passé, le carac…
situation sociale de l'individu qui le po…
lis parlent, sa coupe raconte, ses trous…
Ce que l'homme communique de lui-mêm…
qui l'habille, Gavarni l'exprime. Il an…
révèle une existence dans un habit, un…
gote, une blouse. Entre ce paletot et cet…

net un monde, un quartier, troi
dingote de l'ouvrier, courte aux
gnée par derrière, contraste avec
les vieux propriétaires se pelot
dans une guérite. Il y a des mises
je ne sais quoi des mises douteus
sort de chez le grand tailleur,
pantalon coupé par un portier. I
et le fichu déshonnête ne se conf
pas plus que la robe décolletée de l
il faut, avec la robe décolletée de la
il en faut.

Vous avez toute la gamme des
plastronnant au gilet à petit colle
bourien, toutes les cravates, de
ficelle à la cravate en rabat où p
en diamant. Des gants, les uns sc
la main, les autres figurent un
pattes. Les chapeaux ont tous les
styles, tous les aspects, tous les g
toutes les déformations; ils vont
soie garni de cuir blanc au feutre
marchande de vieux habits prom
Et puis mille autres chapitres : le
des pantalons à pied et des robes
triarcales, bonasses, sabreuses, que
de chambre du colonel de hussards
la robe de chambre du petit rentie

Le décor de ce monde, le fond mobile et
geant sur lequel se détache toute cette hum
le chez soi et la rue n'ont pas été négligés pa
varni. Il a voulu que son peuple parisien fû
présenté dans les milieux exacts et précis o
passe et s'agite sa vie. Il a placé ses personn
comme au cœur de leurs habitudes, les a
tourés des accessoires de leur bonheur ou
meubles de leur misère, comme dans la p
nue ou dorée de leur existence. La borne, le
toir, le mur, le lambris, la chaise, les rid
parlent au second plan des lithographies de
varni, aussi éloquemment que parlent, au
mier, l'habit de l'homme et la robe de la fem
Ils sont aussi significatifs, aussi dénonciateurs
détail, un rien, un coin entrevu derrière une scè
en complète le sens et en accentue la réalité.

C'est une sorte de théâtre mobile, de lante
magique des intérieurs : — des entresols my
rieux avec le clair-obscur des alcôves, leurs
tières tombantes, leurs potiches ventrues, le
cadres lourds, leurs tapis sourds; — le poêle
fonte des petites gens avec une bouteille
servant de poids à la clef, portant les pauvres
liefs et le pain éventré; — les jardins des m
sardes fleurissant dans des pots à tisane, —
comptoirs de marchands de vin, reflétant, dans
poli de leur étain, le *bleu*, le *sacré-chien* et l'arn

s pailletées de lumière; — les portra...
en uniforme de gardes nationaux, p...
dessus du canapé conjugal, comme d...
ils au-dessus d'un arbre aux fruits mar...
tre change et change encore. Mainte...
ent et défilent les désolées perspective...
glacés et la file des maisons noires ali-
marge du ciel gris; — les palissade...
s en construction; — les pierres de...
tente dans les terrains vagues; — les...
s avares du mont-de-piété; — les...
dans les soupentes des portiers; —
s de vieilles femmes où des oiseaux...
isissent sous globe. La coupe d'un...
montre une vieille paire de bottes...
malle qui bâille; — la gargote...
ù pendent d'honnêtes parapluies...
chapeaux défoncés qui pleuvent...
s affiches de vente. Après quoi, ...
e fond : les grabats sur lesquels...
ière un jour terne; — les tables...
; — les profils d'oreiller où...
une carte oubliée de la dernière...
les miroirs cassés des man-...
quels est passé un brin de buis...
des aspects et des logis de...

Gavarni passe-t-elle la bar-

ère comme un Dimanche qui va aux c
e croyez pas à la Nature, aux grands
ux prés feutrisés, aux sources fraîches;
ôtoie les hauts murs des chemins de ron
'achemine le long des lignes géométriqu
ortifications. Le génie parisien de Gavarni
vaguer dans la campagne de plâtre de Pa
'accoude aux tables boiteuses des guingu
sous la tonnelle où meurt, ficelée, une m
plante grimpante. Il l'assied, entre un oct
un bureau d'omnibus, dans un de ces jardi
dicules où l'ombre du chapeau de paille du
priétaire est la seule ombre du jardin. Il l
aller et venir dans les perspectives grises d'u
rizon de banlieue, fermé par les maisons lépr
des maraîchers, les toits de fabrique surm
de la cloche du travail, les obélisques de b
qui crachent au ciel la fumée du noir animal.
sa tête, il met un ciel de pluie, roulant de lo
nuages blancs, sous ses pas une herbe rare,
lée, meurtrie, tallée, l'herbe qui pousse sous
pieds et les détritus des industries, dans l'esp
mort, la zone de stérilité, le désert suspect
créent autour d'elles les grandes capitales.

LXXXIV

ence, ce bonheur, cette magie du
pénétration de l'observation, la
de la physionomie, du geste, du
écor : tout cela n'est pas assez p
de l'œuvre de Gavarni. Les homme
les enfants que son crayon met
nt comme parle l'homme, comm
me, comme parle l'enfant, comm
nme la Misère, comme l'Amour
it de Paris.

du peuple dira :
nme... un chien fini... mais le r

te au théâtre dira ;
arde un coupon pour Chanterein
t Charles. Je joue « la Fille d'hon

ble !
nmis y viennent.
in !
ira : Zénobie, chacun a sa misère
tu,

le lièvre a le *taf*, le chien a les puces, le loup a la faim..... l'homme a la soif!

— Et la femme a l'ivrogne.

Un vieux bonhomme dira :

— M'ame Norine!

— Hein?

— Y a quarante ans, je croquais les pommes vertes et je n'haïssais pas les femmes mûres!

— Après?...

— Après?..... quand j'ai aimé les pommes mûres, j'ai aimé les femmes vertes.

— Vieux passionné!... allez donc manger vos pommes cuites!

Un masque dira :

— Baste! quand tu me donnerais un peu de sentiment pour ce soir...

— Ça l'use!

Un vieux monsieur dira :

— Les lorettes, moi, j'aime ça : c'est gentil comme tout, ça ne fait de mal à personne!... quoi? des petites femmes qui...

— Qui gagnent à être connues.

Un jeune homme dira :

— Ah! que c'était une riche nature de femme! jolie, tout cœur! pleine d'esprit... et si bon garçon!

— Ça, c'est vrai... enfin!... il y en a d'autres!

Un père dira :

— Ah! tu me reconnais pas aux Champs-Élysées quand j'ai pas ma redingote!... Mais, malheureuse enfant, quand t'es venue au monde..., toi, qui t'a reconnue?

Une blonde et lymphatique lorette dira :

— Ah! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin!

Un manieur d'argent dira :

— Si l'on avait assez de fonds pour acheter toutes les consciences qui sont à vendre... les acheter ce qu'elles valent et les revendre ce qu'elles s'estiment..., ça serait, ça, une belle affaire.

— Ah! fichtre!

L'artiste mettra au bas de ses dessins toutes les phrases, les ironies, les blagues du dix-neuvième siècle. Et ce ne sera pas le moindre des étonnements de la postérité que tous ces tableaux soient des tableaux parlants, que toutes ces images aient une langue et une voix, et que le miracle soit renouvelé au bas de ses lithographies des paroles dégelées dans l'air, au dire du curé de Meudon.

Car Gavarni a écrit la langue parlée comme nul autre. Point d'auteur qui ait saisi au vol d'une façon pareille la parole humaine. Ses légendes, on ne les lit pas ; il semble qu'elles vous tombent dans l'oreille du bout d'un salon ou d'un coin de rue. Tout jeune, il avait eu le goût et la curiosité

des mots frappés, des expressions peintes, des manières de dire pittoresques. Sur un calepin de ses voyages aux Pyrénées, on lit : « *Étudier les enseignes et les noms de Bigorre.* » Et cela ne s'arrête pas à des noms. Il note quelquefois sur ses cahiers le tour d'une construction de phrase dont l'originalité l'a frappé. Toute sa vie, il se livre, dans ses journaux, à un grand travail sur le désossement des mots pour les effets comiques, à des recherches de synonymie bizarre, de calembours, de dictons estropiés. Il essaye toutes les décompositions d'un mot : madame de Pignonac, Pignonet, Pignoneuf, etc. Il fabrique des noms avec des participes passés : par exemple, mademoiselle Ida Hérissé. Toute sa vie, il écoute la parole de la correctionnelle : l'école du dialogue.

N'avez-vous pas rêvé parfois une sténographie de l'idiome courant, usuel, débraillé, qu'un peuple et un temps emportent avec eux? une sténographie de la langue parlée et causée? cette langue dans la langue, inacadémique, mais véritablement nationale, et qui a les bonnes fortunes et les couleurs d'un argot; toujours retrempée, reforgée, enrichie, recréant la grammaire, faisant loi de son besoin, drue et pleine de nuances, éclatant en ces tropes qui enchantaient le grammairien Dumarsais, absorbant tout, jaillissant de tous : — cette langue véritable confluent de mots,

de phrases, de façons de dire, des dix mille patois parisiens qui roulent sous le français écrit, officiel, inventorié et châtré, des dictionnaires et du livre? La légende de Gavarni est cette sténographie.

Puis, chez Gavarni, les apostrophes, les balivernes, les dialogues ne sont jamais des phrases. Ils sont toujours une parole. Ils ont les coupures, les réticences, la syntaxe au petit bonheur, le flux, le désordre et l'éclair du verbe sous le coup d'une émotion ou d'une pensée. Ils ont l'essoufflement même de la voix.

On entend ces deux enfants, l'un juché sur un mur, l'autre en sentinelle d'en bas :

— Jean-Marie!

— Hein!

— Y en a-t-i' des abricots?

— Y en a, mai' y a des chiens!

— Allons! viens, Jean-Marie!.... Gros, Jean-Marie, les chiens?

— Tout gros.

— Viens, j'te dis, Jean-Marie, c'est pa' à nous, ces abricots...

On entend se conclure un mariage entre cet homme et cette femme :

— Tiens, Fanny, c'est pas tout ça; t'es honnête, t'as rien, t'es ce qui me faut; comme aussi bien c'est moi qui te faut... Ça te va?... Ça y est!... viens boire un canon.

varni de ses *Nouveaux Lundis,* M. Yriarte, à propos de la trouvaille de quelques légendes inédites, affirme que M. Sainte-Beuve a pris l'exception pour la règle, en avançant que le dessin précédait la légende. Nous opposerons à l'affirmation de notre sympathique contradicteur, ces autres paroles de Gavarni, qui sont textuelles :

« Je tâche de faire dans mes lithographies des bonshommes qui me disent quelque chose. Oui, ils me disent ma légende. C'est pour cela qu'on les trouve si bien en scène, avec le geste si juste. Ils me parlent, ils me dictent. Quelquefois, je les interroge très-longtemps, ceux-là finissent par me lâcher mes meilleures, mes plus cocasses légendes. Quand je fais mon dessin en vue d'une légende faite, j'ai beaucoup de mal, je me fatigue, et cela vient toujours moins bien : *les légendes poussent dans mon crayon, sans que je les prévoie ou que j'y aie pensé avant.* »

LXXXV

Gavarni partait en 1847 pour l'Angleterre (1), précédé par sa réputation et un renom d'élégance.

(1) Gavarni partait de Paris le 21 décembre 1847, débarquait à Folkstone le 23, et allait coucher le soir à Londres.

L'aristocratie avait une curiosité de son talent; et les familiers de la cour racontaient que les œuvres du dessinateur français étaient une des grandes distractions du palais de Windsor : que la Reine et le prince Albert passaient des matinées, accroupis comme des enfants, sur le parquet d'un petit salon jonché de ses lithographies, où ils les triaient, les choisissant à quatre pattes, puis les découpant et les collant dans des albums.

LXXXVI

En arrivant à Londres, quoique Gavarni eût du noir dans les idées et le souci d'affaires qui faisaient de son voyage en Angleterre un exil de France pour quelque temps, le dessinateur était rattaché au goût de son art et repris de l'envie de crayonner devant l'originalité et l'excentricité des personnes et des choses anglaises. La curiosité de l'artiste, surexcitée par le neuf du spectacle, passait en revue les professions typiques, les industries en plein vent, les plaisirs, les jeux, les divertissements nationaux, et enlevait ces croquis si exacts, si fidèles, si anglais : croquis paraissant dans *Gavarni in London* ou publiés par l'*Illustrated London News*, l'*Illustration française*. Il

faisait défiler devant les Français ignorant Londres : le *Marchand de pommes de terre cuites à la vapeur*, accoudé sur sa machine de fer-blanc d'où s'échappe un filet de fumée; le *Marchand de pocket-book*, avec sa tête suspecte; l'*Enfant loué*, juché sur le dos d'une pauvresse au regard tors; la *Marchande de lavande*, l'*Invalide de Chelsea*, etc. A ce vieillard chauve, la tête entre ses genoux, qui cache sa figure d'une main tendue pour l'aumône, il opposait la haute fashion, ces femmes de lumière, ces blondes aux chairs lactées, suivies du grand domestique poudré, avec le chapeau à cocarde, l'habit à la française, la canne haute à la main. Après la salle sombre d'un *public-house*, où des femelles à tignasse dépeignée et vêtues de trous, buvaient à pleins pots, devant la table où posaient leurs pipes éteintes, — venait le Théâtre-Italien, où la beauté fine et hautaine d'une lady baignée de ses longues boucles s'étalait sur un rebord de loge. Dans une grande planche, il représentait le *carman* massif, qui a fait marcher toute la journée ses robustes chevaux avec le brusque : *Now then!* et qui, rentré à la maison, voit sa femme, à la délicatesse gracieuse, lui apporter un pot de bière, tandis que son fils, à demi étouffé sous son lourd chapeau, s'essaye à brandir son grand fouet.

Un autre jour, il donnait les aspects des ta-

vernes de *Bower-Salon*, *Eagle-Tavern*, *Tête de Garrick*, où Nicholson parodiait la justice et amusait les buveurs de grog par l'invention de procès en adultère des plus croustillants, joués avec un faux tribunal, de faux témoins, de faux accusés, et de faux serments sur la Bible. De la ville aux cinquante mille voleurs, il exprimait d'une manière saisissante l'*oursin*, le marmot voleur explorant avec une baguette les poches des paletots entre-bâillés; — le faux marin, exploitant la confiance qu'inspire en Angleterre une ancre estampée sur un bouton de métal : le costume de Jack; — le *swell-mob*, une silhouette où on sent le juif; — le *pick-pocket* supérieur, le faux dandy fréquentant tous les lieux de plaisir, les bains de mer, les *meeting :* une classe qui a des spécialistes, comme le voleur qui, posté à l'entrée de l'orchestre du Théâtre de la Reine, ne vole uniquement que les épingles de cravate; — le voleur à la tire, *buzman*, avec sa coiffure à la Bendigo, la fleurette à la bouche, l'œil quêteur, muni d'un ongle d'acier qui s'adapte à son index, et avec lequel il coupe les poches de gilet. Gavarni nous montrait encore le *buzman*, les jours de pluie, monté en omnibus, deux honnêtes mains dépassant son *waterproof* et reposant innocemment sur ses genoux, — de fausses mains, — tandis que les vraies travaillent les poches des voisins.

Et quels expressifs dessins que les dessins qu'il consacre aux combats de rats, et où il a si bien rendu le chien terrier et l'éveil de sa petite tête, — le *Rat catcher* (chasseur de rats), l'homme à tablier prenant les rats dans une cage ; — le *Time keeper* (le juge de la durée du combat); — *The performance* (la lutte et les spectateurs); — enfin le *Pit* (enceinte), ce dessin si bien disposé qui fait tableau ! Dans un coin, s'accumulent l'un sur l'autre des rats effarés; dans un autre coin, une montre dans la paume de la main, et devant, en l'air, deux mains suspendues prêtes à laisser tomber dans le *pit* un terrier dont les oreilles toutes droites projettent leur ombre sur le bois de la barrière.

Passons à ces dessins de la boxe et des boxeurs, à ces *croquis d'après nature à la taverne de John Burn,* à ces deux *fighters* célèbres, ces têtes carrées et massives, aux cheveux courts, aux cous de taureau enveloppés dans des cache-nez de laine, aux surfaces de la face comme aplaties à coups de poing. Et encore les trois dessins du *Combat,* du *Vaincu,* du *Vainqueur*.

LXXXVII

L'*Illustration,* qui donnait ces dessins de la boxe, annonçait pour le mois de juin 1850 une rencontre entre Bendigo, le champion de l'Angleterre, et Tom Paddock. Gavarni assista à cette lutte, et il nous faisait un soir le récit de ce *fight* célèbre dans les annales du *ring :*

« Le billet coûtait une livre, payée d'avance... Un convoi spécial, — car la boxe est maintenant défendue, mais sans pénalité, — un convoi qui court toute la journée jusqu'à la rencontre de la limite de deux comtés, de façon que si la police arrive, on se sauve sur un autre comté. Dans le train... oh ! les plus éminents filous... la fine fleur des *pick-pockets* de Londres, comme je l'appris par l'absence de mon porte-monnaie.

« A Mildenhall, on s'arrêta. Il était huit heures. On se mit à faire le *ring* avec des cordes autour de pieux, la plus basse à deux pieds du sol, la plus haute à quatre pieds. Au centre du *ring*, on traça un rond sur la terre. Un coin fut donné au second et au porte-bouteille de Paddock, l'autre au second et au porte-bouteille de Bendigo.

« Cinq shellings autour du *ring,* et on vous vend

nalité des aperçus, elle est une révélation sur l'état moral de l'exilé (1).

Nos lettres se sont croisées, mon cher Louis. Vous avez enfin tous répondu à l'appel! J'étais bien inquiet! La presse anglaise, qui vit au jour le jour, saisit avec empressement ces tristes occasions pour se faire des numéros. Vous ne sauriez imaginer ce qu'a de sinistre l'annonce du numéro ou de l'édition du numéro qui s'imprime : un écriteau mal fait à la main, collé sur le devant de ses boutiques : Règne de la Terreur à Paris!! Affreux carnage!!! Considérables pertes de vie!! — *On a beau savoir ce que vaut l'aune de cette littérature, on est toujours un peu pris à ce charlatanisme. Cette fois donc, ils avaient raisons. Vous vous conduisiez là-bas comme des sauvages (je vois que j'ai mis un* s *à raison sans raisons), — comme des sauvages. — Ah! vous prenez la populace pour le peuple! Ah! vous voulez établir un communisme entre les braves gens et la canaille, et il suffit qu'on ait l'air suffisamment* pas grand'chose, *pour avoir droit chez vous à un fusil? Très-bien! Vous avez semé de ces fusils et vous récoltez des coups de fusil. — Plantez, mes mignons, des arbres de la li-*

(1) Dans une première lettre, Gavarni demandait à être rassuré sur l'existence des Leroy, de son Chandellier, de Tronquoy, de Camille, de Morère, de Félix, son domestique, « ses six inquiétudes dominantes », ainsi qu'il les appelle.

berté, mangez en frères la cuisine des banquets, chantez de ces hymnes en patois de révolution « Peuple souverain », et puis comptez combien il faudra d'argent acquis par le travail des travailleurs pour solder la fainéantise des orateurs de cabaret.

Pauvre doux pays de France! où t'ont amené les rhéteurs et les tartufes politiques! Vous voilà gentils!

C'est parce que je suis du peuple que je hais la populace. C'est parce que je crois comprendre et sentir sa dignité que je regrette de le voir déroger ainsi. — Le voyou et le dandy sont deux bêtes, à peu de chose près, également distantes de l'homme; — mais, tout considéré, l'une pue et l'autre sent bon, — j'aime encore mieux l'autre, quoique je ne l'aime guère.

Tenez, si je vous tenais là, Louis, je vous querellerais si fort que nous recommencerions sans doute la journée des barricades *de chez Tronquoy (vous savez), surtout si ce polisson de Chandellier se mettait de la partie et s'y mettait de votre côté, ce que le drôle ne manquerait pas de faire. Il faudrait bien que vous me payassiez l'inquiétude que vous m'avez donnée et dans laquelle vous m'avez laissé, dix jours! tous les deux.*

Ce que je fais à Londres? j'y rêve, j'y travaille et j'y rêve. Je refais un peu tous les matins le système universel (le monde politique, je ne m'en oc-

cupe plus, — il y a beau jour que j'ai arrangé tout ça). Je me demande, par exemple, si, tout compté, les habitants de notre planète auraient réellement assez d'intérêt à visiter la Lune, si ce voyage vaut la peine qu'on s'occupe d'un moyen de le faire. — Peuh! ce n'est pas la mer à boire, — mais je n'ai guère le temps.

Et puis il faut voir Londres, — bien voir ce peuple anglais, si différent de nous. — Ce n'est pas une petite affaire que de connaître un peu une population. — C'est le plus charmant pays du monde que cette Angleterre, pour y vivre de la vie matérielle, mais au delà, bonsoir, le cœur ne saurait ici s'appuyer sur rien. C'est parce qu'ils manquent de cœur que les Anglais sont si peu gênants, — et ils poussent à un degré extrême les qualités de ce défaut. Quant aux Anglaises, je vous en parlerais bien, mais j'ignore absolument ce que c'est : — tout ce que j'imagine, c'est que, lorsqu'une Anglaise est habillée, ce n'est plus une femme, c'est une cathédrale. — Il ne s'agirait pas de la séduire, mais de la démolir. Or, je ne suis pas séducteur, — je suis encore bien moins démolisseur, jour de Dieu! — Je n'ai pas encore été violé une seule fois depuis que j'habite Londres.

Je me livre à des recherches : il faut que je sache jusqu'à quel point le fait de mettre par décence *des petits pantalons aux jambes des chaises et des*

pianos fashionables est une vérité à Londres, — des petits pantalons en mousseline brodée; — les uns disent oui, les autres disent non. — Quand j'aurai vu, vu avec les yeux, une chose comme celle-là, je croirai avoir assez vécu.

J'ai vu de grands dadais en jupons bleus et en bas jaunes, — les écoliers de paroisses, — j'ai vu, compère, qu'as-tu vu? — J'ai vu la mendicité en falbalas, chapeau à fleurs, et pas de bas, pas de souliers, — les pieds dans la boue. — J'ai vu des grappes d'hommes et de femmes, une douzaine, couchés les uns dans les autres, pour se réchauffer, sur les marches des temples et des théâtres, entrelacés comme des serpents dans leur nid. — J'ai vu les drames des théâtres à deux sous. — J'ai vu des gentilshommes qui ne porteraient pour rien au monde un rouleau de papier sous le bras, porter un maquereau ou une botte d'asperges. — J'ai entendu renifler toute la création — anglaise. — J'ai vu des tavernes immenses toutes pleines d'innocents ivrognes qui buvaient en silence depuis dîner jusqu'à minuit, écoutant chanter au piano des romances sentimentales par des hommes. — J'ai goûté les beefsteaks *de bien des « salons à côtelettes » de Londres, et j'ai été presque partout servi par des auditeurs au Conseil d'État, habit noir, cravate blanche et manières à l'avenant. — J'ai vu pendre. — J'ai vu Windsor et les paysages dont pas*

une vignette anglaise, si coquette, si flou, *si chatoyante, si maniérée qu'elle soit, ne saurait vous donner une idée. — J'ai vu boxer. — J'ai vu* me *voler. — J'ai vu les courses. — J'ai vu une foule de choses, mais je vois que, si je ne coupe pas en deux cette seconde feuille, j'écrirai huit pages, — et je coupe la feuille.*

Bedford Square. *Dimanche. Voici un billet commencé au* Salisbury Square *et continué au* Bedford Square. *J'ai fait un saut, comme vous le voyez de la Cité dans le* Western.

J'ai vu, depuis les autres « j'ai vu », le dessus, — la fine fleur de l'aristocratie danser au son de la musique de Jullien au théâtre de Drury-Lane, *en costumes des hauts barons du moyen âge, portant des favoris en côtelettes; — des marquis de Louis XV, épée au côté, sans perruques, chauves, et — favoris en côtelettes; — des chevaliers en cottes de mailles d'argent, — peut-être massif, — et favoris en côtelettes. J'ai vu, là, de combien de façons il est possible de coiffer des femmes avec des plumeaux, et tout ce que la fantaisie anglaise peut imaginer de plus inattendu en fait de tire-bouchons, — et (ma foi! je reprends la demi-feuille), et tout ce qu'il est humainement possible d'oser en fait de* déshabillé *du soir. — Et, à propos, je me permettrai une remarque : c'est à tort, selon moi, qu'on désespérerait de connaître comment une*

lady *a le pied attaché à la jambe; — on a, jusqu'à ce jour, cherché le bas de la jambe par le bas de la robe, et c'est par en haut que la solution de ce problème était sans doute possible, non le matin, mais le soir. — Avec de bons yeux, on peut déjà apercevoir au bal un peu de jarretière par le corset; — c'est extrêmement joli.*

Vous voulez des « impressions de voyage »; il m'est arrivé cette nuit, à ce bal de Drury-Lane, *une chose extrêmement fantastique. — D'abord, figurez-vous un de ces beaux bals de l'Opéra sans le populaire, — un bal costumé, luxueux comme l'était, par exemple, certain bal paré avant ou après* 1830. — *Des lumières, du satin, des diamants et un monde fou — (ce n'était pas un bal public); — l'orchestre était établi au fond et à moitié de la scène, et derrière l'orchestre on avait réservé une enfilade de salons tout tendus en mousseline brodée d'or, avec d'immenses glaces et de moelleux divans jonchés de femmes. — Je me promenais là, regardant tout; — arrivé dans un des derniers salons, je me dirigeais vers une grande porte à portières, menant dans un autre appartement plein d'autres divans et d'autre monde. J'étais horriblement fatigué, même souffrant, me traînant avec peine vers ce dernier coin, pour avoir tout vu avant de gagner mon lit. — La porte était par hasard libre et offrait un espace désert entre deux foules. — J'allais*

donc, le binocle à l'œil, et, en passant le seuil, je me trouve face à face, nez à nez avec un personnage qui avait aussi le binocle à l'œil, — ne m'expliquant pas bien, au premier abord, pourquoi, la porte étant large, cet inconnu (en habit de ville) venait ainsi se heurter à moi. — Nous nous regardions, — c'était un œil méchant; la face de cet homme était pâle et toute suante, il avait une barbe qui me paraissait ébouriffée et trop longue, — et dans toute l'expression quelque chose d'atroce et de triste tout à la fois. — Je me souvenais! c'était l'affreuse figure qu'on a imprimée dans un des numéros du London News, *en janvier dernier; — et puis enfin, tout à fait réveillé, j'ai retrouvé que c'était* moi. — *La somnolence me menait dans une glace, tournant le dos au groupe de femmes que j'allais voir. — Ces blanches* ladies *auront pensé : Voilà un Français bien fat!*

Voilà, mon bon Louis, ce que le travail, la vibration incessante de la pensée, cette corde magique qui roule chez l'homme sur deux poulies qu'elle use : la tête et le cœur; — voilà ce que le gin, *le* stout — *et le turbateur célibat ont fait de votre camarade. — Mille affectueux compliments à votre gracieuse* mistress (1).

(1) Une autre lettre de Gavarni, adressée à Louis Leroy, raconte l'enterrement du roi Louis-Philippe. Nous renvoyons au volume *Manières de voir et façons de penser*, où elle a été publiée.

LXXXIX

C'est une chose tout à fait remarquable que la souplesse avec laquelle Gavarni, dans un temps si court, s'est approprié le caractère et le type de la population parmi laquelle il se trouvait. Comme il a saisi et mis en saillie ce je ne sais quoi d'insaisissable et d'inexprimable qui distingue au premier abord une physionomie anglaise d'une physionomie française! Nous avons un dessin de lui, — six études de têtes d'Anglais, — chef-d'œuvre de crayonnage, qui pourrait en même temps, par sa sérieuse observation, illustrer un ouvrage scientifique sur la comparaison des races européennes. Et dans ce peu qui différencie une figure de là-bas d'une figure d'un *continental*, comme il a su encore mettre les nuances imperceptibles, les riens qui désignent un lord dans une foule, les riens qui profilent la silhouette d'un *respectable man!* Comme il a bien su rendre, dans les jouissances de la fortune et du bonheur, le haut dédain, la morgue et le mépris de la bouche britannique; comme il montre la femme dans sa beauté qu'on dirait éclairée d'un clair de lune; comme il représente joliment les *babys*

roses de *Grosvenor-Square*, tout empanachés de plumes; comme il vous fait bien voir les traits de boule-dogue des hommes d'écurie, l'épaisse et sanguine santé de la populace, et les robustes et trapues nourrices de Saint-Giles, qui allaitent en pleine rue, en fumant la pipe courbe de Londres; comme il marque au sceau de la résignation et du fatalisme la pauvreté lamentable d'outre-Manche!

Regardez cette planche d'ivrognerie, dans ce pays d'ivrognerie qui n'a pas de rire pour les ivrognes, cette planche du *Gin*, où, dans le brouillard, s'avance ce ménage, ce mari et cette femme aux vêtements plaqués et pleuvant sur elle; tous deux hébétés, idiots, comme aveuglés par l'ivresse, tirant chacun de leur côté, en titubant dans les flaques d'eau. Parcourez l'une après l'autre ces planches de la misère anglaise, plus effroyable que la misère française, avec ses jambes sans bas, ses pieds sans souliers dans la froide boue; de cette misère faisant lever du dessous des portes des spectres d'inanition aux doigts crochus, prêts à se jeter sur un morceau de pain; de cette misère couchant dans les parcs, sur le pavé humide, avec le mur des maisons pour oreillers, montrant serrée, emmêlée, amoncelée, pelotonnée, enchevêtrée, une masse humaine contractée par la fraîcheur de la nuit : un pêle-mêle de bras, de

têtes, de jambes, de membres d'une famille en tas, cherchant l'un contre l'autre un peu de chaleur.

Car, peu à peu, le peintre s'était laissé ravir aux élégances du luxe et de la richesse, par la grande beauté lugubre, le dramatique sinistre, le style épouvantable du malheur. Il ne cherchait plus ses modèles que le long de ces maisons où, si l'on pousse la porte, l'on sent la vermine vous tomber sur la tête comme des *pois*, — c'est l'expression même d'un inspecteur anglais, — ou encore, dans les environs de Saint-Giles, de Battlebridge, de Drury-Lane, dans les coins les plus reculés de White-Chapel, derrière les masures de Spiteafield; et un jour il résumait toute la terreur des visions qu'il avait eues par ces quartiers dans une planche intitulée : *Misère et ses petits*. On croirait voir le hâve défilé de la Famine. En avant, une mère courbée sous sa faiblesse et sous son désespoir, une carcasse de chapeau sur la tête, des morceaux de sa chair passant par les trous de la loque qui l'habille, marche, suivie de sa grande fille serrant contre sa poitrine de phthisique un lambeau de chemise qui drape son sein maigre. Et, dans la pluie fine et continue des pluies éternelles de Londres, espacés et se traînant loin derrière elle, les enfants, les momaques, de petits fantômes clopinent sur des jambes de fœtus.

XC

De temps à autre, Gavarni était retiré de ses dessins anglais par quelque commande de journal ou d'éditeur, demandant à l'artiste français un épisode de la révolution de 48. Il exécutait, sur des croquis faits d'après nature à Paris par l'ami Chandellier, par l'ami Guys, un petit nombre de bois pour l'*Illustrated London News*. Il donnait ainsi une barricade de février, avec une mise en scène assez exacte, et le gamin chargeant à un établi des fusils qu'il passait aux tireurs. Les journées de juin lui fournirent deux dessins d'un plus grand style : l'un, représentant les insurgés dans les caves de l'hôtel de ville, le noir entassement des désespoirs et des fureurs, dans cette nuit éclairée par une filtrée de soupirail. Dans le second, où Gavarni a transfiguré, pour ainsi dire, le croquis de Chandellier et en a fait la grande page d'un lendemain de guerre civile, il représente les femmes et les enfants portant des provisions aux prisonniers. Sous un ciel noir d'orage, sillonné d'éclairs, on voit se dérouler, à la porte d'une prison, encore placardée de lambeaux d'affiches des Ateliers nationaux, l'anxieuse attente des mères,

des femmes, des petites, trempées jusqu'aux os par la pluie inclémente, piétinant sur le pavé, pliant sous les paquets, les pains de quatre livres, les paniers lourds où passent les goulots des litres, un pauvre monde de douleur auquel les factionnaires font prendre la queue.

Ces représentations d'évènements qu'il n'avait pas vus, et où il n'avait pour guide qu'un mauvais croquis, avaient bien peu de charme pour lui, tandis qu'il était attiré vers un genre de dessin auquel le poussait son antipathie pour la révolution de février, qu'il baptisait : *le Triomphe de l'Égotisme, en pleine proclamation de la fraternité universelle.*

Ce n'était pas, à proprement parler, de la caricature ; c'était ce qu'on pourrait plutôt nommer : de la satire au crayon. Il donnait quelques échantillons de ce genre au journal *le Bossu,* de de la Hodde, qu'il mettait à la porte, son journal et lui, aussitôt qu'il apprenait « qui était le monsieur », et commençait, pour le *London Illustrated News,* une grande illustration de *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques,* où, avec un esprit et une malice exquises, il peignait, sans les charger, les types des représentants et des commissaires du gouvernement provisoire, et vengeait le sens dessus dessous de la société dans une Ménippée délicatement railleuse.

XCI

Gavarni, malgré ses regrets d'affections chères et des arbres du Point-du-Jour, ne trouvait pas en Angleterre le dépaysement qu'elle fait d'ordinaire éprouver au Français. Il ne se déplaisait point dans le noir de cette ville enfumée de charbon de terre, qui parut si mélancolique à Watteau. D'ailleurs, il n'était pas trop fâché d'être loin de cette France d'alors, qui était pour lui la Révolution et la République de 1848. Puis, il aimait le contraste de cette vie nouvelle, où sa curiosité surprenait, à tout moment, des détails, des manières d'être, des originalités qui l'intéressaient. Il se prenait de goût pour les choses et les habitudes qui choquent les gens du continent, et, par une pente un peu paradoxale de son esprit, la froideur, la réserve, le flegme britanniques, ce caractère opposé, contraire, antipathique à notre caractère national, lui semblait un charme sévère et la distinction d'un peuple. Il opposait à ces qualités le parlage et la bruyance du Français, proclamant que nous étions un peuple de commis-voyageurs. Et un peu ainsi de tout, et des admirations pour tel usage, tel monument, tel artiste.

A propos de ces enthousiasmes, nous nous rappelons qu'il nous tint toute une soirée devant les Cruikshank, la Bouteille et les Enfants de l'ivrogne (*The Bottle, The Drunkard's Children*). Nous trouvant assez froids devant la naïveté anti-artistique et la grossière entaille de ces bois, à l'aspect d'une imagerie d'Épinal, Gavarni se mettait à nous faire un espèce de cours d'esthétique sur chacun de ces bois, commençant par la *Bouteille*, et arrêtant nos regards sur la première planche : la cheminée pétillante de houille, l'armoire aux rayons étincelants de vaisselle d'étain, les tableaux aux murs, les fleurs dans un vase d'eau, l'horloge au coq sautillant au milieu d'arabesques, les enfants jouant à la dînette sur un tabouret, le chat gras et fourré qui fait le gros dos au feu, et le maître de la maison, le joyeux buveur, entre l'*ale* et le *porter*. Puis, il nous faisait étudier au feuillet suivant la ruine, la misère, la tristesse, la nudité de la maison dans ses plus petits détails, la cheminée sans feu, les armoires piteusement entre-bâillées laissant voir des rayons nus, un chat squelette pourléchant une assiette nette comme un miroir, le buveur, les deux mains dans ses poches et le chapeau rabattu sur les yeux, la cravate dénouée, une pipe à la bouche, devant l'âtre où grelotte une théière; les enfants regardant, effrayés, leur père ivre, et la mère

mettant dans le tablier de sa fille aînée des vêtements pour qu'elle fasse remplir la bouteille que le père exige. Et toujours, avec les commentaires de Gavarni, les planches de la saisie, du ménage dans la rue, de l'assassinat de la femme tuée par l'ivrogne avec l'homicide bouteille; enfin, la folie, et le tableau de l'ivrogne visité, dans un hôpital d'aliénés, par ses deux enfants : — son fils, une fleurette à la bouche : un *filou;* — sa fille, avec un chapeau à plumes et un spencer par-dessus sa robe : une *prostituée!*

Jamais nous n'avons entendu si bien faire ressortir d'une œuvre, en dehors du visible et de l'apparent, ses côtés cachés et intentionnels, et toute sa beauté secrète. Peu à peu, en écoutant Gavarni, l'admirateur nous donnait de son admiration; et de cette *bar,* — où la loi anglaise veut que l'on se grise debout, — après avoir suivi les *Enfants de l'Ivrogne* dans les tripots, les *dancing-rooms,* nous arrivions, avec une impression bien changée, devant la planche où l'infirmier du bâtiment qui mène les déportés à Botany-Bay abaisse les paupières du fils de l'ivrogne, en présence du ministre anglican refermant sa Bible. Enfin l'admiration nous venait devant la planche où, sur la nuit d'une immense arche du pont de Londres, lancée dans le vide, la bouche ouverte en un dernier cri désespéré, les deux mains sur

les yeux pour ne pas voir en bas, son chapeau envolé, la fille de l'ivrogne tombe, toute blanche, dans l'eau noire.

XCII

Cette vie était coupée par un voyage en Écosse (1), où l'entraînait le paysagiste au pastel, Bouquet, avec lequel il s'était lié à Londres. Il se rendait à Édimbourg, la capitale du pittoresque, la ville à l'apparence d'un décor de théâtre. Il nous racontait qu'il était descendu dans un hôtel de tempérance, où l'on était très-bien, mais où l'on ne vous donnait ni bière, ni vin, ni spiritueux; et quand Bouquet réclamait trop impérieusement de l'*ale*, le maître d'hôtel,

(1) Gavarni quittait Londres le 1er août 1849 et arrivait à Édimbourg le 3, ainsi que l'indique un calepin à peine grand comme le creux de la main, qui contient jour par jour la nomenclature des châteaux, lacs, cascades qu'il voit, nomenclature mêlée à des notes d'une ligne sur les courtisanes de la Canongate, les sociétés de tempérance, la chaire à prêcher que tout honnête presbytérien emporte sous le bras dans la campagne; entrecoupée de croquetons en trois coups de crayon, d'attitudes, de mouvements, de paysages, de marmites de l'île de Iona, de toitures locales faites en « une sorte de filets en cordes de branchages noirâtres », interrompue par des notes désespérées sur le manque, en ces îles désertes, de cigares, de tabac, de papier à cigarettes, et enfin émaillées de parisianismes et de légendes. Gavarni était de retour à Londres le 21 août.

montant sur une chaise, le prêchait, ou bien, endossant son habit national, il lui jouait du violon. Gavarni avait conservé une espèce de souvenir magique d'Édimbourg, du fantastique des ruelles de la Canongate, de la bizarrerie et de l'étrangeté des bâtisses, de la couleur heurtée de ces *court*. On a pu voir dans des aquarelles exposées chez Beugniet, et dans la charmante lithographie publiée par le *Paris*, quelque coin de cela, traversé par ces élégantes et sveltes filles, à l'ardente chevelure, un petit châle au dos sur la chemise bouffante, les deux mains aux hanches, balayant des triples volants de leurs jupes la boue où elles marchent les pieds nus.

A Édimbourg, venait aux deux Français l'idée d'un voyage dans les Hébrides, un voyage à pied, le sac sur le dos, à la façon des artistes parisiens. Une lettre de M. Bouquet nous permet de suivre les voyageurs... Les voilà dans l'île de Mull, vers les cinq ou six heures. On est à la mi-août. Le jour a été très-chaud, et il y a de l'orage dans le ciel. Un vieux berger que l'on rencontre leur indique le chemin, et leur fait entendre moitié en mauvais anglais, moitié en gaélique, qu'ils ont dix ou douze milles à faire pour arriver à l'auberge de *Kean-loch*. Mais les milles de l'île de Mull sont comme les lieues de pays de la Bretagne; le sentier s'allonge, s'allonge; les deux

voyageurs, pliant sons le poids de leurs sacs; commencent à ressembler à ces deux harassés qu'on verra, dans une lithographie future de Gavarni, se dire :

— Les sites prennent une largeur...

— Et une longueur...

Ils avancent lentement dans le chemin mangé par les végétations et les fleurs sauvages. La nuit arrive et, avec la nuit, de larges gouttes d'eau. Le tonnerre gronde, et bientôt tombe une pluie torrentielle; ils sont obligés de se mettre à l'abri sous l'arche d'un petit pont, le ruisseau enflé leur coulant entre les jambes. Puis une éclaircie. On se remet en marche, trébuchant contre les pierres, glissant sur d'énormes crapauds, mouillés parfois jusqu'aux genoux par l'eau des torrents tombant de la montagne. Ils vont, ils vont toujours, mais sans rencontrer l'auberge. Enfin le pignon de l'auberge, et une grosse fille rouge au bras nu terminé par une chandelle; et après que la maison endormie s'est lentement réveillée, un bon feu, deux grands verres de *toddy* fumant sur la table et la perspective d'un bon lit.

Le lendemain, avec les vêtements encore mouillés et que le soleil achève de sécher sur leur dos, en route (1) pour la pointe de l'île où l'on s'em-

(1) De ce voyage, M. Bouquet possède un petit dessin : une rangée de gamins alignés au bord du rivage, attendant les voyageurs

barque pour Iona. Et, tout le long du chemin, la vue des montagnes endormies dans le brouillard blanc, des vaches noires qui paissent, des cabanes de pêcheurs. L'on est à la recherche d'un aubergiste comme *Macphean;* l'on se trompe, l'on s'introduit chez un nommé *Macpheel,* qui, en sa qualité de gentleman et de clergyman, met les deux artistes à la porte. A la dernière heure, on trouve le vrai *Macphean :* un pauvre diable de tisserand.

Le lendemain, l'on débarque à la grotte de Fingal, où les deux artistes, le carton sur les genoux, perchés sur un pilier basaltique, font un croquis, pendant que les vagues écumantes montent jusqu'à leurs jambes pendantes ou mettent un abîme sous leurs pieds...

On revient au soleil couchant, ayant devant soi la grande ligne sombre de l'Océan et le dos d'un cachalot endormi s'élevant au-dessus de l'eau comme la quille d'un vaisseau chaviré... Le jour suivant, on va voir le petit village de Salen; on côtoie les bords du lac de *Nine-Keal,* rayé par l'aile des mouettes et des courlis.

C'était un dimanche matin, et, par le chemin, c'était une procession de paysans endimanchés,

du paquebot pour leur faire visiter les ruines du sixième siècle, — un crayonnage fait à la hâte, gâché de gouache, poché de taches brutales d'aquarelle, d'un effet et d'un lumineux extraordinaire.

de fraîches jeunes filles, de babys aux yeux bleus. Gavarni s'arrêtait un moment devant deux enfants assis sur le rebord de la route; une petite fille avait appuyé les deux mains sur l'épaule d'un petit garçon tout rapproché d'elle, et les deux enfants blonds et roses, aux jambes nues, avaient leur groupe tout enveloppé et comme encadré dans l'étoffe à carreaux d'un *plaid.* Le dessin de Gavarni semblait donner une tendre et riante image de l'enfance de Paul et Virginie aux îles Hébrides.

XCIII

Ce voyage d'Écosse nous a valu une des plus belles lithographies de Gavarni, sa planche la plus faite, celle qui approche le plus le travail sur la pierre de la beauté sérieuse de la gravure au burin. Bouquet avait demandé à Gavarni quelques scènes locales, qu'il voulait jeter au milieu de ses paysages, dans l'ouvrage qu'il se proposait de publier, lors de son retour à Londres sous le titre : *An Artist's Ramble in the north of Scotland;* Gavarni exécutait, pour le livre futur, trois planches : *Scotch girls,* les blanchisseuses écossaises; *Throwing the stone*, le jet de la pierre;

et, enfin, le fameux *Highland Piper*, le joueur de cornemuse:

Sur un ciel brumeux, aux nuages roulants, près d'une ligne de falaises, se détache, debout, le joueur de cornemuse soufflant dans son pittoresque instrument. A sa droite, des femmes aux longs cheveux déroulés, et dont l'une a la joue appuyée sur ses deux mains croisées, écoutent pensivement les airs nationaux. Un baby aux yeux noirs, le dos appuyé au tonneau sur lequel le joueur de cornemuse s'accoude un peu, comme charmé, laisse pendre la ficelle de son petit chariot un moment arrêté. A gauche, un homme est étendu tout de son long sur le sol, dans un raccourci qui ne montre guère que son toquet au chardon d'argent, à la plume de héron, — et une main qui trace des lignes distraites sur le sable. Au-dessus de lui, un jeune homme assis noue mollement ses bras autour de ses genoux dans une pose abandonnée; et, dominant ces deux hommes, ces deux expressions du plaisir musical, la tête penchée d'un vieillard chauve a les yeux fixés à terre. Au milieu de son auditoire en plein air, se dressent la haute stature et le caractéristique costume du musicien de la montagne, avec son jupon écossais attaché par cette ceinture garnie de topazes ramassées dans la rivière de *Cairn-Gorm,* cette toison blanche aux pointes

noires, la gaîne étincelante de son long couteau, ses genoux nus, ses bas à damier, ses gros souliers à boucles.

Gavarni avait commencé un dessin d'après un *Piper* quelconque, quand le hasard fit découvrir à Bouquet ce *Piper* modèle; il le fit voir à Gavarni, qui, abandonnant aussitôt sa première esquisse, fit immédiatement poser l'homme, se mit du premier coup à une pierre, et, saisi, à mesure qu'il travaillait, d'une espèce d'amour pour son travail, y consacra sept ou huit séances, plus de temps qu'il n'en donna jamais à aucune de ses lithographies. Gavarni avait d'abord placé au premier plan, à la gauche du joueur de cornemuse, un chien, lorsque, la planche presque terminée, se ravisant tout à coup, il l'effaça, et le remplaça par l'homme à la plume de héron allongé à terre.

Ces trois planches, ainsi que six autres planches publiées à Londres, chez Rowney, sous le titre d'*Études :* « Studies (Rustic groups of figures) », se font remarquer par l'acquisition d'une qualité nouvelle, une *luminosité* que ses planches de France n'avaient pas encore atteinte. Elles rayonnent de la blanche lumière de l'Angleterre. Elles semblent toutes ensoleillées de ce soleil diffus, que tamisent l'aqueux de l'air, les vapeurs de cette atmosphère dans laquelle les ombres étroites font

des taches noires au milieu de demi-teintes qui sont presque de la lumière. Ce sont, dans ces six planches de « figures rustiques », des femmes lumineuses couchées au bord des ruisseaux; des femmes marchant dans de lucides campagnes, avec l'ombre de leur figure sous leur chapeau, éclairée en dessous comme par une rampe de théâtre, qui illuminerait le tour de leurs yeux, le tour de leur bouche; des femmes, sous des arbres, fouettées sur la peau de leurs bras, de leurs épaules nues, des coups de lumière et d'ombre qu'aimait Diaz en ses *sous bois*. Ce sont, par les chemins creux, pareilles à de mythologiques théories des Saisons, des descentes de femmes, la tête chargée de grands paniers dont la verdure débordante se mêle à leurs chevelures, étageant sur un ciel d'argent leur élancement de canéphores dans le voltigement des *plaids* (1).

XCIV

Il faut bien le reconnaître : Gavarni ne réussissait pas à Londres. La grande société, toute prête à venir à lui, quand elle avait cru que le peintre

(1) Au *faire* anglais de ces neuf planches se rattachent deux autres lithographies tirées isolément et qui n'ont fait partie d'aucune

des élégances parisiennes, patronné par le comte d'Orsay, arrivait pour peindre les élégances anglaises; quand elle avait entendu parler du projet de l'artiste de retracer la cour d'Angleterre, ses fêtes, ses défilés, ses somptuosités, ses costumes, ses cérémonies, et de la donner au public comme l'image de la dernière cour aristocratique d'Europe; — quand on lui annonçait le spectacle et le panorama de ses parcs (1), un *Londres vert* que Gavarni avait commencé avec le paysagiste et l'aquarelliste Marvy; — la grande société était prise d'une sorte de répugnance, d'un soulèvement de son *cant* contre le dessinateur qui, au lieu de ce qu'elle attendait de lui, lui offrait la représentation de ces êtres abjects sur lesquels les yeux de

publication que nous sachions : l'une représente un balayeur et deux têtes d'hommes, l'autre un marchand de ferraille.

Nous avons également vu, chez Ph. Burty, une épreuve peut-être unique d'une ébauche lithographique, faite pendant le séjour de Gavarni à Londres. Dans un sentier vague, sous un ciel aux nuées déchirées, des silhouettes attendent, un bâton sous le bras, — le court bâton irlandais ; — des silhouettes sans figures et presque sans contours, indiquées seulement par des taches et le *bâtonné* du mouvement : une ébauche à la manière de Decamps, d'une qualité tout à fait supérieure, un brouillon superbe et sinistre, où il y a le mystère et l'émotion d'ombres noires, attendant sur un chemin quelqu'un ou quelque chose qu'on ne sait pas.

(1) Marvy fit de la collection, qui devait être nombreuse, quatre dessins au fusain, et, chose complètement inconnue, Gavarni peignit à l'huile les promeneurs, les foules avec des pinceaux aussi fins que des aiguilles, Marvy commença à les graver, puis, je ne sais à propos de quoi, l'entreprise tomba dans l'eau.

ce haut monde ne s'ouvrent, ne s'arrêtent jamais.

Dans ce pays à la mode servile, une chose pouvait encore combattre cette disposition des esprits, faire accepter l'artiste par la *fashion*, l'imposer en dépit de ses entrailles pour la *mob;* c'était de dessiner le portrait que la Reine lui faisait commander de sa royale personne. Mais le jour convenu, l'heure de la séance fixée, sa boîte d'aquarelle envoyée au palais, au moment de monter en voiture, — « par un caprice dont il ne pouvait, — nous disait-il plus tard, — se rendre compte, et dont il regrettait la grossièreté », il avait laissé la séance et la Reine. Peu à peu, la bienveillance générale se changeait en antipathie, le sentiment national se sentait blessé de cette acharnée reproduction, de ce dévoilement continu des misères, des plaies, des souffrances remplissant la Capitale Inhumaine et que cherche à cacher l'orgueil anglais. Et quand Gavarni, à son retour en France, était décoré de la Légion d'honneur, le ressentiment de la nation, qui ne s'était pas apaisé, et encore tout vivace, s'élevait dans un article du *Times,* protestant contre cette nomination avec une injustice ennemie.

XCV

Gavarni était arrivé en Angleterre portant en lui ce besoin de retraite, de solitude, de tête-à-tête avec sa pensée (1), qu'il livrait et donnait tout entière, dans les moments anxieux et tourmentés de sa vie, à la *mathématique*, à l'aide de laquelle il prenait son envolée du monde réel et conquérait une absorption qui ne lui laissait plus rien ressentir des taquineries et des ennuis de son existence : un bienheureux état de sauvagerie où il arrivait à l'homme poli de mettre quelquefois de la rudesse à se soustraire au commerce des humains. Dans les premiers jours de son séjour à Londres, Thackeray, qui était lancé et répandu dans la plus haute société anglaise, venait le voir pour lui rendre le service de le présenter dans deux ou

(1) Ce tête-à-tête avec sa pensée, il le chante en ces lignes presque lyriques, sur un petit calepin anglais.

« *Cette douce et charmante compagnie de l'homme, qu'on appelle pensée, méditation, rêverie! toujours consolante ou joyeuse, selon les occasions de la vie. Que la chambre soit triste, que le brouillard ou le givre trouble les vitres, ou que le soleil y chatoie, que la bourse soit pleine ou vide, toujours, toujours pleine de sympathie, pleine de charme! O le plus voluptueux des girons! la plus constante, l'unique maîtresse de l'homme! Et comme elle aime les enfants qu'elle lui fait! et quelle mine elle fait aux visiteurs malencontreux qui viennent troubler sa souveraineté du coin du feu!* »

Times, « un beau, bon, brave homme », tantôt le bal masqué de Julien, pour faire la comparaison du carnaval anglais avec le carnaval français, tantôt les caresses de son chien de Terre-Neuve, l'esprit de Charles Dickens, et une boîte d'excellents cigares.

XCVI

Mais au fond, et quelque succès qu'eussent ses dessins, son art commençait à ne plus l'intéresser; il n'était plus pour lui qu'un gagne-pain forcé, une occupation misérable et basse qui le retirait des ambitions, des rêves, des poésies de la science, du roman de la recherche et de la découverte dans les mondes de l'Infini.

Et Gavarni se plaignait avec amertume d'être réduit à ce travail, « *de faire des images pour amuser les bourgeois* ». Des images! il s'agissait bien d'images, quand toute l'activité de son esprit, sous la possession passionnante de la mathématique, travaillait et travaillait uniquement à reconstruire la mécanique céleste, à établir, sur de nouvelles bases, les lois des mouvements planétaires, à trouver dans l'espace des points d'appui, jusqu'ici inconnus, sur lesquels toutes les

activités de l'univers pivotent, enfin à déposséder le soleil comme centre des rotations et source des forces qui gouvernent notre système, — « le soleil... astre que moi, — disait Gavarni en souriant, — j'ai pour tâche, parmi d'autres, de détrôner.

— Détrônez plutôt Hogarth, et laissez tranquille ce pauvre Newton... », reprenait le gros bon sens de l'Anglais, l'ami qui avait par moments les confidences et comme l'expansion des travaux cachés du poétique savant.

Gavarni haussait les épaules, et priait l'Anglais de ne pas lui faire de phrases.

Rentré chez lui, où il s'enfermait de plus en plus profondément dans sa pensée, il se refusait à sortir de sa solitude, par cette lettre où il continuait à se montrer si plaisamment l'ennemi du soleil;

Merci, l'Anglais. Mes moyens ne me permettent pas cette dépense d'une nuit, — c'est-à-dire d'un lendemain; — faut travailler, l'Anglais. « Le temps », a-t-on dit, « est l'étoffe dont la vie est faite », et je suis attelé à de rudes besognes.

J'ai toute la dynamique à refaire et un peu le soleil à déranger. Depuis quelque temps le soleil me chiffonne, et je me demande, ces jours-ci, jusqu'à quel point ce ne serait pas convenable de le faire disparaître, — histoire de voir un peu plus clair dans le système.

Est-ce que vous tenez précisément au soleil, vous?

J'ai lu votre mécanique d'Auguste Comte et reçu un billet de M. Akeastone.

Bonjour, l'Anglais ; à dimanche, si possible.

G...

Après tout, Gavarni n'était pas aussi déraisonnable qu'il le paraissait à l'ami Ward. Dans une réunion de savants, — après dîner, il est vrai, — n'entendions-nous pas dire, au premier chimiste de notre temps, que, dans une centaine d'années, on connaîtrait la théorie atomistique, et qu'avec cette connaissance on pourrait régler le soleil comme une lampe Carcel ?

XCVII

Ward, qui était avant tout un esprit positif, un ennemi de la poésie dans les X, un incrédule à toutes les prétendues découvertes qui n'étaient pas appuyées sur une expérience décisive, Ward, qui, encore étudiant et ayant besoin d'argent, avait, ce que n'aurait jamais imaginé un étudiant français, inventé une brosse à deux fins : une brosse à cirer les souliers, qui était en même temps une brosse à brosser les habits, et dont il vendait le brevet d'invention une somme considé-

rable, — Ward ne lui cachait pas sa façon de penser sur la stérilité de ses recherches, et lui disait carrément que tous les diagrammes géométriques dont il couvrait ses petits carnets n'étaient que de la « métaphysique revêtue d'une forme, d'un costume mathématique ». Il le repoussait vers son art, l'engageant à échanger ses crayons contre des pinceaux, et à léguer aux siècles à venir, dans une forme plus durable, plus monumentale, ses études sociales.

Un moment, Ward espérait guérir son ami « de ses hallucinations pseudo-philosophiques », en le mettant en rapport avec l'intelligence raisonnable, calme, élevée, pénétrante de Wheastone, l'inventeur de la télégraphie géographique. Il l'emmenait à l'île de Wight, où le mathématicien avait loué une maison pour la saison des eaux. Et tous trois passaient la plus grande partie de la journée à se promener dans ce pittoresque pays, Gavarni remplissant de ses travaux et de ses espérances les oreilles de Wheastone.

Les premiers jours, l'Anglais l'écouta patiemment, en contestant la justesse ou la clarté des conceptions du français, mais, au bout d'une semaine, il prenait en antipathie l'enthousiaste, et la promenade des trois hommes s'accomplissait dans l'ordre suivant : Gavarni et Ward, à cinquante pas en arrière de Wheastone herborisant en avant, ou dégageant un fossile avec son marteau

minéralogique, et qui se sauvait, comme le diable, aussitôt qu'il entendait se rapprocher les pas des deux retardataires.

Cette négation de la valeur de ses travaux et de ses découvertes par tous ceux auxquels il en parlait, n'ébranlait en rien la foi du chercheur, qui restait convaincu d'avoir trouvé. Il passait les jours et les nuits dans la petite auberge de *Crab and Lobster*, où il était logé, à entasser figures géométriques sur figures géométriques. Et un soir, à la fin d'un dîner fait en tête-à-tête à Londres, Ward entendait Gavarni lui dire très-sérieusement : « Que direz-vous, le jour où je vous apporterai une boîte en fer, longue comme cela, — et il indiquait une largeur de six ou huit pouces, — que j'élèverai dans mes deux mains en l'air comme cela, — et il regarda longtemps le vide de l'espace, — que je lâcherai tout doucement dans l'air, comme cela, — et ses mains se séparaient lentement et avec toutes sortes de précautions de la boîte imaginaire, et qui se soutiendra toute seule...

— Je dirai, répondait Ward, que vous avez fait, comme je dis maintenant, que vous cherchez à faire une chose impossible.

— Impossible ! » Gavarni répéta ce mot plusieurs fois. « Vous aussi, vous êtes comme les autres, comme Wheastone, et, aujourd'hui comme hier,

les grandes découvertes sont reçues à coups de bâton. »

XCVIII

Ces excès de travail, cette tension de l'intellect dans l'abstrait, mêlée à la noire contemplation de la misère, cette vie toute cérébrale, que Gavarni, — le plus sobre des hommes, et auquel nous n'avons jamais vu boire un verre de liqueur, — enfiévrait là-bas, avec le *gin* du pays, un excitant qui lui semblait cingler la fatigue de ses facultés, aux heures nocturnes, et finissait par lui donner un petit tremblement nerveux connu en Angleterre sous le nom de *coup de fouet*, le menaient à un état nerveux dans lequel sa pensée solitaire, absorbée par un objet unique : la Mathématique, approchait de l'abîme trouble où parfois sombrent les intelligences lasses et les cerveaux épuisés de ces monomanes qui sont les grands chercheurs.

A quelques années de là, dans une taverne de la marine sur la Tamise où nous avait mené Gavarni, il nous dit, en désignant un buveur : « Tenez ! voilà un homme qui a dû m'emmener faire le tour du monde. Cela durait deux ans, au bout

desquels, jour pour jour, il me déposait au pont de Londres, là où il m'avait pris... Vous concevez : je ne serais pas monté une seule fois sur le pont... Songez à ce que ça doit être, deux ans de travail sans être dérangé, deux ans de travail dans un entre-pont... »

XCIX

Avant de reprendre l'histoire de Gavarni à Paris et des grands travaux qu'il va y commencer, revenons à une scène intéressante qui éclaire la philosophie sceptique de l'homme et de son œuvre. C'était dans un dîner donné par l'ami Ward à Gavarni, à Louis Blanc (1), à Tom Taylor, le célèbre dramaturge, un dîner de quatre personnes d'une valeur assez grande pour que l'hôte,

(1) Une première entrevue avait déjà eu lieu entre Gavarni et Louis Blanc, que Charles Blanc raconte ainsi dans le feuilleton de l'*Avenir national* du 7 décembre 1866. Gavarni se montrant très-froid pour l'ancien membre du gouvernement provisoire : « Monsieur Gavarni, lui dit son compatriote, j'ai bien peur de n'être pas dans vos bonnes grâces... — Vous l'avez dit, répondit-il. — Eh bien, monsieur, aidez-moi, je vous prie, à m'en consoler, en me disant pourquoi ? — Pourquoi ? n'étiez-vous pas membre du gouvernement provisoire, et ce gouvernement n'a-t-il pas aboli l'emprisonnement pour dettes ? — Est-ce donc là un si grand crime ? — C'est un acte de tyrannie abominable ! Je voudrais bien savoir de quel droit on m'ôterait la liberté d'engager ma liberté pour me procurer de l'argent. »

selon son expression, « n'eût pas jugé convenable de délayer ce mélange curieux par des additions inutiles. »

Le dîner avait un but : Louis Blanc avait prié Ward de le mettre en rapport avec Gavarni (1), dans l'espérance de le conquérir à ses idées, et d'en faire un puissant instrument pour la propagande de son système. Le dîner commençait assez gaiement : on discutait les mœurs des deux nations, les deux Français déblatérant contre les Français, les deux Anglais déblatérant contre les Anglais, « en sorte que les épées ne perdaient jamais leurs boutons. » Louis Blanc se réservait en attendant son heure ; et, aussitôt que les fruits et le vin eurent fait place au café et aux cigares, il amenait peu à peu la conversation sur le terrain choisi par lui d'avance. Et, s'échauffant bientôt au feu de sa parole, il faisait le tableau de la marche de l'humanité à travers les siècles, de ses longues souffrances, de ses luttes séculaires, de son élévation graduelle, de ses nobles victoires et de ses grandes destinées.

Pendant trois quarts d'heure, il parla, gesticula, se passionna, les yeux étincelants et fixés sur Gavarni assis au coin du feu, impassible, la tête penchée, regardant la flamme, et ne laissant

(1) Lettre de Ward.

trois maisons qui devaient lui ouvrir tout le monde aristocratique. Il trouvait Gavarni affaissé au coin d'un énorme feu de charbon de terre, les yeux rouges et larmoyants de la fatigue du travail nocturne, répondant à peine à ses avances et comme un homme loin de ce qu'on lui dit. Thackeray l'invitait à dîner, Gavarni le contre-invitait pour le lendemain, blessant par ce procédé le *gentleman* qui, dans ses rapports futurs avec l'artiste, se tint sur la réserve. Cela se passait à peu près de même avec Dickens, que le misanthrope tenait à l'écart par sa froideur.

Il n'avait, pour ainsi dire, pas de rapports avec la colonie française, très-nombreuse depuis la révolution de 1848. Il voyait un très-petit nombre de ses compatriotes : Bouquet, Marvy, le graveur Masson, en train d'exécuter dans la *National Gallery* de magnifiques dessins aux trois crayons d'après les grands maîtres; ce défroqué original, l'abbé Constant, auteur d'études sur le tarot, qu'il proclamait le résumé de la haute science des Mages ; le comédien Mélingue, auquel il donnait un dessin de l'acteur tragique anglais, avec, pour légende, la phrase d'Hamlet : « Premièrement, écoutez ce que je vais vous dire... » — le dessin que Gavarni nous disait préférer à tous ses dessins. Et encore, avec ce petit nombre de connaissances, les relations étaient fort inter-

, et souvent brusquement interrompu
ette fuite du monde et de la société,
ison à Londres avait le privilège de l'av
ois à sa table, à son foyer.
ur, à un bal masqué de la Renaissan
ntait à Gavarni, sa maîtresse au bras,
r en gants de voyage, en grands cheve
de savant, un monsieur tout extraor
milieu de cette fête. Un quart d'heu
a maîtresse laissée là, Gavarni, dans
loge, causait métaphysique avec ce mon

t la maison de cet ancien partenaire d
sique que Gavarni fréquentait; une ma
tous les dimanches, la longue table d
de travail se chargeait de mets froids, e
servie de toute la journée, devenait u
ant lequel les plus célèbres littérateurs e
e Londres s'asseyaient pour déjeuner
t la mangerie, les cigares, la conve
aient jusqu'à la tombée de la nuit. A
ison, possédée par un aimable homme
un écrivain distingué, un savant
ui, à tout moment, tâchait d'arracher
son enfoncement dans les choses
le priant à des déjeuners, à des dîne
lui promettait des intelligences disti
ôt M. Morris, le rédacteur en chef

Times, « un beau, bon, *brave homme* », ta
le bal masqué de Julien, *pour* faire la compar
du carnaval anglais *avec le carnaval* fran
tantôt *les* caresses de son chien de Terre-N
l'esprit de Charles Dickens, et une *boîte* d'e
lents cigares.

XCVI

Mais au fond, et quelque succès qu'eussent
dessins, son art commençait à ne plus l'intéres
il n'était plus pour lui qu'un gagne-pain forcé,
occupation misérable et basse qui le retirait
ambitions, des rêves, des poésies de la scien
du roman de la recherche et de la découve
dans les mondes de l'Infini.

Et Gavarni se plaignait avec amertume d'ê
réduit à ce travail, « de *faire des images pour am*
ser les bourgeois ». Des images! il s'agissait bi
d'images, quand toute l'activité de son espr
sous la possession passionnante de la mathém
tique, travaillait et travaillait uniquement à reco
struire la mécanique céleste, à établir, sur
nouvelles bases, les lois des mouvements plan
taires, à trouver dans l'espace des *points d'ap*
pui, jusqu'ici inconnus, sur lesquels toutes le

és de l'univers pivotent, enfin à déposs[é]
il comme centre des rotations et source
qui gouvernent notre système, — « le s
astre que moi, — disait Gavarni en s
— j'ai pour tâche, parmi d'autres, de

étrônez plutôt Hogarth, et laissez tranqui[ll]
re Newton... », reprenait le gros bon se
glais, l'ami qui avait par moments les co
s et comme l'expansion des travaux cach
ique savant.
ni haussait les épaules, et priait l'Angla[is]
as lui faire de phrases.
é chez lui, où il s'enfermait de plus en plu[s]
ément dans sa pensée, il se refusait à so
a solitude, par cette lettre où il continua
ntrer si plaisamment l'ennemi du soleil
l'Anglais. *Mes moyens ne me permett[ent]*
dépense d'une nuit, — c'est-à-dire d'un le
— faut travailler, l'Anglais. « Le temps
est l'étoffe dont la vie est faite », et
, « est à de rudes besognes.
te la dynamique à refaire et un peu le so
er. Depuis quelque temps le soleil me ch
je me demande, ces jours-ci, jusqu'à q
ne serait pas convenable de le faire dis
histoire de voir un peu plus clair dans

Est-ce que vous tenez précisément au sole
J'ai lu votre mécanique d'Auguste Comte
billet de M. Akeastone.
Bonjour, l'Anglais ; à dimanche, si possib

G...

Après tout, Gavarni n'était pas aussi d
nable qu'il le paraissait à l'ami Ward. D
réunion de savants, — après dîner, il est
n'entendions-nous pas dire, au premier
de notre temps, que, dans une centaine d
on connaîtrait la théorie atomistique, et
cette connaissance on pourrait régler le
comme une lampe Carcel ?

XCVII

Ward, qui était avant tout un esprit p
n ennemi de la poésie dans les X, un incr
toutes les prétendues découvertes qui n'ét
as appuyées sur une expérience décisive, W
ui, encore étudiant et ayant besoin d'arg
vait, ce que n'aurait jamais imaginé un étud
ançais, inventé une brosse à deux fins :
rosse à cirer les souliers, qui était en mê
mps une brosse à brosser les habits, et don
ndait le brevet d'invention une somme consi

Ward ne lui cachait pas sa façon de pe
stérilité de ses recherches, et lui dis
t que tous les diagrammes géométriqu
ouvrait ses petits carnets n'étaient que de
ysique revêtue d'une forme, d'un costu
atique ». Il le repoussait vers son art, l'e
à échanger ses crayons contre des pinceau
ier aux siècles à venir, dans une forme plu
plus monumentale, ses études sociales.
noment, Ward espérait guérir son an
hallucinations pseudo-philosophiques »
ettant en rapport avec l'intelligence ra
, calme, élevée, pénétrante de Wheastone
ur de la télégraphie géographique. I
ait à l'île de Wight, où le mathématicien
é une maison pour la saison des eaux. E
passaient la plus grande partie de l
se promener dans ce pittoresque pays
mplissant de ses travaux et de ses
es oreilles de Wheastone.
niers jours, l'Anglais l'écouta patien
contestant la justesse ou la clarté de
s du français, mais, au bout d'une se
renait en antipathie l'enthousiaste
ade des trois hommes s'accomplissaie
e suivant : Gavarni et Ward, à
en arrière de Wheastone herborisan
égageant un fossile avec son marte
27.

minéralogique, et qui se sauvait, comme le
aussitôt qu'il entendait se rapprocher les
deux retardataires.

Cette négation de la valeur de ses trav
de ses découvertes par tous ceux auxquels
parlait, n'ébranlait en rien la foi du cher
qui restait convaincu d'avoir trouvé. Il pas
jours et les nuits dans la petite auberge
and Lobster, où il était logé, à entasser
géométriques sur figures géométriques.
soir, à la fin d'un dîner fait en tête-à-tête
dres, Ward entendait Gavarni lui dire très-s
sement : « Que direz-vous, le jour où je vou
porterai une boîte en fer, longue comme ce
et il indiquait une largeur de six ou huit p
— que j'élèverai dans mes deux mains en
comme cela, — et il regarda longtemps le
de l'espace, — que je lâcherai tout douce
dans l'air, comme cela, — et ses mains se
raient lentement et avec toutes sortes de pr
tions de la boîte imaginaire, et qui se souti
toute seule...

— Je dirai, répondait Ward, que vous ave
comme je dis maintenant, que vous cherch
faire une chose impossible.

— Impossible ! » Gavarni répéta ce mot plus
fois. « Vous aussi, vous êtes comme les au
comme Wheastone, et, aujourd'hui comme

découvertes sont reçues à coups de

XCVIII

es de travail, cette tension de l'intel-
l'abstrait, mêlée à la noire contempla-
misère, cette vie toute cérébrale, que
— le plus sobre des hommes, et auquel
ons jamais vu boire un verre de liqueur,
rait là-bas, avec le *gin* du pays, un ex-
i lui semblait cingler la fatigue de ses
aux heures nocturnes, et finissait par
er un petit tremblement nerveux connu
eterre sous le nom de *coup de fouet*, le
t à un état nerveux dans lequel la pensée
, absorbée par un objet unique : la Ma-
que, approchait de l'abîme trouble où
sombrent les intelligences lasses et les cer-
épuisés de ces monomanes qui sont les
chercheurs.

uelques années de là, dans une taverne de
rine sur la Tamise où nous avait mené Ga-
, il nous dit, en désignant un buveur : « Te-
voilà un homme qui a dû m'emmener faire
ur du monde. *Cela durait deux ans*, au bout

desquels, jour pour jour, il me déposait au p
de Londres, là où il m'avait pris... Vous co
vez : je ne serais pas monté une seule fois su
pont... Songez à ce que ça doit être, deux ans
travail sans être dérangé, deux ans de travail d
un entre-pont... »

XCIX

Avant de reprendre l'histoire de Gavarni à P
ris et des grands travaux qu'il va y commenc
revenons à une scène intéressante qui éclaire
philosophie sceptique de l'homme et de son œuvr
C'était dans un dîner donné par l'ami Ward
Gavarni, à Louis Blanc (1), à Tom Taylor,
célèbre dramaturge, un dîner de quatre perso
nes d'une valeur assez grande pour que l'hôt

(1) Une première entrevue avait déjà eu lieu entre Gavarni
Louis Blanc, que Charles Blanc raconte ainsi dans le feuilleton
l'Avenir national du 7 décembre 1866. Gavarni se montrant tr
froid pour l'ancien membre du gouvernement provisoire : « Mo
sieur Gavarni, lui dit son compatriote, j'ai bien peur de n'être p
dans vos bonnes grâces... — Vous l'avez dit, répondit-il. —
bien, monsieur, aidez-moi, je vous prie, à m'en consoler, en m
disant pourquoi ? — Pourquoi ? n'étiez-vous pas membre du go
vernement provisoire, et ce gouvernement n'a-t-il pas aboli l'e
prisonnement pour dettes ? — Est-ce donc là un si grand crime ?
C'est un acte de tyrannie abominable ! Je voudrais bien savoir
quel droit on m'ôterait la liberté d'engager ma liberté pour n
procurer de l'argent. »

expression, « n'eût pas jugé convena-
ayer ce mélange curieux par des addi-
es. »
avait un but : Louis Blanc avait pri-
e mettre en rapport avec Gavarni
érance de le conquérir à ses idées, (1) et
un puissant instrument pour la propa-
son système. Le dîner commençait assez
; on discutait les mœurs des deux na-
deux Français déblatérant contre les
s deux Anglais déblatérant contre les
les deux « en sorte que les épées ne se perdaient
boutons. » Louis Blanc se réservait
lant son heure ; et, aussitôt que les fruits
eurent fait place au café et aux cigares, il
peu à peu la conversation sur le terrain
lui d'avance. Et, s'échauffant bientôt au
parole, il faisait le tableau de la marche
nanité à travers les siècles, de ses longues
nces, de ses luttes séculaires, de son éléva-
raduelle, de ses nobles victoires et de ses
es destinées.
dant trois quarts d'heure, il parla, gesti-
se passionna, les yeux étincelants et fixés
avarni assis au coin du feu, impassible, la
penchée, regardant la flamme, et ne laissant

(1) Lettre de Ward.

de temps en temps échapper de ses lèvre
mince traînée de fumée grise. Aux deu
qui étaient là, ce silence leur paraissait
signe : l'artiste français leur semblait bie
nement touché par cette révélation «
martyre de son espèce ». — « Pensait-i
prenait Louis Blanc, — combien son cray
sant, en se mettant du côté du *progrès*,
servir la race humaine ; et ne serait-ce pa
ble conclusion de sa brillante carrière,
dévouer à l'Humanité, et de se battre sou
peau du progrès? »

Louis Blanc s'était tu. Les deux Angla
daient Gavarni, qui roulait lentement u
rette sans rien dire : « Eh bien ! — fais
Blanc, — je vous ai déroulé le grand dram
grès... Êtes-vous des nôtres, pour le con

« Le progrès ! disait enfin Gavarni sim
mais je le nie formellement, le Progrès (

C

De retour en France, la patrie, ses de
enfants, les amitiés dévouées, la rentrée

(1) Lettre de Ward.

-aimée du Point-du-Jour, retiraient
e rêveur de la splénétique rêverie où
oncé à la fin de son séjour à Londres.
l'artiste à son art. Il reprenait et
nifiquement son œuvre lithographique.
aquarelles solides, puissantes, bril-
tout le monde a admirées aux étalages
Laffitte, ces aquarelles qui peuvent
parmi les plus belles des aquarelles

n effet, une toute nouvelle aquarelle,
écente acquisition de son talent. Car, si
mps Gavarni fit de l'aquarelle, il com-
a toucher assez timidement; on a le
e ces mines de plomb lavées de colora-
res, toujours fines et délicates, et res-
assez à des ébauches de miniaturistes
plaque d'ivoire, mais sans plus d'accen-
Ces pâles coloriages deviennent, avec le
e franches aquarelles, sans furie de tou-
s emportement de valeurs, sans *ragoût*
il, s'élevant tout au plus à un joli pétille-
e tons distingués. Et ce n'est guère qu'en
rre, ou bien peu avant, qu'il abandonne
cien *faire*, et qu'il invente cette aquarelle
née qui donne à ses dessins l'apparence
que et l'intensité d'effet de la peinture à
e.

Son procédé était celui-ci : il prenait u
de papier à dessin au ton jaunâtre, *fu*
le gros grain du papier une large et vi
quisse. Voulait-il un ton plus chaud, il
la sanguine avec le fusain. Le dessin ai
construit, il le fixait au *fixateur*, et, le t
contours devenus par là ineffaçables, i
grandes teintes aqueuses et transparen
sant, sous leur fluidité et leur nuage, tr
le fond par places. Le dessous ainsi
toutes les valeurs, il les amenait à leur
à leur noir, à leur brillant, avec des
couleur gommée et presque sèche, qu'i
quelquefois sur des parties de son lavis
du rugueux avec l'apparence d'un grai
teinte. Alors seulement il arrivait à la
touchant à petits coups de pinceau, car
pâtés, toutes les lumières d'une figure, c
tous les points lumineux et les réveillon
bonhomme ; puis, avec un pinceau rêcl
menait sur les blancs, les gris, les ton
des vêtements et des choses, des traîn
gouache à peine délayée et toute pâte
l'aspect pelucheux fait croire à l'emploi
dans ses aquarelles (1).

(1) Il n'est pas sans exemple que Gavarni ait introd
ixé dans ses aquarelles. Nous nous rappelons avoir vu

…he, mais la gouache avec l'art des …it de la maçonner, ou de l'introduire …ent et d'une manière pour ainsi dire …ns ses eaux colorées, c'est le fondu, la …née, le charme secret de ses aqua- … lesquelles, après mille expériences …it arrivé au brillant de la couleur sur « L'aquarelle est noire, disait-il; elle seulement, quand vous l'étendez …te, mais, sèche, elle est éteinte. Or …ceau; au ton de pêche de l'épiderme …rriver au gouache étendue d'eau. Prenez du …la gouache couleur canaille, et blanc, cette figure, et laissez sécher, vous …cela une …rnat transparent. » …arelles gouachées, — ainsi sont faits ses d'Angleterre et d'Écosse, et presque …s aquarelles jusqu'en 1855, — [illegible] méritent, …eux, la première place dans son œuvre …elliste. Elles ont les intensités et les noirs Decamps, et les transparences d'eaux …clartés de teintes que Decamps n'avait pas. …n moment vint où, ce procédé, l' Gavarni à l'outrer. Il voulut avoir, avec [illegible] pinceau la terre de Sienne gommée, de vraies va-

…nfant couchés sur l'herbe près d'une rivière, une bohémienne …n sur une baguette, exécutés par ce procédé. Mais cet emploi …tel est très-rare chez lui.

leurs de peinture à l'huile. Il ne mit plus la retenue dans l'emploi de la gouache. L'adm équilibre entre la légèreté et la solidité se dans ses dessins. Il tomba dans une m lourde, pesante, noirâtre. Il le sentit lui-m et, en quête de limpidité, de lumière la d'ensoleillement, il changea complèteme procédé et adopta le lisse du papier écol papier Whatman, quelquefois jauni à la d'une chambre où l'on fumait.

C'était d'abord un croquis léger, à la m plomb, qu'il atténuait encore avec de la m pain, puis il indiquait les ombres avec un pi trempé dans de l'encre de Chine, mélang carmin pour la réchauffer. Les teintes peu cées qui faisaient ses ombres, il les posai un pinceau presque sec, s'efforçant de les o en frottis, qui, — disait-il, — « n'alourdis pas. » Puis, là-dessus, sur ce dessin du ton d'une photographie brûlée, sur ce dessin l'encre de Chine fixait naturellement, il lavai les eaux les plus vaporeuses, jetant les to plus frais; alors, avec une plume grosse c une plume de roseau, et chargée d'une co rousse, il arrêtait les contours. Enfin il ra le tout de petits rehauts de gouache spiritue

C'est le procédé avec lequel il a exécuté pr la totalité de ses deux cents aquarelles pour M

arelles toutes lumineuses, toutes ba-
yons et d'éclairs, toutes charmantes
brisées, de tons rompus, de roses, de
eus déteints, au milieu desquels par-
orations sales et barboteuses produi-
ffets sourds d'un merveilleux effet.
relles, il en enlevait cinq par jour
cela venait », cherchant par la pres-
pidité de son exécution, le voltigement de
u, à ne rien enlever de la fraîcheur d'un
premier coup, et à laisser tout entière et
che la lumière sous un aquarellage qui
sque qu'un effleurement du papier.
uarelles libres, il est curieux, en op-
tres, faites dans le même temps, de
niatures, dont le fini du détail, dans la
le l'ensemble, était pour tous ceux qui
ent un sujet d'étonnement. Nous voulons
le quelques portraits, et ils sont rares,
arni n'a jamais fait que des portraits de
et de bonne amitié. Il avait une insur-
ole répugnance à faire un marché avec un
lier. Il ne voulait avoir affaire, dans les
s d'argent, qu'à un éditeur; et bien des per-
s, bien des femmes ont sollicité de lui leur
ait, sans pouvoir jamais l'obtenir.
us avons souvenir d'un portrait de M. Torlot,
issier de M. Lemercier : un mélange, dans la

fine aquarelle, de tailles rondissantes à
de plomb pour les ombres, et de petits c
gouache pour les lumières, d'une suavité
caresse, d'un modelé, d'une vie de la ch
en faisaient le portrait le plus désirabl
puisse rêver.

Avec ce travail, à la fois précieux et s
il fit pour Duvelleroy trois ou quatre é
sans conteste les plus délicieux éventai
siècle et que les grandes dames des siècle
se disputeront : des éventails où sur le vél
tôt il allumait une mascarade montant un
en fer à cheval, tantôt il représentait, da
blancheur éblouissante, des scènes de Pier
casaques blanches.

CI

De ses aquarelles, de ses lithographies,
travaux de tout genre, à son retour en F
voici presque un historique donné par Gava
même dans une lettre adressée à M. Ward,
ami l'Anglais », et envoyée dans les premier
de l'année 1852 :

L'Anglais,

J'ai deux aquarelles à envoyer à Londre

utre pour M. Mills, — et je ne sais
et les verres sont très-grands, il
uisse, et les verres se casseront.
mieux ôter ces verres et mettre
s les dessins.
ais comment vous les adresser?
et pourra être ouvert et les feuilles
de la douane. Où faut-il que cela
res, pour que vous puissiez assister
verture?
ns, vous verrez, n'ont que le souffle, et le
n peut les gâter, — le moindre fr
er et enlever les parties gouachées
ue aussi solide que le pastel.
pas tout; ces dessins, arrivés à bon port, il
faire recartonner et revitrer, selon les indi-
e je vous donnerai, et border d'une simple
papier gris. A Paris, cet encadrement coûte-
francs pour les deux pièces. A Londres, ce
en quelques hundred pounds, mais n'im-
es petites choses, transport, droits d'entrée, etc.,
bien entendu, à mes frais). Ceci fait, l'Anglais,
verrez celui de ces dessins qui portera le nom
Mills, Spring Garden Saint-James Park, et
prendrez l'autre dans votre logis. la même occasion,
voudrais pouvoir envoyer, par
ques exemplaires d'un ouvrage nouveau que j'ai

28.

fait l'année passée; un pour vous, un pour Mills, un
pour lady Morgan, un pour Dickens, un pour K. Mea-
dows, etc.; — mais je ne puis pas obtenir encore,
même en les payant, ces exemplaires de mon éditeur.
— Je verrai encore, pourtant, en attendant votre
réponse.

Ces volumes seraient reliés et porteraient chacun s
dédicace. Je ne pense pas que la douane considère cel
comme une marchandise. — D'ailleurs, ces frais so
très-peu de chose.

Je tiendrais d'autant plus à vous envoyer cet ouvrag
Londres, qu'il ne se vendra pas avant l'année procha
Si je n'obtiens ces feuilles avant l'époque de l'envo
dessins, — j'attendrai paur porter ces feuilles plus
à Londres, — et je ferai mes galanteries en perso

Cher Anglais, comment vous portez-vous? — A quelle b
faites-vous? — Que devenez-vous? — A
êtes-vous attelé dans le monde réel? — Ch
rêverie acquiescez-vous dans l'imaginaire?
fou, qui vous évertuez à faire se toucher en
raison et le sentiment, — les deux pôles
nature morale.

J'ai beaucoup travaillé, depuis notre dern
vue; — en fait de raison, j'ai, par manièr
laire à de certains travaux, trouvé une th
nelle et entièrement nouvelle de la force ce
courbe plane, résultant d'une section
développée, — courbe toute remplie de

...portantes, et qui, placée par sa natu...
...le et la cycloïde, établit de l'un à l'autr...
...e rapports inappréciés jusqu'ici —
...outre, géométriquement, les valeurs (el...
...rement algébriques, de la trigonométrie...
la loi qui préside au travail d'une for...
...e inconstante quelconque contre une mas...
...espace... (tir des projectiles de l'artilleri...
fluides élastiques, etc.) — (J'entends ce qu...
...ns le cylindre du canon) et maintes autr...
...ries mathématiques; (ami l'Anglais, je tira...
...ocent canon de la théorie, tandis que le ca...
...ge de la réalité tuait sur nos boulevards...
...r pourquoi, les badauds politiques qui s'...
...t — sans savoir pourquoi). Voici pour l...
— Quant aux machines du sentiment, l'An...
j'ai écrit un monceau de choses sur l'homme
...r la femme aussi), et sur la morale, le senti-
la politique, cette métaphysique bourgeoise,
...rtout sur l'art de parler et d'écrire correcte-
...sans rien dire.

J'ai fait une quantité de dessins (1), aquarelles

...n cette année de travaux de toute espèce, parfois la mathé-
...e mêle d'une façon bizarre au dessin ; c'est ainsi qu'il donne
...stration la planche singulière qui a pour titre : — Le fait et la
...e du pendule. C'est une femme qui se balance entre deux
...s, les cheveux dénoués et au vent : tandis que devant elle, une
... de savant, en chapeau de paille, en robe de chambre, trace
...e sable, avec sa canne, une figure de mathématique, que flaire
...etit chien terrier.

ou plombiques, et un recueil de cinquante lith
avec légendes, intitulé : MASQUES ET VISAG
en cinq séries :

L'École des Pierrots,
Les Partageuses,
Histoire de politiquer,
Les Lorettes vieillies,
Les propos de Thomas Vireloque.

C'est ce recueil que je vous enverrai si j
faire. — Répondez de suite, cher Anglais.
éviter les lenteurs de notre poste de banlie
sous enveloppe à l'adresse de M. Chandellier
du Faubourg Saint-Honoré, cité Beaucou
Paris. Vous voyez qu'il faut me dire p
comment je ferai l'envoi, par qui, par quoi

« GAVA

CII

A la fin de 1851, le comte de Ville
cousin à nous, tout frais échappé du co
nait, au moment où nous débutions en li

Elle a pour légende :
— (Le philosophe.) Le poids d'Amanda étant donn
les composants sont A' et A' B...,
d'application B ; chaque instant égale au poids d'Am
accélératrice est de l'angle Aba'... (Amanda.) Oui, ça
par la co-sécante

nder d'écrire dans un journal qu'i
qui devait paraître dans les premier
nvier 1852. Ce journal fut l'*Éclair*
histoire bizarre, dont le propriétaire fi
e numéro avec l'argent qu'il tira de l
exemplaire des *Historiens de France*. de
c goûtant peu la littérature cette
l'abonné ne donnant pas, Villedeui
morce de l'image, balançant entre le
plus disparates. Nous qui avions passé
nce à regarder et copier des lithogra
Gavarni, nous qui étions alors, sans l
et sans qu'il nous connût, ses admira
s décidions Villedeuil à s'adresser à lui
avait lieu à la *Maison d'Or*, Gavarni
posait pour le journal la série du *Man-*
rlequin, dîner où nous ne savons quelles
ies, quels atomes crochus nous lièrent
rtiste, et firent de nous, dans une seule
des amis qu'il voulait revoir à sa maison
nt-du-Jour.

CIII

r la route de Versailles, au *Point-du-Jour*,
oté d'un cabaret ayant pour enseigne : *A la Re-*

naissance du *Perroquet savant*, un mur av
aux vieilles grilles rouillées qui ne sem
jamais s'ouvrir. Ce mur, dépassé par le toit
maison que la vanité de l'ancien propriétair
fait couvrir d'ardoises du côté de la rout
les passants, dépassé par des cimes de marro
tordues au milieu desquelles s'élevait un pet
ment carré, — une glacière surmontée d'u
tue de plâtre écaillée de la *Frileuse* d'Houd
ce mur était tout fruste.

Et, dans ce mur, il fallait chercher une
porte, à la sonnette de tirage cassée, dont
tement éveillait l'aboiement de gros chie
montagne. On était long à venir ouvrir; et,
fin, Félix, le domestique du Gavarni de
Saint-Georges, vous conduisait à un petit a
dans le jardin, éclairé par le haut et tout
C'est là que nous fîmes notre première vis
Gavarni chez lui.

Il nous promenait dans sa maison, do
nous racontait l'histoire : un ancien ateli
faussaires sous le Directoire, devenu la
priété du fameux Leroy, le modiste de Josép
qui utilisa la chambre de fer où l'on ava
briqué la fausse monnaie, à serrer les man
de Napoléon, brodés d'abeilles d'or. Il
faisait traverser les grandes pièces du re
chaussée, décorées de peintures sur les

... des vues locales, la porte d'Auteuil ...
...tions derrière lui dans les longs cor...
...cond étage, où d'anciens costumes
...l emballés s'échappaient et ressortaient de...
à chapeaux de femme. Nous redescen...
n dans sa chambre, où, près d'un peti...
étroit, une couche d'ascète, il y avait...
le de nuit, un couteau au travers d'un...
e *Cartésianisme*.

CIV

...i était grand, élancé (1). A cinquante
...ait gardé de l'élasticité développée en lui
exercices gymnastiques, une souplesse
...able, une souplesse de reins qui le faisait
ce jeu où l'on s'appuie d'assez loin le
...ontre une porte et où l'on se relève sans le
...s des mains. De certains jours, où il était

... *Panthéon* (illustrations françaises du dix-neuvième siècle),
...ctor Frond, 1865, a publié un portrait du Gavarni de ce
un Gavarni au grand chapeau de paille. La lithographie a
...te d'après une petite photographie le représentant dans son
en compagnie de Jules Janin; ce sont ses traits, mais sans la
...nomie, et chez Gavarni la physionomie était presque toute la
...e.

en tenue d'homme du monde, dans une redingote boutonnée jusqu'en haut, les moustaches relevées, il avait une tournure encore jeune et pleine de crânerie militaire, — une tournure d'homme de trente ans. Ses cheveux, sa barbe, qui, dans sa jeunesse, avaient dû être d'un blond un peu ardent, on ne les voyait pas blancs : dans leur fouillis frisé, ils paraissaient couleur de poussière et empêchaient de lire son âge au-dessus de son front, un front de volonté (1). Sur ce front, deux grandes rides avaient été tracées à la naissance du nez par la contention du regard, l'effort de la saisie des choses, la croissance du presbytisme, l'usage du lorgnon à deux branches, la fatigue et le clignotement de ses yeux qui lui faisaient voir pendant quelques secondes,

(1) La Phrénologie (*Revue spiritualiste des manifestations de l'âme humaine*) a publié, le 20 novembre 1856, un curieux article sur la conformation cérébrale de Gavarni. — L'auteur, M. Pierre Béraud, signalait dès d'abord une sinuosité frappante dans la région supérieure de la tête, causée par la dépression de l'espérance et par l'absence de la vénération : il indiquait le large renflement existant derrière et au-dessus des oreilles, produit par la saillie de l'esprit de lutte, et de l'instinct de destruction qui, disait M. Béraud, donnait à l'esprit de saillie de Gavarni le trait incisif et mordant, le sarcasme cruel, la raillerie impitoyable, le mot acéré. Il s'arrêtait sur la prodigieuse élévation du crâne dans les angles latéraux produite par la saillie de l'idéalité, et dans les angles supérieurs par le volume de la merveillosité et de l'imitation, organes si développés qu'ils formaient comme un plateau au-dessus du front. M. Béraud remarquait que le front présentait un grand développement dans la partie inférieure, siège des organes de perception et d'observation, des mathématiques et de la plupart des mémoires, etc.

grimaçants et pleurants, les gens qui entraient dans son atelier. Sous des sourcils épais et fournis, un œil gros, saillant, avec un blanc très-blanc rayé de filets de sang, et une prunelle devenant d'un bleu très-intense lorsqu'il s'animait. Le nez fort, avec un méplat charnu et carré au bout; un visage coloré, sanguin, ayant aux pommettes les reflets rouges et les blancheurs d'un métal chauffé à blanc; dans le teint l'espèce de chaleur et de ton recuit d'un vieux portrait flamand; des traits de figure robustes, accentués, un peu *peuple,* mais adoucis par des charmes, des éclairs soudains, des grâces délicates de physionomie, un sourire de l'œil fin, câlin, spirituel, tendre, aimant, — inoubliable pour ceux qui en ont eu la caresse, — tel était l'homme physique.

CV

En cette même année 1852, le comte de Villedeuil eut l'ambition de fonder un journal quotidien illustré, dans le genre du *Charivari,* mais purement littéraire. Il faisait à Gavarni la proposition de se charger, à lui tout seul, des trois cents soixante-cinq planches lithographiques de l'année. La difficulté, la grandeur de l'effort, le tour de

force de ce travail, donnaient à Gavarni, qui se sentait la puissance d'y suffire, la tentation de cette entreprise. D'ailleurs Gavarni avait, plus jeune, roulé cette idée dans sa tête et demandé successivement à Méry, puis à Gozlan, de faire un journal à deux, rédigé par un seul littérateur, dessiné par un seul dessinateur; mais Méry et Gozlan avaient reculé.

Le journal du comte de Villedeuil, le premier journal sans politique qui ait été publié en France tous les jours avec un dessin de maître, et que nous baptisions *Paris*, paraissait le 20 octobre 1852 (1).

Un an, le temps que vécut ce journal (2) avant d'être tué par une suppression qui enveloppa du même coup d'*Éclair*, Gavarni fut toujours prêt, et sa pierre fut toujours livrée à temps à l'imprimerie Lemercier. Un an entier, pendant lequel sa facilité, son abondance, sa fécondité, sa riche imagination, une espèce de renouvellement suprême de lui-même, lui permirent de trouver tous les jours au bout de son crayon une lithographie, au bout de sa plume une légende : un dessin comme n'en font pas les plus forts, une pensée comme n'en trouvent pas les plus spirituels.

(1) Gavarni recevait vingt-quatre mille francs par an.

(2) Un fait que déploreront les collectionneurs futurs : les épreuves du premier tirage sur lesquelles Gavarni donnait son *bon à tirer*, et écrivait de sa jolie écriture la légende, ont servi à allumer le poêle du *Paris*.

Et cela sans être jamais pris au dépourvu un seul jour par un manque d'inspiration, sans qu'il y eût dans ce terrible labeur continu la moindre trace de fatigue ou de hâte, ou encore de l'intimidation que les autres auraient éprouvée devant la perspective de cette tâche forcée, sans trêve, toujours recommençante et toujours renaissante, et n'ayant pas même laissé à l'artiste dans l'année le repos d'une journée. Il nous racontait que dans une semaine, une semaine d'entraînement, il avait enlevé vingt-sept planches (1).

CVI

Nous sommes restés bien des heures à le regarder travailler, car c'était un vrai miracle que de voir Gavarni *couvrir* une pierre : on avait devant soi comme le génie du dessin en action. La main soutenue par un appui-main et suspendue sur la pierre posée debout sur la barre transversale d'un chevalet, le lithographe jetait d'abord comme au hasard et d'un crayon qui semblait s'amuser, des rayures, des zigzags, des espèces

(1) Nous devons dire que, dans ses journées de travail, nous ne l'avions jamais vu faire qu'une lithographie et demie, une qu'il commençait et terminait, une seconde qu'il ébauchait ou achevait.

de zébrures, sous lesquelles il éteignait le blanc et le glacé de la pierre, il appelait cela *faire du marbre*. Nous sommes loin du temps où les traités de lithographie recommandaient la religieuse réserve des lumières et la scrupuleuse propreté qui faisait coiffer les lithographes d'un bonnet. Gavarni travaillait tout autrement, et je me rappelle qu'une ou deux fois, ennuyé de ce premier travail de marbrure, il demanda à l'un de nous de gribouiller sur la pierre vierge un bonhomme quelconque, dont avec une adresse étonnante, il tira sans être gêné par le crayonnage maladroit, un de ses bonshommes à lui.

Son dessous ainsi fait, de ce nuage brouillé, son crayon tournant et roulant faisait saillir, sans qu'on pût encore rien deviner de son dessin futur, des contours géométriques, des figurations polyédriques, des carrés semblables à ceux dans lesquels le Cangiage enferme ses croquis. Puis ces carrés, ces ronds, ces cubes se dégrossissant, perdaient leurs masses indécises et leurs lignes inertes, se rapprochaient de formes humaines, devenaient des silhouettes d'hommes et de femmes dans un brouillard sortant peu à peu du vague et du flottant, et prenant à chaque nouveau coup de crayon du relief, de la lumière, du contour, de la netteté.

Il travaillait sans croquis, sans rien qui pût ai-

der sa mémoire; et sa main, à la longue, comme prise de fièvre, semblait reproduire d'après nature un modèle qui revenait *poser* dans son souvenir. Cela était ainsi : il *voyait* les gens qu'il dessinait. Ils lui apparaissaient. Ne disait-il pas un jour à Morère, en terminant une planche devant lui : « Tenez ! vous rappelez-vous ?

— Non, — répondait Morère.

— Comment ! c'est cet homme que nous avons vu, vous savez, sur le quai de la Tournelle. »

Il y avait vingt ans de cela.

Le crayon allait toujours, accusait, précisait, modelait, et, sur la pierre, vous auriez vu se réaliser, en quelques heures, une formation progressive, une véritable création d'êtres qui, tout à coup, à un moment donné, atteignaient à la réalité de la vérité même, à celle que prend la nature lorsqu'elle arrive au point dans la chambre obscure et qu'elle y paraît toute présente.

CVII

Ses pierres étalent dans une sorte de triomphe toutes les magies de l'art, du procédé, du faire. En effet, la pierre lithographique a livré mainte-

29.

nant tous ses secrets à Gavarni, et comme l'inconnu artistique de son charme : la densité des ombres, la mollesse des demi-teintes, ces effets et ces contrastes qui surpassent en profondeur, en énergie, en lumière, tout ce qu'avaient obtenu jusqu'alors, sur le cuivre et l'acier, le burin, la pointe, la roulette. Des blancheurs rayonnantes. éclairant le milieu d'une planche ainsi que ces miroirs ensorcelés scintillant dans les ténèbres des vieilles eaux-fortes, — des noirs luisants, avec lesquels pourraient seuls lutter les noirs que la suie laisse en traînées dans les dessins au suif; — de doux lavages, des lithoteintes au ton d'encre de Chine étendue d'eau, que contourne le bec aigu ou avachi d'une plume, — des coups brusques et appuyés d'un crayon épointé, qu'estompe et égrène ensuite une étrille de bois, — je crois de son invention, — rayant la pierre comme d'une pluie de clarté; — de délicats et de savants travaux, des travaux qui s'entre-griffent de petites lignes perpendiculaires qui rappellent le premier crayonnage des *académies* de Prud'hon et qui enferment le corps comme dans une nasse d'osier; — des bouts de vêtements éclaboussés de l'encre lithographique échappée d'une brosse à dents qu'il grattait de ses ongles à la chinoise, — des coins et des fonds sabrés à grands traits, désordonnés, *embroussaillés*, fourmillants et tout pleins d'un

ses secrets à Gavarni, et con
artistique de son charme : la d
la mollesse des demi-teintes,
contrastes qui surpassent en pr
énergie, en lumière, tout ce qu'avaie
alors, sur le cuivre et l'acier, le
la roulette. Des blancheurs ray
le milieu d'une planche ains
ensorcelés scintillant dans les tén
eaux-fortes, — des noirs luisa
pourraient seuls lutter les no
en traînées dans les dessins a
lavages, des lithoteintes au to
étendue d'eau, que contour
avachi d'une plume, — des cou
appuyés d'un crayon épointé, q
ensuite une étrille de bois, —
tion, — rayant la pierre com
clarté; — de délicats et de sa
des travaux qui s'entre-griffent
perpendiculaires qui rappellent
des *académies* de Prud'hon
le corps comme dans une nass
bouts de vêtements éclaboussés
graphique échappée d'une brosse à
de ses ongles à la chinoise, —
fonds sabrés à grands traits, dés
tressaillés, fourmillants et tout pl

nant tous ses secrets à Gavarni, e
connu artistique de son charme :
ombres, la mollesse des demi-tein
et ces contrastes qui surpassent
en énergie, en lumière, tout ce qu'
jusqu'alors, sur le cuivre et l'acier
pointe, la roulette. *Des blancheurs*
éclairant le milieu *d'une planche*
miroirs ensorcelés scintillant dans le
vieilles eaux-fortes, — des noirs lu
lesquels pourraient seuls lutter les
suie laisse en traînées dans les dessin
de doux lavages, des lithoteintes au
de Chine étendue d'eau, que contou
aigu ou avachi d'une plume, — des c
ques et appuyés d'un crayon épointé,
et égrène ensuite une étrille de bois, —
son invention, — rayant la pierre con
pluie de clarté ; — de délicats et de sa
vaux, des travaux qui s'entre-griffent
lignes perpendiculaires qui rappellent l
crayonnage des *académies* de Prud'hon e
ferment le corps comme dans une nasse
— des bouts de vêtements éclaboussés de
lithographique échappée d'une brosse à de
grattait de ses ongles à la chinoise, — d
et des fonds sabrés à grands traits, désord
embroussaillés, *fourmillants* et tout plein

ébauche qui traverse et pénètre l'exqui
de sa solidité et de sa puissance (1).
C'est un regret pour nous que, parmi
pierres, parmi celles qui ont eu la parf
site, il n'en est pas une qui ait été sou
tirage et encadrée. L'avenir aurait eu
yeux cette fleur de la pierre, qui s'envol
à jamais de la planche au premier t
presse, cette fleur que l'adresse des plu
tireurs n'a jamais pu reporter.

CVIII

Dans le Paris, paraissaient les cinq
dont Gavarni annonçait l'envoi à Ward
lettre, et que M. de Villedeuil avait rac
l'*Illustration* pour combler le vide que
faire un jour de retard ou de maladie.

C'étaient :

Les Partageuses ;

Les Lorettes vieillies ;

(1) Et qu'on n'oublie pas que toutes les qualités de s
phie, il les a portées dans des planches immenses, dans c
compositions, publiées par l'éditeur Bulla, sous le titre
de Paris, dont six planches ont paru : Le Souper. —
quenet. — Le Bal masqué. — Les Coulisses de l'Opéra.
lop. — Une Présentation.

vieillesse, — la vieillesse e
leur fait une ment, la vieillesse des Lorette
lides du sent i dit tout à coup à l'un de no
Un jour, il curieux, je viens de v
« Oh ! c'est ser ez dans vingt ans d'ici..
comme vous s po rtrait. »
rais faire votre même phénomène, et ce
C'est par ce changements amenés par
d'avance des des gens, qu'il dessinait
la physionomie ent, semblant prendre
lides du sentiment les Werther, les Art
plaisir à montrer grieux, les chevaliers de
René, les Des stres physiques de leur b
dans les désas de leur dandysme. Voici
leur élégance, hi par la graisse, et voilà «
Adolphe, en vahi étale ces vieux restes va
chauve. Gavarni le faux toupet, la tei
sous la perruque, des moustaches. Il fait
la barbe et rhumatisants de l'amour, tra
caduques r jambes flageolantes, en
goutte sur leurs boutonnière. Il casse ces
fleurette à la si fringantes autrefois,
voûte ces tailles, de où s'appuie une mai
dos ronds d'invalide
losée. et plus redoutable est le

Plus sombre dans les Lorettes vieillies
que Gavarni, vieillesse de l'amour et de sa
donne de la n'est pas assez pour lui de la tr
pitude. Ce n

ombre sur le mur ensoleillé, le spectre
vieille épouvantable qui cache une tête d
sous un voile noir ramassé dans le ruisseau
une robe en lambeaux, collant à sa m
comme le linceul au cadavre; et il sort
espèce de morte ambulante une voix cre
dit à la mère :

— Au nom de ces amours-là, qui con
votre vieillesse, Madame, ayez pitié de mo

CIX

Parmi les séries de *Paris*, il en est une
sante en ce qu'elle est une confession
de la répugnance de Gavarni pour la dé
l'introduction de la blouse, du bourger
casaque de laine dans les affaires publiqu
mot, l'immixtion du populaire dans la
Ces idées de l'homme, chez l'artist
taient pas de 1848; elles remontaient
elles appartenaient à sa jeunesse, et,
dans le *Figaro*, sa légende, au premier
sa pensée philosophique, commençait la
des *politiqueurs*; son dessin opposait d
bancs de jardins publics, le dos à dos e
gens lisant des journaux d'opinions

celui qui a trouvé, pour exprimer son mépris de l'esprit public, cette formule : « Ce qu'on appelle esprit public est la bêtise de chacun multipliée par la bêtise de tout le monde. »

Gavarni, dans cette série, nous amuse de toutes les inepties, de tous les non-sens, de tous les quiproquos, de tous les raisonnements saugrenus qui sortent de la conversation politique et de l'ignorance. Il nous fait rire de ces *truismes* du chauvinisme national, exaltés, au cabaret, par la bouteille et où une espèce d'artiste jette si drôlement au nez d'un bourgeois à parapluie :

— La Pologne, voyez-vous, ne vous pardonnera jamais votre ingratitude!

Plaisantes et ironiques images qui mènent à des planches vengeresses : le tribunat à la gargote, les empires discutés au marché aux herbes, les questions de ministères agitées chez le *mannezingue*, les éloquences sans orthographe au forum Mouffetard, les candidatures des charcutiers renouvelées de la comédie attique et bouffe d'Aristophane. — Comédie dans laquelle la comédie moderne de Gavarni introduit un Louis XIV qui dit, au dix-neuvième siècle, du haut d'une borne : — L'État, c'est moi! — et étale longuement le stupide triomphe de la force brute qui tue la discussion et la liberté de la pensée et de la parole, avec cet argument écrasant :

— Après ça, ç'ui qui n'adopt'ra pas mes manières de sentir, j'y couperai la figure et j'y mangerai le nez!

Qu'on ne croie pas pourtant que cet aristocrate de la politique fût injuste à l'ouvrier. Il n'était hostile qu'à l'ouvrier qui se faisait homme politique sans ouvrage. Plusieurs fois nous l'avons entendu nous dire : « Ces mandataires patentés du peuple ne sont pas du peuple, et ne savent pas l'ouvrier. Ils l'ont rencontré une fois par hasard au cabaret ou dans un mauvais lieu. Moi, je le sais, je le connais bien. J'ai été dans un atelier de mécaniciens... C'était aussi beau qu'on le dit, mais d'un autre beau que celui que les républicains prêtent au peuple... Il y aurait de curieuses choses à faire là-dessus. J'ai essayé de rendre un peu du beau que j'ai vu dans le *Premier de l'an de l'ouvrier* (1). »

(1) Grande lithographie en largeur, tirée à très-petit nombre d'épreuves; a été reportée sur bois, et publiée dans l'*Illustrated London*. — Dans le même format, un format supérieur à la grandeur ordinaire de ses lithographies, citons : les deux planches des *Marchandes* et des *Forts de la halle*, exécutées d'un crayon si roulant.

CX

Dans cette série, arrêtons-nous au premier dizain de *Vireloque,* une création aimée, caressée, longtemps couvée et rêvée, étudiée à la fois par les deux côtés d'un type, le côté plastique et le côté moral : l'historique, pour ainsi dire, d'un personnage d'invention auquel Gavarni voulait donner la réalité humaine d'une vie vécue. C'est un long travail dans la tête du créateur pour dégager ce grand bonhomme cynique et désolé, l'Errant des chemins et des routes, le Diogène contemporain.

Il lui veut d'abord un nom, un nom parlant, un baptême qui le marque et le signifie; un moment, il s'arrête à celui de *Poltorchon,* mais ce nom ne le satisfait pas. Il cherche longtemps et se décide pour ce mot composé, bizarre, sonore de misère, l'Homme-loque, *Vireloque.* Une fois nommé, pour se le faire à lui-même plus existant, il lui compose un passé qu'il nous racontait. Vireloque ne sort pas d'un bagne; c'est un philosophe du pavé et du ruisseau, tourné à l'agreste, mais essentiellement parisien.

Il naît dans une des rues ouvrières et antiques,

sir, pour le masque de son type, les des
bestialité, le museau du babouin, la dista
suelle du nez à la bouche, les pinceaux d
taches sur les lèvres lippues, informulé
dantes. Parmi ces tâtonnements, une fe
très-curieuse. C'est un pur profil de singe,
après l'achèvement du dessin, Gavarni a
d'un petit rond de crayon, un rien de ne
loque commence là. Mais encore que de r
ments, que d'ajoutes à cette ébauche p
d'être, pour arriver à la figuration com
l'absolu du monstre qu'il imagine! Enfin
trouvé, achevé, fini. Sa face osseuse e
sort de cheveux et de barbe en broussai
effiloquement de poils hérissés, avec une
de singe, un crâne à la Socrate, un front
relevées les robustes lunettes d'un Mathie
berg de village, un gros œil ouvert, l'aut
et fermé, — de nez presque pas, — «
disait Gavarni, est un accident et pas u
tère ». Il a, sur la tête, une sorte de ca
laine pareil au bonnet phrygien d'un chi
Le manteau d'une grande loque, trouée e
rée à des ronces, lui retombe des deux
Le bout d'une faucille sort de la ceintur

Thomas Vireloque, quel homme est-ce? — Un homme, seig
— il a été marchand, joueur de flûte, rempailleur de chaises
peu diplomate... Il herborise.

tracer avec son bâton, par terre, l'effrayant *Nada* qu'écrit, dans l'eau-forte de Goya, le terrible revenant du néant de la tombe.

Écoutez ses « Propos » au bas des planches. Ici, accoudé à une palissade de chemin de barrière, rêveur, rongeant ses ongles, il laisse tomber sur un pochard écroulé et dont l'ivresse ronfle en tenant encore entre ses bras, comme une maîtresse, une bouteille vide :

— Sa Majesté le roi des animaux !

Là, quelle tête aux crocs colères, quelle insolence de silence devant la prédication d'un long utopiste maigre dans un grand manteau noir !

Est-il philosophiquement content à cette contemplation de ce spectacle dont il semble se repaître : deux hommes du peuple qui s'assomment contre un mur de cabaret sur lequel on lit : *Au Rendez-vous de la fraternité !*

D'autres fois, vautré en pleine nature, le ventre dans l'herbe fraîche, les deux poings aux joues, les deux coudes sur les menteries d'un journal, regardant l'eau couler devant lui, il lui échappe :

— La jeune Europe... une jeunesse de soixante ans... et fatiguée !

La rencontre d'écoliers, en repos de promenade, assis en manches de chemise sur un tertre montant, l'improvise professeur, et voici sa brève

mûrie par la cruelle expérience, s'éleva a
du joli et du pimpant, du *spirituel* de se
premières et jeunes, de ses fines étude
fin de la femme, de ses bamboches
val, de la lanterne magique amusante d
de Paris, —— de la *vie de garçon*, pour a
de son talent. Ici, le maître monte
que l'esprit, la grâce et l'élégance. L'ar
penseur.

En cette misérable figure du nomad
che, il incarne comme un Juif-Errant
moral et de la Désolation moderne, p
ici-bas, sur son chemin, le sarcasme sin
versel et suprême.

Gavarni a atteint là comme à une
morale et vengeresse que déroulerait
d'un Holbein au dix-neuvième siècle da
trie de Robert Macaire. Et lui aussi
Danse des Morts, remplaçant la can
vieux maître allemand par ce Vireloque
cette silhouette macabre en laquelle o
voir le fossoyeur de toutes les illusions
et de tous les mensonges sociaux.

Malheureusement, l'œuvre, il faut le
passait le niveau du moment. Son sérieu
sa mélancolie concentrée, blessaient pres
nion, qui ne voulait toujours voir en Ga
le peintre des *Débardeurs*. L'auteur de

Vireloque, qu'il eût voulu voir jouer par l[e]
de Paulin Ménier.

CXI

Au mois de juillet 1852, sur la propositio
comte de Nieuwerkerke, Gavarni était dé
et la proclamation de son nom, dans la sé
solennelle du Louvre, était saluée par une do
salve d'applaudissements.

Comme toutes les choses d'ici-bas qui se s
fait trop attendre, la croix laissa Gavarni a
indifférent, et, quand nous allions lui faire n
compliments, il nous disait, avec un sourire dés
chanté : « J'ai désiré très-vivement la croix qua
je portais des habits ; mais maintenant..... » E
indiquait, de l'œil, la blouse bleue qui l'habill
alors dans son jardin (1).

(1) Sainte-Beuve raconte que Gavarni se trouvant dans le ca
net de M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, celui-ci lui deman
s'il lui serait agréable d'avoir la croix, et sur sa réponse affirmative
« Eh bien voilà de l'encre et du papier, écrivez votre demande.
— « Hein ? fit Gavarni, — s'il faut la demander soi-même, j
ne l'aurai jamais. »

Il disait de Lamennais :

— « M. de Lamennais, un homme qui a fait retentir une voix creuse à propos de choses vagues. »

Il disait d'Eugène Süe :

— « Süe, c'est l'homme du mal. Il n'est admirable que dans la peinture de la méchanceté des méchants. Süe me fait l'effet d'un enfant qui crève les yeux à un pierrot. »

Il disait de Proudhon :

— « Ce qu'il y a de remarquable chez lui, c'est la netteté du dire et l'obscurité de la pensée. » Un autre jour, s'élevant contre la diatrib du philosophe sur la femme, il disait : « Il y du philosophe sur la femme, il disait : « Il y une femme coquette, bête, insupportable, vide creuse : c'est la jeune fille; il y a un être grand beau, dévoué : c'est cette jeune fille devenu mère. Il y aurait une pièce de théâtre superb à faire de cette transfiguration et de cette anti thèse. »

Il disait de Delaroche :

— « Jeune, j'ai eu une grande admiratio pour Delaroche. J'avais été empoigné par sa Ja Grey, lorsque quelqu'un qui avait l'habitude faire tenir une idée dans un mot, me dit : — Pl vous regarderez ceci, plus ça vous embêtera; me faisant retourner vers la bataille des Cimbr de Decamps : — Plus vous regarderez ça, plus vous amusera. »

l'homme, si vous avez décuplé chez lui le besoin de la vitesse? »

Il disait de la philanthropie :

— « La philanthropie, qu'est-ce ? On aime un homme, on aime des hommes, — aime-t-on l'homme? — Qu'est-ce que l'homme, considéré comme le sujet d'une affection ? »

Il disait des femmes :

— « Voyez comme elles sont faites. — Pas de pensées, — le crâne étroit, — mais le sein sur le cœur, et toute cette chair sur les sens. — On voit que cet être est arrangé pour être pris avec les mains. — Elle ne pense pas, elle rêve; — elle ne parle pas, elle chante. . . . .
. . . . »

Il disait de la prestidigitation :

— « Un art charmant, qui apprend inutilement ce que vaut le sens commun et ce que pèse l'évidence. »

Et combien d'autres idées perdues, oubliées, restées incomplètes et mal formulées dans notre mémoire, et dont nous sommes heureux de retrouver deux ou trois sur ses livres et ses journaux, dans leur rédaction absolue!

Les voici :

— *A toute époque, les grandes et belles idées sont le fruit de la minorité. Les préjugés sont les idées de tous; toutes les vérités naissent isolément et sont toujours des paradoxes.*

prime donnée à une bonne action. Il disait : « Je fais le bien parce qu'il y a un grand seigneur qui me paye cela, et ce grand seigneur est le plaisir de bien faire. » L'autre chose qui lui faisait horreur, c'était le pardon accordé au plus grand criminel pour quelques secondes de repentir. Il trouvait abominable le baiser donné par le prêtre sur l'échafaud au parricide, condamné par la justice humaine, et, en même temps, lavé, excusé, gracié là-haut. Du reste, il n'était pas plus porté pour Luther ou pour tout autre faiseur ou défaiseur de religion, qu'il appelait des *escompteurs de ciel.* Dieu était pour lui une création de l'enfance du monde, une invention très-mal faite. Il disait que chaque jour mangeait du Dieu, que déjà le tonnerre de Jupiter avait été mis en bouteille de Leyde, et qu'enfin, à toute nouvelle découverte, le grand Être perdait sur la terre de son importance et de son prestige, répétant que « plus la Science engraisse, plus l'idée de Dieu maigrit ». Quant à l'existence de l'âme, il n'y avait aucune confiance. Un jour, dans un dîner, quelqu'un, à propos d'une discussion sur les esprits et les apparitions de Hume, s'étant tourné vers Gavarni, en jetant à la table : « Tous, ici, nous croyons à l'âme, n'est-ce pas, messieurs?... » Gavarni répondit, de la voix douce avec laquelle il avait l'habitude d'affirmer ses convictions :

« Pour moi, je n'y crois pas pour deux sous... »

La fin humaine lui semblait une dissolution de la matière corporelle. Sa seule foi était la croyance au néant; et la mort, la Mort, il l'appelait, il la résumait dans cette grande formule de savant : *la fin de l'effet chimique.*

CXIV

— « Et comment vont vos affaires? » disions-nous un jour à Gavarni.

— « Mes enfants, mais je n'en sais rien; j'ai toujours une intégrale au travers du corps. »

Ce fut sa réponse, et, après avoir jeté quelques chiffres sur une feuille de papier à cigarettes, il reprit : « Quand les femmes vont quelque part, elles apportent des machines pour travailler, faire un bout de tapisserie, du crochet, etc. Eh bien, moi, j'ai inventé une petite mécanique pour trouver des intégrales, que je porte toujours avec moi; c'est très-commode : je me promène, je sors de chez vous... crac! je trouve une intégrale... et c'est une jolie chose, — fit-il, moitié sérieux, moitié souriant, — qu'un homme qui a une jolie collection d'intégrales... On ne sait pas : ça peut se vendre très-cher... après sa mort... »

Et il nous racontait que, autrefois, dans les circonstances les plus *embêtantes* de sa vie, dans le mal de mer, par exemple, couché et inerte sur un paquet de cordes (1), ou bien, parmi ces stations sur le chemin de Clichy, dans l'attente à une table de mauvais café, pendant que le garde du commerce montait demander un délai à un créancier, il se donnait une espèce d'oubli de l'ennui du moment par un entier attachement de sa pensée à des problèmes mathématiques...

« Ah ! voyez-vous, la recherche, c'est une fière monomanie !... Maintenant, quand je ferai une lithographie de plus ou de moins, ça ne fera pas grand'chose, n'est-ce-pas ?... au lieu que s'il y avait le théorème Gavarni... Hein ? ce serait gentil ?... » C'est ainsi que la passion à laquelle il avait goûté dès l'enfance, par son éducation professionnelle et son étude des choses de la mécanique, cette passion qui avait toujours eu un peu du temps et de la pensée de l'homme fait, et qui, sous le ciel des brouillards de l'Angleterre, dans l'inclémence de son sort là-bas, était devenue peut-être comme sa nouvelle manière d'oubli, l'opium de ses tristesses dans *Rose-Mary-Lane*,

(1) Nous trouvons, en effet, sur un calepin d'Angleterre avec cette note : (En mer, la veille, le 7, pendant le mal de mer,) un travail sur la déformation de deux sphères, l'une dans l'autre, par les rayons.

« la Mathématique », comme il l'appelait, repoussée, écartée de lui par le travail forcé et à heure fixe du journal *Paris*, le reprenait tous les jours davantage, empiétant, comme une maîtresse jalouse et toujours plus envahissante, plus impérieuse, sur l'art de l'artiste.

CXV

Nous sommes tout à fait incompétents pour donner un jugement sur ce que la conversation de Gavarni dévoilait de ses recherches et de ses travaux, incapables d'en pouvoir apprécier la valeur ou le rien. Mais nous devons l'avouer, quand il parlait de sa chère « Mathématique », de la *musique des nombres,* ainsi qu'il l'avait baptisée, il séduisait les ignorants comme nous par la couleur, la poésie, l'élévation de ses formules et de ses hypothèses. C'étaient, si vous le voulez, des variations brillantes sur la science, des fantaisies dans le domaine des abstractions, des divagations mathématiques, avec lesquelles il vous dupait peut-être; mais l'on restait charmé par l'originalité du *dire*. Du reste, nous ne pouvons mieux faire, pour mettre le lecteur à même d'en juger, que de lui donner cette page d'un de ses journaux :

L'Infini! — ah! — enfant qui veux jeter une pierre au ciel, vois retomber la pierre... c'est une leçon de la réalité!

Les plus longues de vos lignes droites réelles ne sont que des petits arcs du méridien. — Toujours! eh! pauvre homme! Combien de jours saurais-tu marcher avec tes pieds sur un plan? — tu réponds : Au moins si ma vie est attachée à la sphéricité de la terre, c'est par un rayon : ligne droite, — abstraction, pauvre homme! tu oublies le mouvement du centre et que la pesanteur de ton être est elle-même une humble courbe, assez compliquée. — L'homme, avec sa vue courte, ne sait pas même voir en ligne droite, — à preuve : le soleil. Il a juré pendant longtemps que le soleil tournait : — maintenant, sur la foi d'un grand homme, qu'il avait emprisonné pour crime de lèse-mouvement de soleil, il avoue que ce soleil est un globe immuable. — Est-ce que les lapins de la basse-cour ont jamais osé penser que la boule d'or fichée au toit de la maison de campagne pouvait remuer le moins du monde?

Oui, mais la géométrie vient vous dire : Mais vos cercles ont des diamètres et des rayons! (Faut de la géométrie, pas trop n'en faut.)

— Oui, des rayons, au moins imaginaires. — Comment! la mesure! une mesure est un chiffre et non une chose. — Une distance de cent toises ne prouve pas une ligne droite réelle de cent toises. — La ligne droite est définie : le plus court chemin d'un point à un

*autre; qu'est-ce que le plus court chemin d'un point à un autre? tout simplement l'*arc du plus grand rayon possible passant par ces deux points, — *et voici toute une géométrie possible sans lignes droites, et la géométrie n'a jamais su la définir autrement ni la mieux définir. — La ligne droite n'est qu'une abstraction utile aux spéculations géométriques, et, de ce que la ligne droite peut entrer comme élément dans des calculs dont la solution touche à une réalité, il ne s'ensuit pas que la ligne droite soit une réalité, — pas plus que* π, *pas plus que les quantités incommensurables.*

Peut-être est-il une loi dans la nature des choses vivantes et réelles de ce monde qui attache toute force, tout mouvement à la nature des courbes, — et des courbes fermes. — L'idée d'une semblable loi suffit à l'explication de l'infini, c'est-à-dire à l'explication d'une continuité *infinie des espaces réels; — il importe peu alors que, dans des réalités circulaires ou sphériques, des sécantes imaginaires fussent aventurées par la pensée au-delà des circonférences et des surfaces.*

Réalisons, autant que possible, cette pensée de l'infini de dimension, dimension de quoi? — du monde réel, — comme solide, dimension en longueur, largeur et profondeur? — S'agit-il de mesurer l'univers ou de le parcourir? *S'il s'agit de le mesurer, il importe peu que les dimensions aient des bornes; — les mesures, les longueurs, les chiffres n'étant que des abstractions, n'étant rien, il n'est pas question de s'embarras-*

ser de ce qui peut être au-delà de rien. — S'il s'agit d'une spéculation réelle, c'est-à-dire du voyage d'un atome ou d'une agglomération d'atomes, sous forme de pierre, par exemple, de moucheron ou d'homme, dans les espaces du monde? — Qu'importe encore ce qui pourrait être au-delà de la possibilité du voyage, au-delà de la possibilité de l'appréciation réelle? — Ce qui est au-delà de l'orbite de la terre n'existe pas pour la terre; — il en est de même pour le soleil, si le soleil a une orbite. — L'homme peut parcourir indéfiniment la terre, sphère bornée, mais surface infinie. — *Tout cercle est infini. Le solide infini, qui est* l'univers, est une sphère qui a pour rayon sa réalité, — *une sphère dont le rayon résume d'une façon quelconque la somme ou la combinaison de toutes les possibilités du mouvement et de la durée combinés. — Comment? Cherchez. — Solide qui peut ainsi, tout en offrant des espaces infinis au parcours des êtres, être lui-même parfaitement fini et borné pour le calcul.*

On a dit : L'univers est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. — Le centre est partout où l'être est possible, partout sur la voie des êtres, mais des êtres qui ne peuvent peut-être pas suivre le rayon, mais cheminer par des sphères dont le rayon est le diamètre. — Comment la loi du mouvement est-elle attachée aux surfaces de ces sphères? Cherche!

Qu'est-ce que la ligne droite? — une ligne finie. — Pourquoi? parce qu'elle est bornée par deux points. —

Fermez la ligne droite en la courbant sur elle-même, confondez les deux points, c'est la circonférence du cercle, — ligne bornée par un point, — *infinité de longueur.*

Nous voici au cercle, surface bornée par une infinité de points. Courbez les diamètres en circonférences de cercles et confondez tous les points de la première circonférence en un seul, — vous avez la surface de la sphère, — surface bornée *par un point, — infinité de longueur et de largeur.*

CXVI

Il ne faudrait pas, cependant, juger Gavarni d'après ces improvisations de la parole ou du journal intime, et ne voir en lui qu'un rêveur à rêverie creuse, « un métaphysicien mathématique », comme l'appelait l'Anglais. Ces accès de lyrisme et de paradoxes scientifiques, comme on pourrait les appeler, ne sont pas tout son bagage scientifique : le grand chercheur avait mené à leur fin de sérieux travaux, qui, si la mort n'eût été si soudaine et si imprévue, allaient être publiés sous ce titre : *Cahiers de recherches.*

1° *Théorie du travail des forces tournant sur leur point d'application, aux corps d'ailleurs libres dans l'espace;*

2° *Propriétés du segment*, ou *Trigonométrie mixti-*

ligne, — comprenant le calcul intégral et le différentiel, expliqués sans le secours de l'algèbre, et en géométrie générale, c'est-à-dire en admettant comme quelconque la fonction qui régit les variables;

3° *Le Tour optique.* — Instrument à l'aide duquel les corps en mouvement sont visibles, quelles que soient leurs vitesses;

4° *Le Trigonomètre.* — Discussion d'un solide tel que ses ordonnées sont la mesure des périmètres de tous les triangles imaginables, inscrits dans un cercle donné;

5° *Microscope géométrique.* — Recherche sur la nature et la réalité des quantités dites infiniment petites;

6° *Le Quartant.* — Nouvel engin simple en mécanique;

7° *Parallélipipède liquide.* — Paradoxe hydrostatique;

8° *De la transmission des quantités du mouvement entre les masses supposées absolument dures et rigides.* — Aperçu d'une loi nouvelle au point de vue de laquelle le choc, tel qu'il est discuté, peut être considéré comme le résultat ordinaire, mais non nécessaire, de la rencontre des corps.

Et ces travaux ont dès maintenant pour eux la recommandation et l'autorité que leur a données la communication faite par M. Bertrand, au nom de Gavarni, à l'Académie des sciences; et son in-

sertion au *Bulletin,* établissant la parfaite et approfondie connaissance que l'artiste possédait des choses mathématiques.

Espérons que le temps est proche où un mathématicien étudiera ces travaux, étudiera tout le papier que Gavarni laisse couvert d'intégrales, et que la vérité sera faite un jour sur la valeur du savant.

CXVII

De l'inventeur, il est difficile d'estimer les découvertes encore enfouies dans ses papiers, et sur lesquelles il n'y a jamais eu qu'un faux ébruitement. On a cherché à le ridiculiser, en lui prêtant de prétendus travaux sur la direction des ballons. Jamais il ne s'est occupé des ballons, qu'il regardait simplement comme une idée ingénieuse, mais sans avenir. Il avait étudié pendant cinq ans, disait-il, ce qui était bien différent, la locomotion dans l'espace sans tenir compte du milieu, la locomotion dans l'espace par le renversement d'une loi de Newton : la réaction est égale et contraire à l'action. Même il lui arrivait de dire un jour, devant nous, qu'il considérait si bien le ballon comme un obstacle, qu'il ne voyait pas d'autre moyen de l'utiliser que de séparer, si cela n'était pas impossible, la nacelle par une corde

d'autant de lieues qu'il faudrait pour que, le ballon restant relativement immobile, et la terre tournant, la nacelle attendît l'endroit où elle voulait descendre ; à peu près, ajoutait-il en riant, comme un ivrogne qui attend que sa maison passe devant lui. Plusieurs fois, il nous a parlé d'un moyen qu'il cherchait pour, sans arrêter un train lancé à toute vitesse, débarquer des voyageurs et prendre du charbon.

En 1854, au moment du siège de Sébastopol, il affirmait avoir trouvé un canon inenclouable, un tube qu'on chargerait avec deux boulets ramés. Il était très-souvent question, dans sa conversation, d'une nouvelle notation de la musique; et, bien avant la publicité des journaux, nous l'avions plusieurs fois trouvé s'occupant d'un appareil destiné à mesurer les battements du cœur, une invention qui devait beaucoup ressembler à l'instrument de la science connue maintenant sous le nom de *cardiagraphe*. Il croyait, et, ici, nous redoutons une langue un peu trop imagée, et qui fit souvent douter de ce qu'il pouvait y avoir de réel dans ses découvertes, il croyait avoir découvert une force motrice qui pourrait se débiter un jour chez les épiciers.

Au fond, dans le cours de ses recherches, ce n'était que par hasard qu'il s'arrêtait quelque temps à quelque chose qui fût d'une utilité humaine. Il se détournait de toute application pra-

tique, pour s'enfoncer dans la mathématique toute pure et toute idéale. Et, en juillet 1855, à la sortie de l'Exposition universelle, il nous disait :

— « C'est très-beau, l'exposition des machines; mais cela ne m'intéresse pas, les mécaniques ne sont pas ma chose; je cherche la loi des mécaniques. »

CXVIII

Dans ces années (1855-1858), l'atelier de Gavarni était une mansarde, un petit refuge, sous le toit de sa maison, dont il avait abandonné les grandes pièces froides du rez-de-chaussée, presque toujours fermées. Une seule fenêtre éclairait la pièce. Une cheminée en marbre noir, sur laquelle était une pendule dans une boîte en acajou, restait l'hiver sans feu; un poêle de fonte chauffait la pièce. Aux murs, sur le papier à fleurettes vertes, étaient fixés des plans imprimés ou décalqués du Palais-Royal pour un projet de remaniement et d'embellissement de ce palais qui l'occupa longtemps; aux murs encore, des équerres, un thermomètre doré, reste de son opulence de la rue Saint-Georges, et une palette chargée de tons de gouache pareille à un bouquet de Diaz. De chaque côté de la porte, une bibliothèque en

acajou, surmontée d'étagères aux rayons remplis d'ouvrages de mathématiques et de livres brochés d'amis. Des cartons, des paquets de lithographies, des piles de livres dans un désordre apparent, mais rangés pour lui, couvraient une table et un bureau sur lesquels, à portée de sa main, se trouvaient ses cahiers de mathématiques, un presse-papier fait avec le crâne de son chien Trilby, et son cachet portant en espagnol la devise fataliste : *Ce qui doit arriver ne peut manquer.*

La petite pièce était pleine de choses : il y avait encore, dans le fond, sous un lit de journaux, *Figaro*, *l'Illustration*, *Univers*, le petit divan en velours vert de son joli atelier du jardin, et un pupitre Tronchin, sur lequel était fiché avec des *punaises*, pour être sous ses regards, le plan de son jardin et de sa maison. C'est là que Gavarni vécut ses années les plus casanières et les plus occupées de rêves et de projets : c'est là que nous trouvions l'artiste assis et à l'œuvre, au jour de la fenêtre, dans son grand fauteuil, avec sa longue redingote, son pantalon de molleton à pieds, un foulard lâche autour du cou, penché sur le chevalet, entre le panier brodé, souvenir de sa mère, et le petit guéridon chargé des grattoirs et des crayons de la lithographie, des tubes et des pinceaux de l'aquarelle.

Intérieur de dur labeur, où riaient parfois, un

jeudi, aux yeux du père, les deux têtes des enfants réunis, son Jean et son Pierre : l'aîné, rose, les yeux bleus, avec un petit rire finaud; le jeune Pierre, avec la lumière de ses yeux de femme, et ses cils si longs, et ses cheveux qui étaient blonds alors.

Mais que de fois aussi nous le trouvions là, seul, absorbé, abîmé dans le travail et la pensée, le poêle de fonte éteint, le dîner oublié avec l'heure! Nous nous rappelons ce soir où, à près de neuf heures, comme nous nous hasardions à lui dire timidement que nous commencions à mourir de froid et de faim, il nous regarda, puis nous dit : — « Voyez-vous, c'est excellent pour travailler d'avoir froid aux pieds et d'avoir faim. C'est tout le sang à la tête... un commencement de congestion. Et le génie... Mais, mes petits, allons d'abord dîner... et à la cuisine, où nous aurons plus chaud... »

CXIX

L'année 1857 (1) débutait par un de ces coups de collier pareils à celui que Gavarni avait déjà

(1) A la date de 1854, avait paru l'artistique album dans lequel Gavarni présentait au public le remarquable talent musical de sa

donné l'année du journal *Paris*. Le 8 avril, il avait exécuté, depuis le 1er janvier, quatre-vingt seize planches : une planche par jour, sauf deux jours. Et cela, en dehors de quelques aquarelles et de tentatives malheureuses d'eaux-fortes. Il s'était déjà plusieurs fois essayé à ce vif et spirituel moyen de reproduction, mais moins souvent à l'eau-forte pure qu'au vernis mou, dont il avait, en Angleterre, appris les procédés de Marvy. Dans le mois de décembre de l'année précédente, il s'était épris d'un vrai goût pour la pure eau-forte, et il avait commencé une série de petits portraits en pied d'illustrations contemporaines. Nous avons encore sous les yeux un Balzac qui, sur le cuivre, était un chef-d'œuvre de finesse, d'esprit. Malheureusement, l'artiste qu'il avait chargé de les faire mordre, malgré sa science, son expérience et son habileté, rata la morsure; les planches furent à peu près perdues. Gavarni n'eut pas le courage de les reprendre, et, dégoûté de la cuisine et de la chimie de la chose, il renonçait définitivement à l'eau-forte, à ce genre pour lequel semblait né l'artiste qui faisait ces dessins à la plume, d'une plume si légère et si volante, si pittoresquement griffonnante, et qui un jour,

femme : ILLUSTRATIONS DES MÉLODIES *de Madame Jeanne Gavarni.* Premier dizain. Paris, chez Martinet, imp. Lemercier.

avec un cure-dent, traçait cette tête ressentie et colorée, gravée par l'un de nous.

Des journées toutes remplies et toutes occupées jusqu'à la nuit, et des soirées toutes renfermées et consacrées à la chère garde de son bien-aimé fils Jean, des soirées passées à lui faire patiemment réciter ses leçons d'anglais, à suivre, pardessus un livre qu'il ne lisait pas, les jeux et les moindres mouvements de l'enfant, à jouir du bonheur calme de sa physionomie, à le couver de longues heures des yeux de sa tendresse : car sa paternité ressemblait à une passion amoureuse... Un jour, il nous avait dit :

— « Vous savez, je dîne à la cloche... j'ai une pension chez moi... »

Pour ne pas être séparé de son enfant, pour l'avoir toujours près de lui, au lieu de l'envoyer à la pension, il avait pris l'original parti de faire venir la pension chez lui, et le vieux père du petit avec sa barbe grise dînait là, parmi les jeunes têtes des pensionnaires, en buvant comme eux dans la timbale d'argent du collège. Cette attache de Gavarni à son fils commençait à amener une retraite plus entière et plus austère de sa vie, ne tenant plus au monde que par un dîner de fondation où il se rencontrait, une fois par hasard, avec le vieil et toujours jeune Isabey, Labroue le bronzier, Duvelleroy l'éventailliste.

CXX

A cette heure de sa vie, un immense malheur, inattendu et soudain, accablait Gavarni. Jean, son fils adoré, lui était un jour ramené, de la cour du jardin où il jouait avec les petits de la pension, saignant d'une hémorrhagie que le médecin, appelé aussitôt, eut grand'peine à arrêter. Était-ce un coup, une chute ou une révolution intérieure dans cette organisation du petit être paresseux et apathique, au cerveau endormi et un peu lent? Cela demeura un mystère. L'hémorrhagie revint, s'arrêta, puis l'enfant fut pris d'une fièvre muqueuse qui le mit dans le lit d'où il ne devait plus se relever, et où nous le voyons encore : un grand lit contre la fenêtre ouverte, par laquelle il pouvait voir en bas jouer ses camarades, — c'était juin et ses chaleurs, — une petite caisse de cerises sur sa couverture, ses grands yeux, encore agrandis et bleuis par la fièvre, ces pauvres yeux d'enfant malade qui vous reconnaissent, vous parlent, vous sourient comme deux petits martyrs, — la face d'une pâleur verte, — l'air d'un beau petit pâtre des Marais-Pontins qui

va mourir... A son chevet, la mère, belle comme une mère romaine, la figure jaune de veilles...

Quelques jours après la mort de son enfant, nous revîmes le père. Nous le trouvâmes frappé en plein cœur, découragé de faire et de continuer à être.

— « C'était ma seule raison d'être... M. Andral l'avait vu la veille et n'avait vu rien d'alarmant... Le matin, à un moment, il fixa ses yeux sur les miens, sans me voir, sans doute, mais avec des yeux grands comme je n'en ai jamais vu .. la pupille était comme ça... » Et il nous en montra la mesure sur l'ongle de son pouce.

« Je lui pris la main; elle commençait à être froide... L'expression de ses yeux était comme un grand étonnement... La main devint froide... C'était fini... J'ai voulu user ma douleur... Je ne suis pas sorti d'ici... je n'aurais jamais pu y rentrer. »

Après un silence :

— « Ça ne fait rien; c'est bête... je n'ai presque plus d'orgueil... j'ai eu beaucoup d'orgueil... et je n'ai plus du tout de vanité... Pour cet enfant... c'était une manie, une *toquade!*... j'avais toujours peur... Quand je revenais, en descendant de gondole, mes yeux se portaient aux fenêtres de suite... je croyais toujours voir un accident, un attroupement, je ne sais quoi..., c'était une to-

quade!... Ah! maintenant, ça a un bon côté : on peut crier, la maison peut brûler; j'ai un : Qu'est-ce que ça me fait?... qui est sublime... Je peux même me casser le cou... »

Et sa parole s'arrêta. Nous faisons un tour dans le jardin.

— « Dites donc, Gavarni, c'est bien nu, là, entre les arbres?

— « Ah! ça?... maintenant, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? C'était le jeu de ballon de mon enfant... »

Il nous avait dit, avant de descendre :

— « Vous pensez bien, il faut que la pension s'en aille, à présent... J'ai dit à cet homme que, s'il voulait partir avant quinze jours, il n'y avait pas d'argent à me donner. »

CXXI

Nous dînions quelques mois après cette perte avec Gavarni, et nous étions frappés d'un singulier phénomène cérébral. Nous remarquions que sous le coup qui avait frappé Gavarni, sous l'immense chagrin qui pesait sur lui et qu'il ne pouvait secouer, sa pensée toujours très-élevée, quelquefois subtile, mais presque jamais nuageuse, se

perdait maintenant dans de l
lambiquage, presque de l'ergot
lastique de moyen âge. Elle
suivre dans l'insaisissable d'
pointu et d'une discussion qui s
creux, du vague, du faux, du
quelque chose qu'on aurait pu
cisme du sophisme. Le fil de se
paradoxes était d'une ténuité telle
à tout moment de le voir casser.

Nous nous rappelons encore,
improvisation de Gavarni sur
mélangé de la personne de M. V
bien la thèse la plus étrange et la
que nous ayons jamais entendue.
que M. Veuillot fût maltraité : le p
térialiste qu'était Gavarni avait l
admiration, presque du fanatisme,
du livre des *Libres Penseurs*. Il se
ses épithètes, de ces coups de massu
satirique donnés dans une phrase é
nous n'avons jamais vu un homm
complètement et plus pleinement
Gavarni par une chose littéraire, un
un tour de phrase, une trouvaille d
parlait, la répétait, la tournait et l
dans sa tête, lui souriant. Un joli mot
dîner? on pouvait dire qu'il en dîna

ce momont sévère et affligé de s…
de l'*Univers*, en le passionna…
euls de son abattement, de son ap…
couragement de tout.

CXXII

thématiques et son jardin, — voil…
uniques distractions. Son jardin
le retourne en tout sens, le plan…
le bâtit, le rebâtit, l'accidente,
, creuse des ravins, fait des rampe…
des escaliers de pierre, des places…
pour le hamac, érige une table mo…
pour un dîner en plein air, construit
ambres au bout d'une terrasse pour è…
de ses deux chiens, *Bastan* et *Montagne*
d'un mur de fortification le chemin p…
basse-cour future, et à la remise
une fois revenue du Limousin, sa
voyage.

rs, dans ce jardin, des ouvriers, des ter-
des maçons, des jardiniers, exécutant
aux tracés, de nouveaux plans, des per-
changements imprévus et les variations
oût qui lui faisaient dire avec une douc…

ironie souriante, après un rema
bien, c'est presque aussi bien
malgré cela ne s'arrêtant jamais,
bouleverser le terrain, les massifs.

Il fallait entendre sur cette man
tions de son camarade, la *Grande*,
bourse et du budget du ménage, se
ce qu'il eût toujours et gardât deux,
ouvriers, à cinq francs la journée cha
jardin où il n'y avait plus rien à faire
c'était sa ruine, — et que ce n'était pl
cela maintenant qu'il travaillait. Gavarn
l'homme des premiers jours de son m
ayant invité du monde à dîner, la ma
maison, fort embarrassée pour l'achat
sions, voyait arriver pour quatre mille
tuyaux de plomb.

Enfin, le jardin était presque entière
miné et réalisé à son gré, — avec s
brillante, ses espèces rares, ses arbres
variétés de houx, ses arbustes brillants,
de rosiers libres et rendus à la sauvage
belle pierre blanche enguirlandée et n
lierre vivace, apparaissant à travers l
comme des fragments d'architecture d'
d'Italie. — Un jour, dans ce vallon, d
espèce de petite Provence toute verte,
une arcade de lierre soutenant une te

cyprès, Gavarni, assis, avait laissé aller sa
à un arrangement intérieur de sa maison
bronzes, à une treille qui garnirait les mu
salle à manger. Et un moment son imag
sautant le mur en face de lui, il nous parlai
des grandes envies de sa vie, du désir qu'i
d'allonger sa propriété jusqu'à la Seine, d'ac
l'immense champ possédé par un paysan m
naire qui allait se promener en charrette
manche au bois de Boulogne, secoué sur sa
de paille; quand, après un long regard qu
brassa son jardin, il laissa tout à coup échap

« Eh bien! mes lapins, c'est fait, voilà,
fait... Et moi j'ai le dégoût et le détachemen
choses faites... Il y a des gens qui font pour fi
Moi, c'est pour que ce soit fait... Je ne fais
chose qu'à cause de ses difficultés et parce
est difficile de la faire... Je suis un réalisateur
existe des gens qui peignent les paysages; mo
m'amuse à faire des paysages en relief. Moi, q
c'est fait, l'intérêt est fini... J'admire beaucou
manie de cet homme qui achetait de grands r
ceaux de bois, puis faisait abattre beaucoup d
bres, pour faire des points de vue... puis le p
de vue fait, s'en allait. »

Et le lendemain, le jardin fini, Gavarni le
prenait et le rechangeait encore.

Oui, le jardin de Gavarni fut sa ruine, ma

fut aussi son bonheur. Il ne faut pas de grands artistes comme lui le bon geois de la vie : laissons-leur au mc d'un coin de folie, qui est le signe et de tout génie.

CXXIII

Gavarni jetait aux étalages des livres pour le premier jour de l'an 1859, D'ap — quatre dizains qui ne tournent plus ses premières séries, autour d'une cl encadrent une idée, et où il y a des grâce moderne comme la lithographie légende :

— Il lui sera beaucoup pardonné, pa a beaucoup dansé.

Ces quarante planches étaient comme superbes de son Œuvre au public.

CXXIV

Mais sur le Gavarni de ce temps, sur et son esprit en l'année 1859, donnons ici notes prises au courant de l'impressi

plume, et sur le moment : rien ne vaudra cela pour le peindre et le faire vivre devant le lecteur.

Vendredi, 28 janvier 1859. — Gavarni tombe chez nous à la fin du dîner; il n'a pas faim, il vient de déjeuner : il est sept heures. C'est bien lui, un esprit qui ne prend plus aucune jouissance par la guenille matérielle, qui n'a de chatouillement intime en ce moment, de récréation de son terrible labeur que quand il a la conversation d'un de ces gens qu'il appelle les *riches*, les hommes *pleins de faits*, comme Guys, Aussandon, etc., les hommes dont la conversation lui apprend quelque chose. — Ne dîne-t-il pas dans ce moment-ci à la Poissonnerie anglaise, absolument parce que le maître du restaurant lui révèle les différents *trucs* avec lesquels les filous volent dans les cafés?

Il nous dit que la géométrie devrait être la forme des choses dans l'espace; il nous parle des choses qui, n'ayant que deux qualités comme la fièvre et la musique, l'intensité et le temps, marqués par un bâton montant et descendant sur un plan fixe, devraient écrire leur forme. Il est fatigué, il a couru tous ces temps-ci, il a vu tous les banquiers : Rothschild, Solar, etc..., à propos d'u emprunt de 50,000 francs qu'il voudrait faire s sa maison du Point-du-Jour. Il a trouvé dans l banquiers, des banquiers... Ce qui lui est le p

pénible, c'est que le Crédit foncier adressé en dernier ressort, l'a dé Pas une amertume ; rien que le re tiré de son travail ordinaire. Nous à la gondole, rue du Bouloi.

En passant rue Montesquieu, de sin de confection :

— « Tiens, je vas m'acheter un pa monte.

— « Un pantalon chaud et foncé..

On lui prend mesure.

— « Je n'y entends rien, mais du to vous croyez?... Combien ?

— Vingt-six francs. »

Il paye et emporte sous son bras le

Nous entrons dans le petit café borg ture. Nous causons d'un projet pour lu ouvrage d'illustration sur la cour Impé dit : « Oui, oui, j'y ai souvent pensé... prend qu'il était question ces jours-ci costume de la garde, quelque chose d des horse-guards.

— « Il n'y avait que moi, et je ne pas fait un costume d'opéra... Mais la corps m'envahit tout à fait, la paresse d devient plus forte à mesure que ma pens Guillaume ? »

— Monsieur Guillaume, du garçon, Gavarni se l

A cet appel du garçon, Gavarni se l

serre la main. M. Guillaume, c'est le nom sous lequel on le connaît à la gondole.

28 septembre 1859. — On sonne. C'est Gavarni, que nous n'avons pas vu depuis deux mois. Il vient perdre sa fin de journée avec nous. De tout ce temps, de ces deux mois, il n'a vu personne. Il a été un instant malade : « Oui, nous dit-il, j'ai été malade, car, pour moi, il n'y a d'autre mal que la crainte de la maladie, et je l'ai eue. Ç'a été une douleur au cœur, et le sang si fort à la tête que je craignais à tout moment de tomber. J'avais perdu le sentiment de la verticalité.... Vous concevez, ce n'était pas drôle. » Mais le médecin l'a rassuré : ce n'était que rhumatismal.

Il n'a guère fait qu'une sortie pour aller acheter trois cents francs de plantes à l'Exposition d'horticulture. C'est sa grande passion ; « et enfin, dit-il, cela n'a aucun rapport avec mes idées, avec les mathématiques. » Pourtant, cette *chinoiserie*, comme il l'appelle, est si forte en lui, qu'il a été transporté par la lecture d'un catalogue d'un pépiniériste d'Angers, et qu'il songe, lui si casanier, à faire le voyage par amour d'une plante annoncée : le lierre *à feuilles de catalpa*.

Il nous parle de son jardin, des choses qu'il veu y amener, des nouveaux arbres qu'il y mettra, de son dégoût absolu de l'arbre caduc, de son pr jet de tout mettre en arbres verts et de tuer

grands arbres avec du lierre
leurs branches. Il médite une
l'arbre vert, un guide de l'amat
de cyprès, sous le titre : *le Ja*
contre le préjugé qui fait de l'a
triste, nous citant son buisson
rouge de baies comme un sorbi
Nous causons photographie et
selle dont se colorient les figure
noire, du contraste complet a
sentir et de reproduire des pe
qu'évidemment la peinture es
dont le triomphe est le style, c'
sion de l'entendement vers l'idé
De là, la causerie va et saute
lui, c'est l'homme qui a fait la f
donné toutes ses poésies à lui.
imaginait dans sa tête des caric
il avait eu l'idée de celle-ci : *U*
tait une femme nouant ses bras
homme qui la portait sur son
Puis nous arrivons aux math
savons plus par quel zigzag. Ici,
car nous dînions, — sa voix
son œil, plus vif, prend de la fixi
parole, il nous emporte comm
de rêves et d'idées, où il fait ja
des éclairs qui nous montrent

entôt un premier cahier de ses matiques sur le *mouvement* et il y a pour lui une difficulté faire accepter, à se faire lire. choses, il faut qu'il compte avec blic, les préventions des savants, n'est que le peintre des *Débar-* par là à une défiance de toute astreindre à écrire cela comme de village. » Il faut aussi com- hoses qui ne renversent per- r qu'après aux grandes révolu- l veut tenter contre le calcul l'X. Et il s'écrie : « La mathé- l'X ! »

renversement de la géométrie ... Les géomètres *ne sont que* i mesurent à un cheveu près *la* re au soleil; mais ce cheveu, *qui* ous, est énorme, comparé à *l'a-* n... La géométrie, mal bapti- a terre; ce n'est pas de mesurer t de faire connaître, c'est de don- la durée et de l'intensité des

nt brusquement à terre, il termine par un charmant portrait, en qua- vieil ami Chandellier, ce comique

mélancolique aux cheveux blanch
de vignettes de romance.

Dimanche, 23 octobre 1859. —
Nous le trouvons en tenue élégant
quette de ses anciennes coquetterie
sur laquelle il s'amuse à jeter, pou
trer, un haïck, une robe d'Orient tr
et ainsi, dans la simplicité large
grands plis, un feutre sur la tête,
et flamand, il ressemble à Ruben
Il est gai, content, guilleret pres
à fait délivré de cette maladie, d
intérieurs qui avaient fait crain
ceux qui l'aimaient, une apopl
alors qu'il était si faible, qu'il ne
dans son jardin qu'avec une can
même avait peur d'une maladie
avancée.

Il nous montre ses derniers des
plus des aquarelles. Il a inventé
sif, mais qui est *peint*, comme i
fait à la plume avec deux encr
noire lavée d'eau et de l'encre
Et comme nous lui parlions de g
décoratives pour des murs d'a
scènes de Carnaval exécutées en t
ques de soie et laine avec des
dominos de grandeur naturelle,

commander quelque millionnaire du temps, Gavarni nous dit que, pour que son dessin gardât sa ligne simple, et ne perdît rien de son caractère, il l'aurait fait grossir par un procédé quelconque. L'idée lui en était venue à la suite d'une lanterne magique polissonne, improvisée au Banquet d'Anacréon par un dessinateur de ses amis, avec des verres dessinés à la plume, et qui lui avaient révélé la grandeur d'aspect que prennent les petits dessins par le grossissement.

Puis, brusquement, son admiration lui sort des lèvres pour Rubens. « Sans doute, il n'a pas la hauteur du Vinci... Mais quelle élégance continue, perpétuelle ! Quelle abondance, quelle sûreté et quelle certitude de lui-même ! » Il quitte Rubens pour une tirade, une de ces tirades auxquelles il revient souvent contre le mensonge moderne de la parole imprimée, avec son mot d'habitude : « Ce n'est pas imprimé, donc c'est vrai » ; attaquant cette diffusion, non des lumières, mais de la publicité, qui a mis de chaque côté deux vérités, deux plaidoiries et deux avocasseries : diffusion qui fait cette confusion que le microscope donne aux choses qu'il étend et dilate trop. Et il arrive à un type de la chose, à Biétry qu'il appelle le *Pape du tissu*, finissant par des aperçus paradoxaux sur la marque de fabrique de l'autre pape, sur la vie, sur la mort, sur

mariage, sur l'alliance et la petite cro
fiancé donne à la fiancée, etc.

Il coupe cela : une histoire de jou
homme qu'il a connu à travers une fem
passait toutes ses journées à se poncer le
à se faire aux doigts une peau de pelure
d'une tactilité si parfaite, si supérieure a
même des aveugles, que cette peau lui
les cartes.

« Tenez! regardez dans ce carton! » —
rempli de photographies anatomiques
s'extasie avec nous sur le dessous d'un
de femme, d'une réalité vraiment effray
le douillet lacis de ces rides chatouilleu
à ce pied que Mercier vit, pendant la Te
tir d'une charretée de cadavres chauds
mort et voluptueux.

CXXV

En 1860, au mois de février, Gavar
entraîné par nous, avait envie de revoi
l'Opéra qu'il n'avait pas vu depuis qui
venait dîner chez nous, se montrait for
disait : « Je suis né très-jeune, je suis e
jeune ; il n'y a, chez moi, que la cerve

d'un vieux. » Nous le menions voir l
attendre l'heure du bal. Sortis du C
entrions dans un petit café où il nous
guement et avec une admiration enth
livres de Biot, de ces livres mathéma
n'y a pas de figures.

Enfin le voilà à nos bras, montant
de l'Opéra, perdu et inconnu dans la
Gavarni, pareil à un roi oublié dans
royaume, et qui pouvait cependant dir
naval, ç'a été moi ! » Il venait dir
savoir, pour la dernière fois, les fantaisie
de la mascarade des modes du jour de
Nous montons et restons une heure à
d'une loge, la danse, les masques; e
semble faire une étude du costume nouv
femme : le *bébé* à la robe courte et sans
cendant à la moitié de la cuisse, et sans t
un maillot de soie toute la jambe mont
bottines et battant l'air au branle chaussée
— « Et pas un petit bout de croquis des ava
— « Non, nous répondait-il. Ces femm
emporte dans ma tête; au bout d'un m
me seront aussi présentes qu'elles me le so
moment. Le tout est de résumer cela par
très-simple : ce n'est qu'une chemise, tout
n'est qu'ajustement de caprice et de fantai
Puis, quand il eut saisi ainsi la mém

tout le bal, nous le ramenions couc
En route il nous semblait qu'il traî
ne disait rien. Il mettait un long ten
notre escalier, se reposant et reprer
ment haleine à chaque palier. Enfin
feu, il nous raconta tout. Il avait
Cirque, la chaleur du bal l'avait su
sa sortie dans la rue, pris d'un étouf
veux, un moment il s'était demandé
mettre un pied devant l'autre.

Un peu remis, il se couchait en fais
mantes plaisanteries d'enfant, comn
gentiment les tourner, sur le bal et le
nous aurions pu y faire.

Il restait, l'imagination émue de ce
de coup de sang qui l'avait frappé à ce
immortalisé par lui.

Nous allions savoir de ses nouvelles
demain, alarmés de cette crise qui n
effrayés, après ce qu'il nous avait con
craintes d'une maladie de cœur. Il nous
allait bien, affecta d'être rassuré, laissant
pourtant : « Je n'aime pas les choses
comprends pas. »

CXXVI

Cette année, fut fondé un journal
Gavarni prit au sérieux son titre de di
dessins.

C'était le *Temps*, une espèce d'*Illus*
mourut au bout de quelques numéros
qui sortait si difficilement de son *Poin*
on le vit au bureau du journal, recevan
rageant, conseillant les dessinateurs,
auprès de l'indifférent Morère pour fair
tout ce qui lui semblait avoir une valeur,
en faveur des *jeunes*, et pris d'une bie
curiosité pour leurs débuts. L'artiste qu'i
dait tout d'abord, pour l'aider et porter a
poids du journal, était son rival Daumi
l'occasion d'indiquer ici l'absence de toute
et de toute mauvaise passion, chez Gavar
ses confrères, de signaler les rapports d'es
de belle confraternité dans lesquels i
toute sa vie, avec ceux qu'il connut peu o
coup. Dès 1833, il voulait placer, dans u
de *Contemporains illustres*, le lithographe
M. Mahérault possède une lettre charm
Gavarni, qui renvoie au talent de Tony J

une demande de vignettes. Il disait à tout ven
son admiration pour les dessins et les légende
de Charlet, et l'on connaît l'aimable billet
Charlet, qui le compare à Watteau. Parmi les
le son métier, Grandville fut le seul avec lequel la
ympathie ne put s'établir, et encore cela vint-il
u caricaturiste pointu, dont le bégueulisme pri
eur et s'effaroucha bêtement d'un dîner avec le
ssinateur des Lorettes.

CXXVII

varni semblait revenu à la santé. Il avai
s sa vie, ses habitudes, ses occupations ; seu
t il abandonnait sa mansarde, trop plein
venir de son enfant, et s'installait dans le
s salles du bas, peintes de couleurs triste
austères, aux rayons garnis de reliures
i semblaient la bibliothèque sérieuse
e campagne (1). Il vivait dans ce

ures en veau du dernier siècle étaient un
ses à Paris, il les terminait souvent par u
dont il rapportait quelque vénérable in-
été tout heureux de découvrir à Versail
ollection d'anciens fers, et auquel il fais
tiques dans des reliures toutes sem
dilection.

salon, froid, sévère, presque cénobitique
l'on se sentait dans le domicile rigoureux
pensée abstraite. Là, il travaillait à cette
Contemporains (1), cette grande galerie des
tions du dix-neuvième siècle, ces portraits
« qu'il voulait, nous disait-il, pousser un p
l'idéal, vers la physionomie d'ensemble
tête », ajoutant « que la photographie n'en
qu'un côté, et que, d'ailleurs, il était temps d
dre un petit élan vers les beautés qui ne to
pas absolument dans la chambre noire ».
continuait la série de ses aquarelles pour
des merveilles, parmi lesquelles nous avons
la mémoire un cuisinier lisant les affiches
sant : « Moi, je n'aime pas la grande music
un chef-d'œuvre d'une qualité et d'une rare
ton que nous n'avons jamais rencontrées ch
autre aquarelliste.

De temps en temps, il venait nous prendre
dîner dans les restaurants bizarres, des *bisti*
comme il les appelait, affectionnant pour le

(1) Cette série devait contenir cent portraits lithographiés.
a eu de terminé que le prince Napoléon, Decamps, Alfr
Musset, Sauvage, inventeur de l'hélice, M. de Belleyme,
père; les portraits de mademoiselle Georges et de mademoiselle
Bonheur ont été seulement ébauchés. Du reste, l'idée d'une g
des célébrités contemporaines remontait chez Gavarni à l'
1833, où il voulait publier une première livraison, ainsi comp
Jules Janin, homme de lettres; Hérold, compositeur; madam
phine Gay, poète; Achille Devéria, lithographe; Delaroche, pe
Dantan, statuaire; Bocage, acteur; madame Malibran, canta

ent un certain *café du Mail* où la cuisine était
noble, où le public était le public banal et terne
commis des maisons de commission du quartier,
, où le bruit des voitures empêchait de s'enten-
dre; mais où Gavarni se figurait avoir découvert,
s le maître du café, un comique du Palais-Royal.
ne détestait pas trop non plus qu'un ami,
n *sympathique*, tombât chez lui et lui deman-
dîner. Un jour, nous nous le rappelons,
que personne se fût donné le mot pour venir,
tit monde varié et divers se rencontrait
ble : un lieutenant-colonel de zouaves, une
du Théâtre-Français, Henry Monnier, le
erre Gavarni et nous deux. Il n'y avait
naison qu'un canard et un petit pâté de
us; et, pour comble de malechance,
à la vaisselle avait sa serrure forcée.
angea; on découvrit des provisions et
er. On trouva dans la cave de vieilles
de vin qui, sans doute, dans le temps de
rçon de Gavarni, étaient entrées dans
d'usurier. Et à ce dîner impromptu
élicate gaieté du maître de
ngtemps ses convives, qu'à
sur la nappe, entre les assi
heveux blonds du petit Ga
e femme, avec ses yeux noi
ant des cils contre le som

XXVIII

s, nous trouvions Gavarni
à l'huile, et peut-être ne
ans ce temps, qu'une boîte
nneau trouvés sous la main,
n, pour devenir véritablement
avait été le désir de toute sa
débuts de sa carrière.
a marine qu'il avait peinte à
maison Marcadé, au mois de
suivant, il annonçait à son
re) qu'il venait de terminer une
représentant son fils avec son
e numéro 2 de sa collection ».
essant d'argent, il envoyait à
s rappelons bien, deux tableaux
u l'occupait, pendant les temps
lui, à une copie du Dominiquin,
sinateur passait deux mois.
ris, en dehors de son travail,
e quelques rares tableaux. La
es donnait, en 1834, un *Con-*
ol, un tableau de Gavarni,
e M. Susse. Mais de toutes les

peintures faites dans ce temps, la plus curieuse
t la plus inconnue est l'enseigne du magasin
eux-Pierrots : le grand tableau placé au bas de
rue Saint-Jacques, et répétant la lithographie
ui a pour titre : *les Apprêts du bal.* La tradition
nservée dans le magasin et l'affirmation de
Tronquoy ne laissent aucun doute sur l'au-
nticité de cette peinture, qui aurait été exé-
ée en 1836. Malheureusement la toile, criblée de
es, à l'attaque du Petit-Pont, dans les journées
uin 1848, et depuis restaurée par une dame,
eut nullement donner une idée de ce que pou-
tre ce tableau de Gavarni avant la révolution
vrier et la retouche.

ne peut juger la peinture de Gavarni que sur
échantillons incontestables : l'un possédé
re Gavarni, son fils, l'autre appartenant à
rault et provenant de la vente de Chan-
l'ami intime du peintre. Cette toile repré-
combat un bâton à deux bouts, entre
rds des deux versants des Pyrénées, avec
élée de vingt-cinq combattants, épars,
létachés et de petits groupes
dessin un peu mince qui est la
vers 1834.

ce bien vraiment là une vérit
nontagnes à l'horizon sont, su
rottées de mine de plomb, et

au bitume a l'aspect d'un dessin à la p
de sépia. La toile que possède Pierre
plus intéressante; elle est plus peinte.
ébauche qui est presque un tableau,
quelle une espèce de *gitana* des Pyréné
sage noir, en jupe marron, élevant
en l'air, une sacoche ouverte à ses pieds
che sur des rochers : une peinture no
blancs crus, à l'empâtement glaiseux, n'
de la blonde légèreté de ses dessins, une
il faut l'avouer, qui ressemble à un m
lourd Roqueplan.

Dégoûté de la peinture par l'insuffisan
tentatives qu'il sentait mieux que personne
en abandonnait la pratique, mais ne c
pas moins à poursuivre le rêve d'en faire, a
patiemment le moment où il pourrait l'
avec tout l'acquis gagné dans le tripotage
quarelle et de la gouache. Un jour, cro
moment arrivé, il proposait, sous Louis-P
à M. Cavé, de lui peindre les quatre mur
salle de mairie. Gavarni voulait y figurer les
actes de l'état civil :

L'acte de naissance,
La conscription,
Le mariage civil,
L'acte de décès.

Nous avons retrouvé, dans les croquis,

nière idée de ces scènes, jetées à la plume,
rayon, annonçant un peintre nouveau de la vie
oderne.

Il y avait dans la conscription (le tirage au sort)
e académie d'homme, mettant la main dans
rne, qui était du plus grand style.

a parole de Gavarni revenait souvent à ce
jet, au regret de n'avoir pas été chargé de ce
ail; et, à une des dernières visites que nous lui
s avant sa mort, ce fut le sujet de sa conver-
n avec nous. A l'époque où il méditait ces
e actes de l'état civil, il avait également
d'exécuter pour un tribunal une sorte de
que, au milieu duquel il aurait peint, de
ur nature, une Justice à la chevelure blonde,
nt le souvenir d'une perruque du Parle-
la robe rouge imitant la robe de la Cour
ion, le pied nu posé sur un glaive, assise
ège de marbre, où une tête de lion et une
outon décoraient les deux bras, et derrière
its, les clochers, les dômes, les coupoles
e cité.

eterre, Gavarni entretenait souvent
x, d'un genre sérieux, qu'il se pro
qui restaient toujours à l'état
années 1859 et 1860, vingt fois
volonté de faire de la peinture
jour. Même en 1861, à la

l'Exposition où nous étions allés ensemble, nou
le voyions emporter une excitation sourde e
comme un engagement avec lui-même de peindr
à l'huile, — et nous l'espérions presque. Mai
tantôt il était arrêté parce qu'il ne trouvait que de
tableaux à idées, — des tableaux impossibles à
faire, — tantôt par un caprice, tantôt par tout
autre chose. Cependant, il avait alors tout ce qu
lui manquait autrefois, tout ce qui lui donnait la
certitude de réussir à cet instant de son talent. Et
un jour où nous nous promenions avec lui dans
son jardin, déclarant les deux ou trois tableaux qu'i
avait faits de *détestables choses*, Gavarni ajoutait
« Non, je n'avais pas du tout le sens de la couleur
je l'ai acquis... Il y a des sens comme cela qu
s'éveilleront en moi demain. »

CXXIX

L'année 1861 fut une année où se succédère
chez lui les hauts et les bas d'une santé chanc
lante, les bons et les mauvais jours : les bons,
il reprenait l'apparence et l'entrain d'un b
portant ; les mauvais, où il s'enfonçait dans l
sorption mathématique, comme s'il voulait s'a
cher à son mal par le travail de sa pensée.

it si, à ce moment, ses maux ne dev
persistance et leur aggravation à un
douloureux découragement, à une bles
et secrète : l'indifférence ingrate du p
vait oublié? Jamais un mot de lui p
à supposer; mais il savait si bien cache
rs et ses souffrances aux autres! Avoi
ni, avoir eu des enthousiastes, des fa
, au début de sa carrière, au commence
n talent; et, quand il se sentait plus g
jamais dans son art, ne plus poss
ention publique, être frappé d'une es
tracisme, comme s'il avait fatigué du
son nom et de sa popularité les jalousie
nvie! Avoir été, chaque matin, presque l'év
ent artistique, la nouvelle des cafés, des ate
des salons, et maintenant faire des chefs-d'œ
éconnus, des choses se passant seulement e
éditeur, le dessinateur et un petit groupe de
èles! Sentir l'admiration passer à d'autres qui
e valaient pas, assister à l'engouement géné
our les dessins de ses rivaux! Quoiqu'il se fît
rgueil de juger ceux-ci avec impartialité, et qu
fût le premier à faire valoir leurs qualités propre
il était un homme, et vivait d'un de ces métiers o
la santé a besoin des satisfactions d'amour-propre
et il est impossible qu'il n'ait pas souffert de cett
cruelle injustice de l'opinion.

Nous avons encore en nous l'accent presque reconnaissant avec lequel il nous dit, un jour où il nous avait apporté les deux premières aquarelles de l'illustration de *Gulliver*, et nous voyait nous extasier sur leur clarté, leur limpidité, leur « blon-deur » : — « Vous trouvez?... Eh bien! ça me réchauffe, mes lapins, ce que vous me dites là... » Il y avait, dans le ton de ces paroles, presqu un étonnement d'être encore admiré.

De là peut-être la grande indifférence qu' commence à avoir cette année pour son art. Il n dessine plus guère, et qu'avec ennui. Sa grand distraction, maintenant, est le classement l'ordre dans les choses et les souvenirs de so passé. Il entr'ouvre son Œuvre, qu'il veut range avec la singulière idée d'égaliser toutes les planch par des marges faites avec de la pâte de papier. regarde, d'un regard qui se les rappelle, ses vie dessins de Montmartre, qu'il fait monter et ca tonner. Il range ses autographes, réunit lettres, ces lettres qui lui remémorent tant morts, repasse ces paquets de correspondan amoureuses, des lettres parfumées qui évoquen ses yeux les ombres de ses maîtresses; paperassa enfermé dans sa chambre qu'il ne veut pas laiss ouvrir, y restant des quinze jours sans toucher un dessin.

CXXX

Une vieillesse paresseuse, délivrée
nelle inquiétude de la dette, doucem
et occupée par les mathématiques, v
lesse que les amis de Gavarni, le
souffreteux, dégoûté de son art
science, espéraient pour lui, lors
nonçait l'expropriation, par la Ville,
du Point-du-jour. Ce jour, les amis s
eux qu'il allait liquider sa situati
appartement à Paris, et rapproche
années de leurs soins et de leurs
ce fut une illusion de courte du
pas compté avec le rêveur, l'ho
tion qui, depuis quelques années
rètement sa pensée sur des
entreprises, des projets qui de
le l'argent, à beaucoup d'argen
déales, et qui se passaient seu
erveau, lui avaient donné à
nentané des vraies affaires.

Alors germait en lui l'idée
rand pré s'étendant au bas de
Seine, une pépinière, un

n embarcadère, un service sporter les arbres. De sa mur, il nous indiquait déjà sitions, tandis que, d'une us entretenait d'arrange- de décorations qui révé- eilleux goût de décorateur eut-être manqué à tous les ne dernier. Et comme nous re étonnement de ce côté spécialité que nous ne lui nous dit : « Ceci n'est rien ; vous m'avez vu occupé, les ongtemps là-haut, le Palais- nde affaire... Oui, ça m'est où je tirais le diable par la à gagner de l'argent... J'ap- btenais le privilège, et je le e quelconque. »

it ce qu'il voulait faire : un rmé ; les rues qui l'entourent s vitrées et devenant un im- rdin métamorphosé en un en contre-bas, traversé par e, avec des allées circulaires it sur les fleurs et les ache- rme, ajoutait-il, qui rappor- rgent à la Ville, et dans lequel

spoirs de for ginaires, avec une bien que les rêve sait bien plutôt

A la fin d'un retou besoin de s retremper

tre compris deux privilèges de théâtre. »
ous lui disions : « Pourquoi laissez-vous
la ? » Il nous parlait de l'ennui des dé-
de mettre un habit, de faire des courses,
sait par ce grand mot : « Mes enfants,
ais le monde si j'avais des jambes !... »
l'année, il revenait à ces projets ; à
rs de fortune subite et de millions ima-
avec une exaltation poétique qui montrait
les rêves d'argent qu'il faisait, il les fai-
n plutôt pour le rêve que pour l'argent.

CXXXI

a la fin de cette année, Gavarni était repris
n retour de goût pour la société. Il sentait le
soin de se refrotter à ses contemporains, de se
tremper et de se raviver au contact de sympa-
iques intelligences. Il allait trouver Sainte-
euve et lui demandait de fonder avec lui un
îner qui aurait lieu tous les quinze jours, où
Sainte-Beuve et lui amèneraient leurs amis. C'est
ainsi, — détail fort ignoré, — que Gavarni fut le
promoteur de ce fameux dîner dont on a tant
parlé et qu'on a si peu connu : le dîner Magny, dont
le premier eut lieu le samedi 22 novembre 1862

et avait seulement pour convives : Gavarni, Sainte-Beuve, le docteur Veyne, de Chennevières et nous deux. La table ne tarda pas à s'allonger et à s'élargir. Elle eut des jours où une rare société d'esprits libres avait peine à y tenir.

Du reste, Gavarni s'y montra peu, chassé bientôt par le tapage de la parole.

CXXXII

Toute la première partie de l'année 1863, Gavarni la passait dans un état d'indifférence triste, de découragement mélancolique, une sorte de démoralisation. Il n'avait plus aucun goût pour son travail et ne faisait plus qu'avec effort, et comme une corvée, les insipides illustrations de *Robinson Crusoé*, de *Gulliver*, et de ces autres livres d'étrennes dont avait la spécialité l'éditeur Morizot.

Une fatigue immense, telle que nous n'en avons jamais vu de pareille sur une figure humaine, lui donnait par moments un abattement brisé ; alors il s'enfonçait et s'affaissait dans son grand fauteuil, laissant tomber ses mains lâches de chaque côté de lui, avec la lassitude muette et suprême d'un homme qui a fini sa tâche. Tous les jours, pour les yeux de ses amis, il allait s'af-

faiblissant, s'amaigrissant, perdant peu à peu son énergie vitale, sous les progrès du mal qu'irritaient encore des inquiétudes et des regrets. Sa maison du Point-du-Jour, nous l'avons dit, s'était trouvée dans la ligne inexorable du tracé du chemin de fer de Ceinture. Elle était condamnée à disparaître par les plans de l'ingénieur; et le malade, qui avait d'abord souri à cette expropriation quand elle n'était qu'à l'état de projet, n'était plus sensible aujourd'hui qu'aux tribulations d'un déplacement, qu'au chagrin d'être prochainement chassé, vieux et souffrant comme il l'était, d'une habitation chère, et d'un jardin adoré.

Nous allions le voir, au mois d'août, après son expropriation, sachant déjà qu'elle s'était faite dans les conditions les plus désastreuses pour lui. La Ville lui prenait la partie de son jardin où était sa maison, et lui payait une somme qui n'excédait guère ce qu'il devait à ses créanciers. Et elle lui laissait le restant du terrain, mais d'un terrain qu'elle rendait très-difficile à vendre en le mettant en contre-bas d'une trentaine de pieds du nouveau boulevard qui le domine. Gavarni se trouvait dans la presque-impossibilité d'en réaliser la valeur immédiatement, en même temps qu'il ne lui restait plus assez d'argent sur l'indemnité de la Ville pour se bâtir une nouvelle habitation dans la portion qu'on le contraignait à garder.

Ce fut le jour de cette visite, qu'en nous menant à Gavarni, mademoiselle Aimée nous dit, en traversant les pièces du rez-de-chaussée : — « Vous savez? il est très-malade... Quand on lui a appris la décision du jury, il a eu une tache de sang à l'œil, comme un coup de sang. »

Nous entrons, et nous trouvons Gavarni dans son grand salon, au milieu de l'espèce d'obscurité que font des persiennes fermées en plein jour. Il nous semble très-pâle dans l'ombre, nous entendons sa respiration oppressée, il a peine à nous donner sa chaude poignée de main d'habitude. Il a de l'étouffement dans la voix, et, cependant, il s'essaye à nous faire ses anciennes plaisanteries d'autrefois, mais nous y sentons son effort et son courage. Il nous dit : — « C'est toujours la même chose, toujours ce tuyau de soufflet... J'ai eu froid dans mon lit... Tous ces palliatifs, toutes ces inhalations d'eau, je n'y crois pas... Il faudrait un séton, ou me faire un trou là-dessous... là, à la gorge... Mais Veyne ne veut pas. Il me donne des choses à boire... Tenez! ça... qui n'est pas joli à boire... » Et il sourit à peu près. « Mon Dieu! le soufflet est bon, très-bon... Ce sont les ficelles qui ne vont plus. Oui, les poumons, la poitrine, c'est bon... Il m'a ausculté... J'ai bien le cœur un peu trop petit... Mais, au fond, c'est ce larynx... »

Nous lui parlions alors d'une consultation, il [illegible]
aquelle il ne se refusait pas trop.

Et nous le quittions, très-alarmés, effrayés de
ette maigreur que nous touchions dans cette
ain pleine de cordes, que nous devinions sous
tte robe de chambre de laine blanche, sous ces
ux ou trois paires de chaussettes roulées autour
ses pieds, effrayés de ce lent dépérissement,
cet épuisement, de cet appauvrissement du
g et de la vie, de cette anémie amenée par les
gues souffrances, et peut-être encore par tant
nées d'une alimentation insuffisante, où cette
intelligence ne voulait pas manger, se refu-
à manger, trouvait de *l'ennui à manger.*

CXXXIII

dîner chez Magny, au mois d'avril 1864, [illegible]
Veyne nous disait que Gavarni était en [illegible]
très-frappé de son état. Le docteur [illegible]
écidé à partir pour les eaux [illegible]
à passer l'hiver à Nice, ajoutant [illegible]
ns crainte, qu'il redoutait cert[illegible]
onaires, et qu'il devait mener so[illegible]
ou trois jours, chez Trousseau [illegible]
suivant, jour de la consultati[illegible]

allions voir Gavarni le soir. — Un moment, nous nous arrêtions et regardions à travers les fentes des planches de clôture la démolition commencée de sa maison, les murs en ruine et son atelier qui n'avait plus de toit que le ciel. Puis, nous entrions dans cette misérable maisonnette touchant à son terrain, où il s'était réfugié, où il semblait comme cramponné au reste de sa propriété. C'était un pauvre et humide logement qui avait l'air de l'arrière-boutique d'un commerçant de petite ville de province, avec une teinturerie établie sur le devant. Nous le trouvions un peu rassuré. Le docteur Trousseau, qui avait craint un moment une maladie de cœur, à son essoufflement lorsqu'il était entré dans son cabinet, ne lui avait trouvé qu'un catarrhe.

Aussitôt, laissant de côté sa maladie, il nous entretenait avec une chaleur qu'il n'apportait guère aux choses mêmes qui l'intéressaient le plus, de son expulsion si brusque de sa maison, des mauvais procédés de l'administration, de l'espèce de barbarie dont on avait usé à son égard. Et, comme possédée par une pensée fixe et désespérée, sa parole parlait toujours de cette expulsion, y revenait dans une plainte sans colère, mais pleine d'une amertume profonde, et qui se soulageait en se faisant écouter.

Sa vie alors est toute à son chagrin, à des pro-

s impossibles qu'il roule pour revenir sur il y t accompli, à des démarches infructueuses un rmi lesquelles cependant sa fierté se refuse à e visite au préfet de la Seine. Sa vie se perd s la lecture machinale des journaux, des nds journaux, des petits journaux, des jour- x de toute espèce et de toute sorte, avec les- s il me semble vouloir étourdir ses idées et user longues journées désœuvrées. Et, à chaque elle visite, nous retrouvions le même ressen- t de ce qu'il appelait « l'injustice qui lui été faite », les mêmes plaintes, avec une n maladive et comme sortant du fond de railles, une désolation que le temps n'adou- pas, ne rendait pas plus raisonnable, et uste indignation, après avoir vu échouer illante influence d'une princesse prise pour sa situation, éclatait dans cette Empereur :

mpereur désire savoir exactement ce qui ce que valent ces sortes de rapports, — ême veut savoir ce qu'on commet en comment on fait des ennemis à un — on n'a qu'à ordonner ce qui a été exécuté ici, et les constats sont prêts. lie l'Empereur de ne pas me e m'adresser au Sénat et

public de moi. On ne peut pas, on ne do
me forcer à garder ce reste endommagé de la
qu'on me prend.

. . . .

. . . .

« *Si l'on agit ainsi envers les personnes auxq*
l'Empereur veut bien dire qu'il s'intéresse, com
fait-on envers les autres?

. . . .

« *Depuis huit mois, je suis malade dans une*
sonnette du voisinage; — mes meubles entassés,
livres et mon œuvre (qui tient de la place) dans
remise et dans l'écurie, — harcelé par des créan
qui me croient enrichi; et ce que j'ai d'argenter
de bijoux est au Mont-de-Piété. »

Cette lettre n'amena rien, ne pouvait rien ame
La verte création de Gavarni, déjà mutilée, é
condamnée à disparaître tout entière, et ce coi
cèdres et de déodoras, où le philosophe prome
sa haute rêverie, allait devenir un jardin de m
chand de vin où, le dimanche, la canaille, qu'
horrait Gavarni, viendrait arroser de *bleu* les tri
à la mode de Caen.

. . . .

. . . .

Au mois de février dernier, deux ans ap
la mort de Gavarni, attendant l'omnibus am
cain du Point-du-Jour, nous voyons la pe

porte de son terrain entr'ouverte. Nous entr...
dans le jardin abandonné, inculte, plein d'herbe...
des champs, de végétations sauvages, de tas de...
gravats où poussent des orties ! Devant nous, ...
olie arche, toute mangée de lierre et surmontée...
e la petite terrasse encadrée de cyprès se dresse...
insi qu'un morceau de ruine d'une villa Adriani.
u fond du jardin, le marchand de vin courbe le...
is de ses tonnelles.

Nous revenions par le quinconce de marron-
rs encore debout, où si souvent nous avions
uvé Gavarni s'avançant au-devant de notre ren-
tre, — quand un homme vient à nous, tendant
nain, un revenant, un spectre, Gavarni lui-
ne ! Il a son air, son costume rustique, sa barbe
te, son teint rouge, ses yeux saillants. Il
chapeau de paille comme le sien, et peut-être
celui de Gavarni qu'il a trouvé dans le jardin
l'a chargé de vendre.

mme qui nous donnait l'émotion de ce...
était un ancien graveur des bois de...
n pauvre diable goutteux, presque a...
sur les sept mille cinquante ...
me un Vireloque laissé là en ...
compagnie de deux terriers ...
la ruine de la Glacière, où ...
de se lézarder la Frileuse d'H...

ées pour des chèvres ;
n effort infini le grand
l, s'arrêtant las, il nous
s étages supérieurs et de

t dans le fiacre, comme
s impressions, il nous fai-
vait parler, avec une main
encore jaunis de ses habi-
ur de cigarettes.

XXXV

courses errantes, il devenait
r, l'homme seul du coin de
ous les jours un peu du monde
e sociale, ne voyant plus per-
e part, « se couchant à l'heure
une espèce de sauvagerie à la
gnait de tout contact avec ses
é, muré dans sa solitude, d'où
le faire sortir, à cause de son
souliers neufs « et des chemises
— disait-il, — lui faisaient mal

et passionné qu'il avait eu pres-
ur la grande propriété, ce goût

soixante mille fra
trice. Son imagin
res, le berçait de
de la revente d'
pour rien ou p
son installati
complicatio
sibilités du
au-dessus de
qui compte s
pas. C'était une
une gêne affreu
sur le

ui avait fait sa misère au Point-du-Jour, avec [illegible]
yer de vingt mille francs, et la dépense coûteuse [illegible]
jardinage, ce goût qui venait dernièrement
lui donner la tentation de ces folies du Bas-
udon et du Montalais, — l'avait rendu acqué-
r, en cette année 1865, malgré le déplorable
t de sa fortune, d'une propriété de deux cent
ante mille francs, située avenue de l'Impéra-
e. Son imagination, toujours rêveuse en affai-
le berçait de l'illusion de croire que, au moyen
revente d'une partie du terrain, il garderait
rien ou presque pour rien la maison. Et, dès
stallation, commençaient les embarras, les
ications, les difficultés, les terribles impos-
du payement qu'amène une acquisition
us des forces et des ressources d'un homme
pte sur des chances qui ne se réalisent
ait une acquisition insensée, qui mettait
affreuse dans l'intérieur. Par là-dessus,
it de la vente de la maison du Point-du-
dettes qu'on croyait mortes renaissaient [illegible]
issait un menuisier, avec un des [illegible]
e de quinze mille francs, pour [illegible]
portes, exécutées dans l'ancien [illegible]
la rue Saint-Georges, qui ét[illegible]
sterie. Dans cette position [illegible]
ure prévision qu'il serait en [illegible]
bitation, expulsion que ret[illegible]

la mort de M. Trélat, son vendeur; en dépit
indifférence pour les tracasseries et les misè
ses affaires d'argent, en dépit de son stoïc
que nous n'avons vu faiblir et se démentir
seule fois dans sa vie, — lors de son expropr
par la Ville, — il y eut un moment où,
l'horizon si noir de ses jours à venir, il se
aller à dire à un vieil ami : « qu'il ne conn
pas un homme dans une situation plus t
que la sienne. »

CXXXVI

Alors s'écoulèrent des mois, de longs
deux lentes années (1865-1866), pendant
quelles Gavarni semblait n'avoir ni corps, ni
ni estomac, ni quoi que ce soit des appétits
besoins auxquels est soumise l'humanité; o
dit qu'il n'était pas formé de matière, et il p
sait un pur esprit dans le monde de l'abstrac
Il était désintéressé de tout. Il n'appartenait
à ce qui se faisait, s'agitait, s'imprimait sur
planète; pareil à ces anciens solitaires de la
baïde qui, dans le désert, loin des choses
bas, en soulevant leurs paupières alourdies
la méditation, demandaient au voyageur si
bâtissait encore des villes.

Il y avait comme des pelletées d'oubli sur ses
ouvenirs. Une sorte d'effacement et de recule-
ent de ses anciens amis, de ses connaissances
ssées, s'était faite en lui, et il lui fallait un effort
ur les retrouver dans le lointain de sa mémoire.
a perte de mademoiselle Aimée, morte en le
nant, était un regret, mais, en même temps,
me une libération de sa dernière compagnie.
mort lui donnait l'isolement, plein et entier,
a Recherche voulait à son foyer. Les pour-
judiciaires allaient mettre encore une fois
illesse sur le pavé : on eût cru qu'elles ne
saient pas à sa personne. Sa maladie même,
tait par une indifférence stoïque dans la-
selon l'expression de son fils, il mettait
ine coquetterie. État singulier, pour ainsi
eptique ou du moins privé de la sensi-
aine, état où il se trouvait heureux à
, état sans profondeur de tristesse, et
sée, quand on était parvenu à la faire
es hauteurs et des sommets où elle se laiss
re entrée dans la chambre, se
ler à *gaminer* spirituellement-

à une curieuse opposition qu
us de Paris, à deux pas de
tourbillonnent tous les
toutes les mondanités élé

eût dans une maison, au fond de la solitude qu'il
'y était créée, un homme pour lequel le temps
'existait plus, pour lequel il n'y avait ni heures,
i jours, ni mois, rien qui partageât et qui déter-
inât l'infinie durée de sa rêverie scientifique.

CXXXVII

Un soir de l'été 1866 (1), nous allions le voir.
est, nous nous le rappelons, la dernière fois que
us l'avons vu. Nous le trouvions dans son cabinet,
athématiquant au milieu d'un amoncellement de
res. On lui apporta pour son souper, — car il ne
ait plus, — des pois et de la salade qui sentait
vinaigre. Il était alors servi par une bonne au-
rgnate, une de ces horribles femmes qui sont,
Paris, les bonnes malheureuses de la misère. Il
ngea distraitement et sans pain un peu de ces
is et de cette salade posés sur la table de noyer,

De ce temps sont les dernières aquarelles de Gavarni dont
stration a donné le *fac-simile* en leur savante et spirituelle
che, Pour l'étude des procédés du maître, rien n'était plus
essant que ces « Douze mois de l'Année », que ces aquarelles
lesquelles Gavarni montre l'ambition de lutter avec certaines
eintes anglaises, légèrement bistrées dans le noir, légèrement
es dans les ciels. Parmi ces dessins, je me rappelle, comme des
eilles, un marchand de hannetons, sous lequel était écrit :
je me rappelle surtout un admirable patineur dans son élan-
t volant sur la glace, et qui figurait le mois de *Décembre*.

au milieu de ses papiers et de ses [illegible]es
cience un peu reculés de son assiette.
ons à la fois navrés et presque irrités
e et entêtée obstination, qui lui fai-
répondre un « demain » à tout ce
mandait de faire pour sa santé, qui
ché d'aller passer un hiver à Nice,
rions accompagné, qui se refusait de
Amélie-les-Bains, malgré les prières
lications de son fils, qui ne pouvait pas
enir qu'il entourât sa maladie d'un peu
able.

CXXXVIII

commencement de novembre, « il se sentit
», et pria Veyne de venir le voir assidûment.
e, à une de ses visites, amena avec lui le
eur Lemaire, chef de clinique de Bouillaud,
l'examina attentivement et ne croyait pas sa
si proche.

Huit ou dix jours après, Gavarni, qui venait de
e dans le *Moniteur* un article sur les travaux
n docteur Fournier, le vulgarisateur du laryn-
oscope, dit à Veyne, avec son ton à la fois léger
t brusque : « Si nous allions voir cet homme? »
Le dimanche suivant, Veyne le menait chez le

docteur. Gavarni avait toutes les peines à monter, et ce n'était pourtant qu'un entre-sol. « J'ai cru mourir en route..., » lui disait-il sur le palier. Le docteur se contentait d'indiquer au malade une station du Midi. Veyne emmenait Gavarni déjeuner chez Durand. Pour arriver au bout du café, ce fut un effort, des lenteurs, un étouffement qui faisaient retourner les gens et regarder ce mourant célèbre qu'ils ne connaissaient pas. Veyne ne put lui faire prendre qu'un bouillon et un œuf frais. Enfin on regagna le fiacre, il lui fallut un quart d'heure pour y aller du fond du café... Veyne, craignant qu'il ne passât en route, le reconduisit jusque chez lui, à la villa de la Réunion, le fit coucher, et le vit, avec l'immobilité, retrouver cette apparence de vitalité et cette présence de parole qui trompaient ceux qui le voyaient dans son fauteuil.

CXXXIX

Cependant, depuis ce jour, le docteur Veyne voyait Gavarni chaque matin et chaque soir, un peu plus alarmé chaque jour; et, n'osant demander l'adresse du fils au père, il envoyait au hasard une dépêche en Limousin où se trouvait pour le moment Pierre Gavarni. Pierre arrivait à quatre heures du

tin, le 24 novembre 1866. Son père, à son en
sta d'abord immobile et silencieux, puis, se
ssion de la main de son fils, il lui dit
lement, d'une voix qui voulait être forte pr
t toi, mon garçon?... » Et comme s'il fa
nière et suprême légende, il reprit : « E
à mon caractère... (1). » Pierre lui parla
tre en route, aussitôt qu'il pourrait
r un de ces pays de soleil dont il
ous parlerons de cela, fit Gavarni, je
le contraire... » Ce fut son dernier
ns la journée, son fils, le voyant
emanda s'il voulait qu'il le rele
il ne lui répondit que par un mo
, par le geste familier et amical
l'habitude de dire : *Non.*

soir de ce jour, dans la petite
de, Pierre, et Busoni, un ami
ient à voix basse près de ce
ommeil. Veyne arrive, tâte le
se penche sur lui et entraîn
mbre à côté.

ait la fin. A sept heures, sa

ui resta, jusqu'au dernier moment,
i étaient son mode de familiarité
sa mort, à Antoine, vieux domesti
de l'Impératrice, il disait devant
tout seul : « Voyez-vous, Antoine
uvoir remonter sur son lit par pre

sans agon , il s'était endormi dans
menton po sé sur la main, à demi appu
coude, ave la pose pensive d'une mé
philosophe , et l'image du Repos accou
Étrusques sur leurs tombeaux.

Le lend main, ses traits dégonflés
voir ce vir visage sous le beau calme en
de la mort avec l'expression de l'éléganc
de la bont mâle et de la douce ironie q
été la phys onomie et le caractère de l'h

CXL

Après t nt de travaux, un Œuvre de
pièces, où se trouve, pour la première fois
toire de l'a t, le talent de l'artiste réuni au
l'écrivain, après les épuisantes recherche
thématicie n, du savant et de l'inventeur,
à côté de nous, au cimetière d'Auteuil.
le grand s ommeil, sous une dalle de gran
de la solidi té de sa gloire et de la survie de
simple et f ère inscription de sa tombe :

GAVARNI

FIN.

APPENDICE

Je donne dans cette nouvelle édition, pour faire appr[illegible] cier au lecteur l'existence travailleuse, affairée, courant[illegible] amoureuse, de Gavarni, toute une année de sa vie, pri[illegible] dans ses carnets de notes. Je choisis l'année 1833 do[illegible] le mois de février est imprimé page 115 et à laquel[illegible] manquera aussi le mois de décembre, que le lanceme[illegible] du *Journal des Gens du Monde* n'a pas laissé à l'artis[illegible] le temps de remplir.

ANNÉE 1833.

JANVIER.

1. *Déjeuné chez Feydeau, — des vers sur un petit alb[illegible] à sa femme. — Dîné chez mon père. — Mme Goinbeau. Le soir chez Feydeau, une petite seppia* (sic) : Processi[illegible]

2. *Continué et terminé deux pierres de figures* (15 d[illegible] *chaque*).

3. *Pour Jeannin petits travestissements* (1 et 2).

4. *Id.*

6. *Dimanche, Thénot amène des femmes pour po[illegible] — Dîné chez Feydeau* (*Jour des rois*).

7. *Chez Mme d'Abrantès.*

9. *Chez Mme Aubert sans la trouver avec Berthoud*

Chez Mme de Villeneuve, ensuite nous nous brouillons presque. — Dîné au Palais-Royal. — Le soir chez Mlle Duchesnois avec Berthoud.

11. — *Vendredi, dîné chez Feydeau.*

12. — *Une sépia :* Scène de cabaret. — *Une aquarelle :* un détachement de Minones. — *Terminé une des grandes sépias entreprises avec Thénot :* Combat de bâton. — *Travaillé au pendant :* Combat à la pierre

13. *Dîné chez Feydeau, — passé tous les soirs chez lui.*

14. *Chez Mme d'Abrantès avec Berthoud. — Mme de Villeneuve, nous causons peu. — Mme Élisa Mercœur.*

15. *Courses pour affaires dans la matinée. — M. Feuillide. — Chez B. Chevalier et Peytel. — Le soir dîné chez Feydeau, — puis aux Variétés avec eux :* La Prima Donna, La Parfumeuse.

16. 17. *Aquarelles.*

18. — *Dîné chez Feydeau, — au bal avec eux chez Mlle Mezelle, passage des Petits-Pères (présenté par Thénot).*

20. — *Thénot avec ses femmes (elles sont venues aussi dans la semaine). — Mme Barrois. — Le soir, Lafait et Théodore. — Dîné à Montmartre, Collette, Mme Gautier, Éliza, Nathalie, les cousins, — nous nous promenons avec Nathalie et Théodore, — le reste de la soirée passé chez Feydeau.*

21. *Comptes. — Brouille et raccommodement. — Aquarelle, — le soir sépia.*

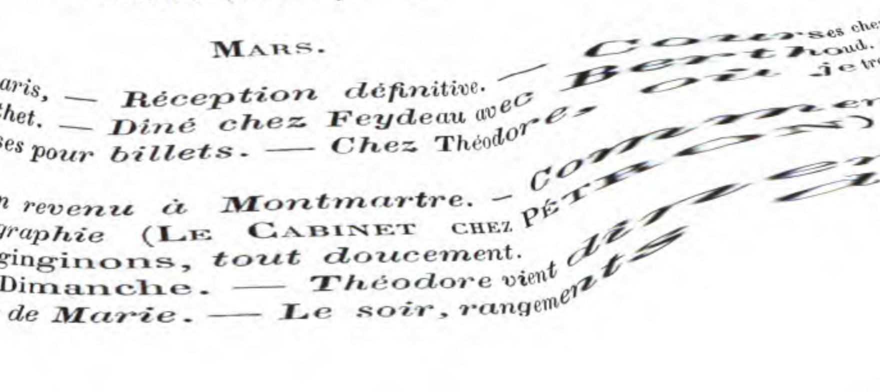
22. *Aquarelle, — terminé une* « femme qui lit une lettre et un mari qui regarde. »

23. *Commencé une autre aquarelle, un pendant.*

24. *Continué. — Thénot vient avec Mme Barrois. — Je travaille à son portrait. — Feydeau monte la garde. — Dîné à Montmartre. — Revenu pour la soirée au deuxième étage. — Travaillé aux grandes sépias...*

25. Continué la petite aquarelle en pendant. — Peytel
evalier, Aubert. — Dîné chez Feydeau, le soir à la
rte Saint-Martin : Perrinet-le-Clerc.
6. Continué la petite aquarelle. — Le soir Feydeau va
ranconi avec Berthoud. — Soirée au deuxième. — Con-
é les figures des grandes sépias.
. Comptes. — Thénot vient, nous travaillons. — Delton
gage à dîner et au bal des Variétés; je refuse. — Dîné
Feydeau, — le soir, terminé les grandes sépias. — Dîné à
Commencé le portrait de Mme Feydeau. — Le soir, chez la Duchesnois avec Berthoud,
nartre. — Le soir, chez la Duchesnois avec Berthoud,
Iercœur, Mme Wilnerre, Mlle Junot, Dumas, La-
le, et revenu avec Dumas et Berthoud.
Continué le portrait de Mme Feydeau, — le soir,
es lithographies chez Feydeau.
ontinué le portrait de Mme Feydeau, — le soir
s lithographies.
miné le portrait. — Dîné chez Feydeau, — le soir,
lithographies.

FÉVRIER (voir p. 115.)



MARS.

aris, — Réception définitive. — Courses chez
het. — Dîné chez Feydeau avec Berthoud.
es pour billets. — Chez Théodore, où je
n revenu à Montmartre. — Commencé
raphie (LE CABINET CHEZ PÉTRONE)
ginginons, tout doucement.
Dimanche. — Théodore vient dîner
de Marie. — Le soir, rangements

4. *Continué.*

5. *Id.*

6. *Feydeau vient le matin m'apporter de l'argent. — Terminé la seconde pierre. — Un mauvais croquis d'un enfant.*

7. *Le matin, écrit* Gourmande *et refait un second croquis meilleur du petit* Joseph. — *Vers la nuit, la voisine me montre quelque chose de blanc, un billet peut-être! et paraît me faire signe de descendre, je me trompe peut-être, il fait noir. Je descends, je ne la trouve pas, puis revenu, je la vois qui revient, qu'est-ce? — Troy est venu dans la journée.*

8. *Le matin la voisine me fait de nouveaux signes et vient au bout de la terrasse, mais elle ne me dit rien. — A Paris, Peytel, Feydeau, Alfred d'Abrantès. — Chez Rittner, chez Messier, chez Muller. — A cinq heures chez Théodore, dîné avec lui rue des Vieux-Augustins. — Ensuite trouvé Marie, avec elle chez Mme Saqui, une parodie de* Lucrèce Borgia. *Je revois la petite femme du boulevard du Temple et son mari, elle ne me reconnaît pas. — Couché chez moi.*

9. *Jour de garde. — Marie vient me voir aux Tuileries, avec sa fille; nous allons manger des gâteaux, rue de la Paix. — Dîné chez Halavant. — Descendu la garde à sept heures. — Dans la journée je vais au Musée avec Valmont chercher ma carte d'Exposition.*

10. *Le matin, de bonne heure, à Montmartre. — La voisine. — 2e croquis d'enfant :* Thérèse. — *Théodore vient dîner. — Couché à Montmartre.*

11. 3e *croquis :* Nicolas. — *Le soir à Paris chez Théodore pour affaires.*

12. 4e *croquis :* Pierre. — *Aubert et Alfred d'Abrantès, le matin. — Le soir, écritures. — Toujours la voisine et rien. — J'écris à Marie un adieu.*

APPENDICE.

13. 5e croquis : deuxième de Pierre. — Le soir, la v[...]
et rien.

14. 6e croquis : Christi[...]. — Mme Feydeau, Mme [...]

15. A Paris, Feydeau, Mme Feydeau, A bo[...]
Houpet, Mme Houpet et sa fille, Peytel. — Dîné [...]
Montmartre. — Ensuite aux Variétés avec Feyd[...]
Une femme à l'avant-scène avec un genou toute [...]
et rien.
Mme Aubert me fait souscrire à un bal républic[...]

16. — Le matin, chez le relieur Muller, chez Jac[...]
le trouver, et revenu à Montmartre. — Écrit toute [...]
née. — Le soir, découvert une petite femme près [...]
du couchant.

17. Le matin, à Paris, un croquis d'Alfred. —
Mme Feydeau. — Faiblesse. — Couché chez moi.

18. Le matin, au bain. — Chez Berthoud. — B[...]
moi. — Folie. — Le soir, quelques courses. —
bouquet et un binocle à Mme Feydeau pour
Chez elle. — Ensuite chez la duchesse à qui
ques lithographies des miennes reliées. —
le neuve vient à onze heures en Écossaise de
ne veut pas se montrer; une petite scène;
pierrot de satin noir, Alfred a mis mon [...]
Ils vont au bal. — Nous fumons chez Aubert

19. Revenu à Montmartre. 7e croquis : Er[...]
soir, Théodore, il couche à Montmartre. Nous
Borgia.

20. Claudine, 8e croquis.

21. Terminé Claudine.

22. Terminé Gourmande et Curieuse. —
Feydeau, sa femme, Peytel, Aubert. — [...]
deau, avec eux au Gymnase. — Berthou[...]
soir, lui lis Gourmande; il dort.

23. Le matin pris du café chez M[me] Feydeau. — Revenu à Montmartre, à midi. — Croquis pour les Enfants, terminé à midi.

24. Commencé Piété. — Théodore vient dîner. — Géométrie.

25. A Paris, chez Rittner. — Chez moi. — Au Musée avec M[me] Feydeau, nous y rencontrons M[me] Clerget; Peytel, Laurent, Guastalla. — Dîné chez Feydeau, la soirée passée chez lui.

26. — Courses pour affaires le matin. — Déjeuné chez Feydeau. — Chez Gihaut, chez Ricourt. — Dîné chez Halavant, — un député et la femme de Pont-à-Mousson. — Rencontré Berthoud, au café Douix. — Soirée chez Feydeau.

27. Chez Gihaut. — Revenu à Montmartre, flâné, croquis dans les champs.

28. Commencé la Promenade, — Les enfants Paris et le Valmy.

29. Recommencé la Promenade.

30. Continué et terminé le soir une amie des voisins. Goinbeau, elle les attend chez nous, ils ne viennent pas; je la reconduis, nous nous promenons au Palais-Royal, elle promet de m'écrire. — Je me fais couper les cheveux, rue Vivienne, et je reviens chez Feydeau. — Je couche chez moi.

31. Le croquis d'Ernest. — Dîné chez Feydeau, le soir, nous nous promenons, soirée chez lui.

AVRIL.

1. Un croquis de Nini à refaire pour les Études d'enfants. — Dîné chez Halavant. — Rencontré Berthoud le soir. — Un instant chez Feydeau, Soustras; nous prenons du thé. — Puis chez M[me] d'Abrantès, je lis Gourmande et Curieuse.

2. Terminé Alfred, commencé la Croix de Jésus. —
né chez Halavant.
3. Continué la Croix de Jésus. — Dîné seul chez Douzac.
Le soir, les deux d'Abrantès, nous allons avec eux et
deau et Berthoud au bal de Peytel.
Mlle Guilleminot et sa sœur que fait Berthoud, de Feuil-
en bandit italien, une batelière, Mme Petit; rendez-
s pour lundi. — Rentré à sept heures du matin.
Levé à midi. — Avec Berthoud. — Flâné chez Ottoz
né à Montmartre. — Revenu chez Mme Feydeau, puis
alais-Royal : Vert-Vert.
Continué la Croix de Jésus.
Le matin, chez Rittner. — Continué.
Continué, terminé. — Dîné chez Feydeau; le soir,
llons nous promener.
omenades. — Chez Peytel, avec lui aux Tuileries.
é Paris. — Le soir, chez Mme Petit, elle est malade
endez-vous pour le lundi suivant chez Rittner. —
courses. — Dîné chez Halavant, une femme, je la
. — Revenu chez Feydeau. — Chez Mme d'Abran-
Berthoud, Mme de Villeneuve, rien. Mme Aubert
.
atin à Tivoli avec Peytel. — Je tire le pistolet.
Dîné chez Feydeau. — Revenu à Montmartre
s croquis. — Rien.
t 3e pour les Enfants. — Un Déjeuner et
u.
nué.
.
ué et terminé.
is chez Peytel. — Hardelet qu
ffet Peytel, avec lui chez Loise
Capucin. — Je reviens rue Sai

Clément qui revient de Marseille. — Mme de Baiz et Mme Lefranc. — Dîné chez Halavant avec Berthoud. — Le soir, chez Mme d'Abrantès et chez Mme Aubert malade. — Revenu avec de Feuillide.

16. *Le matin, M. de Valmy; je lui fais son portrait à l'aquarelle. — Ensuite chez Mme d'Abrantès, je fais un croquis sur pierre... Mme d'Abrantès me donne les deux derniers volumes de ses* Mémoires. *— Dîné avec Alfred chez Halavant. — Le soir, revenu chez Feydeau.*

17. *— Le matin, chez Berthet et chez Lemoine qui m'escompte un effet Peytel. — Avec Berthoud chez Mme Lefranc. — Ensuite chez Mme Petit que je trouve occupée avec un ex-voisin à moi. — Dîné avec Berthoud chez Halavant. — Revenu chez Feydeau, ensuite chez Mme Duchesnois, la soirée.*

18. *Le matin, folie. — Ensuite à Tivoli avec Peytel, j'y passe une partie de la journée. — Revenu à Montmartre. — Promenade, une jeune fille qui montre ses jambes, accompagnée de je ne sais qui, rendez-vous pour le lendemain. — Clément et Théodore dînent et couchent.*

19. *Élisa vient le lendemain matin, nous la reconduisons. — Ensuite les femmes d'hier, elles ont le front de me demander chez ma mère, nous allons dans la campagne. C'est moins que rien, nous jouons au plus fin; elles veulent déjeuner, je n'ai pas faim. Rendez-vous pour le jeudi suivant. — Clément reste jusqu'à midi. — Le reste de la journée, rien fait, lu le procès de la* Tribune. *— Ensuite descendu voir Julia, elle pleure, sa grand'mère va mourir, je la console et l'embrasse; nous causons longuement, elle doit venir demain à la fontaine.*

20, *Elle ne vient pas. — A Paris, courses, chez Mme Petit. — Avec Théodore dîné. — Rencontré Julia, promené avec elle aux terrains de Tivoli et Berthoud, aussi rencon-*

tré Mme Pichenat (du passage de l'Opé
séne. — Après diné au Palais-Royal,
promenade en fiacre au Rond-Point, et r
dore et chez moi le soir.

21. Dimanche, le matin avec Berthoud,
— Puis revenu chez Théodore, puis avec
au bois de Romainville. — Chez Robert
Course à cheval, nous nous perdons. —
chez Feydeau et la soirée.

22. Lundi, le soir, chez la duchesse. —
gent ; le matin, Berthet me donne 400
vient. — Avec Peytel à Tivoli. — Diné chez

23. Flâné à Paris. — Revenu à Montma

24. Quelques fonds sur la pierre des]
dore vient dîner. — Le soir, nous allons

25. Le matin, promenade à la Chapell
chéte un chevreau et le raméne à Mont
Ensuite une femme à la promenade ave
bonnes, un enfant; elle demeure sur l
Chez Julia. — A Paris, courses chez
Ricourt. — Diné chez Feydeau, le s
Berthoud; on donne la première représ
par Gaillardet, avec les d'Abrantès.
costume de Georges.

26. Le matin, chez Berthet. — Je
Berthet me donne 500 fr. — Revenu
Feydeau.

27. Courses en cabriolet pour un a
Chez Lemoine. — A Tivoli. — Pui
Peytel, puis chez l'huissier. — Flân
avec Peytel. — Revenu chez Lemoin
martre. — Le soir, chez Feydeau.

28. Un croquis de Ernest (9e pl.

chez Feydeau. — Le soir, à Tivoli avec lui et sa femme, au spectacle. — Peytel. — J'ai perdu un pari qui me met huit jours à la disposition de Mme Feydeau. — Nouveau bail.

29. Flâné. — Clément revient, il vient dîner à Montmartre et y couche. — Je reviens la soirée chez Feydeau, Soustras.

30. Terminé Ernest. — Le matin chez M. Straswiez, le Polonais. — Puis diverses courses. — Dîné avec Clément chez Halavant. — 30 avril, double anniversaire. — Le matin j'étais allé savoir des nouvelles de Mme Aubert. — Je passe la soirée chez Feydeau. — Francine, qui a mis une de mes bottes, ne peut plus la retirer et en la lui tirant je l'entraîne, elle casse sa chaise, tombe sur le derrière et se coiffe du dossier de la chaise brisée. Nous rions beaucoup.

Mai.

1er. 10e planche des enfants : Léonie. — Théodore vient, puis Clément, nous allons chez Théodore, et de là à Montmartre d'où nous voyons les deux feux de la Saint-Philippe. — Je reviens passer la soirée chez Feydeau.

2. Terminé Nini. — Dîné chez Feydeau, au Gymnase avec eux.

3. Maladie. — Rien. — Jeannin, Berthet. — Dîné chez Feydeau avec Soustras. — Le soir, promenade à Montmartre avec Francine, Soustras.

4. Commencé une Conversation.

5. Continué. — Dîné à Montmartre.

6. Continué le marquis de Valmy. Le marquis d'Abrantès, Boulonnier, Peytel, Berthet. — Dîné au Palais-Royal avec Berthoud et d'Abrantès. — Le soir, chez la duchesse.

7. Un portrait de Mme Berthoud. — Cont
tion. — Diné chez Halavant avec Théodor
Tuileries pour trouver une femme que nou
petit café des Champs-Elysées. — Reven
Chez Mme Duchesnois qui n'y est pas. — Rer
au Palais-Royal, causerie.

8. Continué Conversation. — Terminé
Polonais pour les Polonais et les Polonai

10. Continué.

11. Le matin courses pour argent chez
delet, avec lui Place Royale. — Tivoli.
fait escompter un effet de 300 fr. avec
Thénot. — Puis aux Tuileries, une peti
— Chez Mme Aubert. — Chez Mme d'A
chez Halavant avec Alfred. — Le marq
Douix. — Revenu chez Feydeau un mon

12. Terminé deux aquarelles : deux er
ma troisième. — Théodore vient à cinq
dîner à Montmartre, nous revenons flâ
femmes dans le Palais-Royal, presqu
mercredi.

13. Terminé le troisième enfant. —
de St-Marc que Berthoud m'amène, dî
Le soir, chez Mlle Duchesnois. — Le g
Ensuite chez Mme d'Abrantès.

14. Recommencé une aquarelle. —
Thomire. — Dîné à Montmartre. — 1
tré Mme Bertrand, promené avec elle

15. Terminé le portrait polonais. —
prendre, nous dînons chez Halavant,
Palais-Royal où les femmes de dîne
— Puis rue du Vingt-neuf Juillet o
— Le soir autres flâneries et rien.

16. Refait une aquarelle. — Peytel. — Puis chez Théodore, avec lui à Montmartre. — Puis flâné et rien.

17. Courses pour argent, chez Lemoine. — Puis à Tivoli. — Puis au faubourg pour billet. — Je mets ma montre en gage et je commence une autre aquarelle. — Dîné chez Feydeau. — Lafait un instant. — Le soir une sépia dans l'album.

18. Aquarelles.

19. Aquarelles. — Dîné chez Feydeau, le soir à Tivoli avec Mme Feydeau et lui, Peytel, Ricourt, Mme Petit. — Ennui. — Brouille.

20. Chez Mme Petit, rien. — Chez Mme de St-Marc. — Chez Mme Lefranc. — Dîné au Palais-Royal chez Halavant. — Berthoud m'entraîne boulevard du Temple, il va chez son Alphonsine des Folies-Dramatiques, et, en l'attendant, je vais chez Mme Leblanc; madame est en jupon court. — Je retrouve Berthoud au Café Turc, nous rencontrons une femme, je le quitte, rien! — Rentré chez moi. — Puis chez Mme d'Abrantès où Mme Straswiez, Mme de Villeneuve, nous causons un peu, léger raccommodement.

21. Continué des aquarelles.

22. Le matin à Tivoli avec Thénot et Feydeau. — Continué des aquarelles le soir. — Dîné à Montmartre. — Mme Feydeau va au bal, nous allons flâner au Palais-Royal avec Feydeau, je retrouve les femmes du 13.

23. Commencé les portraits (quatre petits) du Polonais, du poëte Lassailly. — Avec lui et Berthoud dîné chez Halavant. — Puis chez Mme Aubert. — Revenu avec Théodore au Palais-Royal, où sont les deux femmes du 13; nous ne leur parlons pas.

24. Théodore suit une femme; mais je trouve, moi, une autre femme avec son père, et je la suis rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. — Continué les petits portraits.

25. Terminé. — Terminé le portı
— Le soir, au Palais-Royal, rien.
26. Dimanche, fait l'affiche pour
de Berthoud. — Le soir, dîné à Montı
— Puis au Palais-Royal où rien, et
27. Rien fait. — Alfred d'Abranté
chez M. Lefebvre, commissaire priseur
sur mes aquarelles qu'il doit vendı
Payé un effet de 77 fr., puis rue Saiı
Palais-Royal où rien encore. — Trou
Mme d'Abrantès. — Revenu avec La
nous reconduisent.
28. Écrit. — Arrangement. — Dí
Le soir au Palais-Royal, rien.
30. Écrit. — Arrangement. — Dí
Théodore. — Le soir au Palais-Roya
suis une autre femme (nouvelle de q
Grammont, hôtel des États-Unis. On
suspendre l'épée du tyran sur une au
31. Le matin Soustras. — Écrit.
Puis avec Berthoud en cabriolet chez
Mme d'Abrantès. — Chez Mme Aubert
Dîné au Palais-Royal, je trouve
troubadouresquement à l'hôtel des Ét

JUIN.

1er. Monté la garde. — Flâné rue S
ses courses pour affaires. — Le soir,
2. Le matin à six heures chez Al
de Berthoud. — Trouvé Camille, en
Gervais, île de Calypso, bois de R
fiançailles. — Le soir, il pleut, resté

3. Le matin Alphonsine et Berthoud à déjeuner. — Ensuite dormi, flâné. — Chez Berthet pour affaires. — Avec Berthoud en omnibus faubourg Saint-Marceau, revenu par la Bastille. — Le soir dîné chez la duchesse.

4. Rien. — Dormi. — Visite du curé de Montmartre. — Le soir au Palais-Royal, rien.

5. Camille et Alphonsine viennent, elles déjeunent chez moi. — Camille est malade, — elle s'en retourne. — Flâné toute la journée. — Dîné au Palais-Royal. — Grippé. — Chez Aguarite. — Revenu au Palais-Royal, rien.

6, 7, 8, 9, 10, 11, 13. Maladie au lit. — Soustras, Aubert, etc.

14. Aubert et un de ses amis; ensuite M. Morice ami de Dussert (qui est maire de Bône) et puis M. Berthier le directeur de Bagatelle. — Le soir, une course en cabriolet. — Palais-Royal. — Chez Dut. — Soirée passée chez Berthoud. — Convalescence. — Écritures, etc. — Dîné chez moi. — Le soir au Palais-Royal. — Flâné sur le boulevard.

16. Convalescence. — Dîné avec Théodore à Montmartre. — Au petit café. — Revenu chez moi. — Arrangement de papiers.

17. Quelques croquis. — Dîné au Palais-Royal avec Berthoud. — Revenu chez moi, jusqu'au pont des Arts... point de sou, revenu chez moi en cabriolet chercher le sou chez Mme d'Abrantès. — Mme Junot, Mme de Mercœur, Gigoux, etc.

18. Le matin, Soustras, puis Hardelet et Loizelay. — A Tivoli avec Peytel. — Course en cabriolet pour argent. — Dîné à Tivoli (mardi). — Fanny.

19. Le matin, écritures. — Dîné à Montmartre. — Le soir au Palais-Royal.

20. Écritures. — Rangements. — D'Arpentigny. — Courses en cabriolet pour achats, payements (reçu d'Houd

tot 500 fr.). — Dîné a
Punch chez Mme Salicot
et sa famille.

21. Le matin, Soustr
— Hubert vient. — Je
pagne. — Rencontré N
tre. — Cuisine dans le

22. Une nouvelle pi
Athénaïs. Théodore vie

23. (Dimanche) un cr
de trois têtes d'enfants

24. Lundi à Paris,
canne. — Revenu che
Mme Feydeau. — Dîné
bourg Mme V. — Prem

25. Terminé le port
geaisons, velléités. —
à Tivoli. — La famille
petite baronne aimable
suite.

26. Au diable! Je r
tras m'accompagne, il
Un mauvais croquis. —

27. 1re planche de F

28. 2e planche : Pre
pour un appel d'un j
suis acquitté. — Reve

29. Déjeuné chez Fe
— Revenu à Montmo
Deux sœurs.

30. Dimanche. Fête
4e planche après dîn
Théodore fait Marie.

JUILLET.

1er. 5e *planche pour* Bagatelle : Le verre d'eau. — *Le soir à Paris, chez Mme d'A., Me de V., Mme A. Mme J. toujours aimable. Mme Fr. très-aimable. Alfred me donne un billet de Léon de Sainte-Pélagie.*

2. *Le matin chez Berthet, revenu chez moi. — Puis, visite à Mme Duchemin, à Mme de Saint-Marc, un peu aimable. — Dîné chez Feydeau. — Le soir chez M. Petit-Morlot et soirée sur la terrasse, au clair de lune, étude expérimentale.*

3. *Courses encore chez Gigoux, à la préfecture de police, à Sainte-Pélagie. — Léon, Fournier, Verneuil. — Chez un huissier. — Nouvelle rupture à Tivoli. — Peytel se marie. — Je trouve une femme qui va au cimetière, puis sur la butte, rendez-vous pour vendredi. — Le soir, des vers.*

4. *Jeudi, des vers. — Le soir, ma veuve ne vient pas à la fête. — Je descends voir Julia. — Je retrouve une autre femme que j'avais beaucoup suivie dimanche : la femme au lorgnon, — des macarons à la rouge et à la noire.*

5. *A Paris. — Au cimetière du Père-Lachaise, à une heure je n'y trouve point ma belle. — Promenade ensuite au bois de* Romainville. — *Le bois. — J'ai vu dans l'ombre d'un bois solitaire, assise sur les feuilles sèches, une femme blonde, élégante, jolie et chantant joyeuse et de toute sa voix la* Mère aveugle, *de Béranger : « Lise, vous ne filez pas », elle cousait je ne sais quoi, une autre femme cousait avec elle. — Dîné dans le bois, puis promenade à cheval. — Le soir, aux Funambules. Une femme et des coups de pieds sous le banc.*

6. *Samedi, des vers.*

7. *Je monte la garde avec Bassano. — Dîné chez Hala-*

vant. — Le soir revenu à Montmartre et travaillé malgré la fête. — Théodore y était et couche à Montmartre.

8. *A Paris. — Chez Feydeau arrangé les yeux au portrait de Peytel qui part. — On m'avait attendu pour déjeuner. Je ne vois point Peytel. — Je reviens dîner à Montmartre et voir un lundi de la fête. — Puis au petit café, Julia et la femme au lorgnon. — Chez la duchesse, j'y retrouve Berthoud et Mme Hubert.*

9. *Le matin, Alfred. Je vais le reprendre au cabinet de la lecture de la* Tente *au Palais-Royal. Nous allons ensemble à Sainte-Pélagie. Léon est ivre. J'y rencontre Mmes Junot et Mme de la Morlière. — Revenu chez Mme Fisson où je trouve Hertz. — Chez Mme de St-M. où je trouve un aimable. — Feydeau et sa femme vont aux Français. — Je dîne au Palais-Royal. — Puis chez M. P. qui ne me reçoit pas d'abord, mais fait courir après moi. Je rencontre Valmont et B. Chevalier. — Soirée chez Mme P. — Revenu chez Feydeau.*

10. *Le matin Hardelet et Loizelay que j'avais invités à déjeuner à Montmartre et que j'avais oubliés. Je les traite à Paris. Causerie. — Descendu chez Feydeau. — Le docteur Pactot et le trompette Gambetti. — Chez Berthoud, chez Mme de St-M. qui me lit des vers; je dîne chez Douix et je reviens chez elle. Elle me donne des vers pour le* Journal des Jeunes Personnes *et me lit de la prose. — Nous grimpons à l'échelle pour arranger un store chez Mme Aubert.*

11. *Le matin, descendu chez Feydeau et je reviens à Montmartre. — Spleen. — Commencé une pierre.*

12. *Un peu de courage. — Commencé les* Travestissements *de* 1834. 1re Pierrette.

13. 2e *travestissement :* un Pêcheur. — *Le soir, Théodore; nous allons au* Café des Artistes, *elles y sont toutes deux, l'autre est jolie et aimable.*

14. 3e *travestissement. — Ce soir, Poulain qui revient de Bordeaux. — A la fête, la veuve; je la reconduis... Je la salue à peine et je reviens triste.*

16. *Courses en cabriolet à Bagatelle. — Chez Rittner qui me donne 120 fr. et des billets. — Puis rupture dernière sans doute. — Chez Berthet. — Je reviens chez Adèle Petit. — Avec elle et Mlle Leverd, des Français, nous allons à Belleville. — Promenade à cheval au pas dans le bois de Romainville. — Nous allons manger des groseilles dans un champ, assis entre les groseilliers, sous l'ombrelle, causant, riant, — Nous revenons dîner à l'*Isle de Calypso. *J'y oublie mes derniers vers que je leur avais lus. Nous nous promenons après dîner. — Adèle est aimable. — Nous tirons le pistolet tous deux; puis nous revenons au bois. — Il fait nuit, etc. Les femmes ont peur, nous revenons à Paris. — Reconduit Mlle Leverd place de l'Odéon. — Nous rentrons chez Adèle; elle se couche, adieu. — Je rentre à une heure.*

17. *Ce matin Alfred d'Abrantès. Je fais un croquis de lui sur l'album de Mme Junot. — A trois heures, je trouve un vieil et doux souvenir sur la côte de Montmartre. On m'y attendait. Nous allons promener, — une étrange explication autour du cimetière. — Nous nous quittons à la barrière de Clichy, j'ai menti. — Je reviens au* Café des Artistes. *Je les trouve toutes les deux. Nous convenons d'aller ce soir au Gymnase. Je les retrouve après dîner. Cerfberr nous a donné une avant-scène. — La jolie femme est demi-boudeuse. Elle me laisse et me reprend sa main, appuie et retire son genou.*

18. Bonjour *pour les* Amours.

19. *Terminé* Bonjour. — *Commencé le* Petit frère *le soir au café.*

20. *Terminé le* Petit frère.

21. *Écrit des vers. — Théodore. — Dimanche, le soir à la fête. — La jolie femme (Zoé). Nous montons dans la balançoire russe. Mal de cœur, mal de nerfs et bonheur! — La veuve aussi, je ne lui dis rien. Nous reconduisons Julia (Julia a un amant, me dit Zoé) et Zoé avec son mari au* Café des Artistes. — *Eau sucrée et je remonte heureux.*

22. *A Paris, chez Lemoine et plusieurs autres pour des billets. — Chez Hardelet. — Chez Fanny que je trouve chez une madame Louis. — A Sainte-Pélagie, — Léon joue aux cartes. — Chez Dut. — Dîner chez Halavant. — Berthoud. — Chez Feydeau. — Chez Mme d'Abrantès.*

23. *Le matin arrangements. — Chez Feydeau. — Chez Berthet. — Dîné chez Feydeau. — Le soir avec Francine et sa sœur, barrière de l'Étoile en fiacre. — Il pleut. — Dans un café. — Revenu aux Tuileries. — Querelle, etc.*

24. *Le matin, etc., et revenu à Montmartre.* — Promenade *pour les* Amours.

25. *Terminé* Promenade. — *Des vers. Théodore. Nous allons le soir au* Café des Artistes.

26. *Des vers* : la Lettre du Bon ami.

27. *Des vers* : l'Intrigue à domicile. — *Le soir, au* Café des Artistes. *Zoé, toujours aimable, mais toujours timide ou coquette femme!*

28. *Continué.* L'Intrigue *est terminée. — Des vers. — Le cousin Lafait à coucher à Montmartre. — Le soir à Paris aux Champs-Élysées avec Théodore. — Une femme aux Tuileries : soirée de troubadours! — Boulevard de la Madeleine.*

29. *Des vers. — A Paris, boulevard de la Madeleine où je revois mon inconnue. — Au Palais-Royal. — Dîné avec Théodore. — Je reviens à la Madeleine. — Rencontré Arsène, rue Saint-Honoré. — Mon inconnue va voir la fête avec son mari et ses enfants. — Soirée passée à la*

suivre pas à pas dans la foule, parmi les lampions, les musiques, les pains d'épices, pour lui remettre une épître dont elle ne veut pas, tout en la demandant. Nous revenons chez elle, étrangers comme devant et je reviens chez moi le soir en troubadourant; *j'avais été rencontré par la dame Fisson.*

30. *Le matin chez Feydeau. — Puis à la Madeleine. — Je trouve un appartement de garçon à louer dans la maison. — J'entre, l'appartement est voisin du sien, je loue, je la vois un peu. — Dîné chez Douix où je trouve Bernard Chevalier. — Revenu à la Madeleine et puis par la rue Caumartin où je me querelle pour une chandelle avec un boulanger. — A Tivoli, et de Tivoli au* Café des Artistes, *où ma* Zoé *me donne un rendez-vous pour mardi; et du* Café des Artistes *à la Madeleine à minuit.*

31. *Jour de garde. — Je la vois un peu le soir. — Course en cabriolet à Sainte-Pélagie; où je trouve dans le salon Mme d'Orgeville vieille et triste qui vient voir son mari prisonnier pour dettes et en bras de chemise. — Mme d'Orgeville à Sainte-Pélagie : souvenir et contraste!*

AOUT.

1. *Matinée passée à flâner chez Feydeau. — Ensuite dîné à Montmartre après avoir été un peu à la Madeleine. — Le soir revenu chez Mme Aubert, puis à la Madeleine. — Puis chez Théodore, puis avec lui à la Madeleine et aux Champs-Élysées, au concert. — Couché chez lui.*

2. *Arrangements le matin. — A onze heures et demie je porte mes pistolets au Mont-de-Piété pour* 25 *francs et je cours en cabriolet à la barrière des Martyrs où je trouve Zoé. Nous allons au bois de Boulogne et nous dînons à Boulogne où j'avais dîné avec Louisa. Nous revenons à*

Paris assez tard. Elle est inquiète. Journée d'amour sur les feuilles sèches. Soleil et premiers baisers. Demi-confiance, demi-abandon. Serment d'aimer toujours. — Couché chez Théodore.

3. *Ce matin chez Jeannin. — Toute la journée flâné chez Feydeau. Dîné chez Feydeau. Le soir avec sa femme à Tivoli. — Je couche chez moi sur mon divan; je n'ai pas de lit.*

4. *Le matin chez Jeannin. — Revenu à Montmartre où Théodore termine* le Déjeûner, *scène d'enfants. — Ce soir flâné un moment au bal de Roger. La veuve n'y est pas.*

5. *Ce matin chez Jeannin. — Puis à la Madeleine. Je* la *vois tout près, de ma fenêtre à la sienne, puis chez le tapissier. — Je reviens chez Jeannin, et à Montmartre. — Continué le* Petit bateau, *scène d'enfants. — Revenu à Paris chez Jeannin. — Soirée passée chez Mme Aubert. — Couché à Montmartre.*

6. *Ce matin des vers. — Terminé le* Petit bateau. *— Le soir à Paris. Boulevard de la Madeleine. Je* la *suis aux Tuileries où elle rencontre un homme et fait la coquette avec lui tout le soir. — Moi, je rencontre Aubert; puis je rencontre Mme Fisson et je monte un moment chez elle. — Je couche rue Saint-Georges.*

7. *Ce matin course en cabriolet, chez un huissier. — Déjeuné avec Mme Feydeau. — Chez la duchesse. — Dîné à Montmartre. — Puis au cimetière. — Puis à Tivoli. — Boulevard de la Madeleine. Je ne la vois pas. — Revenu coucher à Montmartre.*

8. Bonne aventure *et* Amours. *— Des vers. — Le soir Théodore qui me rend compte d'un message à Zoé. — Puis Adèle, je ne sais qui nous reconduisons. — Je devais passer la soirée chez M. Clerget, je devais même y dîner, je n'y*

vais point. — Rendez-vous pour mardi avec cette Adèle-là. — Je vais coucher une première fois à la Madeleine. Elle ne veut rien de moi.

9. *Des vers. — Terminé* Bonne aventure. — *A Paris. — Zoé n'est pas au petit café. — Je vais à la Madeleine et j'y couche. — Toujours rien.*

10. *Je rentre chez moi. — Chez Delton. — Berthoud. — A la Madeleine. — Chez M. Straswicz. — Chez M. Corvini. — Mme Clerget toujours bonne et aimable. — Chez Mme Heirel sans la trouver. — Chez Fay. — Déjeuner chez Halavant. — Revenu chez Feydeau. — Puis à la Madeleine encore. — Dîné chez Douix. — Rencontré Théophile. — A la barrière Rochechouart. — Zoé ne veut pas d'un billet. — Revenu chez moi. — Couché à la Madeleine.*

Enfin elle *change de fenêtre, vient là plus près, baisse la jalousie* et me parle.

11. *Revenu chez moi. — Flâné et déjeuné chez Feydeau. — Faiblesse. — Revenu à Montmartre à trois heures. — Théodore et le voisin Auguste. Il nous lit de drôles de lettres. — Un dessin sur l'album de Mercœur. — Je vais coucher à Paris. —* Nous *causons encore.*

12. *Revenu chez moi. — Chez Berthet pour affaires. — Chez Hardelet, à la banque, chez un banquier place Royale, etc. — Dîné chez Feydeau. — Ce soir chez Théodore, avec lui au petit café. Zoé n'y est pas. — Chez Berthoud, avec lui et son médecin chez la duchesse (je n'étais pas allé à la fête), j'y lis mes drôles de lettres. Mme Aubert, M. le marquis de Villeneuve. Réconciliation. — Couché chez moi. — Mme F. me donne un* buvard *pour ma fête. — J'écris (dessus) à Zoé.*

13. *Revenu à Montmartre. — Écritures. — Dîné à Montmartre. — Le soir trouvé Adèle je ne sais qui à la barrière Blanche. Avec elle au bois de Boulogne. — Presque*

rien. — Revenu à la Madeleine où je lui donne le n° *du* Salmigondis *par la fenêtre avec ma canne et une lettre. Nous causons.*

14. *Ce matin revenu à Montmartre. — Écritures. — Une aquarelle :* Causerie *(deux femmes dans un lit). — Théodore vient ce soir. Il était chargé de remettre un billet à Zoé qu'il a rencontrée en route. Je descends avec lui à Paris. — Je couche à la Madeleine. —* Elle *me donne une réponse un : impossible. Et puis un morceau de sucre après pour mon rhume. Tigresse! — et puis elle me donne sa main ce soir. — Je reviens le 15 matin. Fête de ma mère. — Terminé l'aquarelle. — Couché à Montmartre le soir.*

16. *Musardé.*

17. *A Paris. — A la Madeleine. Je ne la vois pas. — A Sainte-Pélagie. J'arrive trop tard. — Dîné au Palais-Royal. — Revenu à la Madeleine. Je ne la vois pas. Revenu chez Feydeau, il est tout seul. — Couché à la Madeleine. Nous causons assez froidement. — Écritures, lettres.*

18. *Commencé* Paul et Virginie, *des* Amours. — *Le soir à la Madeleine couché. — Nous sommes au mieux. Mais rien cependant. — Sa main et du sucre.*

19. *Continué* Paul et Virginie. — *Le soir à Paris, chez mon portier prendre des lettres. — Puis chez Théodore. — Couché à Montmartre.*

20. *Terminé* Paul et Virginie. — *A Paris, chez Berthet. — Aux Tuileries. A la Madeleine. Je ne la vois point, je la vois le soir. — Couché à la Madeleine.*

21. *Ce matin chez Berthoud. — Courses en cabriolet. — Ile-Saint-Louis. — Revenu chez Berthet. — Chez moi. — Berthet. — A Sainte-Pélagie. Léon. — Des hommes, des femmes, le* Manteau. — *Chez Mme de Saint-Marc qui part. — A la Madeleine. Rien. — Dîné au Palais-Royal. — Cou-*

ché à la Madeleine. — Aux Français, au concert. Je l'y trouve.

22. *On colle du papier chez moi. — Rangements. — Dîné à Montmartre. — Ce soir couché à la Madeleine.*

23. *Rangements. — Chez Comte. — Je la vois, toute joyeuse, toute heureuse. Causerie le soir. Elle part à la campagne pour sa fête et pour trois jours.*

24. *Continué les rangements. — Dîné à Montmartre. — Le soir chez Théodore qui me donne des détails de sa mission infructueuse près de Zoé. Zoé a pris son parti de ne plus me voir. Je la regrette. — Couché à Paris. — Soirée chez M. Aubert.*

25. *Rangements. — Théodore vient. Nous allons à Montmartre. — Le cousin philosophe. — Nous descendons au* Café des Artistes. — *Julia plus aimable, Zoé n'y est pas. — Le reste de la soirée chez Adèle revenue. Elle s'est brûlée avec les rideaux de son lit.*

26. *Rangements. — Dîné à Montmartre. — Le soir chez Mme Feydeau. — Je me fais arracher une dent.*

27. *Le matin Berthoud vient me faire je ne sais quel cancan de M. J. qui est furieux contre moi, je ne sais pourquoi. — Rangements.*

28. *Rangements. — Dîné chez Adèle avec l'architecte Trélat dans l'appartement d'un M. V. (absent) rue Cadet. — Ensuite aux Champs-Élysées. Glaces au café des Ambassadeurs. — Couché rue Saint-Germain.*

29. *A Sainte-Pélagie le matin. L'on n'y est plus. — Déjeuné au Palais-Royal. — Revenu chez Mme Aubert. — Querelle avec M. J. — Berthoud est là. — Chez Mme Lefiaux. — Le soir un portrait de Me Duchesnois. — Revenu dîner à Montmartre. — Revenu chez moi. — Couché à la Madeleine. Je le revois après quatre ou cinq jours d'absence. Elle est plus aimable.*

30. *Flânerie. — Rangements. — Rien. — Chez Berthet. — Chez Berthoud. — Dîné avec Berthoud et Lafont, rue du Bouloi, je crois. — Puis avec eux aux Variétés.* — La Consigne, la Salle de bains. — *Je reçois le matin une jolie et bonne lettre d'amitié et de réconciliation, j'y réponds en la rendant. On me la renvoie. — A minuit couché à la Madeleine. Il est trop tard. Je ne la vois pas.*

31. *Rangements. — Le soir couché à la Madeleine. — A la Gaîté avec Berthet et sa femme. Jules Morère au foyer.*

SEPTEMBRE.

1. *Berthet et sa femme. — Commencé le portrait de Berthet. — Nous partons au village de Maisons. — Une mauvaise aquarelle (un enfant). — Lafond. — Théodore. — Nous dînons à Montmartre. — Je fais ma toilette à dix heures et vais à la Madeleine chercher une carte qu'elle doit avoir jeté dans ma chambre par la porte. Je ne l'y trouve point. Je reviens chez moi. Puis je retourne. Nous causons.*

2. *Le matin chez Berthet pour un effet Lemoine. Il me donne* 250 *francs. — Course près la halle. — Revenu chez moi. — Rangements. — Flâné. — Dîné à Montmartre. — Commencé un portrait de Mme Hubert dans l'album de M. J. — Le soir chez la duchesse. Mme de W. très-aimable.*

3. *Rangements. — Écritures. — Corrections. — Dîné à Montmartre. — Le soir chez moi.*

4. *Écritures. — Chez Mme de V. Je lui fais un petit calque. — Sa fille. — Causerie. — M. de Cayeux. — Revenu dîner chez Halavant. — Couché à la Madeleine*

5. *Un article pour le* Voleur. — *Diverses écritures et rangements. — Chez Mme Aubert. — Dîné à Montmartre. — Auguste vient chez moi le soir. — A la Madeleine. Nous*

causons. Première entrevue sur le carré. Elle vient dans ma chambre. Je suis un peu désenchanté. — Rien.

6. *Écritures. — Le soir en omnibus chez Fay. — Rencontré Gigoux. — Couché à la Madeleine. Elle vient une seconde fois et me supplie de ne lui demander rien. Je fais de la niaiserie et de la générosité. Soirée d'amour. Elle part encore à la campagne pour trois jours.*

7. *Le matin, courses. — Chez Lafitte. — Je souscris pour deux* toto *à* Manon (sic). — *A* Bagatelle *où je donne :* A toi prisonnier. — *Je reviens chez moi. — Madame Aubert. Nous commençons un autre portrait. — Ensuite Léon, ensuite Aubert, ensuite Feydeau. — Dîné chez Mme. Aubert avec Léon. — Soirée. — Maladie.*

8. *Berthet pour son portrait. — Je suis malade. — Lafont, Berthoud. Théodore, le soir.*

9. *Maladie, congestion cérébrale, petite vérole volante.*

10. *Id.*

11. *Id.*

12. *Id.*

13. *Id.*

14. *Id.*

15. *Rangements. — Lafont.*

16. *Rangements. — Première sortie. — Chez Berthoud. — Dîné au Palais-Royal avec lui et Lafond. — Le soir chez la duchesse.*

17. *Rangements. — Camille vient chez mon portier, inquiète d'une si longue absence. — Je sors l'après-midi. — A la Madeleine sans la voir. — Dîné chez Halavant. — Le soir chez Mme Aubert, convalescente aussi. Mme Junot. — Reviens chez moi et à la Madeleine. Je ne la vois point. — J'y couche.*

18. *Rangements. — A la Madeleine avant dîner. Je la vois un peu. — Dîné chez Halavant. — Le soir à la Made-*

leine. — Nous causons. Le mari entre sans bruit et entend parler. Elle dit qu'elle chantait. Puis elle vient plus tard chez moi. Lui se lève et vient l'appeler. Alerte.

19. *Commencé un dessin pour* Bagatelle. *Manqué. — Hardelet. — Dîné à Montmartre. Le soir chez Théodore. — A la Madeleine. Elle me dit un mot à la hâte, et me donne un premier rendez-vous.*

20. *Recommencé le dessin pour* Bagatelle. — *Théodore vient travailler. — Nous dînons à Montmartre. — Le soir flâné.*

21. *Deuxième dessin de cette suite pour* Bagatelle *le* Phénokisticope. — *Dîné à Montmartre. — Le soir flâné. Nous rencontrons Zoé que je laisse passer.*

22. *Troisième dessin pour* Bagatelle (travestissement). *Dîné à Montmartre avec Théodore. — Le soir au petit café un moment. — Julia est malade; point de Zoé. — Soirée chez Berthet, M. Floriot, Depréaux, Berton, Schwarts.*

23. *Continué le* Travestissement. — *Mme Feydeau m'envoie chercher. — Longue conversation. — Dîné à Montmartre. — Le soir au petit café. Julia qui revient du bain. Point de Zoé. — Le soir chez la duchesse. Mme de Mercœur.*

24. *Le matin chez Berthet qui me donne* 100 *francs. — Rendez-vous de Tivoli avec Camille. Promenade en citadine. — Je reviens chez moi trouver Théodore. — Dîné avec lui, Berthoud et Lafond chez Halavant. Colique. Je reviens me coucher.*

25. *Quatrième* Mascarade. — *Théodore. Nous dînons à Montmartre. — Soirée passée chez Mme Aubert.*

26. *Continué* Mascarade. *Nous dînons chez Douix avec Théodore et ensuite au Gymnase avec Feydeau. — Le soir causerie avec M. F.*

27. *Le matin Alfred pose pour une pierre : le* Carnaval.

Terminée le soir chez la duchesse. J'y porte le Phénokisticope.

28. *Flâné chez Feydeau. — Sixième* Écossaise. — *Le soir, faiblesse.*

29. *Mme Aubert. Je recommence son portrait. — Dîné à Montmartre. Élisa, ce soir. Faiblesse, presque par contumace.*

30. *Le matin quiproquo de lettres, par un commissionnaire qui se trouve entre M. J. et moi de la part de M. A. — Rencontré une femme. — Causerie. Je la laisse (rue des Filles-Saint-Thomas au coin de la rue Monsigny au quatrième). — Chez Berthoud. Alfred avec lui. — A* Bagatelle. *Nous rencontrons M. Aubert. — Voir des logements. — A la Madeleine où personne. — Dîné avec Berthoud et Lafond chez Halavant. — Le soir chez la duchesse. — Explication au sujet du départ. Singulière position.*

Octobre.

1. *Mardi. Camille vient me voir. Dernier chapitre du roman. Nous passons la matinée ensemble. — Ensuite à* Bagatelle. — *Je trouve en bas Fournier le libraire. Dîné à Montmartre. — Le soir chez M. Aubert. Arago m'a envoyé une loge que je donne aux Feydeau.*

2. *Le matin, Berthet vient crier au sujet d'un effet impayé. Nous nous fâchons. — Courses chez B. Chevalier. — A* Bagatelle. — *Chez Berthoud, j'y trouve Lesguillon. — Dîné à Montmartre. — Le soir chez M. B. — Chevalier vient me voir.*

3. *Le matin avec Berthoud. Faubourg Saint-Honoré chez M. Strasfort pour des renseignements de domestique. — Ensuite chez Léon. — Allée de Marbeuf. — Ensuite flâné pour des voitures de Saint-Germain ou de Courbevoie. —*

Nous ne trouvons pas de place. Je vois Camille à sa fenêtre deux fois. — Nous voulions aller à Maisons. Nous revenons. Nous allons voir les Sauvages de la rue du Mont-Blanc. — Nous revenons chez Berthoud, où je fais des charges de lui, de Lafond et d'Alfred et nous allons dîner tous ensemble. — Ensuite chez Mme Aubert.

4. *Le matin, une charge de moi pour la collection. — Congédié Marguerite. — Visite d'Adèle Petit le soir.*

5. *Un troisième dessin pour les* Amours. — *La troisième livraison* : Les Agrafes. — *Le soir chez M. Feydeau. Croquis à la plume.*

6. *Le matin chez Morère. — Au bain. — Déjeuné chez Berthoud. — Continué* Les Agrafes. — *Dîné à Montmartre.*

7. *Aquarelles pour Poulain et Jalon. — Le soir chez la duchesse. Mme de V. Rendez-vous pour samedi, huit heures. Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — La duchesse reste la soirée chez V. Hugo.*

8. *Camille. Journée passée ensemble. — Delton était venu me prendre le matin pour un duel à Montmartre avec Feydeau. — Rien. — Dîné à Montmartre. Ce soir croquis chez M. Feydeau. Son frère Amédée qui revient d'Alger.*

9. *Continué et terminé les* Agrafes. — *Ensuite à Tivoli. — Rencontré M. Feydeau. — Ensuite couru pour des logements de bureaux. — Dîné à Montmartre. — Le soir chez Feydeau.*

10. *M. Bance éditeur m'achète la* Croix de Jésus 150 *fr. — Courses chez Berthet, chez l'huissier Fabien. — Ensuite à cheval à Montmartre et de Montmartre à Maisons voir l'architecte Maquet. — Promenade. — Ce soir chez Feydeau.*

11. *Garde. — Le matin je passe par la Madeleine et je la vois. J'y retourne dans le jour. Dîné chez Halavant. — Soirée chez Feydeau. — Chez Berthet pour un billet.*

12. *Commencé une pierre pour* Amours : Confidence. *Je*

ne la termine pas. — Théodore vient le soir. — Jeannin me manque de parole. — Nous allons dîner à Montmartre. — Je manque de parole à Mme de V. — Soirée chez Feydeau.

13. *Le matin à huit heures, nous prenons la voiture de Maisons chez Lafitte. — Journée dans le parc avec Théodore et le Maquet. Une femme. — Nous dînons chez le concierge. — Soirée chez Feydeau.*

14. *Courses pour affaire. — Le soir chez la duchesse. Mme J. qui part pour revenir.*

15. *Le matin avec Aubert, arrêter le logement du Journal et à la poste une belle jambe de femme. — Déjeuner chez Halavant. — Courses d'affaires par la pluie. — Dîner à Montmartre. — Le soir épouvantable querelle à propos du Journal. Raccommodement.*

16. *Camille vient.— Inquiétude. — Tourments de femmes. Tourments d'affaires. — Le soir chez Laffite. — Dîner chez Feydeau. — Chez Mme Aubert. Mme Junot.*

17. *Inquiétudes d'affaires. — Rien. — Dîner chez la duchesse. — A la Gaîté.*

18. *Idem rien. — Journée à attendre le caprice des escompteurs. — Le soir chez M. Aubert.*

19. *Léon Bertrand, Lafont, Lassailly, Arago, Morère, Jalon, Alfred, etc. — Dîné à Montmartre. — Ensuite au petit café. — Julia. — Chez Fay. — Revenu chez moi.*

20. *Le portrait de Mme Aubert. — Le matin chez Morère pour mon journal. — Le soir dîné chez Halavant. — Rencontré mon objet de la rue de Grammont au Palais-Royal, et une autre jolie petite fille que je perds dans la foule. — Soirée chez Feydeau.*

21. *Première annonce dans la* Quotidienne. — *Courses pour argent.* — La Tendresse d'une Sœur *pour le* Journal des Jeunes Personnes, *par Mme Aubert.*

22. *Courses d'agent les 23, 24, 25, 26. — Le soir chez Mme Aubert, chez Mme Feydeau, etc., etc. — Signé chez Lafitte.*

27. *Une seconde planche pour ledit Journal* : l'Agonie.

28. *Terminé* l'Agonie. — *Le soir chez la duchesse avec Lassailly. — Le 25 couché chez M. Delpech avec Aubert.*

30, 31. *Courses pour argent. — Ennuis. — Visites.*

NOVEMBRE.

1 *et* 2, *Courses et visites. Ennuis et tourments d'argent. —Le 3 chez Johannot, le matin, avec Berthoud. Nous ne le trouvons pas. Nous allons flâner à la Revue. — Camille à la fenêtre. — Dîner chez Halavant. — Le soir chez Feydeau. Soustras.*

4. *Courses. — Le soir chez la duchesse avec un M. Babo, présenté par Berthoud. — Inauguration d'un portrait de M. Aubert offert à Mme Junot.*

3, 6, 7, etc. — *Courses. Ennuis. Tourments d'argent.*

8. *Courses chez Adam, Devéria, Charlet, Dumas, Johannot que je ne trouve pas. Dîné à Montmartre. — Le soir encore chez M. Aubert.*

9. *Prospectus. — Le soir Mme Junot chez Mme Aubert. — Première représentation d'*Indiana.

10. *Je monte la garde. — Chez Martinet, Rittner, etc. — Mon domestique s'ennuie chez moi et me quitte.*

11. *Lundi chez la duchesse le soir. J'y dîne.*

12, 13, 14, 15, 16, *etc. Courses, pourparlers pour affaires du journal. Je reçois une visite d'une Mme Tavern trés-aimable, qui vient en jouant me demander un travestissement pour le* Petit courrier. — *Les travestissements de Rittner se vendent à Martinet. — Le lundi*

18. *Chez la duchesse. Mme Junot est partie pour Orléans.*

— *Travaillé à une préface pour les* Gens du Monde. — *Chez Alfred de Vigny avec Lassailly, Antony Deschamps. Il vient chez moi le lendemain.* — *M. Turpin. Arago.* — *Mme Maisonneuve meurt.* — *A l'enterrement avec Théodore.* — *Dîné chez Dufraine, que je revois après longtemps.* — *Un quatrième travestissement pour la suite de Rittner-Martinet* (Andalouse). Bagatelle *se meurt et veut se rendre.* — *Morère vient.* — *Bertin vient le* 22 *matin, c'est presque conclu.* — *J'achète un journal et n'ai point le sou* (le 22).

23. *Je n'achète point* Bagatelle. — *Courses, pourparlers.* — *Préparation de mon journal.*

24. *Première planche de modes terminée le* 25.

26. *Fête de village* (pour Me Acker).
Un petit bois : la Muse de l'ouvrier.
Un autre : un petit chapeau.

27, 28, 29, 30. *Courses,* etc.

DÉCEMBRE.

Le mois de décembre manque.

Au journal de 1833, je joins un billet de Gavarni, annonçant au ménage Leroy la naissance de son fils Pierre Gavarni, le survivant des deux frères, l'aquarelliste charmant, applaudi aux dernières expositions.

Pierre-Auguste (le frère de Pierre-Jean) est au monde. — *La mère Gigogne est fort gaillarde.* — *Le petit ne demande qu'à prendre quelque chose,* — *une goutte de n'importe quoi.*

On est donc en mesure, chers amis, de vous tendre ici quatre poignées de mains.

G.

Vendredi.

Je clos cet appendice par une note sur Balzac, retrouvée dans les journaux de Gavarni, et mitigeant un peu la dureté des premiers jugements de l'artiste sur le romancier.

« *Balzac a fait de belles choses. Certes on ne poussera guère plus loin la rigueur de l'analyse. — Son œuvre, composé d'imagination et d'intuition, est une grande œuvre. Mais l'esprit d'analyse y domine visiblement l'invention, surtout dans les choses par trop en dehors de la nature de l'auteur. — Ce qu'il appelle la « vie élégante », par exemple, pour être dans ses livres mieux traitée que dans beaucoup d'autres, y est encore d'une assez médiocre peinture, surtout en comparaison de ses autres peintures, et cela surtout par cette raison que cette « vie élégante » n'existe pas, — qu'elle est de la comédie et non de la « Comédie humaine ». — Et c'est là le côté niais de ce bel et grand esprit. Rien n'aura pu éblouir ce regard si ferme, si ce n'est le vernis qu'on met sur les bottes. — Il est à remarquer que, tout affreux et mal peigné qu'il se montrât, il avait de ces physionomies que la moindre toilette rendrait toutes charmantes, et, quand il lui arrivait de se ganter et de se parer de quelque gilet blanc, c'était avec le sérieux le plus comique et c'était le plus ridicule des gilets.*

Les senteurs de la toilette lui donnaient le vertige, — se brosser les ongles était pour lui une action en dehors de toute autre, un fait par lequel son animal familier, l'homme, lui échappait; — personne mieux que lui n'aura su montrer, et plus bravement, comme les vanités étaient des vanités, comment en dehors des sentiments (?), *c'est-à-dire des faits de notre être, tout notre être était mensonger, tout, excepté certain jabot, certain ruban. Il avait trouvé un roman nouveau dans la carcasse éparpillée du romanesque,*

mais toute nue qu'il la montrât, il laissait à l'héroïne le corset. — Il n'y avait à ses yeux ni rois, ni papes, ni philosophes, il n'y avait point de rêveurs sincères, point de héros, point de goujats, point de scélérats, ni Othello ni Georges Dandin véritables, — il voyait partout l'homme sous les défroques, partout le comédien, — le comédien ou « l'homme élégant ». Comme ce fou qui prenait des petits cailloux pour des diamants, mais des petits cailloux et pas autre chose, Balzac nous disait clairement de quoi était fait chaque caractère, — de quels limons divers nous étions pétris et tout crûment le nom des limons, mais il pensait que la « femme élégante » était de pied en tête un composé d'élégances. — C'était la superstition et la seule de l'homme le plus inélégant qui soit au monde. »

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES PARAGRAPHES

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

XLV

XLVI

XLVII

XLVIII

TABLE DES PARAGRAPHES.

TABLE DES PARAGRAPHES

LXXXIX

XC

XCI

XCII

XCIII

XCIV

XCV

XCVI

XCVII

XCVIII

TABLE DES PARAGRAPHES.

CXXX

CXXXI

CXXXII

CXXXIII

CXXXIV

CXXXV

CXXXVI

CXXXVII

CXXXVIII